

## **L'inclusion intersectionnelle comme outil vers un musée d'art au service de la société Investigation de l'intersection que représentent les femmes racisées**

**Auteur :** Gavage, Maëlle

**Promoteur(s) :** Duarte Cândido, Manuelina Maria; Morard, Thomas

**Faculté :** Faculté de Philosophie et Lettres

**Diplôme :** Master en histoire de l'art et archéologie, orientation générale, à finalité spécialisée en muséologie

**Année académique :** 2023-2024

**URI/URL :** <http://hdl.handle.net/2268.2/21866>

---

### *Avertissement à l'attention des usagers :*

*Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.*

*Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.*

---



Faculté de Philosophie et Lettres  
Département des sciences historiques  
Histoire de l'art et archéologie

L'inclusion intersectionnelle comme outil vers un musée d'art au service de la société

Investigation de l'intersection que représentent les femmes racisées

Volume 2 : Retranscriptions des entretiens et recueil des figures  
Maëlle GAVAGE – 2015118  
Étudiante en situation de handicap : dyslexie et dysorthographe mixtes

Mémoire de master présenté sous la direction conjointe de madame Manuelina Maria DUARTE CÂNDIDO et de monsieur Thomas MORARD en vue de l'obtention du diplôme de Master en histoire de l'art et archéologie, orientation générale, à finalité en muséologie.

Lecteur·trice : Madame Noémie DROUGUET  
Monsieur Yves BERGERON

Année académique 2023-2024



Université de Liège  
Faculté de Philosophie et Lettres  
Département des sciences historiques  
Histoire de l'art et archéologie

## L'inclusion intersectionnelle comme outil vers un musée d'art au service de la société

Investigation de l'intersection que représentent les femmes racisées

Volume 2 : Retranscriptions des entretiens et recueil des figures  
Maëlle GAVAGE – 2015118  
Étudiante en situation de handicap : dyslexie et dysorthographe mixtes

Mémoire de master présenté sous la direction conjointe de madame Manuelina Maria DUARTE CÂNDIDO et de monsieur Thomas MORARD en vue de l'obtention du diplôme de Master en histoire de l'art et archéologie, orientation générale, à finalité en muséologie.

Lecteur·trice : Madame Noémie DROUGUET  
Monsieur Yves BERGERON

Année académique 2023-2024



Table des annexes	
Annexe 1 : Entretien avec Simone Leigh (pseudonyme) le 18 février 2023	6
Annexe 2 : Entretien avec Mig Quinet (pseudonyme) le 1 <sup>er</sup> mars 2023	55
Annexe 3 : Entretien avec Simone Guillissen-Hoa (pseudonyme) le 13 mars 2023	78
Annexe 4 : Entretien avec Georgine Dibua Mbombo le 21 mars 2023	93
Annexe 5 : Entretien avec Pélagie Gbaguidi (pseudonyme) le 15 avril 2023	106
Annexe 6 : Entretien avec Kim Cappart le 19 mai 2023	123
Annexe 7 : Entretien avec Véronique Alain alias Esoken le 24 mai 2023	157
Annexe 8 : Entretien avec Salomé Ysebaert le 23 juin 2023	172
Annexe 9 : Entretien avec Jemima Kulumba le 2 novembre 2023	184
Annexe 10 : Entretien avec Stéphanie Masuy le 6 septembre 2023	228
Annexe 11 : Critique par Simone LEIGH (pseudo) de la définition du musée selon l'ICOM	253
Annexe 12 : Critique par Mig QUINET (pseudo) de la définition du musée selon l'ICOM	254
Annexe 13 : Critique par Simone GUILLISSEN-HOA (pseudo) de la définition du musée selon l'ICOM	255
Annexe 14 : Critique par Georgine DIBUA MBOMBO de la définition du musée selon l'ICOM	256
Annexe 15 : Critique par Pélagie GBAGUIDI (pseudo) de la définition du musée selon l'ICOM	257
Annexe 16 : Critique par Kim CAPPART de la définition du musée selon l'ICOM	258
Annexe 17 : Critique par Véronique ALAIN alias Esoken de la définition du musée selon l'ICOM	259
Annexe 18 : Critique par Salomé YSEBAERT de la définition du musée selon l'ICOM	260
Annexe 19 : Critique par Jemima KULUMBA de la définition du musée selon l'ICOM	261
Annexe 20 : Critique par Stéphanie MASUY de la définition du musée selon l'ICOM	262
Annexe 21 : Récapitulatif des critiques de la définition du musée selon l'ICOM	263
Figures	264

## Annexe 1 : Entretien avec Simone Leigh (pseudonyme) le 18 février 2023

La répondante dont le pseudonyme est Simone Leigh est étudiante en Histoire de l'art et Archéologie. C'est une jeune femme belge née de parents angolais, qui ont vécu au Congo (actuellement RDC, République démocratique du Congo). Elle prépare un travail de fin d'études sur le thème du corps noir dans l'art.

L'entretien avec Simone s'est déroulé à mon domicile. C'est le premier entretien que j'ai mené. Du fait de ma proximité avec Simone, j'ai difficilement gardé la distance intervieweuse – interviewée dans certains passages de la discussion.

**[00:00:00.000] - Maëlle**

**J'ai quelques petites choses à te dire avant qu'on commence. Comme tu le sais, j'organise des entretiens dans le cadre de mon mémoire. Mon mémoire est consacré à l'inclusion structurelle et intersectionnelle des femmes, en étudiant l'intersection que représentent les femmes racisées. Dans ce cadre, j'interroge des femmes pour avoir leur perception sur l'institution « Musée d'art », ainsi que la place qui leur y est réservée. C'est pour ça que je souhaitais te rencontrer, parce que je pense que tu peux vraiment avoir beaucoup d'enseignements à m'apprendre et une bonne expérience des musées d'art. Tu as aussi des liens avec le milieu culturel. Tu vas avoir la possibilité d'anonymiser ton entretien si tu le souhaites et, bien entendu, tout le discours que tu vas avoir sera strictement préservé et ne servira qu'à l'exercice du mémoire. Si jamais tu as des questions, la moindre appréhension ou le moindre inconfort pendant l'entretien, n'hésite pas à m'en faire part et on réglera la situation ensemble. Si tu as besoin d'interrompre momentanément l'entretien, que ce soit pour un motif personnel ou professionnel, on fera une pause. Je pense que j'ai tout dit. Voici, une feuille de brouillon si jamais tu veux t'exprimer par dessins ou schémas.<sup>1</sup>**

**[00:00:08.150] - Maëlle**

**Est-ce que tu saurais me donner une estimation du nombre de musées que tu as visités au cours de l'année dernière ?**

**[00:00:15.180] - Simone Leigh**

**J'y ai pensé en plus avant de venir, mais l'année dernière, j'en ai vu beaucoup. C'est ça le problème.**

**[00:00:25.420] - Maëlle**

**Ça peut être une estimation, même très vague.**

**[00:00:29.560] - Simone Leigh**

**Franchement, j'en ai au moins vu une dizaine et je pense même que j'en ai vu beaucoup plus, mais je ne vais pas m'amuser à compter comme ça. Mais dix, c'est le minimum.**

**[00:00:44.740] - Maëlle**

---

<sup>1</sup> Cette introduction a été systématiquement répétée à chaque entretien. Pour la fluidité de la lecture, je ne l'ai reproduite que dans la première annexe.

**Est-ce que c'est des musées d'un certain type ou c'est un peu tous les types de musées ?**

**[00:00:51.220] - Simone Leigh**

En fait, j'en ai vu plus de 10. L'année dernière, on est parti à Amsterdam, donc j'en ai vu au moins 15, mais plus, clairement, entre 15 et 20, je pense. Et au final, c'est un peu tout parce qu'il y a ceux qui sont pour les cours. Moi, personnellement, je vais surtout dans les musées d'art, mais une fois qu'on va avec la classe, on mélange. Mais oui, l'année dernière, j'ai été à l'Africa Museum, j'ai été au Bellevue. J'ai vu trop de musées pour les compter.

**[00:01:24.520] - Maëlle**

**C'est vrai que c'est beaucoup, une vingtaine déjà, c'est pas mal du tout.**

**[00:01:30.520] - Simone Leigh**

Et puis, pendant les vacances, je n'ai pas raté l'occasion.

**[00:01:33.620] - Maëlle**

**Tu n'arrêtes jamais. Maintenant, on va passer à des questions pour évaluer ta perception du musée d'art et la manière dont tu vois les choses, toi, personnellement. Première grande question : comment perçois-tu l'institution musée et en particulier l'institution musée d'art?**

**[00:02:16.960] - Simone Leigh**

Il y a tellement de choses à dire.

**[00:02:19.840] - Maëlle**

**Vas-y, n'hésite pas.**

**[00:02:24.100] - Simone Leigh**

C'est une institution dans laquelle je ne me suis pas toujours sentie légitime. Ça m'a pris un certain temps pour pouvoir me sentir à l'aise. Et d'une certaine manière, j'essaie toujours d'appivoiser un peu cette relation que j'ai avec le musée. Moi, il faut savoir que je n'ai pas grandi dans un milieu où on allait spécifiquement au musée. Après, du côté de ma mère, il y a beaucoup de créatifs et donc j'ai commencé à aller au musée régulièrement avec mon oncle. Il vivait à Paris et donc, tous les étés, j'allais dans les musées depuis que j'ai plus de 14 ans. Régulièrement, j'allais dans les musées. Il adore. C'est avec lui que j'ai été pour la première fois à la Fondation Louis Vuitton. En plus, il aime beaucoup l'art contemporain. Il m'a fait découvrir beaucoup d'artistes. Pendant longtemps, même en commençant mes études d'histoire de l'art, je n'allais au musée que pendant mes vacances, quand j'étais avec mon oncle. Toute l'année, je n'allais pas vraiment au musée, à moins que dans le cadre d'un cours, on ne doive aller au musée. Et puis, une fois que je suis en vacances, je vais à la Fondation Louis Vuitton, je vais au Palais de Tokyo. J'ai été au Palais de Tokyo avec lui pour la première fois. J'ai été au British Museum avec lui pour la première fois, au Victoria & Albert Museum aussi avec lui pour la première fois, parce qu'il vivait entre Londres et Paris. Et donc, c'est surtout avec lui que j'ai commencé à aller au musée. Et puis, c'est vraiment avec les cours de madame D. que j'ai commencé à aller même dans des musées qui ne sont pas des musées d'art parce que mon oncle, c'est quand même vraiment très « musée d'art ». On n'ira pas au musée de la Science ensemble. Même si, non, ce n'est pas vrai. J'ai dit quelque chose de faux parce que quand, par exemple, la première fois que j'ai été à Londres avec mes sœurs, on a

fait beaucoup de musées. Donc, entre nous, on aimait bien faire des musées, mais dans une perspective très touriste et très « on va dans des musées parce qu'il faut un peu combler les journées ». C'est très particulier, je pense, le contexte dans lequel j'ai grandi. Parce que, par exemple, une de mes grandes sœurs, c'est le genre de personne qui va elle-même dans des expos. Par exemple, elle est partie en vacances avec son mari et elle me demandait « Tu n'as pas des bonnes adresses de musées à tel ou tel endroit ? » Donc, je pense qu'au fur et à mesure, on a un peu tous développé personnellement ce goût pour les musées. Une de mes autres sœurs qui n'est pas très muséologue, elle était partie au Luxembourg et elle me demandait ma carte de l'ICOM, par exemple. Je pense aussi qu'il y a un peu cet aspect de contamination et je pense que, d'office, si quelqu'un dans ta famille fait quelque chose, ça va un peu t'amener à y aller. Je dis beaucoup de choses et ça va un peu dans tous les sens. Il y a tellement de choses à dire sur les musées, mais ici vraiment j'essaie de ne pas trop rentrer dans les détails. Je ne sais même pas si j'ai vraiment répondu à la question.

**[00:05:23.160] - Maëlle**

Oui.

**[00:05:24.220] - Simone Leigh**

Je pense que ce serait comme ça. Et au fil du temps, clairement, je développe une relation beaucoup plus profonde. Et depuis, clairement, que j'ai mes cours de muséologie aussi, j'ai un aspect totalement différent. Je suis beaucoup plus critique par rapport aux choses. Et peut-être une chose, je pense, que je dois mentionner. Je pense que ce n'est pas prétentieux quand je le dis, mais je suis une esthète, j'aime bien les jolies choses. J'adore quand je vais dans un musée voir des belles choses. Ça m'émerveille et j'adore faire plein de salles. Mais, récemment, pendant les vacances, j'ai été au Luxembourg, au MUDAM, pour voir une expo de Lynette Yiadom-Boakye, qui est une de mes artistes préférées. C'est vraiment une de mes artistes préférées. Elle peint. C'est une artiste noire afropéenne. Elle vit en Grande-Bretagne. À la base, l'exposition, elle était à la Tate et elle est retournée à la Tate après. Et je m'étais dit... J'ai un peu découvert par hasard que l'exposition était au Luxembourg. J'étais en mode : « Le Luxembourg, c'est à deux pas ». En plus, je n'avais jamais été au Luxembourg. Si, on s'arrête à une station essence, mais je n'avais jamais été au Luxembourg et quand j'ai appris qu'il y avait cette expo, je me rappelle parce que j'en ai parlé avec M., j'étais là : « Non, il faut que j'y aille ». J'avais prévu tout mon week-end et j'y ai été. C'était clairement une des premières expériences que j'ai eues comme ça, parce qu'il y avait plein d'autres expos, mais quand j'ai fait l'expo de Lynette, il n'y a que des personnages noirs. Elle ne représente que des personnes noires. Et j'ai pu voir une de mes œuvres préférées d'elle et je pense en plus que c'est mon œuvre préférée, point. Tout court. Et je n'arrêtais pas d'y retourner. J'ai fait tout le tour, j'ai fait toutes les expos. Et une fois, moi, je suis le genre de personne, je suis une fourmi. Moi, si j'aime bien quelque chose, je lis tous les cartels, le reste, je fais tout le truc. Ça m'a vraiment pris du temps. Et je me suis dit, je n'ai pas envie de repartir. Voir en plus ton œuvre préférée, c'est quelque chose quand même. Je retournais souvent et je faisais des tours ailleurs et puis je revenais. Et puis j'ai été dans leur espace bibliothèque parce que j'adore les musées qui font ça, les musées qui ont les livres qui ont inspiré, comme le Palais de Tokyo, où tu peux retrouver les livres ou même les livres de l'artiste en question. Il y avait plein de livres sur Lynette Yiadom, plein de livres qui avaient été utilisés pour cette expo et pour d'autres. Mais j'en parlais d'ailleurs à quelqu'un, avec N., un des seuls garçons de muséologie, parce qu'on parlait du rapport qu'on a aux œuvres. Et l'œuvre en question, mon œuvre préférée, en

la voyant et en retournant, je prenais des notes. Moi, quand je vais dans les musées, j'écoute de la musique, donc j'avais ma petite musique, je prenais des petites notes sur comment je voyais l'œuvre. Je notais un peu ce que je ressentais. Et d'ailleurs, pendant les vacances, j'avais relu ce que j'avais écrit en voyant l'œuvre. Et j'avais clairement les larmes aux yeux à un moment donné. J'avais envie de pleurer ... dans le musée. Ça ne m'était jamais arrivé. J'avais vraiment envie de pleurer. Je me retenais. Ce qui m'a fait rire aussi, c'est que je voyais le vigile, par exemple, parce que je suis revenue plusieurs fois devant l'œuvre et je restais là très longtemps et je prenais des notes devant l'œuvre. C'est un truc qui a l'air quand même un peu bizarre. Et le vigile, j'ai bien remarqué qu'il se disait « Mais qu'est-ce qu'elle fait, cette fille ? ». Il me regardait comme ça au loin et il se disait « Mais vraiment, qu'est-ce qu'elle fait ? »

**[00:08:50.740] - Maëlle**

**Le type, il s'est cru dans Ocean's 8 : « elle planifie un truc ou quoi. »**

**[00:08:53.940] - Simone Leigh**

Je pense qu'après, il a compris que j'aimais bien l'œuvre.

**[00:08:56.980] - Maëlle**

**Que tu appréciais vraiment ou alors que tu faisais un travail dessus.**

**[00:09:03.960] - Simone Leigh**

Oui. C'est vraiment ça.

**[00:09:05.110] - Maëlle**

**Parce que quelqu'un qui prend des notes.**

**[00:09:07.190] - Simone Leigh**

Voilà, j'ai beaucoup parlé, mais je pense que, si j'évoquais cet exemple-là, c'est aussi peut-être le rapport à l'œuvre, parce que moi, j'aime bien me voir dans le monde, on ne va pas se mentir. Mes artistes préférés, c'est des artistes femmes noires, clairement. Et j'adore me retrouver dans ce que j'aime. J'essaie de conserver au maximum des choses où je me retrouve, où je me vois. C'est vrai que c'était la première fois où j'avais eu cette expérience, où je voyais dans un musée plein d'œuvres où ça pouvait être moi, ça pouvait être ma sœur.

**[00:09:42.540] - Maëlle**

**Que tu te sentais représentée.**

**[00:09:44.130] - Simone Leigh**

Oui.

**[00:09:49.500] - Maëlle**

**Mais à la fois, ça ne m'étonne pas que ce soit la première fois, mais en même temps, toi, qu'est-ce que tu en penses que ce soit la première fois et ça a l'air d'être une super première fois en soi ?**

**[00:10:05.990] - Simone Leigh**

J'ai eu plein d'occasions manquées. Par exemple, je me rappelle très bien, quand il y avait eu le *Modèle noir* au Musée d'Orsay, je me rappelle l'exposition et j'avais envoyé l'expo à mon oncle, vu qu'on va souvent voir des expos ensemble. Je disais : « Tu devrais aller voir l'expo, elle a l'air trop bien ». Et ça, par exemple, si j'avais eu la volonté, j'aurais pu prendre mon petit ticket et y aller. Je pense qu'il y a des choses qui se font. Le problème, c'est que ce n'est pratiquement jamais en Belgique. Là, l'expo, elle était au Luxembourg, elle n'était pas en Belgique. C'est tout près, donc ça ne pose pas de problème. Mais c'est peut-être ça, je pense. Le vrai problème, c'est le fait que si je veux trouver des choses où je peux me retrouver, il faut que je bouge. Parce que l'expo, j'aurais pu aussi la voir à la Tate et je pense qu'elle est même différente parce qu'à la Tate, l'espace est plus grand, donc ils ont plus d'œuvres qu'au MUDAM. Mais clairement, moi, c'est parfois irritant. Et surtout quand on sait que la plupart des expos qu'on retrouve dans les musées, c'est toujours les mêmes et ils disent toujours la même chose. Et il y a la possibilité de créer de nouvelles narrations, de présenter de nouvelles choses.

**[00:11:20.880] - Maëlle**

**La énième expo Picasso. Ça, ça va être une question sur laquelle tu vas pouvoir encore disserter beaucoup parce que c'est une question qu'on nous pose beaucoup en muséo.**

**[00:11:43.300] - Simone Leigh**

Moi, en plus, je suis très bavarde.

**[00:11:47.560] - Maëlle**

**Quel est, selon toi, le rôle du musée d'art dans la société ?**

**[00:11:58.420] - Simone Leigh**

C'est la fameuse question.

**[00:12:01.090] - Maëlle**

**La fameuse question.**

**[00:12:01.880] - Simone Leigh**

C'est drôle parce que tu me poses vraiment des questions, genre je pourrais disserter, je pourrais aller dans tous les sens et dire plein de choses, mais je vais essayer de me recentrer et peut-être... On peut dire plein de choses et toi-même, tu sais, on nous a appris plein de choses. Je pense que je vais essayer de donner une réponse qui m'est propre, d'une certaine manière. Je pense que le musée d'art, pour rejoindre un peu ce que je disais, c'est un peu une espèce de boîte où on crée de l'imaginaire, où on peut montrer du beau, on peut montrer des choses, on peut développer des discours, on peut développer des narratifs. Je pense vraiment que le but premier du musée, pour moi, c'est construire des imaginaires, développer des discours, montrer des choses au travers de l'art, parce que c'est un musée d'art. C'est mobiliser des œuvres, des artefacts, des objets et développer un discours autour. Je pense que pour moi, c'est ça le fondement. Mais je pense que le problème, c'est qu'il y a beaucoup de musées qui ont une vision très étroite de ce que ce discours est censé être, de ce que ces imaginaires sont censés être et de ce que cette narration est censée être.

**[00:13:17.240] - Simone Leigh**

Je pense que c'est ça le problème. Et c'est peut-être aussi que ça que certaines personnes ne comprennent pas. Par exemple, il y a plein de musées qui se disent : « Pourquoi moi, alors que je suis un musée d'art, pourquoi je devrais parler d'écologie ? Pourquoi je devrais parler de développement durable ou de guerre ou de féminisme ou des identités queer ? » Pour eux, ce n'est pas leur place et c'est à ce niveau-là, je pense que c'est à ce moment-là qu'il faut mobiliser l'aspect du rôle social du musée. Tu le sais bien, on est des muséologues, donc voilà. Je trouve qu'on parle de choses qu'on connaît. Je pense que c'est à ce niveau-là. Je pense que c'est ça peut-être que les gens ne comprennent pas, c'est que oui, il y a cet aspect montrer des belles choses, mais pas pour rien. Il faut développer un discours par la suite, à côté de ça. Il faut dire quelque chose. Maintenant, si tout ce que tu veux dire, c'est « Regardez cette jolie peinture ». Si on prend l'exemple de l'énième exposition Picasso, Picasso et l'abstraction, on s'en fiche. Honnêtement, on s'en fiche. Moi, je pars du principe que, s'il y a des trucs pour lesquels je peux prendre n'importe quel livre sur Picasso et trouver quelque chose là-dessus, je peux prendre le livre et le lire. À la limite, je peux faire des podcasts. Vraiment, si j'ai le temps, j'écouterais votre petit podcast, votre petite vidéo sur YouTube. Mais là, je pense que dans le cadre des musées, dans le cadre des expositions, vous voulez faire une exposition sur Picasso, OK, d'accord, mais alors, allez sur un terrain qui permet de développer quelque chose, de dire quelque chose d'intéressant, de créer un discours qui a de la valeur ajoutée. Picasso et l'abstraction, moi, je ne sais pas si je peux le dire ou pas.

**[00:15:00.650] - Maëlle**

**Non, vas-y carrément.**

**[00:15:02.280] - Simone Leigh**

On s'en bat les c..., on s'en bat les c..., qu'on se le dise. Je ne sais pas. Honnêtement, on s'en bat les c.... « Ce n'est pas très joli dans la bouche d'une femme », on va me dire.

**[00:15:13.710] - Maëlle**

**Oui, mais il n'y a pas de « Ce n'est pas très joli dans la bouche d'une femme. » Ce n'est pas très joli dans la bouche d'un homme non plus.**

**[00:15:21.940] - Simone Leigh**

Moi, je pense que ça n'a pas d'intérêt. Je pense que c'est là toute l'importance de créer des discours qui veulent dire quelque chose. Et je pense que si tu veux faire quelque chose aussi, il faut vraiment bien le faire. Si on prend l'exemple de Picasso, je travaille sur ORLAN dans le cadre du séminaire. Et donc je recherchais un peu ce qu'elle faisait dernièrement et elle avait été invitée au musée Picasso. Elle a développé tout un truc sur toutes ces femmes qui pleurent dans l'art de Picasso. Moi, j'avais quand même un truc qui me dérangeait un peu. Pareil pour Faith Ringgold, c'est une artiste afro-américaine qui, là, expose là, maintenant au Musée Picasso. Et donc on voit cette volonté de mettre des femmes, une féministe, une afro-américaine. Il y a quand même ce truc un peu où on essaie de réparer les pots cassés. Et, en plus, elle était là, la directrice du Musée Picasso à Liège il y a quelques semaines. Et moi, j'avais été à la conférence, au moment où on en discutait. Et son positionnement, par exemple, sur le podcast de « Vénus s'épilait-elle la chatte ? », et même surtout l'aspect Picasso abuseur, elle n'était pas du tout d'accord, complètement opposée. Moi, franchement, je ne sais pas. Moi, si j'étais une artiste, honnêtement, je ne ferais pas ce qu'une ORLAN a fait, je ne ferais pas ce qu'une Faith Ringgold a fait. À moins vraiment qu'en tant qu'artiste, je fasse un truc qui

dénonce réellement. Je trouve ça un peu consensuel où, oui, je vais essayer de faire un truc un peu subversif, mais bon. Et en même temps, c'est aussi la ligne du musée. On essaie de faire quelque chose qui apaise un peu les cœurs des féministes et des chiants qui n'arrêtent pas de parler. Mais c'est vraiment ça. Tout en restant gentillet. Honnêtement, c'est un peu du genre les Rothschild à la Boverie. Vraiment, on essaie un peu de faire quelque chose qui va plaire. Désolée, moi, je trouve que ce genre de positionnement, ça peut passer avec des femmes de 40 ans qui ont une vision du féminisme très à l'ancienne. Mais ce n'est même pas méchant, tu vois, mais qui ont une vision du féminisme très à l'ancienne où je mets une femme et c'est bon, je suis contente. Mais je pense que, et je caricature, je pense qu'il y a plein de femmes de 40 ans qui ont un positionnement féministe qui est très développé.

**[00:17:51.400] - Simone Leigh**

Mais je pense que globalement, tu vois, pour avoir un peu vu et discuté avec des gens, je pense des historiennes de l'art comme madame B. ou madame S., tu mets une petite femme et voilà. On a fait le truc féministe qu'il fallait faire et ça s'arrête là. Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui pensent comme ça. Et je pense que dans notre génération, nous, ça ne nous suffit pas. On ne se contente pas de ça.

**[00:18:15.430] - Maëlle**

C'est vrai.

**[00:18:18.140] - Simone Leigh**

Je ne me rappelle même plus, c'était quoi la question ?

**[00:18:21.050] - Maëlle**

C'était le rôle des musées d'art dans la société. Je trouve que c'est bien répondu parce que surtout le fait de se dire qu'on ne se contente pas de ça et l'idée que le rôle du musée est de développer des imaginaires.

**[00:18:49.640] - Maëlle**

Si tu devais poser un regard critique sur la manière dont les musées interagissent avec leur environnement, qu'est-ce que tu dirais ?

**[00:19:04.220] - Simone Leigh**

C'est comme pour tout. On peut trouver des bons élèves et des mauvais élèves. Je pense qu'il y a des musées qui arrivent réellement à interagir avec leur environnement. Mais je pense que la majorité des musées ne le font pas. Après, ça dépend ce que tu entends par environnement.

**[00:19:23.480] - Maëlle**

C'est tout, l'environnement urbain, l'environnement social. Est-ce qu'ils sont plus tournés vers leur centre ou est-ce qu'ils sont tournés vers l'extérieur ?

**[00:19:38.430] - Simone Leigh**

Je pense que c'est bien de prendre des exemples. Moi, quand je vais à la Boverie, j'y pense souvent parce que la Boverie, c'est dans le 4020 (ndlr : quartier liégeois en grande partie très populaire). J'étais très étonnée parce que je me disais « La Boverie, c'est dans le 4020 ? » Pour moi, c'était pas du tout ça. Et les gens sur le quartier de la Boverie, je pense que c'est quand

même classe moyenne, bien positionnée. C'est plutôt ça. Mais en même temps, on n'est pas très loin de Bressoux, on n'est pas très loin d'Outremeuse. Je me disais, c'est dommage. Et même, tu vois, si tu regardes les gens qui vont à la Boverie. Dans le quartier, il y a plein de jeunes. Tu vas dans n'importe quelle école de Liège, tu retrouves toutes sortes de gens. Et en vrai, quand tu vas dans le musée, tu vois bien que ces gens-là, ils ne s'y retrouvent pas. Et je pense que de manière générale, la plupart des musées vivent un peu de manière isolée, une espèce de tour comme ça, très homogène. Parce qu'honnêtement, c'est vrai, la dernière fois que j'ai été au musée, c'est peut-être parce que moi, quand j'y vais, - déjà, j'y vais souvent seule -, mais quand j'y vais, je suis toujours avec mes écouteurs en mode « Je passe mon petit moment, je vais voir ce que je veux voir, faire le tour. » Clairement, tu vois toujours les mêmes gens, tu vois toujours les mêmes groupes de personnes. La plupart du temps, c'est des gens qui font quand même un certain nombre de musées, surtout si tu vas à certaines heures et certains jours. Quand tu vas au milieu de la semaine ou fin d'après-midi, à une heure où vraiment, normalement, tu es censée travailler, tu retrouves souvent des personnes retraitées, c'est leur passion. Ils ne sont peut-être pas experts, mais ils font un certain nombre de musées, tu le sais. À d'autres moments, tu vois un petit couple. Clairement, ce sont des gens qui aiment le musée, qui aiment la culture.

**[00:21:48.000] - Simone Leigh**

Clairement, je pense que les musées, c'est un peu des trucs qui cultivent un entre-soi, on se le dit, et je pense qu'on le sait très bien. Et on peut le voir. Il y a quelques jours, j'ai été à la conférence de Madame A. au Grand Curtius, un entre-soi de fou. Une des personnes qui pose une question, elle commence un truc en disant « Moi, dans mon milieu, je suis galeriste. » En plus, je me suis vraiment demandé : « Pourquoi tu commences en disant ça ? » Honnêtement, je trouvais ça même bizarre. Je pense qu'il y avait quand même cette volonté de montrer : « Je fais partie de ce milieu, j'ai les codes, etc. » et en sortant, deux autres personnes qui avaient pris la parole pour poser des questions, elles se connaissaient. Donc, je me disais « C'est quand même bizarre ». Il y a d'autres personnes. Il y a une fille qui avait posé une question, c'était une fille de Saint-Servais, c'était une fille de l'univ. aussi. Je ne la connais pas, mais j'ai été suffisamment de conférences ou de trucs de profs et elle posait toujours des questions. Donc je sais qu'elle est à l'université. Je crois qu'il y a deux autres personnes qui avaient posé des questions. Je pense que c'est des gens qui ont fait Histoire de l'art à l'université de Liège, tu vois, les trois personnes qui se connaissaient, là. Sinon, le reste, une autre fille qui était en Histoire de l'art. Et les deux autres, c'était juste des gens qui sont passionnés. C'est clairement un entre-soi. Il y a toujours plein d'élèves parce que les profs les forcent un peu à aller à leurs trucs. Mais en dehors, c'est juste des gens qui sont passionnés, qui aiment ça. Je pense que j'étais la seule noire. Non, je ne pense pas, j'étais la seule noire. Et peut-être même, je ne sais pas, la seule personne racisée. Je pense que j'étais la seule personne racisée. Je ne sais pas si j'ai répondu à la question.

**[00:23:44.130] - Maëlle**

**Tu as même fait mieux. Tu as répondu à la question suivante.**

**[00:23:46.680] - Simone Leigh**

Ah?

**[00:23:50.680] - Maëlle**

**La question suivante, c'était comment définirais-tu les publics des musées d'art ? On est en plein dedans. Comment définirais-tu ces mêmes publics par rapport à la société belge dans son ensemble ?**

**[00:24:07.990] - Simone Leigh**

Clairement, c'est des gens qui sont au minimum classe moyenne. Ils font partie des plus hauts niveaux, qui sont diplômés. Et je pense que, quand on regarde comme ça de manière générale, on pourrait penser que ça reflète la société dans son ensemble. Et je pense que quand on est souvent dans ces milieux, on a l'impression que c'est la société dans son ensemble. On a l'impression que les gens ont ce bagage-là, qu'on peut s'asseoir et qu'on peut rigoler, parler. C'est drôle, je pense. Je pense que madame A., elle faisait des blagues sur l'Histoire de l'art. Et c'est drôle parce que parfois, je rigolais et je me disais : « Mais, en fait, ce n'est pas le commun de mortels qui rigole sur des trucs comme ça. » Donc je pense qu'on peut être biaisé, surtout quand on va à l'université, on rencontre les gens, on discute avec. Regarde, la dernière fois, on était dans le bus ensemble, on parlait de Rodin, on parlait du marché de l'art, comme si c'était quelque chose de complètement naturel. Et je pense que, parfois, on oublie que ce n'est pas la réalité de tout le monde. Et en plus, on étudie ça. Et oui, c'est une petite frange de la population. Et parfois, je m'en rends compte en reparlant avec des gens de ma famille. Parfois, les gens, ils te disaient des trucs très *random* comme ça. Et je me rappelle qu'une de mes sœurs, - c'est peut-être une des personnes qui est le moins sensibilisée -, en parlant d'œuvres d'art genre un Malevitch, un Pollock, elle me disait : « Tu aurais pu faire la même chose toi-même ». Et je lui disais : « Il faut replacer les choses dans leur contexte. » Et c'est ça parfois qu'on oublie. Malevitch, quand il fait son carré noir ou son carré blanc. Les gens, ils font de la peinture. Tu vois, il y a des gens qui ont des techniques, ils font des choses. Et lui, il vient avec son carré. Je lui disais, si moi demain, je viens avec un carré noir, tout le monde s'en fout. Tu vois ce que je veux dire ? On a déjà fait ça. Ça n'aura aucun sens. Et parfois, on oublie qu'il faut recontextualiser les choses. C'est surtout pour lui dire ça. Et oui, parfois, c'est bien de se le rappeler. Parce que pour moi, ça coule de source, mais j'ai étudié ça, j'ai des examens là-dessus. Je n'ai aucun mérite, en fait. Je passe toutes mes journées, j'étudie. Tu vois ce que je veux dire ?

**[00:26:50.140] - Maëlle**

**Tu as le mérite de l'avoir retenu.**

**[00:26:51.880] - Simone Leigh**

Oui, voilà. Ce n'est pas pour critiquer la femme qui avait dit : « Oui, je suis galeriste. » Mais, en fait, oui, c'est ton métier. Je pense qu'il y a plus de mérite aux gens qui ont un autre travail, dans le fait de pouvoir un peu étaler leur science. Ils ont un autre travail et ils développent une passion à côté là-dessus. Ils lisent des livres sur leur temps libre pour apprendre des choses. Moi, j'étudie ça tout le temps.

**[00:27:25.560] - Maëlle**

**Mais c'est ta passion aussi.**

**[00:27:27.340] - Simone Leigh**

Oui, mais ce que je veux dire, c'est que venir dans une salle et se la péter parce que tu connais X et Y, c'est bien. Mais en fait, j'étudie ça. La plupart de mon temps, c'est dédié à ça. Je vais

rentrer à la maison, je vais lire un livre sur L'Africaine au Louvre. OK, je pourrais sortir et me la péter. Tu vois, ce sera peut-être mon travail dans quelques temps. Tu vois, c'est bien, mais je me spécialise là-dedans, je vais en cours, j'ai des gens qui m'enseignent des trucs, qui me donnent des références. Si on regarde juste la muséologie, quel mérite j'ai ? On m'a donné toutes les références qu'il fallait que je connaisse. Quand je parle du rôle social du musée, on m'en a parlé suffisamment pour que je parvienne à le retenir. J'ai eu suffisamment de conversations que pour pouvoir le retenir. Même si je ne lis pas, je respire, je vis, je fais tout...

**[00:28:25.460] - Maëlle**

**Oui, je pense aussi que tu as un esprit critique sur les musées qui était propre à toi et il est là, ton mérite aussi. Parce que vraiment, certaines personnes, elles verraient l'exposition Rothschild, elles ne verraient pas la même chose que toi. Donc tu as retenu, tu as capté les choses et puis après, oui, tu les ressors, mais tu les ressors avec en plus l'addition de toi-même.**

**[00:28:57.980] - Maëlle**

**Question suivante. Si tu devais poser un regard critique sur les éléments qui structurent fréquemment les expositions des musées d'art type courants, chronologie, géographie, que dirais tu ?**

**[00:29:15.840] - Simone Leigh**

Moi, je ne suis pas fan des expositions chronologiques parce que je trouve que c'est souvent utilisé... Je pense qu'ils ne le font pas toujours consciemment, mais je trouve que c'est le genre de choses qui permettent facilement d'effacer des gens, facilement de créer un narratif qu'on connaît, qui est bien défini, etc. Et pour revenir sur ce que je disais précédemment, moi, des aspects chronologiques de X, Y, Z, tu peux en trouver n'importe où. Je prends n'importe quel livre sur l'histoire de l'art et j'aurai la même chose. Si je peux prendre n'importe quel livre et avoir, mot pour mot, ce que vous êtes en train de me dire ou mot pour mot avoir la même structure, moi, ça ne m'apporte rien. Moi, ce que j'aime, c'est quand on me présente des choses qui vont au-delà de ce que j'aurais pu imaginer, qui font des associations qu'en fait, je ne vois pas toujours, qui mettent en parallèle des choses que tu te dis : « Pour moi, ça n'a aucun rapport » et on arrive à développer un discours autre et à proposer quelque chose d'autre et à voir les choses différemment. Moi, c'est le genre de choses que j'aime et ce n'est pas forcément toujours ce que je retrouve dans les musées.

**[00:30:22.300] - Simone Leigh**

Et si je dois prendre un exemple, vraiment en termes d'exposition, moi, qui m'avait intéressée, c'est quand on a été à Amsterdam avec la classe et on avait été au... Je pense que c'est à l'Hermitage. On avait été à l'Hermitage et dans l'Hermitage, pour l'instant, il y a une exposition du musée d'Amsterdam, parce qu'ils sont fermés, ils sont en train de faire des travaux et donc ils ont une exposition dans l'Hermitage. Et l'exposition avait commencé de manière chronologique. Et moi, je déteste ça. Et je suis très critique. On était dans cette atmosphère, entre muséologues et ça, ce genre de truc, « Oh mon Dieu, encore une exposition chronologique. » Et je pense que c'était une des rares fois où la chronologie, pour moi, avait du sens et où ça apportait quelque chose. Toute l'exposition est recontextualisée. En général, quand tu vois un portrait, on te dit que c'est telle ou telle personne, quand ils connaissent les personnes. Mais là, tout était recontextualisé par rapport, par exemple, si le gars était le

marchand d'esclaves, on te le disait, si le gars avait eu telle et telle chose ou tel et tel lien, faisait du commerce avec telle et telle personne et s'était enrichi sur le dos de telles et telles choses. Tout a été recontextualisé et ils commençaient un peu à tisser une histoire d'Amsterdam au travers des aspects, qu'ils soient économiques ou sociaux, etc. Et ils faisaient toujours le lien avec l'histoire de l'esclavage aux Pays-Bas. C'était vraiment très intéressant. Et ils finissaient même avec..., - maintenant, je pense que j'ai un regard différent sur tout ça, mais je trouve que dans la manière dont eux, ils avaient présenté, c'était intéressant -, ils finissaient avec des éléments très contemporains, avec BLM (ndlr : Black Lives Matter), etc. Et ils arrivaient... Ce n'était pas juste parler de choses qui sont extérieures à eux, parce ce qu'on pourrait se dire : « C'est quoi le rapport entre BLM et Amsterdam ? », mais justement, ils ont réintégré ça dans le contexte de la ville, dans le rapport à la ville, dans la situation de tout un chacun. Je pense que, par rapport à ça, j'étais intéressée. Moi, je trouve que, parfois, tous ces aspects (chronologie, courants), c'est utilisé soit pour parler des choses qu'on connaît déjà, soit pour réinstaurer des choses. Moi, je trouve que c'est un peu une structure qui est faite clairement pour, consciemment ou inconsciemment, invisibiliser des gens.

**[00:32:56.020] - Simone Leigh**

C'est entre autres cette histoire aussi du génie masculin, où je pense que c'est clairement fait, consciemment ou inconsciemment, pour invisibiliser des gens. Je crois que je l'ai dit cinq fois, mais voilà.

**[00:33:16.640] - Maëlle**

**Une autre question. Quel terme, concept ou valeur, positif ou négatif, associes-tu aux musées d'art ?**

**[00:33:46.300] - Simone Leigh**

Le premier, je veux dire le premier que j'avais en tête, c'était élitisme. Si je préfère faire les choses de manière un peu instinctive, je pense que oui, élitisme. Je n'ai pas encore eu l'occasion de voir un truc. J'ai mille fenêtres qui sont ouvertes sur mon ordinateur, mais Madame D. a partagé sur une des pages. Je pense que c'est un truc de Bourdieu sur France Culture, il me semble, où il parle justement de ce rapport. Je ne sais plus quelle phrase ils ont reprise pour faire le titre, mais c'est un peu genre le musée, c'est juste pour les gens qui y vont déjà, un peu pour dire que les gens qui sont dans les musées font en sorte qu'il n'y ait qu'eux. Je ne sais plus quelle phrase était utilisée, mais c'est un peu cet esprit-là. Je pense que c'est clairement toujours un peu cette idée d'entre-soi etc., ce truc de culture (ndlr : France Culture).

**[00:34:42.790] - Maëlle**

**L'idée de répercussion sociale ou quelque chose comme ça. C'est clairement l'idée de Bourdieu.**

**[00:35:35.100] - Maëlle**

**On dit souvent que le musée est neutre et universel. Qu'est-ce que tu en penses ?**

**[00:35:39.760] - Simone Leigh**

C'est pas vrai, mais rien n'est neutre. Tout est politique. Là, madame D. serait très fière de moi.

**[00:35:48.240] - Maëlle**

Oui, je pense.

**[00:35:50.860] - Simone Leigh**

Mais oui, tout est politique. J'écrivais des trucs... Je ne sais même pas si c'était même par rapport à mon travail sur ORLAN ou je ne sais plus quoi. Moi, je suis une grande fan de Video Essay, grande fan de YouTube. Avant de venir ici, en mettant mon manteau, je regardais des vidéos sur YouTube, des commentaires, etc. J'adore. Et je regardais une Video Essay, notamment, où une femme disait que tout est politique, même qu'on le veuille ou non, les choses qu'on fait... Même la manière dont je me présente, les vêtements que je porte, la manière dont je parle, la manière dont je coiffe mes cheveux. Ça peut avoir des répercussions politiques et c'est du politique d'une manière ou une autre, qu'on le veuille ou non, pour moi, cette idée de neutralité. J'essaie de réfléchir. Je vais voir quand même parce que je prenais des notes parce qu'hier, j'étais à la bibliothèque et j'avais emprunté *Le génie lesbien* qui n'est pas à la bibliothèque. Je n'ai pas la note que j'avais prise, mais je lisais hier un truc où elle parlait de cette idée de neutralité. L'autrice est journaliste, et donc dans son ouvrage, elle parle de son rapport à elle, la manière dont on a vu son journalisme dans le milieu. Et qu'on lui rappelait toujours le fait qu'elle était lesbienne et qu'elle était féministe, alors qu'en gros, déjà, c'est censé être privé. Là, c'est le monde professionnel et c'était trop. Alors, elle s'est dit : « Tu peux être lesbienne, tu peux être noire, mais à condition que ce soit juste une donnée comme ça. » Elle est blanche en l'occurrence, mais elle veut dire que tu peux être lesbienne ou noire ... à condition que ça ne vienne pas empiéter et ça ne doit pas devenir trop visible. Tu ne dois pas être trop vocale là-dessus. Elle dit que c'était le cas dans le milieu professionnel et c'est aussi le cas dans l'université. Et qu'en gros, là, vraiment, je vais vraiment torpiller sa manière d'écrire parce qu'elle écrit tellement bien, elle le dit tellement bien, mais elle dit qu'en gros, le neutre, c'est un homme blanc hétéro. Ça, c'est le neutre. Tout le reste, vous n'êtes pas neutre. Ce gars-là, c'est le neutre. Toi, tu n'es pas neutre.

**[00:38:34.030] - Simone Leigh**

Quand on parle de neutralité dans le musée, quand on parle de neutralité à l'université, on ne peut pas parler de X et Y. Une fois qu'on parle de féminisme, c'est fini, là, toute la neutralité est partie. Une fois qu'on est critique, mais qu'on est critique sur des choses qui dérangent, là, la neutralité est partie. Et c'est intéressant parce que oui, clairement, elle citait une personne qui est arabe et qui disait qu'en gros, si elle parle de quelque chose qui est décolonial, on va lui dire qu'elle n'est pas neutre parce qu'elle a un rapport à cette histoire. Mais un homme blanc, non, lui, il n'a pas le rapport à cette histoire. Les gens ont fait la colonisation tout seuls, entre arabes, entre Noirs. C'était juste isolé comme ça. Tu vois ce truc biaisé où, parce que tu es arabe, tu ne peux pas parler colonisation, mais moi qui suis blanc, je peux parler de colonisation. Moi, je n'ai aucun rapport, aucun lien avec cette histoire. C'est ce qui est vraiment bizarre. Ils n'ont pas fait de la colonisation entre Arabes comme ça, honnêtement !

**[00:39:43.460] - Maëlle**

Oui, j'ai écouté le podcast sur l'autrice du génie lesbien.

**[00:40:00.460] - Simone Leigh**

Alice Coffin.

**[00:40:01.840] - Maëlle**

**Oui, Alice Coffin. Elle parlait justement de la neutralité. Je me souviens du passage où elle en parle.**

**[00:40:08.800] - Simone Leigh**

Oui, le livre, j'ai dû le demander en PIB (ndlr : prêt inter-bibliothèques). C'était pour ça, pour ce passage-là, que je voulais vraiment l'avoir parce que je n'ai pas eu le temps de le lire. J'ai 30 livres chez moi empruntés, ça commence vraiment à devenir fou. Mais j'en ai relu les passages qui m'intéressaient. Ça et le passage où elle dit : « Ils ont créé des critères à leur hauteur et ils s'étonnent que personne d'autre ne puisse les rencontrer. » Je trouve ça sympa. Elle a de belles paroles. Une belle façon de mettre les choses en perspective. Je pourrais dire 1 000 choses sur cette idée de neutralité, mais rien n'est jamais neutre. Il n'y a que les Suisses qui pensent qu'ils peuvent être neutres. Même eux, ils le savent très bien, qu'ils ne sont pas neutres.

**[00:40:54.820] - Maëlle**

**Oui, c'est ça. J'avais entendu dans *Kiffe ta race* un truc, c'était « Un pays qui a basé sa fortune sur le chocolat, est-ce qu'il peut vraiment dire qu'il est neutre dans la colonisation ? » J'ai dit : « Putain, je n'y avais jamais pensé. »**

**[00:41:17.640] - Simone Leigh**

C'est vrai, moi non plus, je n'avais jamais pensé à ça, mais oui, clairement.

**[00:41:19.820] - Maëlle**

**Oui, clairement. Mais, du coup, et par rapport à l'universel, qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce que c'est quelque chose qui, selon toi, doit être une visée, un idéal ou c'est quelque chose dont on peut se passer ou qui n'est pas réalisé à l'heure actuelle ?**

**[00:41:50.880] - Simone Leigh**

Il n'est clairement pas réalisé à l'heure actuelle. Et ce que je me rappelle, je parlais avec un des profs de l'université de mon sujet de TFB et je parlais de l'œuvre de Simone Leigh, une de mes artistes préférées, si pas ma préférée. Je dois encore me décider. Je parlais avec le professeur en question du fait que toute l'œuvre de Simone Leigh, clairement, à l'exception, je ne sais pas, d'une ou deux œuvres, elle tourne autour des femmes noires, de leur représentation, de leur histoire, de leur parcours, de leur expérience en tant que femmes noires. Je vais parler beaucoup, mais ça fera sens à la fin, ne t'inquiète pas. Quand je travaillais sur elle, j'avais déjà regardé tout son compte Instagram parce que les profs dénigrent un peu ce médium-là, mais surtout à notre époque, surtout quand c'est des gens qui sont un peu engagés, Instagram, ça t'apprend tellement de choses. J'en ai parlé avec une des profs, tu vois les livres qu'ils lisent parce qu'ils le disent, ils en parlent. Tu vois les choses qu'ils aiment, tu vois les choses qu'ils repartagent. Tu vois ce avec quoi ils interagissent. Je pense que c'est vraiment très important.

**[00:43:04.200] - Simone Leigh**

Bref, j'étais sur son compte Instagram et, en faisant des recherches, j'étais tombée sur... Je pense qu'elle avait fait la biennale du Whitney Museum of American Art. Il y avait une critique qui disait que l'exposition était très peu politique, qu'ils auraient pu faire mieux. Ils auraient pu avoir des discours plus poussés, avoir des choses plus transgressives. Ça l'avait trop énervée. Elle a fait un texte hyper long, où elle disait : « En fait, mon œuvre, elle est politique. » Quand tu regardes son œuvre, elle est politique. Il y a plein de couches. Moi, en travaillant sur son œuvre, j'avais vu que souvent, elle représente les femmes, seins nus, c'est des bustes. C'est une chose qui est très intéressante parce que c'est des portraits, mais ce n'est pas vraiment des portraits. C'est un peu entre l'abstrait et le figuratif. Les yeux ne sont jamais vraiment matérialisés. Et il y a cette poitrine nue. En lisant son texte, j'étais là : « Waouh. »

#### **[00:44:08.520] - Simone Leigh**

Elle expliquait que c'est une référence à la femme de Lumumba quand son mari est mort. Elle est sortie dans la rue, seins nus, un peu en signe de deuil. Il y a toute une symbolique et elle expliquait toute la symbolique, toutes les couches, toutes les références. Moi, je n'avais jamais entendu parler de ça. Je suis d'origine angolaise mais mes parents ont vécu, leurs deux familles, pendant longtemps, au Congo. Mon père a toujours une partie de sa famille au Congo. Mon père est un grand fan de l'histoire politique du Congo. Moi, je suis une fan de podcasts. Mon père, c'est la même chose pour le Congo. Il passe sa vie à faire ça. Et je n'ai jamais entendu parler de ça. Elle a des références. Simone Leigh est afro-américaine, elle est jamaïcaine. Elle a des références sur l'histoire coloniale Belgique - Congo, plein de trucs hyper poussés. Elle disait en fait aux gens qui avaient fait la critique, qu'ils n'étaient pas capables de comprendre son œuvre, que c'est pour ça qu'ils ne voyaient pas qu'elle était politique.

#### **[00:45:07.500] - Maëlle**

**C'est courageux. Mais en même temps, c'est un peu vrai.**

#### **[00:45:12.370] - Simone Leigh**

J'en parlais au prof et je lui disais : « Même moi, en étant une femme noire, en étant éduquée, je n'ai pas le bagage pour lire son œuvre. » Je lui disais qu'au final, elle a raison. Il n'y a qu'une certaine tranche de la population qui peut vraiment comprendre son œuvre. C'est des gens qui ont un bagage hyper ouf, qui connaissent plein de choses. Et donc elle me disait « Est-ce que ça ne rompt pas avec l'idée d'universalisme que beaucoup de gens essaient de définir ? » Je lui disais parce qu'on a vu dans le cadre de ce cours-là, on avait évoqué beaucoup la lecture de Panofsky sur les œuvres. On avait souvent évoqué le fait que, pour lire une œuvre, il faut toujours avoir un certain bagage. Tu vois, quand on regarde des œuvres des temps modernes, parfois, on voit un petit chien. Toi, tu dis : « Il y a un chien dans l'œuvre *Les époux Arnolfini*. » Mais ce n'est pas un chien, c'est le symbole de la fidélité. Il y a toujours cet aspect de bagage. À l'époque, ils faisaient des œuvres pour les gens qui avaient un certain bagage, certaines connaissances, qui, en voyant telle scène, savaient que c'était telle personne, qui, en voyant tel X, Y, Z, savaient que c'était tel sujet, etc. Récemment, N. M'a montré l'œuvre, qu'il a pour le séminaire de temps modernes. Je regarde l'œuvre et je regarde comme ça et j'étais juste en mode « je me demande ce que c'est comme scène ». Il me dit « C'est le jugement de Salomon ». Et en regardant l'œuvre comme ça, je ne voyais pas et, après, je vois les deux bébés. Je vois un bébé mort, un bébé vivant. Je vois les deux femmes qui sont en train de pleurer. Je me dis : « Ah oui. » Je ne l'ai pas vu directement. J'aurais pu, si on m'avait vraiment

donné ça dans une situation d'examen, je pense que j'allais le trouver. T'inquiète, je pense que j'aurais essayé de le trouver. Mais enfin, tout ça pour dire que...

**[00:47:14.200] - Simone Leigh**

Et je lui disais à la prof que cette idée d'universalisme, chacun pourra lire quelque chose en voyant une œuvre. Moi, avant qu'on me dise que, dans *Les époux Arnolfini*, le chien, c'était la fidélité, j'imaginai autre chose. Je m'imaginai quelque chose. Je ne peux pas avoir une lecture de l'œuvre. Est-ce que cette lecture de l'œuvre se rapproche de la lecture de l'artiste ? Non, parce que je ne sais pas que le chien, c'est la fidélité. Tu vois ce que je veux dire ? Donc, tu peux avoir toujours une lecture de l'œuvre. Mais tu ne vas pas forcément la comprendre. Mais bref, pour faire le lien avec cette idée d'universalisme, ça dépend de ce dont vous parlez. Et de toute façon, désolée, ça n'existe pas. Dans quelle perspective ? L'universalisme, c'est quoi ? Et c'est qui ? Parce qu'en fait, honnêtement, oui, on a un peu une espèce de mondialisation, mais sur quel modèle ? Et qui influence qui ? On le sait très bien. On voit bien que c'est l'Occident qui essaie d'imposer son universalisme aux autres. L'universalisme, si je caricature un peu, si on regarde en dehors même de l'histoire de l'art, si on regarde vraiment de manière très terre à terre, c'est un jeans, une paire de baskets Nike, un sweat, une éducation laïque, etc. C'est qui ça ? De manière générale, si vraiment on regarde historiquement, ce n'est pas les pays du Sud, ça. C'est qui ? Tu vois ce que je veux dire. À un moment donné, il faut arrêter de parler d'universalisme. Ça arrange toujours bien certaines personnes et ça rejoint cette idée du neutre. Ce neutre, c'est qui ? C'est un homme blanc éduqué, peut-être pas éduqué, mais c'est un homme blanc, hétérosexuel. Et cet universel, c'est qui ? Parce qu'au final, moi, si vous me dites que l'universel, ça pourrait être moi. Eh bien, non, ce n'est pas moi, l'universel. Tu vois ce que je veux dire ? Qui a défini cet universel et sur base de quoi ?

**[00:49:28.140] - Maëlle**

**Non, c'est vrai. Il y a un bel article, qui date, où on interroge l'universel avec deux factions, c'est plutôt les musées, plutôt les grands musées, Louvre, les grands musées de l'Île aux Musées de Berlin, tous les trucs comme ça, et puis des musées un peu moins connus, des musées du Togo, des choses comme ça. Et c'est exactement ce que tu viens de dire. Donc oui, bon article. Mais parfois, c'est un peu violent de la part des musées du Louvre et tout ça.**

**[00:50:16.820] - Maëlle**

**Prépare-toi. Si je te dis « intersectionnalité », qu'est-ce que ça t'évoque ?**

**[00:50:29.160] - Simone Leigh**

Plein de choses, déjà. Je pourrais dire 1 000 choses sur l'intersectionnalité, mais si je dois essayer de... Et peut-être pour faire rebondir sur ce qu'on disait, etc. Je disais, par exemple, que l'universalisme, ce n'est pas moi. Moi, qui je suis ? Moi, je suis une femme, je suis noire, je suis enfant d'immigré, je suis de classe moyenne de base, on va dire plutôt inférieure. Mais je vais à l'université. Et donc, peut-être qu'avec le temps, je bougerai vers une classe qui est autre que celle de mes parents, par exemple. L'intersectionnalité, c'est le fait que moi, j'ai des identités multiples et que je suis une personne complexe et j'ai des identités complexes qui s'enchevêtrent, qui s'entremêlent et qui ont un impact, tu vois. Je te parlais tout à l'heure de l'œuvre du *Baiser (de l'artiste)* sur laquelle je dois travailler dans le cadre du cours de séminaire et je t'ai expliqué que je comptais faire une critique de l'œuvre et que la prof m'a dit : « Si tu

es ambitieuse. » La critique de l'œuvre que j'ai faite, c'est parce que justement, moi, je ne suis pas juste une femme blanche. Je suis une femme noire. En regardant le *Baiser*, moi, j'ai toujours un hic, Moi, en regardant l'œuvre, je trouve que, - et c'est peut-être aussi une vision personnelle -, c'est très « féminisme des années 60 ». Je trouve que c'est un truc que tu peux faire ... En l'occurrence, l'œuvre, elle date des années 70, mais c'est un truc que tu peux faire à une certaine époque. Si tu le fais maintenant, la symbolique est différente. Toute la portée sera différente. Quand tu travailles sur un artiste, que tu étudies son œuvre, tu regardes un peu ce qu'il fait. Et j'ai regardé plein d'œuvres qu'ORLAN faisait et elle a toute une série d'hybridations où elle mixe son visage avec des statues précolombiennes, des portraits de personnes amérindiennes, faites par des artistes américains. Elle a toute une partie aussi qui s'appelle *Hybridation africaine*. Moi, j'étais tombée dessus en allant sur son compte Instagram, parce que moi, j'aime toujours bien regarder les comptes Instagram des artistes. Je trouve que ça dit beaucoup de choses sur un artiste. Je regardais ça et moi, franchement, je regardais l'œuvre et je me disais « Comment elle peut faire un truc comme ça ? » C'est vraiment juste, franchement, désolée, pour moi, tu perds toute crédibilité en faisant une œuvre comme ça. Je t'invite à aller regarder l'œuvre.

**[00:53:11.520] - Maëlle**  
J'irai voir.

**[00:53:13.300] - Simone Leigh**  
Justement, je pense que ...

**[00:53:14.290] - Maëlle**  
Par rapport au *Baiser* ?

**[00:53:16.040] - Simone Leigh**  
Par rapport à tout parce qu'en fait, je trouve que tu ne peux jamais étudier une œuvre comme ça de manière isolée. Et cette femme, tout le monde me dit que c'est une artiste féministe, trop subversive. C'est bien, mais oui, elle est féministe. Il ne faut pas dire le contraire, c'est une féministe blanche. C'est une féministe blanche bourgeoise. Et tu vois, c'est tout l'intérêt aussi. Il y avait beaucoup de... Moi, je me rappelle au début, quand je commençais à m'intéresser un peu à tout ça, à l'époque, c'était surtout par rapport à certaines féministes qui refusaient de prendre en leur sein des femmes qui étaient arabes, voilées, qui disaient que ça, ce n'était pas du féminisme. Et c'est pour ça aussi qu'au final, les gens ont fait des distinctions. Genre, vous, vous êtes les féministes blanches bourgeoises et vous ne voulez pas accepter une femme voilée. Et vous ne voulez pas accepter telle X, Y personne. Et souvent, les gens disaient que, par exemple, ces femmes qui sont féministes, blanches, bourgeoises, dans ces milieux, qui sont académiciennes, qui travaillent, etc., leur nounou, c'est une femme noire, issue de l'immigration, qui est payée pour un salaire de misère.

**[00:54:21.900] - Simone Leigh**  
Alors c'est bien, tu fais plein d'essais sur le féminisme, mais tu t'en fiches un peu de la condition de travail de ta nounou noire ou de ta nounou asiatique. C'est tout cet aspect où, comme d'habitude, je radote et je dis plein de choses, mais tout cet aspect où moi, par exemple, cette œuvre et même la série des relations dans tout son ensemble, qui est un grand point de son œuvre à ORLAN, ça me dérange et je trouve que c'est là où cet aspect d'identité

complexe a son importance, doit entrer en compte. C'est bien que vous me dites, et c'est ça, moi, clairement, je vais le dire, c'est bien qu'on me dit que la femme est féministe. À côté, elle fait des œuvres où, en gros, c'est un peu une espèce de *black-face* virtuel.

**[00:55:20.140] - Simone Leigh**

D'ailleurs, je dois écouter plein de vidéos parce qu'il y a des personnes que je suis sur YouTube, qui ont fait des articles sur cet aspect de *black-face* virtuel. C'est un vrai phénomène. C'est un truc que je ne connaissais pas, mais j'ai regardé une vidéo où les gens disaient qu'à la base, ça avait l'air complètement anodin. Des gens sur les réseaux sociaux, soit ils se font passer pour une personne racisée, soit ils utilisent des mèmes de personnes noires.

**[00:56:31.280] - Simone Leigh**

Ce que je veux dire, c'est que, parfois, les gens ne se rendent pas compte de ce phénomène. Et je pense honnêtement que les profs, quand je vais leur présenter mon sujet, ils ne se seront pas rendu compte que, pour moi, cette artiste fait du *black-face*. Et je me dis : « Est-ce que moi, j'aurais envie de travailler sur une artiste, de passer mon temps à lire des trucs sur une artiste qui vend des œuvres en ayant une part de ses œuvres où elle prend les traits de personnes racisées. » Je prends beaucoup de notes sur ce sujet. Les gens pourraient penser que c'est anodin, mais la femme, elle porte le visage d'autres cultures. Parce qu'il y a certaines œuvres, où elle mixe son visage avec des statues. Je trouve qu'il y a toujours cette idée de consommation culturelle où tu prends la culture des autres et après, tu te fais de l'argent dessus. Parce que Madame, tu ne fais pas ça en mode charité. Tu te fais de l'argent là-dessus. Et à côté, il y a aussi tout le thème sur lequel je dois encore faire de recherche : les photos de l'hybridation africaine, ce n'est pas des statues avec lesquelles elle a mixé son visage, c'est des personnes. Tu te retrouves avec des œuvres très loufoques, caricaturales, où tu tombes presque dans une imagerie raciste. Je regardais les images et je me disais : « Si quelqu'un me disait : « Regarde cette œuvre, tu vas trop aimer », non, on ne peut pas aimer. Non, je ne peux pas aimer. » Je ne sais pas, je trouve que c'est quelque chose de très dérangeant et je pense que les profs, soit elles ne connaissent pas l'œuvre, soit elles ne se sont pas dit que ça pourrait poser problème. Parce qu'en fait, je ne pense pas qu'avec leur bagage, avec leur point de vue, elles vont le voir. On est tous situés, on part tous d'une certaine position. Et clairement, on n'est pas toujours capables de voir ça de la position de quelqu'un d'autre. Et je ne pense pas qu'elles se soient dit que moi, je pourrais trouver ça gênant ou critiquable. Je ne pense même pas.

**[00:58:44.540] - Maëlle**

**Et on vous l'a assigné le sujet ?**

**[00:58:46.680] - Simone Leigh**

Moi, j'ai eu le *Baiser* d'ORLAN, oui, c'est mon nom qui était associé.

**[00:58:51.040] - Maëlle**

**C'était quand même par tirage au sort ?**

**[00:58:51.540] - Simone Leigh**

Apparemment, c'était un tirage au sort, mais on n'était pas là. Quel tirage au sort ? Je n'ai pas vu le tirage au sort.

**[00:59:04.600] - Maëlle**  
**Il n'y avait pas d'huissier.**

**[00:59:09.210] - Simone Leigh**  
Voilà.

**[00:59:12.560] - Maëlle**  
**Donc, il y a une difficulté à reconnaître les identités multiples et à aussi envisager les points de vue situés ?**

**[00:59:19.820] - Simone Leigh**  
Peut-être pas les reconnaître. Je pense que les gens voient bien que je suis une femme noire. Je pense que, s'ils me parlent un peu, ils verront bien que je viens d'un milieu de la classe sociale moyenne. Je pense qu'ils pourraient le voir, mais je pense qu'ils ne verront pas forcément... Je pense qu'ils ne pourraient pas comprendre ce que ça implique, ce que ça fait de moi, la manière dont ça influence la manière dont je marche dans le monde, la manière dont je vis ma vie, la manière dont j'interagis avec les gens. Je pense que ça, ils ne s'en rendent pas compte. J'interagis même avec des œuvres parce que vraiment, si on parle des œuvres, je ne pense pas. Je pense que c'est peut-être ça le problème. Parce qu'ils ne se rendent pas compte que ça peut influencer la manière dont j'interagis avec des œuvres. Parce que là, on va quand même parler un peu des musées. Mais en effet, je ne pense pas qu'ils se rendent compte.

**[01:00:12.520] - Maëlle**  
**Et tu as déjà eu cette perception dans des musées ?**

**[01:00:17.980] - Simone Leigh**  
Par rapport à quoi ?

**[01:00:19.120] - Maëlle**  
**Par rapport au fait que le musée te présentait des choses avec lesquelles tu pouvais avoir du mal à interagir.**

**[01:00:28.390] - Simone Leigh**  
Oui, moi, je pense que je pense que vraiment, les musées ne se rendent pas compte. Mais un exemple, et ça, c'est très drôle. On devait aller au musée M. On était censés y aller ensemble, on n'y a pas été ensemble, donc il fallait qu'on y aille séparément, chacun de notre côté. Moi, j'ai été toute seule comme d'habitude.

**[01:00:45.250] - Maëlle**  
**Musée M, c'est Louvain-la-Neuve ?**

**[01:00:46.570] - Simone Leigh**  
Non, Louvain.

**[01:00:48.440] - Maëlle**

**Ah oui, OK.**

**[01:00:49.680] - Simone Leigh**

Oui, le Musée M, Louvain. Le Musée L, c'est Louvain-la-Neuve. Musée M, c'est Louvain.

**[01:00:53.820] - Maëlle**

**OK, ça va. À chaque fois, je les confonds.**

**[01:00:53.930] - Simone Leigh**

Bref, je vais au musée M. Je m'aventure dans le musée et j'arrive dans une pièce où il y a une œuvre avec une petite fille blanche et un petit garçon noir. Et je me dis « Intéressant. » Je voulais savoir qui était l'auteur. Pas de cartel. « OK, d'accord. » Je fais le tour de la pièce, toutes les autres œuvres, que ce soit une tasse ou n'importe quoi, tout avait un cartel. Je me dis : « Pourquoi l'œuvre n'a pas de cartel ? C'est quoi, le problème ? » Je regarde, il y avait une espèce de dépliant, je le lis et je me rends compte que, dans le titre de l'œuvre, il y a le mot « nègre ». Ils n'ont pas modifié le titre de l'œuvre. Jusqu'à présent, je ne sais pas pourquoi il n'y a pas de cartel, mais moi, j'ai l'impression que c'était par rapport à ça. Sur le dépliant, il y avait quand même le titre de l'œuvre. Mais il n'y avait pas de contextualisation. Moi, je trouvais ça très bizarre. Je me rappelle qu'en rentrant, j'avais fait des recherches sur le musée. J'étais tombée sur un petit podcast qui était lié à l'œuvre, mais sans réponse. Je pense que sur le site, ils expliquaient toute la question des titres qui peuvent causer problème. C'est un truc qui m'intéresse parce que moi, je travaille maintenant sur l'exposition des corps noirs dans le musée. Et donc ce serait intéressant de retomber sur cet article. Parce qu'il y a aussi toute la problématique des titres. Moi, c'est quelque chose que je vois, par exemple, avec le *Modèle noir* où ils ont changé les titres qui étaient problématiques, etc. Et donc, je pense que là, les musées se rendent compte que ça peut poser problème. En plus, je crois que, dans le monde anglo-saxon, il y a clairement des choses qui sont faites, il y a clairement des critiques, il y a clairement plus de conscientisation. Je pense que les responsables du musée savaient que ça pouvait quand même poser problème. Mais clairement, ils avaient l'air de ne pas trop savoir comment ils étaient censés faire les choses. Mais par rapport à ça, je pense que oui, je pense qu'il y avait quand même...

**[01:03:36.480] - Maëlle**

**Et « enfant noir », ça ne leur est pas venu à l'esprit ?**

**[01:03:39.200] - Simone Leigh**

Je ne sais pas pourquoi. Parce qu'il y a des gens qui sont contre le fait de changer le titre d'une œuvre, parce que ça peut aussi effacer l'histoire de l'œuvre. Justement, cet aspect de... C'est quand même comme ça qu'ils ont appelé la personne. On ne lui a pas trouvé de nom.

**[01:03:54.620] - Maëlle**

**Mais sans cartel et sans contextualisation ...**

**[01:03:55.690] - Simone Leigh**

Mais moi, c'est ce que je dis. Moi, je trouve ça problématique. Et justement, j'en avais parlé en classe. J'avais parlé de ça et c'était intéressant parce que là, ça va même au-delà du musée, ça va aussi par rapport à comment les gens voient les choses dans le musée. Toute la classe

avait été le voir, même madame D. Personne ne s'était rendu compte de ça. À part une personne qui m'a dit qu'elle s'en était rendu compte, mais elle n'avait pas parlé. Quand moi, j'ai présenté la chose, elle n'en a pas parlé. Et personne n'en a parlé avant que j'en parle. Déjà, il y a la majorité des gens qui n'ont pas vu ça comme une problématique. Et Madame D., une autre fille de la classe, tout le monde me disait : « Clairement, tu l'as vu parce que tu es la seule noire. Donc, tu étais la seule personne qui s'est sentie touchée, impliquée. » Les gens ne se sont pas vus, ils ne sont pas vus là-dedans. Ils n'ont même peut-être pas regardé l'œuvre. Alors que moi, dans un musée où je fais le musée pour la première fois et je ne vois que des trucs abstraits ou des personnes qui ne me ressemblent pas, quand je vois quelqu'un qui me ressemble, oui, je suis attirée par l'œuvre et donc je vais regarder, je vais rechercher. Et donc je pense que là, c'est l'exemple parfait de la manière dont l'identité, même au-delà juste de l'apparence physique. Là, il y a l'aspect où c'est voir quelqu'un qui me ressemble, mais c'est aussi tout l'aspect culturel. Moi, ça m'aurait intéressée de savoir d'où cette personne vient, etc. Ce qui est intéressant, c'est que je pense que, sur le site du musée, tu retrouves le nom du garçon, par exemple, ils expliquent un peu. Donc, je pense que c'est peut-être l'exemple même qui montre que cet aspect d'identité, ça joue. La prof elle-même l'avait dit. C'est intéressant de voir aussi que parfois, tu peux avoir une perspective très décoloniale, au final, tu vois, ton identité, qui tu es, la manière dont tu as été élevée, ce que tu aimes, ce qui t'intéresse, ça a quand même un impact sur la manière dont tu appréhendes les choses. Et, dans la classe, il y a quand même beaucoup de gens qui ont aussi un discours critique. Tu vois, c'est intéressant. Et je pense que c'est quelque chose qui a toujours de l'importance.

**[01:06:20.770] - Simone Leigh**

Moi, par exemple, je pense qu'il y a seule œuvre exposée à la Boverie où il y a une personne noire. Moi, c'est mon œuvre préférée de la Boverie. Parce qu'il y a une femme noire, ce n'est pas un homme. C'est une femme et ça résonne encore plus avec moi. C'est une de mes œuvres préférées.

**[01:06:36.020] - Maëlle**

Je ne connais pas assez bien les œuvres de la Boverie. Dans la collection permanente ?

**[01:06:41.520] - Simone Leigh**

Oui, collection permanente. En fait, mes deux œuvres préférées sont l'une en face de l'autre. Tu vois, il y a une œuvre avec les cheminots. C'est juste en face et l'œuvre est énorme. C'est une espèce d'œuvre un peu orientaliste, allemande. J'en ai parlé avec quelqu'un parce qu'en fait, je ne me souviens plus du nom de l'œuvre. J'ai travaillé là-dessus en plus. Ici, il y a l'œuvre avec les cheminots et l'œuvre, elle est ici. Ici, il y a une espèce de faux mur là et ici, il y a un trou qui te permet d'aller vers le reste de l'expo. Ici, il y a *La Parisienne japonaise*.

**[01:07:49.200] - Maëlle**

Oui, je vois.

**[01:07:50.220] - Simone Leigh**

La fameuse œuvre. Ici, c'est l'œuvre dont je parle et elle est énorme. C'est une œuvre sur une reine perse. Je pense qu'elle est perse, mais je ne me rappelle plus le nom. C'est un artiste allemand, je sais. C'est courant orientaliste et il y a une femme noire.

**[01:08:14.270] - Maëlle**

Je vais te faire travailler avec des marqueurs. C'est une question un peu plus..., madame Dr. dirait « scolaire », moi, je dis « interactive ». Ici, tu as la nouvelle définition du musée et je te propose de t'approprier la définition en mettant en bleu les choses que tu trouves importantes, en vert les choses que le musée fait bien, voire très bien et en orange les choses où il y a une marge d'amélioration. Moi, j'ai proposé de souligner, mais tu peux t'approprier la définition comme tu veux, vraiment sens-toi libre de mettre de l'emphase.

**[01:09:14.530] - Simone Leigh**

OK.

**[01:09:15.030] - Maëlle**

Je regarderai, je ferai plus attention la prochaine fois que j'irai à la Boverie.

**[01:09:26.000] - Simone Leigh**

Tu sais, c'est normal. J'en parlais parce que quand j'avais parlé de ça en classe. Fl. m'avait envoyé un message sur notre conversation qu'on avait à l'époque. Elle me disait : « Je suis désolée. Je ne m'en suis pas du tout rendu compte ». Mais en fait, je pense que c'est normal. Est-ce que c'est acceptable ? Je ne sais pas, mais je pense que c'est normal. Moi, j'aime bien me voir dans le monde. J'aime bien quand il y a des choses qui me ressemblent.

**[01:09:52.360] - Maëlle**

Mais nous, on se voit tout le temps, les blancs, et donc on n'a pas à chercher.

**[01:09:56.080] - Simone Leigh**

Mais je pense aussi, tu vois... Tu sais, c'est une question que je me pose toujours. Quand tu imagines une femme, tu l'imagines comment ? Si je te dis que tu imagines une femme, tu l'imagines comment ?

**[01:10:09.060] - Maëlle**

Oui, c'est un peu problématique. Moi, je l'imagine blanche, mais je l'imagine brune. Je ne sais pas pourquoi. Et, en plus, moi qui fais très attention à la grossophobie, j'imagine une femme taille 38, 40, un archétype de la femme avec une poitrine, mais pas trop. Vraiment, j'imagine une femme qui pourrait correspondre au schéma hétéronormé, blanc, cisgenre. C'est clair que c'est un peu le problème. Je pense que moi, c'est la représentation qu'on m'a implantée. Et toi, comment tu l'imagines ?

**[01:10:59.660] - Simone Leigh**

Maintenant que je viens de me le dire, ma perception est biaisée. Je pense que, pendant longtemps, clairement, j'imaginai une femme blanche. Maintenant que j'ai une perspective complètement différente là-dessus, j'essaie, moi aussi, de me forcer à voir quelqu'un de différent. Je pense que maintenant, je la vois noire et là, clairement, je viens de t'en parler. Mais si je suis dans une classe, je pense qu'un jour, j'essaierai de le faire avec la classe. J'aimerais bien qu'on me le fasse aussi à moi sur un instant t, pour savoir, tu sais, pour savoir comment à ce moment-là, un jour, si tu te souviens de ça, pose-moi la question. Je me dis très *random* comme ça, je verrai, à ce moment-là, comment je l'imagine. Mais je pense que clairement, - ce n'est même pas je pense -, toute ma vie, je pense que si on m'avait dit : «

Imagine une femme », j'aurais imaginé une femme blanche comme étant mon neutre, comme mon truc par défaut. Tu vois ce que je veux dire ?

**[01:11:50.060] - Maëlle**

**Oui, et même, par exemple, un jour, si on décrit une femme *random* et qu'on ne te précise pas qu'elle est noire, tu vas d'office penser qu'elle est blanche.**

**[01:12:01.700] - Simone Leigh**

Oui, clairement.

**[01:12:06.580] - Maëlle**

**J'essaye de ne plus le dire, maintenant. Mais, à chaque fois, ça pose problème. Quand je te décris, souvent, j'essaye de dire : « Elle fait plus ou moins cette taille-là. Elle est brune. » Et puis « Oui, mais t'as oublié de dire, elle est noire. » Oui.**

**[01:12:33.440] - Simone Leigh**

Mais tu sais, même pour moi, tu sais, j'y pensais beaucoup. J'y pensais beaucoup récemment et j'écoutais un truc. Il décrivait une femme noire et donc il disait : « Elle est gentille, elle est trop belle » et il finit par dire : « C'est une belle femme noire. » Et moi, je réfléchissais à plein de choses et je pense qu'avec le fil du temps, j'aimerais bien qu'on me voie juste comme une femme. Alors clairement, ça a une importance pour moi que je sois noire. Mais en fait, je suis une femme et récemment, j'ai écouté une vidéo d'une commentatrice que j'aime bien. Elles sont toujours noires. La plupart des commentatrices que je regarde, elles sont noires. Parce que je pense que c'est quelque chose d'important. Ça joue aussi dans ce truc de comment j'imagine une femme noire. Par contre, sur Instagram, ça peut sembler bizarre pour des gens, mais moi, je n'ai pas grandi avec Instagram. J'ai mis Instagram assez tard. Et donc, quand j'ai commencé, j'ai vu un peu plein de trucs hyper *random*. J'enregistrais plein de trucs hyper *random* et moi, j'ai un vrai problème. Là, maintenant, je suis beaucoup plus apaisée avec ça, mais en fait, très vite, si je vois trop d'images qui ne me ressemblent pas, si je vois trop de trucs... Les gens n'ont pas du tout la même texture de cheveux que moi. J'aime plein de choses, mais qui n'ont rien à voir, je ne pourrais jamais obtenir ce résultat avec mes cheveux. Ça commence un peu à biaiser ma représentation de moi-même, comment je me vois, etc. Et ça ne me fait pas me sentir hyper bien. Et donc maintenant, sur Instagram, j'aime que des femmes noires, c'est ma priorité pour que mon feed me ressemble. Par exemple, au début, je voyais plein de trucs de Kendall Jenner. Elle est très belle, la fille, mais elle n'a rien à voir avec moi. Je n'ai pas la même texture de cheveux et tu sais, j'enregistrais plein de trucs de cheveux, mais honnêtement, si aujourd'hui, je défais mes tresses, j'essaie de refaire sa coiffure, la coiffure n'aura rien à voir. Ça ne sert à rien que j'enregistre des trucs de personnes si je n'arriverai jamais à atteindre ça. Et je trouve que ça peut très vite biaiser la chose parce que ça devient très problématique. À un moment, j'avais aussi une page où j'enregistrais plein de trucs de filles métisses avec des cheveux qui n'ont rien à voir avec mes cheveux et je concentre beaucoup sur les cheveux. J'aime bien avoir de l'inspiration pour les cheveux. Les vêtements, on s'en fiche. Ça ne change rien que la fille soit asiatique, etc. C'est des vêtements. Mais les cheveux, le maquillage, ce sont des trucs qui ne vont pas rendre pareil. Moi, je me rappelle quand j'étais en rhéto, il y avait toute la phase des trucs *nude*. Il y a déjà pour moi cette notion de *nude*. C'est un *nude* qui n'est pas *nude* du tout. Si on parle de l'universalisme, on va en parler, ce *nude*-là, ce n'est pas moi. Moi, je ne suis pas *nude*. Moi, je suis brune. Ça, c'est du

*nude*. Ça, c'est genre le nu. Moi, je ne suis pas un nu. Moi, je suis une couleur. Des trucs où c'est bien, mais ça ne rendra jamais pareil. Si je mets un rouge à lèvres rosé, ça ne va pas faire un délire de *nude*. Ça va faire du rose sur ma peau *nude*. Moi, mon *nude*, c'est du brun. Quand j'étais jeune, j'étais là: « trop beau » et tout ça, mais tout en sachant, je pense, quand même bien, que ça ne se rendrait pas pareil. Ça a une importance. Je ne sais plus pourquoi je disais ça. Je m'embarque dans des trucs. Bref, oui, j'essaie de modifier. Je pense que j'essaie de t'expliquer pourquoi je suis beaucoup de créatrices noires. Mais c'est parce qu'en fait, ça a une importance énorme, ce que je regarde, ce que je consomme. Moi, j'ai fait un travail énorme sur moi. Je ne sais pas si je t'en ai déjà parlé, mais je parle de trucs qui sont hyper *random*, qui n'ont aucun intérêt pour ce dont on parle. Moi, mes cheveux, j'ai eu les cheveux défrisés très tôt, ce qui veut dire qu'en fait, j'ai découvert la vraie texture de mon cheveu à 17 ou 18 ans. Peut-être que j'avais les cheveux naturels à deux ans, mais je ne m'en souviens pas.

**[01:16:24.700] - Simone Leigh**

Moi, dans tous mes souvenirs d'enfance, j'avais les cheveux défrisés. J'avais quand même une texture de cheveux afro, mais ce n'était pas ma vraie texture. Pendant longtemps, je mettais des extensions, j'avais des tresses, des tresses avec des rajouts. Je ne voyais pas souvent mes cheveux. Et j'ai eu un truc où j'ai eu un déclic, j'avais 17 ans et j'ai décidé d'arrêter de mettre des extensions dans mes cheveux. Et je suis restée juste avec mes cheveux, mais mes cheveux étaient toujours défrisés. Et des cheveux défrisés que tu laisses à l'air libre comme ça, ils vont finir par se casser. Et donc mes cheveux de derrière se sont cassés et j'avais plein de cheveux bouclés. Peut-être que les gens ne vont pas penser que c'est bouclé parce que j'avais les cheveux crépus, mais j'avais une texture avec des cheveux... Je n'avais jamais vu ça. Je me rappelle, j'étais émerveillée. J'avais des boucles et j'ai vécu un truc qui a l'air vraiment bizarre, mais il faut vraiment se mettre dans le contexte où moi, je n'avais jamais vu mes cheveux naturels.

**[01:17:25.440] - Simone Leigh**

Une petite boucle de cheveux s'était enlevée. Et je l'avais gardée dans ma poche parce que j'étais fascinée. Et je te jure, c'est en mode : « Ça, c'est mon cheveu. » Et c'était vraiment bizarre. Ça joue énormément, ce que tu vois, les personnes que tu suis, ce que les gens disent, etc. Par exemple, moi, je suis des créatrices qui sont noires. Pour la plupart, elles sont américaines et donc elles parlent toujours d'autrices que je ne connaissais pas avant. Moi, Toni Morrison, je l'ai connue grâce aux réseaux sociaux. Audrey Lorde, Bell Hooks, tous des noms qui, pour des gens qui sont très cultivés, qui font partie de l'intelligentsia noire, c'est des trucs qui sont très connus. Si tu demandes à n'importe quel penseur noir qui est James Baldwin, il va dire oui. Si tu demandes qui est Bell Hooks, ils vont dire oui. Mais pour moi, pendant longtemps, c'étaient des noms que je ne connaissais pas. C'est intéressant pour moi de suivre des gens qui ont ces bagages-là. Ça me permet d'avoir plus de connaissances. Mais en fait, c'est intéressant parce que là, je me demande... Il y a des trucs qui sont bien faits si tu regardes selon certains points de vue.

**[01:18:39.030] - Simone Leigh**

La recherche, elle peut être bien faite, mais c'est de la recherche sur quoi ? Si vous faites de la recherche sur Picasso et l'abstraction, oui, vous en faites beaucoup. Si vous faites de la recherche sur autre chose, je pense, il y a une marge de progression.

**[01:18:48.730] - Maëlle**  
**Tu peux faire des multiples soulignages aussi.**

**[01:18:52.060] - Simone Leigh**  
Je pense que je vais faire...

**[01:18:53.220] - Maëlle**  
**Tu peux faire des mélanges.**

**[01:18:53.640] - Simone Leigh**  
Non, je vais faire marges de progression. C'est drôle de savoir que mon paramètre par défaut, ce n'est pas moi, c'est quelqu'un d'autre. C'est très bizarre. Mais même pour toi, c'est quand tu dis que la personne que tu imagines, c'est une taille trente-huit, brune. Tu n'es pas brune.

**[01:20:03.480] - Maëlle**  
**Non, je suis blonde.**

**[01:20:05.610] - Simone Leigh**  
C'est quand même bizarre que, quand tu t'imagines quelque chose qui est censé être universel, ce n'est pas toi. En fait, moi, ça me fait vraiment rire de savoir l'Universel, Monsieur Universel, Monsieur Neutre, c'est quoi ? Le « Paramètre par défaut », ce sera lui. Tu vois ce que je veux dire ?

**[01:20:30.250] - Maëlle**  
**J'adore comme tu dis Monsieur Universel. Si tu imaginais un monsieur Universel, je me suis imaginé un monsieur Propre.**

**[01:20:33.860] - Simone Leigh**  
Moi, ça me fascinerait. Et ça, c'est drôle parce que je disais que les gens n'arrivent pas à se mettre à ma place, mais moi, je n'arrive pas à me mettre à la place des autres non plus. L'autre fois, j'ai écouté un truc et moi, j'aime bien écrire, mais cette idée de me voir dans le monde, c'est quelque chose sur laquelle j'écrivais beaucoup. J'écoutais beaucoup de filles qui disaient qu'elles aussi, elles ne se voient pas dans le monde quotidiennement. Il y a une des filles qui disait « Moi, je ne sais pas ce que ça fait de sortir et de me voir partout. » Moi non plus. C'est ce que je veux dire. Et je me demande ce que ça fait. Tu vois ?

**[01:21:08.200] - Maëlle**  
**Oui, je comprends.**

**[01:21:09.880] - Simone Leigh**  
Et même, honnêtement, j'aimerais vraiment bien demander à un grand panel qu'ils me disent quelle femme ils imaginent ?

**[01:21:16.860] - Maëlle**  
**Maintenant, je pense que si tu veux avoir une réponse où des gens correspondent à ce qu'ils imaginent de l'universel, il faut demander à des hommes. Parce que la femme, elle a tellement de conditionnements que tu n'auras jamais la même réponse.**

**[01:21:34.820] - Simone Leigh**

Non, clairement. Clairement, mais c'est ce que je dis, il faut demander à monsieur neutre, monsieur universel.

**[01:21:39.960] - Maëlle**

**Oui, et ce sera systématiquement à monsieur.**

**[01:22:16.130] - Simone Leigh**

Il y a encore des questions ?

**[01:22:17.360] - Maëlle**

**Oui.**

**[01:22:18.160] - Simone Leigh**

Mon Dieu, mais je suis affreuse. J'aurais dû le demander beaucoup plus tôt.

**[01:22:27.150] - Maëlle**

**Tracasse.**

**[01:23:16.290] - Simone Leigh**

Oui. C'est drôle parce que par exemple, ça, cet aspect accessibilité, inclusion etc., il y a plein de gens qui pensent qu'ils l'ont déjà fait. Je me rappellerai toujours. Franchement, monsieur V., ce monsieur, je n'aurai jamais de bons souvenirs de lui. Le gars de Musées et Société en Wallonie nous avait fait remplir un questionnaire sur les choses qu'on pense qui sont déjà faites dans les musées, les enjeux du musée et les choses qu'il faut encore changer. La plupart de la classe a mis « inclusion ». Au cours d'après, le prof a dit : « Le gars de MSW m'a dit que l'inclusion est beaucoup sortie. » Mais il y a déjà plein de choses qui sont faites pour l'inclusion. F. et moi, je pense qu'on est les hard core. On en veut plus, on n'est jamais satisfaites. Quand il a dit que l'inclusion était beaucoup sortie, je me suis dit : « Ça doit être nous. » Mais en fait, c'était pratiquement toute la classe, même les filles qui sont plus soft. Donc, il était trop choqué : « On fait des choses, en fait. »

**[01:25:30.990] - Maëlle**

**Mais je pense qu'ils confondent aussi beaucoup l'inclusion et accessibilité.**

**[01:25:33.990] - Simone Leigh**

Oui, c'est ça.

**[01:25:35.240] - Maëlle**

**Parce que moi, je sais que à mon colloquium, c'est sorti, on m'a demandé la différence et ce que j'entendais par inclusion. Et alors, j'ai assisté à un colloque il n'y a pas longtemps. C'était horrible. Un colloque sur l'inclusion exclusivement. Et puis, il y a toute une table ronde qui est dédiée à l'inclusion des enfants. Et j'étais là : « Ce n'est pas de l'inclusion, c'est de l'accessibilité. On rend accessible, on met le contenu à leur mesure. »**

**[01:26:16.240] - Simone Leigh**

Mais moi, je pense que c'est une tactique. Je suis désolée, consciemment ou pas, c'est un peu une tactique d'effacement. C'est un peu genre, on va faire des trucs que nous, on trouve faciles à faire ou des trucs que nous, on a envie de faire ou qu'on se sent capable de faire. Et on dit que c'est de l'inclusion. J'ai parlé de ça avec M., parce qu'elle et moi, on n'avait pas les mêmes définitions de l'inclusion. Et moi, je disais qu'inclusion, pour moi, c'est un peu une espèce de mot fourre-tout maintenant. Ça ne veut dire plein de choses. Et elle, elle me disait : « Non, ça ne veut pas dire plein de choses l'inclusion. » C'est ça tout l'enjeu. Pour elle, même ce qui se passe à Open Museum et les trucs qu'elle a publié sur Open Museum, ce n'était pas de l'inclusion pour elle. Parce que, pour elle, l'inclusion, c'est quand des personnes qui sont dans des situations où elles sont minorées, arrivent au pouvoir et que, dans leur position de pouvoir, elles font des choses. Pour elle, c'était ça l'inclusion réellement. Ce n'est pas faire une petite visite sur les femmes. Pour elle, ce n'était pas ça. Elle me disait : « Pour moi, ce n'est pas ça. » Mais ce n'était pas sa vision à elle qui comptait. Et elle disait que ce n'est pas elle qui a défini la vision du projet. Elle, elle suit juste ce qui a déjà été défini avant elle. Mais elle, ce n'était pas sa vision.

**[01:27:37.970] - Maëlle**

**Mais comme tu me disais la fois dernière, tu ne pourrais pas prôner une inclusion à la manière dont M. l'entend, dans le sens où les gens des musées, ils ne veulent pas être remplacés. Ils n'ont pas envie d'être remplacés. J'ai appris qu'A. était en burn-out parce qu'elle a des difficultés à mener tous ses projets. Ils lui mettent des bâtons dans les roues. Je dis « ils », genre grands méchants, mais je pense qu'il y a une multitude de personnes qui lui mettent des bâtons dans les roues parce qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils sont conditionnés dans une certaine manière de voir. J'aimerais bien l'interviewer, mais je me dis : « Ça ne se fait pas quand même quand quelqu'un est en burn-out. »**

**[01:28:30.230] - Simone Leigh**

Tu sais ça depuis quand ?

**[01:28:31.390] - Maëlle**

**C'est Mme D. qui me l'a dit jeudi.**

**[01:28:34.950] - Simone Leigh**

Parce que moi, je l'avais vue pendant les journées du patrimoine. Je l'avais croisée, je lui avais demandé son adresse e-mail. À l'époque où je pensais que j'allais toujours travailler sur l'inclusion. Et elle m'avait donné son adresse mail en me disant « Oui, tu peux me contacter, mais ne tarde pas trop parce que si tu me demandes ça et que ton mémoire, tu vas la rendre le mois d'après. » Mais si tu veux, moi, je peux au moins donner son adresse mail. Tu as son adresse mail et tu peux toujours essayer de la contacter. Moi, par exemple, à l'époque, elle allait bien. Tu sais, c'est hyper courant. Je me rappelle, au moment où j'étais à Open Museum, je voulais rencontrer Y. des Beaux-Arts et elle m'avait dit, elle m'avait dit: « Ça ne se passe pas du tout bien aux Beaux-Arts. » On lui met plein de bâtons dans les roues. Elle vit hyper mal son truc. Et donc elle me disait : « Si tu veux la rencontrer, oui, tu peux la rencontrer. Mais ne lui parle pas vraiment des Beaux-Arts. » Si elle, elle veut t'en parler, OK, mais ne mets pas l'accent là-dessus parce que...

**[01:29:32.500] - Maëlle**

**Mais c'est marrant parce qu'au Musée d'Ixelles, ils me disent : « Ah oui, Y., tu peux la voir, elle fait plein de trucs bien aux Beaux-Arts. » Elle fait plein de trucs bien et en même temps, les gens perçoivent comme si elle faisait plein de trucs bien, mais elle, elle vit mal le truc. C'est dommage. Son expertise est valorisée et puis en même temps...**

**[01:30:07.690] - Simone Leigh**

C'est vraiment ce qu'on disait. Je pense aussi au positionnement des profs. Madame B., je sais qu'elle a utilisé le terme « wokisme ». Je ne sais pas si d'autres profs l'ont utilisé. Ce ne serait pas impossible. Je pense qu'on avait discuté ensemble du terme « wokisme ».

**[01:30:33.040] - Maëlle**

**Oui, parce qu'il y avait eu un tag sur les murs de l'Univ.**

**[01:30:36.220] - Simone Leigh**

Sérieux ?

**[01:30:36.360] - Maëlle**

**Oui.**

**[01:30:36.500] - Simone Leigh**

Ce n'est pas par rapport à ça qu'on parlait de ça. On parlait par rapport à Madame B. Et j'y repensais l'autre fois, parce que j'ai regardé plein de trucs encore de commentatrices, qui parlaient du wokisme, mais dans le contexte premier américain. Et toute la propagande de Fox News, de la droite et de l'extrême droite américaine, c'est eux qui ont inventé ce terme. C'est eux qui ont inventé ce terme, mais c'est eux qui ont repris le terme « woke » pour en faire un truc un peu... le diable, en fait. Le wokisme, c'est le diable. Les woke, c'est le diable. Tout ça, c'est le diable. Tout ça pour dire que les mots qu'on utilise, c'est hyper important. Toi et moi, on a clairement le vocabulaire des meufs qui lisent des trucs, qui écoutent des podcasts. Si on s'assied, les gens vont savoir qu'on est des putains de gauchistes féministes. Honnêtement.

**[01:32:12.740] - Maëlle**

**Attends, islamo-gauchistes.**

**[01:32:15.380] - Simone Leigh**

Voilà, islamo-gauchistes. Mais tu vois, islamo-gauchistes. Tous les termes qu'on utilise comme ça. Nous, on ne va pas parler de nous en disant qu'on est des islamo-gauchistes. Mais tu vois, si quelqu'un dit que tu es un islamo-gauchiste, tu vois très bien que c'est un gars de droite, un peu réac. Et si tu utilises le terme wokisme, je me dis que tu es un peu une espèce de réac, que tu veuilles ou non. Moi, je vais me dire que tu es un peu une espèce de réac. Et je regardais l'Insta de Vénus s'épilait-elle la chatte ? Et elle reparlait de l'expérience qu'elle avait eue quand elle essayait de vendre son podcast, de le proposer. Et elle a fait un screen d'un mail qu'elle avait reçu où le directeur des programmes lui a envoyé un truc du genre « C'est bien, je vois que vous gagnez à la loterie des mots du vocabulaire de l'intersectionnalité. » Donc, tu vois, cette manière dont ton vocabulaire te trahit. Il a vu les mots qu'elle utilisait, il s'est dit « Oh loulou, ça n'ira pas du tout. » Et moi, tu vois, quand tu dis wokiste, quand tu dis islamo-gauchiste, je me dis « Oh loulou, ça n'ira pas du tout. » Les mots que tu utilises, ça te trahit

tellement et ça dit beaucoup que tu veuilles ou non sur tes positionnements. Ça te trahit. Et donc tu vois, regarde à l'échelle juste des mots, l'importance que ça a, les réactions que ça suscite. Moi, en plus, parce que je t'en ai même parlé, ce truc de wokisme, moi, j'étais en mode « Mais désolée, ça fait grave réac. » Parce qu'en fait, les mots ne sont pas innocents. Quand on utilise des mots comme « racisé ». Mais oui, clairement, et ça aussi, je pense que c'est important. Parce que moi, par exemple, désolée, si quelqu'un me dit « Regarde la black là », je serais en mode : « Ça ne va pas, la tête ou quoi ? » Utilise des termes adaptés. Et ça peut agacer des gens que j'utilise le terme « racisé » parce que ça renvoie à une réalité. Et ça permet aussi d'envoyer une globalité. Est-ce que j'ai envie de te parler de moi tous les jours comme d'une personne racisée ? Non. Je te disais même qu'au final, j'aimerais bien qu'on me prenne juste pour une femme. Mais ce n'est pas le cas. Parfois, j'ai utilisé des mots pour renvoyer à une réalité, pour essayer de faire comprendre, pour faire référence à ce qu'on disait par rapport au fait que tout est politique, parce qu'en fait, ça me dépasse. Je pourrais essayer de vivre ma vie comme dans une petite bulle et faire comme si la réalité n'était pas la réalité, mais la réalité est la réalité. Que je le veuille ou non. Et moi, je veux bien faire... Parce que récemment, par exemple, j'ai regardé une vidéo, encore des commentaires de femmes noires. Et ils parlaient d'Idriss Elba, l'acteur, et il disait qu'il ne voulait plus qu'on parle de lui comme étant un acteur noir. Mais c'est bien. C'est bien, tu vois, c'est bien. Mais les gens, ils le voient quand même comme un acteur noir. C'est ce que la fille disait. Le problème, c'est que ce n'est pas juste en utilisant des mots ou en disant « Ne m'appellez plus comme ça. » Si des gens demain ne m'appellent plus femme noire, ils vont quand même me voir comme une femme noire. Si demain je vais dans un petit quartier un peu bourgeois, je ne sais pas, à Embourg ou à Beaufays, et que je leur demande pour avoir la maison, et que je leur dis « Moi, je ne suis pas une femme noire », ça ne change pas la réalité du fait que je suis une femme noire et que possiblement, le gars me dise « Non, tu n'auras pas la maison. » Que je le veuille ou non. En fait, c'est ça le problème. Je pense que parfois, on oublie que la réalité, ce n'est pas juste ce qu'on projette (je fais des choses, je les manifeste et ça va changer la situation).

**[01:35:31.760] - Maëlle**

**Tu parles d'Idriss Elba. Omar Sy, c'est depuis quelques années la personnalité préférée des Français. Je serais curieuse de demander à X Français : « Donnez-moi un acteur français connu » et de voir combien de fois on va me sortir : « Omar Sy ».**

**[01:35:51.600] - Simone Leigh**

C'est vrai.

**[01:35:52.440] - Maëlle**

**Parce que je suis sûre que la génération de ma mère, ils vont dire Jean-Paul Belmondo ou un truc comme ça.**

**[01:36:00.320] - Simone Leigh**

Mais non, je ne pense pas. Je ne pense pas qu'il y aurait beaucoup de gens. Oui, ce serait vraiment drôle. C'est la même chose pour les femmes. Je pense que c'est peut-être un truc que j'ai lu dans le livre *Le génie lesbien*. Je pense qu'ils parlaient de Louis Garrel qui disait à des féministes : « Citez-moi le nom d'une réalisatrice femme. Citez-moi le nom d'un réalisateur. » Si on dit : « Citez-moi le nom d'un réalisateur », la plupart du temps, on va citer des hommes. Tu vois, quand ils utilisent le mot réalisateur, ils vont citer des hommes.

**[01:36:41.060] - Maëlle**

**Tu disais l'importance des mots, l'importance des mots pour les métiers. Souvent, quand on considère qu'un métier est neutre, c'est qu'il est au masculin.**

**[01:36:51.300] - Simone Leigh**

Oui, clairement. Tout est en « important » et « marge de progression ». Vous ne faites rien de bien, les musées. Ouvert au public, c'est... Non, mais voilà, en fait, c'est marge de progression aussi. Oui, je viens de m'en rendre compte, parce que quel public ? On l'a dit, il n'y a que des galeristes. Même « immatériel », il y a encore de la marge de progression.

**[01:37:45.360] - Maëlle**

**Tu as vu que le catalogue de *Modèle noir* était en ligne de manière permanente ?**

**[01:37:54.520] - Simone Leigh**

Je l'ai à la maison. Si tu cherchais le catalogue, c'est moi. Il est chez moi. Mais je ne savais pas qu'il était en libre accès. C'est bien.

**[01:38:05.020] - Maëlle**

**En fait, ils ont essayé de numériser l'exposition parce qu'ils ont vu que c'était un vrai succès et aussi un sujet important. Je ne sais pas si tu as vu le livre, qui s'appelle *Noir entre peinture et histoire*.**

**[01:38:35.120] - Simone Leigh**

Oui, ce sont deux auteurs hommes.

**[01:38:39.820] - Maëlle**

**Oui, ce sont deux auteurs hommes.**

**[01:38:41.680] - Simone Leigh**

C'est un historien noir et un historien blanc. Il est à la bibliothèque ?

**[01:38:45.980] - Maëlle**

**Non, mais moi, je l'ai si jamais tu veux le voir.**

**[01:38:47.360] - Simone Leigh**

Tu l'as ?

**[01:38:49.640] - Maëlle**

**Il est super intéressant.**

**[01:38:50.880] - Simone Leigh**

Je voulais en parler dans mon mémoire, mais le problème, c'est que j'ai fait mon premier jet, mais déjà complet, de mon plan et madame B. m'a dit « C'est bien, mais il va falloir que tu justifies ton corpus, est-ce que c'est exhaustif ou pas ? Et en fait, moi, je n'ai pas le temps de commencer à faire des recherches de fou malade pour essayer de savoir si j'ai tout. Donc à la base, moi, je l'avais mis, mais maintenant, j'ai dû l'enlever parce que je me suis dit, je n'ai pas

le temps. Ce que je vais faire, c'est que je vais me baser sur ce qu'Anne Lafont développe dans son essai...

**[01:39:25.020] - Maëlle**

**L'art et la race ?**

**[01:39:26.620] - Simone Leigh**

Non, ce qu'elle développe dans le catalogue du *Modèle noir*. Elle a un essai avec un autre auteur et elle dresse un peu l'histoire des expositions autour du corps noir.

**[01:39:38.020] - Maëlle**

**Tu l'as emprunté ?**

**[01:39:38.890] - Simone Leigh**

Il est à la bibliothèque, il est emprunté. C'est toi ?

**[01:39:43.900] - Maëlle**

**Il est là. Je vais aller le remettre.**

**[01:39:46.620] - Simone Leigh**

En fait, tu sais, je me suis dit c'est peut-être Maëlle. C'est vrai. Je n'en ai pas besoin maintenant. De toute façon, j'ai 30 livres qui me regardent tous les jours.

**[01:39:57.800] - Maëlle**

**Moi, je me suis dit peut-être que c'est Simone qui a emprunté *Museum Activism*. Non ?**

**[01:40:03.540] - Simone Leigh**

Oui. Mais en fait, je me fais aussi aller le rendre. Parce qu'en fait, j'ai déjà lu, c'est juste que parfois, je dois revenir sur des trucs, vérifier des choses, etc.

**[01:40:18.940] - Maëlle**

**T'as enlevé mes petits papiers ?**

**[01:40:20.420] - Simone Leigh**

**T'as mis des papiers dedans ?**

**[01:40:22.640] - Maëlle**

**Je sais pas. Peut-être qu'ils les ont enlevés, effacé mes soulignés.**

**[01:40:25.360] - Simone Leigh**

Parce que moi, je ne regarde pas les trucs soulignés. Mais les papiers, en tout cas, je n'ai pas mis de papiers et de toute façon, je comptais l'acheter. Par exemple, le *Modèle noir*, s'il n'était pas aussi cher, je l'achèterais, mais il est hyper cher. Mais je pense qu'à l'avenir, je me l'achèterai parce que c'est ce que j'aime. Je pense que c'est au moins 80 €.

**[01:41:24.110] - Maëlle**

**Je vais te demander de débriefer tes choix.**

**[01:43:09.640] - Simone Leigh**

Moi, l'aspect institution permanente, je m'en fiche un peu, honnêtement, je ne vais pas mentir. Et en plus, on peut dire ce qu'on veut, mais il y a des musées parfois qui ferment parce qu'ils n'ont pas le choix. J'ai vu que récemment, il y avait un musée qui avait dû fermer. À but non lucratif : non, oui, non. Je veux dire, certains musées font du chiffre. Ils peuvent nous dire ce qu'ils veulent, mais ils essaient carrément à vendre plein de trucs. Les grosses machines, genre le Louvre, oui, ils sont à but non lucratif, mais s'ils peuvent ramasser un peu d'argent à gauche à droite, ils le font. Pour moi, ça n'a pas d'importance. En tout cas, moi, ce n'est pas ce qui fonde pour moi la définition, je m'en fiche un peu. Au service de la société, je trouve que c'est très important. Je vais le mettre en marge de progression, mais je ne comptais même pas le mettre en quoi que ce soit, à part important, parce que j'ai l'impression que ce n'est pas le cas. Mais qu'est-ce que vous faites ? Ce n'est même pas une marge de progression, vous n'êtes nulle part. Oui, peut-être vous participez à l'éducation, même de manière minime, mais je veux dire, que fait le musée ? C'est ma question.

**[01:44:16.190] - Maëlle**

**Ils conservent le patrimoine.**

**[01:44:21.500] - Simone Leigh**

Ils conservent un patrimoine que personne ne peut voir la plupart du temps, à part les gens qui sont conservateurs. Donc oui, vous conservez le patrimoine, pour qui ? Et il y a un patrimoine que personne ne peut voir de toute façon. Pourquoi ? À un moment donné, il y a beaucoup de choses, il y a beaucoup de malhonnêteté et c'est peut-être aussi pour ça, même quelque chose que j'avais oublié quand on parlait de l'aspect élitiste, honnêtement, il y a plein de trucs que personne ne verra jamais, à part des gens qui ont des gants blancs et qui travaillent là-bas. À un moment donné, je crois qu'il y a beaucoup d'hypocrisie dans le musée. Ce que je disais, tout l'aspect... Parce qu'on va aller très vite. Tout l'aspect que soit c'est bien fait, soit c'est important, mais ce n'est pas bien fait et qu'il y a une marge de progression. Oui, il y a plein de choses qui sont faites. Oui, ils font de la recherche, oui, ils collectent, oui, ils conservent, oui, ils interprètent, etc. Là, tu peux toujours dire qui. Si je réponds à ce « qui », « qui » recherche et recherche sur « qui », ils collectent « qui », ils conservent « qui », ils interprètent « qui », ils exposent « qui », là, il y a un problème.

**[01:45:23.500] - Simone Leigh**

Pour moi, là, il y a une marge de progression. Même l'aspect immatériel, je trouve que c'est très important. Et je trouve qu'il y a encore une marge de progression parce que je me dis, on est toujours dans les mêmes dynamiques. Si quand vous collectez des biens matériels, vous collectez des hommes blancs, hyper connus, génies, toujours génies, masculins, c'est bien, mais je veux dire l'immatériel, moi, je trouve ça très important, mais vous allez rester dans une même dynamique. Vous allez commencer à faire de l'immatériel et tout d'un coup, vous allez commencer à collecter que des femmes lesbiennes invisibilisées du 20ème siècle ? Non, ce n'est pas ce que vous allez faire. Vous allez rester dans vos schémas classiques. Et pourtant, là, tout l'aspect important, les choses qui sont importantes, ce sont des choses qui ne sont pas faites. Encore pour la même raison et pour la même dynamique. C'est toujours le « qui » et d'une certaine manière aussi le « quoi » qui posent problème pour moi. Il y a plein de choses qui sont faites, mais si tu regardes d'un certain point de vue, pareil. Vous stimulez la réflexion

sur « qui », vous partagez la connaissance et cette connaissance, elle est autour de « qui ». Et là, c'est le problème pour moi. Je parle beaucoup, mais là, j'essaie d'être efficace. Ça m'a pris déjà 20 minutes, je pense, de faire mon soulignage, donc ça va avancer.

**[01:46:43.440] - Maëlle**

**On va essayer.**

**[01:46:45.220] - Simone Leigh**

Il va falloir que j'arrête de parler trop. Il y a beaucoup de questions ?

**[01:46:51.120] - Maëlle**

**Encore deux pages.**

**[01:46:52.660] - Simone Leigh**

Il faut vraiment que je te mette un timer. C'est vraiment problématique.

**[01:46:58.980] - Maëlle**

**Mais non, franchement. Non, parce que je trouve qu'il y a plein de choses intéressantes qui ressortent, même dans les conversations à côté.**

**[01:47:13.820] - Maëlle**

**On va passer à une partie un peu plus personnelle. Je vais d'abord me situer à toi. Je suis une femme cisgenre, hétéro, blanche, et qui prend conscience de ce que ça implique et des privilèges que ça me donne. Je suis de classe moyenne haute. J'aspire à être une bonne féministe intersectionnelle. J'ai des troubles dys importants et des troubles de l'apprentissage. Et j'ai été élevée dans la culture wallonne rurale. La société me voit pas du tout comme ça. La société me voit plutôt comme une femme lesbienne, sans handicap et en surpoids, voire enceinte.**

**[01:48:20.160] - Maëlle**

**Mes deux prochaines questions pour toi, c'est premièrement, toi, comment te définis-tu en tant qu'être social sur les différents plans du genre, de la race, de la classe sociale et tout ce que tu es à l'aise de me dire, pas des choses qui te mettent mal à l'aise ? Et aussi, par rapport à ça, la question suivante, ce sera, est-ce que tu as déjà vu la manière dont on te percevait et est-ce qu'elle est différente ?**

**[01:48:53.400] - Simone Leigh**

Moi, je suis une femme cis, mais ça, je dois avouer que ce n'est pas un réflexe que j'ai de toujours le dire. Moi, je dis juste que je suis une femme noire, classe moyenne, je dirais inférieure qui tend vers le supérieur. Ça dépend de quels facteurs on prend en compte. J'ai grandi dans une famille protestante et c'est quand même très important. Je pense que ça influence beaucoup de choses. Je suis fille d'immigrés. Mes parents sont angolais tous les deux, mais ont tous les deux grandi au Congo et ça influence beaucoup aussi la manière dont j'ai grandi. J'ai grandi dans des milieux très congolais. Enfin, mon Eglise était à majorité congolaise quand j'étais plus jeune et que j'allais à l'église. Mes parents parlent le lingala, c'est la langue du Congo. Ils parlent aussi le portugais, mais moi, je les ai beaucoup entendus parler en lingala quand j'étais plus jeune. Qu'est-ce que je peux dire d'autre sur moi ? Je suis

éduquée, je pense que c'est quand même important de le dire parce que ça influe beaucoup. J'aime quand même dire que je suis historienne de l'art et que je suis muséologue. Je pense que, dans l'ensemble, c'est comme ça que je me présenterais. Je pourrais avoir oublié des choses, mais si je devais me présenter, je dirais ça surtout.

**[01:50:01.590] - Simone Leigh**

Comment les gens me voient ? Je pourrais difficilement répondre à cette question. Je pense que ça change beaucoup aussi des gens et d'une personne à l'autre. Un truc que j'ai oublié de dire dans la manière dont je me présente. Ce n'est pas quelque chose avec laquelle je suis toujours très à l'aise, pour plein de raisons. Je sais, mais clairement, je pense que je suis féministe, mais ce n'est pas quelque chose avec laquelle je me définis toujours parce que je pense que c'est un truc de légitimité. Un truc de légitimité où je n'ai pas l'impression d'avoir toutes les connaissances, d'avoir lu tout ce qu'il fallait lire, etc. Mais je dirais, au-delà d'être féministe, je dirais que je suis afro-féministe. Je pense quand même que je dirais ça. Honnêtement, je pourrais difficilement répondre à la question « Comment me voient les gens ? ». Je pense que j'en suis incapable. En fait, ça dépend aussi quelle personne me voit. Si. Par exemple, moi, je t'ai dit que, quand je rentrais dans une église protestante à majorité congolaise, on me voyait un peu comme un OVNI, je pense. La plupart des gens, ils me regardaient un peu... Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis à l'église. J'ai des amis à l'église, mais je n'étais pas la populaire de l'église. Et je pense qu'il y a beaucoup de gens qui me voyaient peut-être comme une espèce de personne un peu arrogante, qui se voyait un peu au-dessus. Je pense que oui. Déjà, par la manière dont je m'habille, j'aime beaucoup les trucs classiques. Je pense ça peut rompre un peu avec les codes et ce que les gens aiment. À part ça, je pense que je pourrais difficilement me percevoir... Les gens me voient comme une personne noire, c'est sûr. Au-delà de ça, je pense qu'après, quand je parle un peu, ils doivent clairement me voir comme une islamo-gauchiste. A m'écouter parler quelques minutes, ah oui, ils doivent se dire « Hou, loulou, la wokiste. » C'est sûr.

**[01:52:35.640] - Maëlle**

**Je trouve ça intéressant que de notre part, quand on utilise le mot « islamo-gauchiste », c'est vraiment pour situer le genre de personne qu'on envisage.**

**[01:52:57.540] - Maëlle**

**Du coup, il n'y a pas eu de moment où tu as eu de contact avec la manière dont on te percevait dans la société ? Il n'y a pas de moment déclencheur ?**

**[01:53:11.500] - Simone Leigh**

Mais si, clairement, mais je pense que déjà, tu sais, par exemple, quand tu écoutes *Kiffe ta race*, ils expliquent toujours... Moi, quand j'écoute cette émission, je me demande toujours, mais moi, j'ai un moment, et je pense que déjà, la partie où on te ramène toujours à ta race, c'est toujours des conflits, et c'est toujours pour te rabaisser. Moi, je me rappelle toujours, en primaire, j'ai un souvenir de quelqu'un qui me dit : « Retourne dans ton pays. » Et en troisième secondaire, je me rappelle quelqu'un qui me dit : « Sale noire. » Ça, je me rappelle très bien. Je pourrais même te dire qui est la personne, mais ça n'a pas d'importance. De toute façon, tu ne la connais pas. Mais oui, clairement, tu es toujours renvoyée d'une manière ou d'une autre à ça. Par exemple, à l'université, quelqu'un m'avait dit clairement que j'étais la seule noire et qu'ils avaient peur que les gens soient racistes avec moi. Des gens qui étaient dans les

années plus au-dessus. Et elles m'avaient clairement dit que tout le monde savait qui j'étais. Mais par exemple, moi, les profs, je voyais très bien qu'ils savaient qui j'étais. Par exemple, on avait été fouiller. C'est vrai que par exemple, je pense, c'est le genre de truc qu'il ne faut pas dire, mais je te le dis à toi parce que voilà. Par exemple, quand on avait été fouiller, déjà. Avant, VDB, je voyais très bien qui voyait qui j'étais. Parce que moi, je suis le genre de personne qui parle beaucoup en classe quand même. Je pose des questions, je réponds aux questions. De toute façon, il voit qui je suis et de toute façon, je suis la seule noire. À l'époque, j'étais souvent avec mon afro. J'avais les cheveux un peu courts. Et je te dis, la manière dont je m'habille, c'est un truc qu'on remarque quand même assez fort. Mon style a un peu évolué, je suis quand même plus *casual*. À l'époque, j'étais en chemise, en col roulé, pantalon classique, mocassins, tout le temps.

**[01:55:08.460] - Simone Leigh**

Je pense que tout ça, ça joue quand même beaucoup sur la manière dont on me perçoit. Ça, je le sais très bien, ça joue beaucoup. En même temps, clairement, ce n'est pas anodin aussi, je pense, la manière dont je m'habille. Je pense que pendant beaucoup de temps, j'ai voulu que quand on me regarde, on se dise : « OK, elle est comme ça. » J'aime beaucoup les vêtements. J'aime bien ce style, j'aime bien cette façon que j'ai de m'habiller. Mais je sais, par exemple, que si je me mets en training, les gens auront un autre regard. Je le sais très bien. Et si je mettais une perruque, ça changerait aussi la manière dont on me regarde. Parce que, je te le disais, la manière dont on s'habille, la manière dont on se coiffe, c'est toujours politique. Clairement, ça changerait la perception. Mais par exemple, pour revenir sur le moment où on fouillait, il y avait toute la classe qui était là. Monsieur N. vient, il ne sourit qu'à moi, parce que je suis la seule qu'il a reconnue. Il m'a fait un grand sourire. Et oui, mais je ne suis pas la seule personne qu'il a vue et il n'avait souri qu'à moi. Il a une bonne mémoire, il se rappelle bien des gens. Mais il y avait toute la classe et je suis la seule personne à qui il a souri.

**[01:56:31.440] - Maëlle**

**Oui. C'est bizarre.**

**[01:56:33.600] - Simone Leigh**

Non, ce n'est pas bizarre. Clairement, l'aspect « la noire qui parle en classe, qui pose des questions », ça joue.

**[01:56:54.130] - Maëlle**

**Est-ce que la perception identitaire que les gens ont sur toi ou que la société peut projeter sur toi a déjà affecté ta vie culturelle ?**

**[01:57:06.700] - Simone Leigh**

Oui, clairement. Toujours, beaucoup. Quand j'étais plus jeune, pendant un moment, je n'écoutais que de la folk, parce que je me disais : « Il faut choisir. » Il faut choisir ses combats. On ne peut pas être trop noir. Il ne faut pas être trop noire dans tes choix, dans tes goûts, dans ce que tu aimes, dans ce que tu es. Et tu peux parler d'une certaine manière, avoir certaines références et aimer telles et telles choses. Il ne faut pas que tout soit trop dans ce genre-là, trop urbain, « trop », tu vois. Et donc là, je vais écouter un peu de musique qui fait un peu différent, qui fait qu'on n'est pas trop dans ce truc de l'archétype de la personne noire. Avec le temps, je me suis dit « En fait, je vais écouter ce que je veux. » Et moi, je suis une grande

fan de rap. J'ai écouté beaucoup de rap. Pendant longtemps, j'ai écouté beaucoup de musique chrétienne, pratiquement que ça.

**[01:58:00.940] - Simone Leigh**

Je crois que c'est important de contextualiser. Maintenant, je n'écoute plus de musique chrétienne, mais c'est important de contextualiser. Mais c'était du rap, parce que je me suis juste dit : « Voilà, je peux faire ce que je veux ». Mais en même temps, dans la manière dont j'ai commencé à m'habiller, je pense que c'est à ce moment-là aussi où j'ai commencé à tomber de plus en plus vers un truc très classique, un peu dans une espèce de balancement. Je change une chose, je dois changer une autre chose, parce qu'il ne faut pas être « trop ». Il ne faut pas être trop urbain, pas trop noir, pas trop africain, il ne faut pas être « trop ». Toujours une espèce de contrebalancement. Par exemple, j'ai les cheveux qui sont très ethniques, on va dire ça comme ça, mais, en fait, je suis habillée très classique, très européen. Je pense qu'inconsciemment, même sans que je le veuille, je vais toujours faire ce truc d'ajustement.

**[01:58:55.060] - Maëlle**

**Mais donc tu te réprimais un peu ?**

**[01:58:58.460] - Simone Leigh**

Je pense que c'était inconscient. Non, pendant un moment, je pense que ce n'était pas inconscient, je le savais très bien. Et puis, au bout d'un temps, quand tu l'internalises un peu et sans t'en rendre compte, tu fais les ajustements. Par exemple, il y a un truc, je me le rappellerai toujours et je m'en souviens encore maintenant, je pense que c'est un truc qui m'a quand même marquée, à un des cours introductifs de Bac 3, Monsieur P. nous demande quelle est la musique qui a le mieux fonctionné. C'est le cours d'histoire du rock, donc c'est rock, rap, etc. Et moi je dis WAP de Cardi B, parce que c'est l'année où c'est sorti. Cardi B et Megan Thee Stallion. Il me dit : « Ah, vous écoutez ce genre de musique ? » Et j'ai eu un sentiment. Je me sentais obligée de me justifier parce qu'en fait, honnêtement, je ne connais pas vraiment le rap féminin. Moi, j'avais regardé beaucoup de commentaires sur WAP, mais honnêtement, je n'écoute pas cette musique. Je n'écoute pas la chanson, en tout cas. Mais je ne sais pas si tu connais la chanson. Ça a fait beaucoup de scandales.

**[02:00:10.140] - Maëlle**

**Moi, je n'y connais rien en rap.**

**[02:00:12.130] - Simone Leigh**

Mais ça a fait beaucoup de scandales. Fox News en avait parlé. Regarde Ben Shapiro, le commentateur journaliste américain qui parle de WAP. La chanson, c'est le cauchemar des conservateurs américains, elle parle que de chatte, mais c'est vraiment ça. Je t'invite à regarder la traduction, je t'invite à regarder. En fait, c'est un peu ce truc d'hyper sexualisation, mais de libération. Il y a tout un discours là-dessus. Il y a beaucoup de commentateurs qui ont dit que c'est une espèce de « on essaye de faire un truc sans vraiment vouloir le faire, qui est féministe, mais en même temps, on tombe dans le *male gaze* sans s'en rendre compte ». Ça, c'est un truc, c'est un gars très intéressant, très intéressant de voir ce que le féminisme peut devenir et même pas les dérives, mais les facettes. Quand je pensais à l'oeuvre d'ORLAN, le *Baiser*, moi, ça me faisait penser à ça. Parce qu'en fait, c'est vraiment, je trouve, le cas typique

où tu essaies de faire un truc féministe, un peu transgressif, etc, mais tu retombes dans du *male gaze*. Et je pense que beaucoup de gens ne verraient pas la similarité, ou moi je vois une similarité énorme entre ce courant du rap hyper sexuel et le *Baiser* d'ORLAN. Même si, si je montre cela à un historien de l'art et que je lui dis : « C'est la même chose », il va me dire : « Elle est complètement tapée, cette fille. Ça n'a rien à voir. »

**[02:01:49.100] - Maëlle**

**Un historien de l'art *random*, il va peut-être même pas connaître la chanson dont tu parles.**

**[02:01:52.550] - Simone Leigh**

Je lui mets le clip, etc. Et je lui mets le *Baiser*, il va me dire : « Ça n'a rien à voir ». Mais moi, je vais lui dire que ça a un rapport.

**[02:02:02.640] - Simone Leigh**

Tout ça pour dire... Oui, on est souvent rappelés à ça. Même par exemple le langage. Moi, j'étais dans une école catholique, Saint-Servais, je ne sais pas si tu connais. École catholique avec beaucoup de bourgeois. Et ce qui était très drôle, c'est que beaucoup de gens, même les plus bourgeois des bourgeois, tout le monde parlait beaucoup en argot. En tout cas, il y avait au moins un mot d'argot qui était utilisé régulièrement. Je pense que c'est des gens, en grandissant, moi, dans mon groupe d'amis, il y en a certaines qui utilisaient des mots d'argot, mais maintenant qu'on est à l'université ou qu'elles travaillent, elles utilisent de moins en moins d'argot. Et moi, je pense que je suis la seule qui a vraiment toujours un peu ce truc d'argot très fort. Et je pense que je me permets de parler quand même en argot, parce que j'ai ce truc très intellectuel. Je sais que je fais des études intellectuelles, je sais que je m'habille d'une certaine manière. Où je me dis : « Ça balance. »

**[02:03:01.240] - Maëlle**

**Oui, ça fait un équilibre.**

**[02:03:01.900] - Simone Leigh**

Il y a aussi clairement la manière dont on est perçu par les gens et ça a beaucoup d'influence sur plein de choses. Moi, je sais très bien que la manière dont je m'habille, la manière dont je me présente, etc., ça joue sur beaucoup de trucs. Ça joue beaucoup sur la manière dont les profs me voient. Moi, par exemple, encore l'autre fois, j'étais à la conférence de madame A., elle vient me parler et je vois bien une espèce d'affection, je sais bien qu'elle m'aime bien, cette prof-là. Mais je pense et je suis persuadée que la manière dont je me présente, la manière dont je suis, le fait que j'essaie quand même d'être une personne intelligente, ça joue. Je pense que si j'étais en training et que je lui parlais en *wesch wesch*, elle n'aimerait pas. Je pense bien qu'elle n'aimerait pas. En tout cas, pas autant.

**[02:03:58.200] - Maëlle**

**Est-ce qu'il y a des sujets, tu en as déjà un peu parlé, peut-être le féminisme, est-ce qu'il y a des sujets qui te tiennent à cœur ou dans lesquels tu t'engages et tu te mobilises ?**

**[02:04:21.140] - Simone Leigh**

Les femmes noires, la représentation des femmes noires. Ça, pour le coup, je ne sais pas si je serais à l'aise de voir mon nom associé avec ça. Mais, que je le veuille ou non, ça finit toujours

par se voir dans tout ce que je fais. Regarde mon sujet de mémoire. J'avais fait une présentation en musique. J'avais retrouvé le moyen de pouvoir intégrer ça. Je trouve toujours le moyen d'intégrer ça. Je fais un truc sur ORLAN, je trouve le moyen d'intégrer ça.

**[02:04:53.880] - Maëlle**

**C'est pour ça que c'est vraiment un truc qui t'engage, ça te mobilise.**

**[02:04:57.600] - Simone Leigh**

Ça va au-delà de moi, en fait.

**[02:04:59.380] - Maëlle**

**C'est plus fort que toi. Je pense que tu as déjà répondu, mais est-ce que tu arrives à articuler ces sujets qui te mobilisent avec le monde culturel ?**

**[02:05:14.100] - Simone Leigh**

C'est ma mission dans le monde. Je suis née pour ça.

**[02:05:24.040] - Maëlle**

**On va maintenant un peu aborder...**

**[02:05:27.900] - Simone Leigh**

Honnêtement, c'est tout ce que je cherche. Non, honnêtement, parce que l'exposition au MUDAM, c'était ça. Et récemment, par exemple, je pense que c'était à toi que je disais que je voulais aller faire un tour dans les musées pendant les vacances pour la semaine blanche, mais je n'ai été nulle part parce qu'en fait, il n'y avait rien qui m'intéressait et j'étais trop triste d'avoir raté parce que je voulais aller absolument au FOMU (ndlr : Fotomuseum Antwerpen), voir l'expo de Sandrine Colard sur le Congo, la photographie coloniale. Je voulais trop aller la voir et franchement, je regrette parce que toutes les expositions sont nulles maintenant. J'ai raté la seule qui était bien. Vraiment, je regrette. Par exemple, le *Modèle noir*, c'est un de mes gros regrets. Je regretterai toute ma vie de ne pas avoir été voir l'exposition. Donc oui, ça influence beaucoup ce que je fais parce que, que je le veuille ou non, c'est les choses qui m'intéressent le plus. Et, en fait, c'est les choses que je vais essayer d'aller voir. C'est les choses pour lesquelles je traverserai le pays. C'est juste ça. Je n'irai pas traverser le pays pour une exposition sur Picasso et l'abstraction. Je n'irai même pas à Liège, moi.

**[02:06:39.580] - Maëlle**

**Tu n'irais même pas dans le 4020. On va passer à une partie du questionnaire qui aborde un peu, justement, ta définition de ton identité et la manière dont tu vois le musée, tu perçois le monde culturel. Comment est-ce que tu définirais tes rapports avec le monde culturel ?**

**[02:07:13.560] - Simone Leigh**

Je pense que j'en ai un peu parlé quand même au début. Je pense que oui, si on revient sur ce que je disais au tout début, je pense que c'est un monde où à la base ... À la base, je n'ai pas ma place dans ce monde-là et je pense que je l'ai forcée. Je fais tout pour avoir ma place, que les gens le veuillent ou non. En plus, j'étudie pour, donc de toute façon, ils n'ont même plus rien à dire. Et tu vois, c'est tout aussi cet aspect de légitimité. À un moment donné, si j'étudie

là-dessus, ils ne peuvent rien dire, qu'ils le veulent ou non. Mais oui, je pense qu'il y a quand même cet aspect de forcer un peu sa place.

**[02:08:00.120] - Maëlle**

**Ça, je pense que tu l'as déjà aussi un peu abordé, mais je vais poser la question au cas où tu voudrais rajouter quelque chose. Dans quelle culture t'es-tu développée et, s'il y en a plusieurs, comment est-ce qu'elles s'articulaient entre elles ?**

**[02:08:15.360] - Simone Leigh**

Comme je le disais, mes parents sont angolais. Il faut savoir que l'Angola, c'est une ancienne colonie du Portugal, donc la langue officielle, c'est le portugais. Mais moi, mes parents, ils ont vécu au Congo pendant longtemps, leur famille en général. Et comme je te disais, du côté de mon père, il y a encore beaucoup de sa famille qui est au Congo. Et mes parents parlent beaucoup lingala parce qu'ils ont étudié en primaire au Congo. Et donc, au niveau de la langue, etc, c'est ce qui, moi, m'influence le plus, je pense. Je peux parler lingala, mais j'ai le niveau d'un enfant de quatre ans. Très mauvaise. La seule personne avec qui je parle le lingala, c'est ma grand-mère. Oui, ça m'a influencée, mais en même temps, ce qui est drôle, c'est que comme beaucoup, je pense, d'enfants d'immigrés, il y a ce moment dans la vie où... Ce n'est pas systématique, il y a beaucoup de gens et pour avoir écouté des podcasts de *Kiffe ta race*, etc, c'est un peu une expérience un peu partagée. Moi, j'ai eu pendant très longtemps une honte énorme. Je pense pour ça que, par exemple, mon niveau lingala est très mauvais. Je n'avais pas envie de parler lingala. Parce que mes parents, ils me parlaient en lingala, mais c'était juste... Je n'avais pas envie de ça. J'étais vraiment... Pourquoi je vais apprendre cette langue ? Pourquoi je vais parler cette langue ? Donc, j'ai une compréhension qui est relativement bonne. Je peux comprendre. Je n'ai pas un niveau très élevé. Si c'est des trucs très spécifiques ... Par exemple, ma grand-mère, elle écoute beaucoup de prédications en lingala. Quand on arrive dans des trucs bibliques et tout, je n'ai pas le vocab. Je n'ai pas ce niveau de compréhension en lingala. Mais je peux comprendre un minimum. Si tu me critiques, je vais sûrement le comprendre. Mais donc il y a quand même eu un gros rejet. Beaucoup. Mais je pense que ça influence beaucoup, au final, la manière dont tu perçois les choses. Et depuis tout ce truc avec les cheveux, dont je te parlais, je suis un peu dans une espèce de moment de ma vie où j'ai envie de me reconnecter à cette partie de ma culture sous diverses manières. J'essaie de voir au niveau artistique, j'essaie de voir au niveau musical, ce qui m'intéresse. C'est pour ça que ça m'aurait bien intéressée d'aller voir l'exposition de Sandrine Colard sur la photographie et le Congo. Et donc je pense voilà. Mais il y a plein de choses qui pourraient être dites. Mais aussi clairement, oui. Qu'on le veuille ou non, je suis européenne, je suis belge. J'ai grandi en Belgique, j'ai grandi à Liège. Et comme je te disais, mon imaginaire à la base, c'est monsieur neutre. C'est ça mon imaginaire, ce n'est pas autre chose.

**[02:10:57.600] - Maëlle**

**J'aime bien cette idée de l'imaginaire du monsieur neutre. En dehors des musées, fréquentes-tu d'autres institutions culturelles et lesquelles ?**

**[02:11:20.300] - Simone Leigh**

Ça, c'est très drôle parce que j'y pensais l'autre fois, mais ça se voit bien que la légitimité, ce n'est pas évident, tu vois. Je vais dans les bibliothèques. Mais par exemple, les bibliothèques,

même... J'y allais quand j'étais très jeune parce que on allait chercher des livres pour que j'apprenne à lire. Mais je n'y allais pas non plus tout le temps. Puis après, j'y suis retournée en secondaire parce qu'il faut lire des livres obligatoires et que tu en as juste marre d'acheter tous les livres. Et puis, je n'ai plus du tout été pendant une partie de ma vie, même au début de l'université, je n'allais pas à la bibliothèque. J'ai commencé à aller à la bibliothèque avec le TFB parce que j'étais obligée. Et maintenant, j'adore la bibliothèque. Par exemple, pendant les vacances, tous les livres que je voulais lire. Au début, j'ai acheté des livres et puis je me suis rendu compte qu'il y avait plein de livres que j'achetais que je n'aimais pas et ça m'agaçait d'acheter des livres que je n'aime pas. Et donc, je n'arrêtais pas de réserver des livres que j'avais envie de lire. Et encore jusqu'à présent, j'ai à la maison des livres, je les lis juste parce que j'ai envie de les lire. *Le génie lesbien*, dans l'absolu, c'est juste que j'ai écouté une référence dans un podcast qui m'a intéressée et je me suis dit : « J'aimerais bien le lire ». Et vu que tout ce que j'aime tourne autour des sujets sur lesquels je travaille, à un moment donné, j'intègre toujours des choses. Mais par exemple, j'avais emprunté *Retour à Reims* (ndlr : essai autobiographique du sociologue et philosophe Didier Eribon, transfuge de classe). J'ai emprunté *En finir avec Eddy Bellegueule* (ndlr : roman autobiographique d'Edouard Louis sur les moqueries homophobes), etc. C'est des livres que je veux lire pour le plaisir. Mais sinon, en dehors de ça, j'ai été au théâtre avec l'école parce que c'était obligatoire. J'ai une sœur qui est bénévole au théâtre et je devais être bénévole au théâtre aussi, mais je n'ai pas ce truc. Honnêtement, je ne me sens pas du tout légitime d'aller au théâtre. Déjà parce que c'est un truc que je ne connais pas. Je ne saurais pas quel genre de pièces je vais aimer, etc. Et par contre, bizarrement, ça, c'est un vrai truc chez moi, par exemple, j'ai une passion pour les vidéos de commentaires sur des films que je n'ai jamais regardés.

**[02:13:37.410] - Simone Leigh**

Vraiment, je passe ma vie à faire ça. Et là, j'ai commencé des vidéos de commentaires sur des pièces de théâtre que je n'ai jamais été regarder parce que je ne vais pas au théâtre. C'est assez incroyable, mais non, je ne me sens pas légitime. Et par exemple, l'OPRL, l'Opéra, j'ai été à l'école primaire comme tout le monde. Et puis, j'y suis retournée parce qu'en musique, il fallait y aller. Mais de moi-même, je n'y vais pas. Même si parfois, je vois des programmes et je me dis : « J'aimerais bien ». Mais comme je n'ai pas l'obligation et comme je ne me sens pas légitime d'y aller, je n'y vais pas. Et donc, c'est vraiment très drôle parce qu'on pourrait penser que comme elle fait des études en histoire de l'art, elle va dans les musées, elle devrait aller voir d'autres choses, mais en fait, je ne me sens pas légitime. J'ai toujours l'impression que un, je n'ai pas suffisamment de connaissances, deux, je ne sais pas ce que je pourrais aller voir parce qu'en fait, c'est des choses que je ne connais pas. Je veux dire, oui, tout le monde connaît, tout le monde a dû lire une pièce de théâtre en secondaire, on connaît des grands noms, mais je n'ai pas envie d'aller voir un truc que je ne vais pas aimer.

**[02:14:39.780] - Simone Leigh**

Donc je suis une fidèle des musées, mais sinon, pour le reste, j'ai peur.

**[02:14:47.660] - Maëlle**

**Si j'avais su, j'ai été voir une pièce de théâtre sur la racisation et je me suis dit : « Est-ce que je l'invite ? »**

**[02:14:59.940] - Simone Leigh**

Tu aurais dû.

**[02:15:00.110] - Maëlle**

**Et puis, en même temps, je me suis dit : « Si ça se trouve, on l'invite tout le temps pour des trucs comme ça. »**

**[02:15:06.480] - Simone Leigh**

Tu sais, je pense que ça, ça joue beaucoup. Moi, par exemple, mes amis, dans mon groupe d'amis, si on regarde mes amis de l'église, si je dis par exemple que les gens de l'église, ce n'est pas du tout leur monde. Mes amis de l'église ne vont pas au musée, ne vont pas au théâtre. Mes amis de mon groupe d'amis de secondaire, c'est des filles qui ont toutes fait des études style kiné, logo, etc. Elles ne sont pas vraiment musée. J'essaie de réfléchir. Je n'ai aucune personne, dans mes groupes d'amis, qui m'inviterait à des trucs comme ça.

**[02:15:43.140] - Simone Leigh**

Ma grande sœur, - je parlais d'une grande sœur qui me proposait des choses -, elle pourrait me dire : « Je pense que ça te plairait ». Elle n'irait pas avec moi. Elle irait avec ses potes ou avec son copain. Personne ne m'invite à des trucs comme ça.

**[02:15:54.960] - Maëlle**

**La prochaine fois, si je vois un truc comme ça, parce que c'était vraiment bien. Ça s'appelait *Tout ce qu'il faut dire*.**

**[02:16:01.650] - Simone Leigh**

C'était au Théâtre de Liège ?

**[02:16:04.290] - Maëlle**

**C'était au Théâtre de Liège et c'était « Tout ce qu'il faut dire sur la racisation, les personnes racisées et la blanchité à un public majoritairement blanc. » C'était génial.**

**[02:16:16.740] - Simone Leigh**

En vrai, ça, tu sais...Mais quand je disais à une de mes sœurs, à un moment donné, je voulais faire je ne sais plus quoi, elle me disait : « Si tu fais ça, il n'y aura que des blancs qui viendront ». Il y a des trucs, même si c'est sur un thème un peu afro, si c'est un truc un peu trop culturel, il n'y aura que des blancs qui viendront.

**[02:16:35.860] - Maëlle**

**En même temps, c'est vrai.**

**[02:16:39.570] - Simone Leigh**

**Mais en même temps, si tu parles d'un truc de personnes noires, oui, je sais, il y a des personnes noires qui viendront. Dans la plupart des cas, quand il y a des personnes noires, c'est qu'il y a un truc où on parle d'eux.**

**[02:16:47.470] - Maëlle**

Moi, j'avais ma place au premier rang et les trois premiers rangs, on était une dizaine de blancs. Sinon, c'était des personnes racisées, majoritairement noires, mais quand même

plusieurs maghrébines. Je n'aime pas le mot « maghrébines », mais d'Afrique du Nord et même certaines avec le hidjab. Je me dis que c'était bien, c'était une autre représentation. C'était après que, dans toutes les autres rangées, là, il n'y avait que des blancs. Je suis désolée, j'aurais dû t'inviter.

**[02:17:35.690] - Simone Leigh**

Ne t'inquiète pas. Tu n'aurais pas pu savoir.

**[02:17:39.420] - Maëlle**

**Je me suis dit : « On l'a sûrement déjà invitée à aller le voir et je n'avais pas envie d'être celle qui t'invite tout le temps à des trucs liés à la racisation. »**

**[02:17:47.350] - Simone Leigh**

Ne t'inquiète pas. Madame D., je pense que si elle l'avait vu, elle m'aurait invitée. Tous les trucs... C'est drôle parce que Madame D., elle sait très bien ce que j'aime. Elle m'envoie tout le temps des articles.

**[02:17:58.200] - Maëlle**

**Mais elle ne t'a pas envoyé la conférence ?**

**[02:17:59.500] - Simone Leigh**

Non.

**[02:18:00.500] - Maëlle**

**Oui, mais moi, c'est elle qui me l'a envoyée. Elle m'a dit, c'est bien.**

**[02:18:03.960] - Simone Leigh**

Peut-être qu'elle s'est dit : « Je lui envoie peut-être un peu trop de trucs. »

**[02:18:07.260] - Maëlle**

**Franchement, ça t'aurait super fort intéressée. Bref, je suis censée te faire passer un entretien, pas papoter. Oh là là !**

**[02:18:14.910] - Simone Leigh**

C'est parce que je suis une papote, les papotes stimulent les papotes.

**[02:18:19.700] - Maëlle**

**Moi aussi, je suis une papote, une grande papote devant l'éternel. Je ne sais même plus où j'en étais. Oui, tu en as parlé. Est-ce que tu as déjà eu des appréhensions à rentrer dans une institution ?**

**[02:18:35.240] - Simone Leigh**

Ça, vraiment, par exemple le théâtre, mais surtout l'OPRL. Tout le monde le dit, parce que récemment, les gens disaient l'architecture, ça joue blindé. Si le bâtiment, il est énorme comme ça, je n'aurais jamais envie d'y rentrer par moi-même. Et par exemple, quand j'avais été à l'Opéra, quand j'avais été à l'OPRL, c'est tous des bâtiments qui font vraiment peur. Je n'irais jamais de moi-même ... En fait, j'étais obligée. C'est pour ça que j'y ai été, c'est tout. Et

là, récemment, la conférence où j'avais été avec la directrice du Musée Picasso, c'était au théâtre. Et ma sœur était là en plus. Là, j'étais en retard, donc je lui avais dit... Je pensais que ça commençait à 18h30, ça commençait à 18h00. Et donc, je lui ai envoyé un message, je suis en train de faire des trucs, je suis en retard, etc. Elle m'a fait rentrer par au-dessus, parce que si je rentrais par devant, j'allais devoir passer devant la prof, madame B., en retard en plus. Et donc, quand j'y étais, déjà, pousser la porte, avancer et tout, ça ne me met jamais à l'aise. Alors qu'au final, regarde, ma sœur travaille là-bas, elle connaît tout le monde.

**[02:19:34.730] - Simone Leigh**

Et en fait, ma sœur, elle est rentrée là-bas parce qu'à la base, c'est que mon beau-frère, le mari de ma deuxième plus grande sœur, et la sœur dont je te disais qu'elle est dans des trucs très culturels, il est pote avec certaines des personnes qui travaillent là-bas. Donc, à la limite, je pourrais me sentir légitime. C'est-à-dire, tu as quelqu'un qui travaille là-bas, même si elle est bénévole. On lui avait déjà proposé des jobs parce qu'elle est bénévole depuis longtemps là-bas. Je ne me sens pas légitime du tout.

**[02:20:03.490] - Maëlle**

**Oui. En même temps, je ne me sens pas légitime dans une galerie d'art.**

**[02:20:09.200] - Simone Leigh**

Moi non plus. Les galeries d'art, je ne veux pas. Ça ne va pas, la tête. Du coup, tu es censée acheter à la base. Un musée à la limite. Une galerie d'art ? Jamais.

**[02:20:18.700] - Maëlle**

**Je me disais que tu étais à fond galerie d'art.**

**[02:20:21.450] - Simone Leigh**

Non, non. Et c'est ça, c'est drôle parce que, par exemple, mon oncle à Paris, il a habité dans plein de quartiers, il a habité à la République. Mais à la fin, avant de partir, parce qu'il vit à New York maintenant, il habitait à Bastille, enfin non, Ledru-Rollin, c'est tout près de Bastille. Et à l'époque, au début, quand il s'est installé là-bas, j'étais trop fan de design, genre Charlotte Perriand, tous ces trucs-là, j'aimais vraiment bien le design. Il y avait une galerie que j'aimais trop. J'aimais trop regarder les trucs qu'ils postaient, etc. Et je me suis rendu compte que la galerie était tout près d'où mon oncle habitait. Mais vraiment, aussi près que toi, tu habites aussi près de chez moi. Jusqu'à présent, je ne suis jamais rentrée dans cette galerie, alors que j'aime trop regarder, j'aime trop les œuvres qu'ils ont. Et je vois tout le temps plein de gens qui y vont, qui postent une petite photo, qui sont... Je ne sais même pas comment ils font. Une galerie, qu'on le veuille ou non, c'est un truc où tu es censée acheter.

**[02:21:20.510] - Maëlle**

**Tu fais perdre du temps à la personne.**

**[02:21:24.220] - Simone Leigh**

Oui, mais je n'ai pas les moyens pour m'acheter une table, une bibliothèque. Déjà, je n'ai pas d'argent. Jamais je n'oserais rentrer. Et ça, c'est trop triste parce que maintenant, il n'est plus à Paris. Je ne pourrais plus y retourner. Mais là, c'était vraiment tout près, j'aurais pu aller prendre mon petit croissant, aller regarder la galerie, faire mon petit truc, mais je n'y ai jamais

été, parce que je ne me sens pas légitime. Et récemment, pendant les vacances, j'étais en séminaire à l'école du Louvre, une des filles connaissait une personne qui a participé à l'exposition dans une galerie. Elle avait été invitée et on était toutes les deux, les deux grosses féministes islamo-gauchistes. Elle m'a dit : « Tu vas kiffer, je t'invite ». On y a été et c'était la première fois que j'allais dans un vernissage dans une galerie, en dehors des trucs des profs. Oui, j'ai été à un vernissage de madame A., mais bon. Là, c'était un truc de prof et de toute façon, il y a toute la classe parce que la classe est toujours obligée d'y aller. Mais là, c'était la première fois que j'étais vraiment dans ce contexte où... Vraiment comme une madame de l'art, la femme qui a dit « Je suis galeriste. » C'est vraiment ça. Elle a dit : « Je travaille dans le marché de l'art. » Elle n'a pas dit : « Je suis galeriste. » Je ne suis pas encore à ce niveau-là.

**[02:22:43.300] - Maëlle**

**Je crois que c'est encore pire « Je travaille dans le marché de l'art. »**

**[02:22:46.040] - Simone Leigh**

Je ne suis pas encore cette dame-là. Je n'ai pas cette assurance-là.

**[02:22:49.730] - Maëlle**

**J'imaginai trop que tu étais à fond galerie. Comme quoi, on se trompe. Comment définirais-tu ton expérience des musées d'art ?**

**[02:23:04.360] - Simone Leigh**

Est-ce que je n'ai pas encore répondu à cette question ?

**[02:23:07.050] - Maëlle**

**En quelque sorte, oui.**

**[02:23:11.020] - Simone Leigh**

Mon expérience des musées d'art ?

**[02:23:12.770] - Maëlle**

**Par exemple, je vais te poser différentes questions qui aident à répondre. C'est comment te sens-tu dans un musée d'art ? Sur le plan de la diversité et de l'inclusion, quels sont les éléments qui rendent ta visite dans un musée d'art agréable ou inconfortable ?**

**[02:23:31.000] - Simone Leigh**

Maintenant, ça fait tellement longtemps que je fréquente les musées d'art. Je pense que si tu avais posé la question à la Simone d'avant les cours de muséologie, qui n'allait dans des musées qu'à Paris, je pense que la réponse aurait été différente. Et si tu demandais ça à la Simone d'avant ça, qui n'y allait même pas, qui allait dans les musées à Londres, dans les musées de la science parce qu'il faut faire des trucs de touristes, la réponse aurait été différente. Mais maintenant, moi, dans un musée, je me sens à l'aise globalement parce qu'en fait je fais 20 musées l'année minimum. Qui peut me dire que je ne suis pas légitime d'aller [au musée], d'entrer dans un musée ? Personne. Mes études, c'est ça. Donc j'ai eu ce truc, mais tu vois, c'est ce que je te disais. Je me sens à l'aise, mais juste parce que j'ai travaillé, j'ai fourni des efforts et je peux montrer patte blanche et dire « j'ai la culture pour », tu vois, ce que je n'ai pas avec les autres institutions et ce que je ne me permettrais pas au théâtre, etc.

Et donc ça montre bien qu'en fait, cette espèce d'assurance, de légitimité, elle est fragile. C'est parce que j'ai travaillé pour, parce que j'étudie pour, parce que je lis des livres que je me sens à l'aise.

**[02:24:44.420] - Simone Leigh**

Et par exemple, je te disais que je me sens pas à l'aise de dire que je suis féministe. Parce que j'ai l'impression de ne pas avoir fait suffisamment de travail. Je suis pas capable de m'asseoir ici et de citer correctement Alice Coffin. Ce n'est pas quelque chose de rationnel, ce que je dis là. C'est vraiment du ressenti pur. Si quelqu'un me disait ça, je dirais, mais en fait, tout le monde est légitime. Mais quand c'est soi-même et quand c'est quelque chose qu'on ressent, on est plus exigeant et ce n'est pas toujours rationnel. Là, je te dis vraiment ça à cœur ouvert en étant honnête. Je ne me sens pas légitime dans les autres trucs parce que je n'ai pas ces connaissances-là. Là où dans les musées, même si clairement, plein de fois, les gens parlent de trucs et je me dis : « J'ai complètement oublié ça. On a vu ça en classe ? » Mais en fait, je suis tellement dans ce truc de nuages où je me dis : « Monsieur, Madame, moi, j'étudie ça », que tu ne peux pas me dire quelque chose. Alors que clairement, il y a plein de choses que je ne sais pas. Mais en fait, c'est normal. L'histoire de l'art, c'est vaste. Qui peut se dire qu'il connaît tout ? Moi, je dirais toujours que personne ne connaissait Simone Leigh quand j'ai fait mon TFB sur elle. Elle a représenté l'Amérique à la Biennale de Venise et elle a eu un prix. Moi, je veux dire, tous nos profs, c'est des gens qui ont un doctorat, etc. Ils ne la connaissaient pas, mais en fait, c'est normal. Ce n'est pas forcément normal qu'ils connaissent pas, parce qu'en fait, elle était déjà connue, elle a déjà travaillé au Guggenheim, mais à la limite, aux temps modernes, ça va, contempo. Je pense que c'est juste les goûts et les couleurs, mais vraiment les goûts et les couleurs.

**[02:26:20.700] - Maëlle**

**Oui, c'est tellement bien dit. Est-ce que tu as déjà pu travailler sur un sujet qui t'engage dans un musée, justement, en partenariat avec un musée?**

**[02:26:34.040] - Simone Leigh**

On a essayé. Quand je t'ai parlé de mon œuvre préférée à la Boverie, pour le cours Musée de l'art et de l'archéologie, on devait faire un travail avec la Boverie et, avec mon groupe, on avait voulu faire un truc féministe parce qu'on est des islamo-gauchistes féministes. « Regardez-moi avec la bannière. » On voulait, on a essayé, mais ça n'a pas abouti.

**[02:27:03.840] - Maëlle**

OK, c'était la question suivante. Comment ça s'est déroulé ?

**[02:27:08.860] - Simone Leigh**

Je pense déjà, il y a plein de problématiques qui ont fait que peut-être le travail n'était pas à son maximum. Mais honnêtement, je pense que l'idée aurait pu être implémentée, elle ne l'a pas été. Et Madame D. nous a clairement dit que c'est un truc qui était peut-être trop engagé. Et clairement, quand on voit ce qu'ils font, c'était minimum. C'était ras des pâquerettes, c'était niveau très élémentaire du féminisme, c'était trop pour eux. Je pense clairement que c'était trop pour eux. C'était de regarder une peinture avec que des femmes, fortes. C'était ça, c'était trop. On n'a même pas parlé du fait qu'il y avait une femme noire en plus.

[02:27:57.980] - Maëlle

Question un peu plus *touchy*. Si tu postulais dans un musée d'art à un poste correspondant à ton niveau d'études, quel impact aurait sur ta candidature la manière dont on te perçoit ? Est-ce que c'est plutôt déterminant, neutre, même si on n'aime pas ce mot-là, ou sans détermination ?

[02:28:25.560] - Simone Leigh

Clairement, je pense que ça joue. Je pense qu'il y a des études qui le prouvent. Quand on avait été aux conférences d'Open Museum, ils l'évoquaient. Tu vois ce que je disais avec Idriss Elba: « Je peux dire ce que je veux, ça n'a pas d'importance. La réalité me rattrape. » La réalité me montre grave bien que ce n'est pas la réalité. On sait très bien qu'à un niveau égal d'études, j'ai moins de chances sur le marché du travail. Et, en plus, tu sais, je pense qu'il y a un truc qui joue. Vu que je suis une « islamo-gauchiste », c'est vrai, qui fait des trucs un peu trop engagés, qui a fait une formation sur le développement durable, qui fait un stage à Open Museum, qui fait un mémoire sur un sujet autour du corps noir, ça fait peut-être un peu beaucoup. Tu vois, beaucoup d'engagement. Je pense que ça peut vite te mettre dans une case d'engagé un peu pour revenir sur ce qu'Alice Coffin disait, au final. **Je serais vraiment la féministe antiraciste et je pense que ça devrait freiner. J'ai pas fait les meilleurs choix. Il fallait faire la peinture flamande, le corps blanc dans la peinture flamande. Il ne faut pas dire le corps blanc, le corps, c'est tout.**

[02:29:41.380] - Maëlle

Pourtant, il est bien blanc. Est-ce que tu vois des évolutions dans ou autour des musées d'art qui pourraient permettre que les musées d'art soient plus inclusifs ?

[02:30:01.100] - Simone Leigh

En fait, d'office, on le voit, on voit qu'il y a des changements, on voit qu'il y a de la volonté. Je pense que ce n'est pas ça, le plus intéressant. Ce qui est intéressant, c'est de voir plutôt qu'il y a des trucs qui sont amorcés, mais de voir qu'il y a déjà des gens pour qui c'est trop et il y a déjà des mouvements de retour. Il y a déjà des mouvements de réaction qui s'opposent. Quand je vois le peu qui est fait et le nombre de gens dans le monde de l'Histoire de l'art qui parlent des wokistes, qui font des choses dans les musées, je pense qu'il y en a. Je pense qu'en vrai, moi, je ne les connais pas et de toute façon, je pense que, s'ils sont en face de moi, tous n'oseront peut-être pas parler comme ça. Je pense qu'il y en a plein qui se demandent : « Mais frère, il y a autre chose » pour qui, clairement, on peut parler d'autre chose. On peut parler de la gravure, blablabla, on peut en parler de ça. Donc, je pense qu'il y a déjà des gens pour qui c'est trop, le peu qui a été fait, c'est déjà trop, qui en ont déjà marre.

[02:31:17.380] - Maëlle

On va parler de tes attentes maintenant. Je te rassure, il ne reste plus énormément de questions. Sur le plan de l'inclusion et de la diversité, si tu as un mot autre que « diversité » qui te semble plus correct, tu peux en parler. Parce que c'est vrai que la diversité, on est toujours la diversité de quelqu'un. Mais si tu as un mot autre ...

[02:31:39.880] - Simone Leigh

Mais tu vois, même inclusion, au final, le problème des mots, c'est qu'ils finissent vite par perdre leur sens et par devenir rien du tout.

**[02:31:47.880] - Maëlle**

**C'est ça. Donc, sur le plan de l'inclusion et de la diversité, faute d'autres mots, si tu pouvais créer ton musée d'art idéal en Belgique, comment l'imaginerai tu ?**

**[02:31:59.030] - Simone Leigh**

Tu sais, c'est drôle que tu me poses cette question-là. Parce qu'après avoir lu le rapport sur la décolonisation de l'espace public, le rapport qui évoque le fait qu'eux, ils voudraient que le panel soit constitué pour la construction d'un musée sur la colonisation ou la question coloniale, j'avais discuté avec M. Elle me disait « L'Africa Museum, c'est pas censé être ça comme musée ? » Moi, je me disais « Non, en fait, non. L'Africa Museum, c'est pas censé être un musée sur la colonisation. » Et en fait, je réfléchissais et je me disais « Mais à quoi ça ressemblerait un musée sur la colonisation ? » Et en vrai, ce n'est pas que mon musée idéal, c'est un musée sur la colonisation, mais en fait, c'est difficile d'imaginer comment serait mon musée idéal. Enfin oui, je pourrais dire idéalement comment j'imaginerai mon musée. J'avais dû écrire un article sur mon musée idéal pour le cours de *Musées et art contemporain*. Je peux même te l'envoyer, si tu as du temps. Mais très égoïstement, si je réponds de manière égoïste, je pense que j'ai une vision plus globale de ça, une vision plus travaillée.

**[02:33:08.840] - Simone Leigh**

Moi, ce serait un musée où moi, je vais me voir. Et ça, c'est vraiment la réponse égoïste de Simone. La petite égoïste, où elle se retrouve. Où je me sens bien. Dans ce travail que j'avais fait pour madame B., j'avais dit que ce serait aussi un musée où ma mère se sent légitime d'aller, où elle irait naturellement. Mais je crois qu'au-delà de ça, si vraiment je réponds en mode Simone qui ne pense pas qu'à son nombril, moi, je dirais que c'est un musée où réellement tout le monde se sent légitime. Tu vois quand je te dis que moi, j'ose pas aller au théâtre, que j'ose pas aller à l'Opéra. Enfin, pendant longtemps, quand même, je n'osais pas aller à la bibliothèque, et je me rappelle, on a fait un tour à la bibliothèque avec L. En première. Et je me rappelle très bien que, quand on est rentré dans l'Alpha, c'était la pire expérience de notre vie, mais tous, tout le groupe, on était mal à l'aise, même L. Tout le monde te regarde. Alors clairement, les gens se demandaient pourquoi il y a un groupe de personnes qui sont en train de faire un tour dans la bibliothèque.

**[02:34:13.080] - Simone Leigh**

C'était le pire sentiment de ma vie et il m'a fallu beaucoup de temps pour retourner à l'Alpha. Je pense que la première fois que j'ai été à l'Alpha après ça, c'était vraiment une obligation. Le livre que tu ne peux pas emprunter, que tu ne peux pas faire déplacer, que tu ne peux pas faire venir à tel l'endroit, tu es obligé d'y aller. Et franchement, tu vois, moi, quand je pense à ce sentiment-là, parce que peut-être que dans le musée, je ne l'ai plus, ce sentiment. Mais dans d'autres endroits, je l'ai encore. Je pense que c'est vraiment ça, un truc où personne ne se dirait : « Elle n'a pas sa place. » et où tout le monde pourrait se voir. Parce que je pense que c'est ça. Parce qu'au final, c'est ça le musée. Ce n'est pas juste du discours. Il y a du discours, mais c'est beaucoup de visuel, au final, le musée. Je pense que c'est un lieu où tout le monde peut se voir. Et au final, c'est important, même de voir les autres. Je me rappelle, j'avais fait une recherche, je ne sais plus pourquoi c'était, sur des œuvres où il y avait des représentations de personnes avec un handicap. J'avais fait des recherches parce que je me disais « En fait, c'est vrai. Est-ce que je pourrais penser comme ça à une œuvre ? » Et en faisant

une recherche, j'avais vu des gens tels que Frida Kahlo, qui a toutes ces représentations où elle se représente avec ses corsets. Et il y a plein d'autres œuvres. En tout cas, il y avait plein d'autres œuvres qui étaient citées. Et oui, c'est important. Et tu vois, je pensais parce que en regardant la sélection d'œuvres qui a été faite pour le séminaire de Contempo, moi, j'ai un réflexe, mais voilà, je suis comme ça. Je regarde si je connais les noms. La plupart du temps, oui, je connais Murakami. On va dire que je connais. Il n'y a pas de Murakami dans ce cadre-là parce que ce n'est pas la performance. Je connais plein de noms. Je connais Rothko, je connais ORLAN, par exemple. Je connais Yoko Ono, etc. Mais je voulais voir si je connaissais des noms et si je reconnaissais des noms d'artistes afro-américains. Parce que c'est quand même les artistes, vu les gens que je suis, les trucs que je suis, c'est ceux que je connais le mieux. Et donc je regardais s'il y avait des noms d'artistes afro-américains que je connaissais, il n'y en avait aucun. Et en fait, je regardais la liste et je n'ai pas regardé visuellement à quoi ressemblent parce qu'il y avait plein de noms que je ne connaissais pas. Je ne connaissais aucun nom et aucun nom qui me rappelait rien. Et je connais quand même plus ou moins les performers afro-américains, il n'y en avait pas. Donc, il n'y avait que des personnes blanches ou des personnes asiatiques dans la liste. Alors qu'en fait, OK, c'est cadré années 60, années 70, mais il y a des artistes afro-américains qui auraient pu être intégrés. Moi, je me suis dit que c'est vraiment dommage. Et ça a un peu influencé clairement la manière dont j'allais appréhender l'œuvre. Parce que moi, je me disais, ça me saoule de ne pas avoir d'œuvre d'artistes afro-américains. Faites semblant, mettez un petit symbole, vraiment, un petit symbole noir. Mais tu vois, ce n'est même pas passé par leur tête.

#### **[02:37:00.600] - Simone Leigh**

Ils sont un peu dans une phase... On va faire un peu semblant. On va faire un peu semblant, on va glisser un petit nom. Je pense pas. C'est très marrant. Et tu sais, je dis ça parce qu'il y a des gens qui peuvent dire que ce n'est pas important, mais par exemple, il y a un article que je pense pas avoir lu, mais quand je lisais le nom de cet article, j'étais en mode « C'est intéressant » et ça s'appelait « Décoloniser la bibliographie ». Et c'est sur les livres et les auteurs que tes profs te font lire. Et c'est quelque chose dont madame D. parle souvent. Elle dit souvent : « Regardez, là, dans cette liste, j'ai que des auteurs qui sont des hommes. Et par exemple, là, j'ai essayé de mettre des femmes. Là, j'essaie de vous faire lire une personne qui est africaine, etc. » Et en fait, les gens ne se rendent pas compte, mais, par exemple, tous ces gens qui sont dans cette classe de contempo, ils vont peut-être finir directeur de musée, ils vont peut-être finir directeur de programmation.

#### **[02:37:51.280] - Simone Leigh**

Et si c'est des gens qui ne s'intéressent pas à des artistes afro-américains, si vous ne mettez même pas des afro-américains, il y a un peu de chance qu'ils s'intéressent à des artistes africains. C'est encore plus éloigné d'eux. Et donc, si ces personnes ne voient jamais ce genre de nom, quand ils deviennent directeurs des programmes, des programmations qu'ils doivent mettre des artistes. Tu crois qu'ils vont aller mettre des artistes qu'ils ne connaissent pas? Non, ils ne vont pas aller mettre des artistes qu'ils ne connaissent pas. Et donc, on peut se dire que ça n'a aucune importance, mais ça a de l'importance.

#### **Interruption entre les deux enregistrements**

#### **[00:00:39.710] - Maëlle**

**Selon toi, si on envisageait l'inclusion de manière intersectionnelle, comment les musées d'art en seraient-ils affectés ?**

**[00:00:53.680] - Simone Leigh**

Après, ça dépend de quel point de vue on voit l'inclusion. Si on voit l'inclusion du point de vue de M., au musée, il y a des gens en PLS qui vont crier aux islamo-gauchistes. Ils seront en sueur. Ils vont mener une croisade dans le musée, c'est fini. Ils vont rechercher les maures. C'est vraiment ça, la croisade. Mais en fait, si on repense un peu à tout ce que je disais tout à l'heure, par exemple, la lecture, je pense que ça impliquerait qu'il y ait un discours critique qui soit parfois difficile pour certaines personnes, même des artistes qu'on pourrait encenser pour tel ou tel point de leur œuvre ou de qui on pourrait dire : « Mais en fait, c'est hyper intéressant ». Pendant les vacances, j'avais rencontré F. Elle est liée à *L'architecture qui dégenre*. Elle a fait la Journée du Matrimoine de l'ULB avec *L'architecture qui dégenre* aussi. Et elle a travaillé pour un petit musée. Elle me parlait d'une artiste belge. Elle me disait : « Tu vois, cette artiste-là, elle est trop bien. Le problème, c'est qu'en fait, elle est liée à la colonisation. Elle a un passé un peu obscur. » Et elle disait : « Mais en fait, le problème, c'est qu'il y a beaucoup de gens qui, quand ils parlent des artistes femmes, ils en parlent pas toujours comme si c'était la meilleure personne au monde. Elle est née, c'est de la bonté incarnée. » Mais, en fait, les gens sont complexes, tu vois. Et tu peux être une artiste femme, on peut te mettre en lumière même parce que tu étais minorée. En fait, ça n'empêche pas que peut-être dans ton passé, tu as fait des trucs qui étaient hyper *shady*. Et on peut le contextualiser. Et ça peut parfois amener des problématiques où on ne sent pas à l'aise. Mais en fait, je pense que l'important, c'est toujours d'évoquer les choses, de les contextualiser et parler de ça. Donc, je pense que ça demanderait beaucoup plus de travail critique, beaucoup plus de travail et ça demanderait d'avoir un vrai regard qui est différent. Je pense que tu vois ce que je veux dire.

**[00:03:30.930] - Maëlle**

**Oui. Je pense que comme on a déjà abordé plein de choses, je vais peut-être poser deux dernières questions. C'est un peu les deux mêmes questions. Je vais te les poser en même temps et tu réponds un peu comme tu veux. La première, c'est « Quelles adaptations voudrais-tu voir dans les musées d'art afin que les femmes, en ce compris les femmes racisées ou perçues comme non blanches, y aient une place équitable ? » et « Selon toi, quelles sont les conditions *sine qua non* afin que les musées d'art deviennent plus inclusifs ? »**

**[00:05:12.920] - Simone Leigh**

Oui, en fait, oui, clairement, les deux questions sont liées, mais je pense qu'il faudrait plus d'expositions, plus de discours. Et pour ça, il faudrait que les gens aient envie d'aller vers des situations qui sont inconfortables, honnêtement. Personne n'a envie d'aller étudier des gens que personne ne connaît, sur lesquels il y a trois articles. Ça, t'as pas envie. Je peux comprendre. Par exemple, mon sujet de mémoire, je disais à Fl. que j'avais peur parce que je me rendais compte qu'il n'y a pas beaucoup de textes. Ça fait peur. Ça fait vraiment peur. T'as pas envie de te lancer dans un truc où il n'y a pas de textes, de bibliographie. T'es censée devenir la référence du sujet, ça ne va pas, non ? Je veux un vrai corpus avec plein de textes et donc je comprends, ça peut être inconfortable, mais je pense que c'est nécessaire. Parce qu'en fait, oui, c'est facile de parler sur Picasso parce qu'il y a plein de trucs qui ont déjà été écrits, parce que tout le monde a écrit sur lui. Le pauvre, il va se retourner dans sa tombe, je

pense. Oui, j'arrête pas de parler de lui, mais voilà. C'est un peu l'exemple facile et un peu l'exemple suprême. Donc oui, je pense que ça demande des efforts, ça demande des positions inconfortables et ça demande aussi de voir les choses d'un autre point de vue et de vouloir se renouveler, de vouloir créer de nouvelles choses. Et toujours dans cette conception d'imaginaire et de narratif, ça demande de la créativité, ça demande de devoir développer des choses différentes, je pense. Mais oui, tout le temps, j'aimerais bien qu'il y ait plus de recherches aussi faites par les musées là-dessus, plus de visibilité. Même dans des choses qui me semblent petites, comme les réseaux sociaux, quelles œuvres vous mettez en avant sur vos chaînes YouTube si vous en avez ? Quels œuvres vous disséquez ? Là, je réponds un peu brièvement, mais il y a tellement de choses qui peuvent être faites, tellement de choses qui peuvent être dites. Et je pense que moi, de mon point de vue, c'est ça. Moi, ce que j'aime dans les musées, c'est vraiment les expositions et je pense que c'est le plus important. De mon point de vue, c'est peut-être une des choses les plus importantes. C'est une des choses avec lesquelles les gens s'intéressent le plus et je pense que c'est important qu'il y ait autre chose que toujours les mêmes expositions. Je pense que c'est vraiment là, le moyen, le levier le plus important.

**[00:07:48.200] - Maëlle**

**Merci.**

## Annexe 2 : Entretien avec Mig Quinet (pseudonyme) le 1<sup>er</sup> mars 2023

La répondante dont le pseudonyme est Mig Quinet, est une jeune femme bruxelloise blanche née dans les années 1990. Elle est historienne de l'art et a fréquemment guidé des groupes dans divers musées, surtout à Bruxelles. Elle mène également des recherches dans le domaine de l'art contemporain.

**[00:03:03.260] - Maëlle**

**Je vais d'abord commencer par te poser des questions plutôt fermées, mais après, promis, il y aura la place pour les développements.**

**[00:03:12.440] - Maëlle**

**Durant quelle décennie es-tu née ?**

**[00:03:17.460] - Mig Quinet**

Les années 90.

**[00:03:20.700] - Maëlle**

**Est-ce que tu saurais me donner une estimation du nombre de musées que tu as visités au cours de l'année dernière ? J'imagine qu'il y en a beaucoup. Ça peut être très vague.**

**[00:03:42.260] - Mig Quinet**

Je ne sais pas. Je dirais... Je n'en sais rien. Peut-être 30.

**[00:03:48.600] - Maëlle**

**Et, encore plus difficile, est ce que tu sais combien étaient des musées d'art parmi ces 30 musées ?**

**[00:04:02.600] - Mig Quinet**

À priori 30. Je pense que je n'ai visité que des musées d'art ou qui touchaient à l'art.

**[00:04:19.820] - Maëlle**

**On va passer maintenant à la première partie de l'entretien. J'aimerais t'interroger sur la perception de l'institution muséale. Ma première question est : Comment perçois-tu l'institution muséale et en particulier l'institution musée d'art ?**

**[00:04:45.980] - Mig Quinet**

Je la perçois d'abord assez figée dans le sens où il n'est pas évident d'y insérer de nouvelles réflexions, de nouvelles pensées, de nouvelles manières d'exposer ou de penser les personnes qu'on expose. Ce qui est peut-être encore plus frustrant, c'est que ce n'est pas tant le personnel du musée qui est figé en soi, mais plutôt souvent les directions de ces institutions et qui, la plupart du temps, incarnent une sphère extrêmement privilégiée. La plupart du temps, des personnes blanches, la plupart du temps des hommes, pas toujours. Quand ce sont des femmes, elles ont bien intégré les codes de nos sociétés patriarcales et racistes. En fait,

c'est vraiment là que se situe la crispation parce que quand, en dessous, il y a des propositions de faire évoluer les choses, de questionner ce qu'on expose, ce qu'on montre, les discours qu'on construit, souvent, ça bloque. C'est assez compliqué de faire bouger les lignes. Il y a des essais. Je ne sais pas si je peux donner des exemples concrets, c'est plus pratique. Je pense, par exemple à la Centrale pour l'art contemporain. C'est une équipe quasiment exclusivement féminine. Donc on pourrait se dire que les choses sont différentes. Mais, en fait, pas tant que ça, parce qu'il y a vraiment une vision très traditionnelle de l'histoire de l'art. Il y a pile un an, elles avaient organisé une exposition sur des femmes artistes italiennes. C'était, en soi, très chouette, mais on a un peu l'impression que c'est la manière dont on aurait pu penser un musée qui se remet en question il y a, je ne sais pas, 20 ans et que, donc effectivement, cette question d'intersectionnalité, elle n'intervient pas du tout. C'étaient toutes des femmes blanches pour la plupart, il n'y a pas du tout de question de ce qu'on montre, peut-être aussi des biais qu'on a dans notre manière de concevoir l'exposition. On va choisir des artistes qui, finalement, confortent des stéréotypes. Donc là, c'était l'exposition où toutes ces artistes avaient des liens avec l'artisanat et avec des techniques dites mineures ou d'art appliqué. Et donc, on sent que le discours n'est pas du tout déconstruit, pas du tout questionné et qu'on essaye de bien faire les choses et que finalement, on se plante un peu. Et puis, des institutions comme les Musées royaux, où on se retrouve toujours avec sept œuvres de femmes en tout et pour tout dans l'institution. Et là, c'est vraiment très problématique, évidemment, les résistances de la direction qui ne veut même pas que les Musées royaux participent aux journées de matrimoine. Les journées de matrimoine, c'est génial et c'est vraiment super important que ça existe, mais ça reste quand même, entre guillemets, très gentil. Ce n'est pas non plus du gros activisme, ce n'est pas un mouvement, je ne sais pas, où on serait en non-mixité de femmes racisées. On est quand même dans un truc très consensuel. Et même ça, ça ne passe pas dans les institutions comme les Musées royaux. Et on voit comme pour la réouverture des musées de Beaux-Arts d'Anvers, on pourrait se dire « Tiens, un musée qui ouvre fin 2022, il va se questionner sur son affichage, son accrochage, le discours qu'il conçoit. » Mais, en fait, ce n'est pas du tout le cas. Et on a de nouveau une institution qui accroche comme dans les années 70, majoritairement des hommes blancs. Les femmes sont très clairement minoritaires. Et je n'ose même pas poser la question des femmes racisées parce que je pense que c'est vraiment un impensé dans leur discours et leur perception. Ma vision des institutions muséales et des musées d'art en général est plutôt négative actuellement, en tout cas en Belgique. J'ai vraiment l'impression qu'on a peu de modèles précurseurs et qui dépoussièrent un peu tout ça.

**[00:09:07.840] - Maëlle**

**Tu dis « en Belgique », tu as vu de bons exemples ailleurs peut-être ?**

**[00:09:14.640] - Mig Quinet**

Mais déjà, simplement, en Belgique, on n'a qu'un seul musée consacré à une artiste femme, c'est le Musée Marthe Donas. En France, je pense, je n'ai jamais fait les comptes, mais je sais qu'il y a un carnet *Hypothèses* où la chercheuse a vraiment fait une espèce de banque de données des institutions consacrées à des femmes, que ce soit artistes ou écrivaines, autrices, et il y en a clairement beaucoup plus. Tu vas me dire que la France est un plus grand pays, donc peut-être que ça joue. Mais bon, là, on a vraiment quand même un gouffre assez important. J'ai quand même l'impression qu'en France, en tout cas à Paris, elles sont à un point

où, par exemple, elles vont râler contre les expos monographiques ou les expos type *Pionnières* avec une grosse étiquette « Expo de femmes ». Nous, on ne peut même pas râler là-dessus parce que ça n'existe pas en Belgique. Je ne dis pas que c'est mieux en France, mais j'ai quand même l'impression que sur certains points, il y a des choses positives qui sont mises en place. Par contre, ce que j'ai compris, mais ça, ça sort peut-être un peu de notre sujet, mais si j'ai bien compris, il y a beaucoup plus de résistances au niveau académique. C'est beaucoup plus compliqué de faire de la recherche au prisme du genre ou de la race, etc. Mais par contre, les institutions muséales ont l'air un petit peu plus ouvertes à ce genre de questionnements. Et en Belgique, c'est un peu l'inverse. Globalement, moi, j'ai quand même l'impression qu'on s'en sort mieux en Belgique au niveau académique et par contre, effectivement, la recherche « en train de se faire » a peu de place dans les institutions muséales.

**[00:10:55.480] - Maëlle**

**J'ai une sous-question. Quel est, selon toi, le rôle du musée d'art dans la société ?**

**[00:11:06.120] - Mig Quinet**

Ses rôles sont vraiment multiples. On ne peut pas passer à côté du rôle de conservation. Je pense qu'un musée d'art ne peut pas simplement être un lieu dédié au public, il doit pouvoir avoir ses limites par rapport à sa notion de conservation et de recherches. Ça doit être un lieu qui, comme la recherche académique, produit des nouvelles connaissances et doit dès lors aussi prendre conscience de son rôle dans cette production de contenu et de discours au niveau académique. Mais ça doit aussi effectivement être un lieu qui est accessible, qui rend accessible les récits de l'histoire de l'art à tout un chacun. Ça doit être un lieu où on réfléchit, où on pense, mais aussi où on peut prendre du plaisir. En plus, je me sens un peu biaisée parce que comme j'ai jeté un œil à la définition de l'ICOM, j'ai peur de dire exactement ce qu'il y a dans la définition. Un truc que je trouvais assez chouette au Musée des Beaux-Arts d'Anvers, c'est qu'il y avait cette idée qu'on peut venir au musée pour réfléchir et prendre un discours plus type Histoire de l'art, mais il y avait aussi la possibilité de s'amuser au musée, de dessiner, d'appréhender l'histoire de l'art par des vidéos didactiques où on apporte des discours extérieurs. Là-dessus, je trouvais ça très chouette. C'est juste qu'ils ne poussent jamais assez loin le processus et que c'est un peu en surface, mais c'est quand même un élément important. C'est vrai que, quand on voit des groupes d'ados un peu bruyants qui n'ont pas l'habitude d'aller au musée et que les gardes sont directement en train de faire « chuuut! », on dit « oui, par la force des choses, ils n'auront pas envie de revenir au musée » parce que, s'ils ne sentent pas leur aise, ça n'a pas de sens. Un autre chouette exemple de musée, le musée Art et Marges. C'est un peu surprenant la première fois qu'on y va car tout le monde est assez libre de faire du bruit, de courir, de bouger, pas de toucher, parce qu'évidemment, ça reste les limites du musée et des œuvres d'art qu'il faut préserver. Mais il y a vraiment cette idée que tu peux venir tel que tu es et que si tu es un enfant autiste et que tu fais du bruit, ce n'est pas grave, tu fais du bruit. C'est un moment aussi d'expression dans l'institution muséale. Et ça, je trouve que c'est un truc qui devrait être intégré, parce qu'évidemment, Art et Marges, ça s'inscrit dans le fait que c'est un musée d'art brut, donc lié au handicap. Donc, cela ne correspondrait pas à l'essence du musée si, en tant que personne portant un handicap, tu ne peux pas t'exprimer tel que tu es, mais c'est une réflexion, je pense, qui devrait être étendue à toutes les institutions et aussi celles des Beaux-Arts plus classiques.

**[00:14:04.680] - Maëlle**

**Justement, tu parles un peu des publics. Comment définirais-tu les publics des musées d'art en général à l'heure actuelle.**

**[00:14:19.940] - Mig Quinet**

Selon mon expérience, les plus gros publics que j'avais, c'étaient les publics scolaires, de la maternelle jusqu'au supérieur. J'avais vraiment de tous les publics en termes scolaires. Il y a les publics de type groupes culturels. C'est vraiment l'autre gros public qui vient au musée. Puis, tu as le public adulte, cinquantenaire, disons ce stéréotype de la figure de pouvoir. Puis, tu as tous les publics dits fragilisés, et donc, ils vont venir par le biais, par exemple, d'un centre type CPAS ou d'un lieu de formation ou d'intégration pour les personnes primo-arrivantes. C'est quand même un public qui est fort présent, en tout cas aux Musées royaux où il y a un service qui s'appelle *Sésame* et qui est vraiment un service qui s'adresse à ces publics dits fragilisés et où il y a vraiment un travail à la fois de « préparation » en amont dans leurs lieux, soit scolaire, soit de formation, soit maison de quartier ou que sais-je. Et puis, la deuxième fois, ils viennent vraiment au musée et donc ils ont déjà été préparés à toutes ses règles. Quand tu n'as jamais été au musée, c'est bien de les connaître et pas de te sentir un peu agressé par ce côté très rigoriste des institutions muséales. Je dirais que c'est les grosses tranches, oui, et puis les publics de troisième âge qui est aussi fort présent, plutôt groupes troisième âge actif, parce que finalement, les personnes de troisième âge qui ont des problèmes de mobilité, c'est toute une organisation. À la Centrale, je guidais souvent le groupe « Amour et Sagesse », c'est le groupe des seniors de Forest et ils ont un magazine qui s'appelle « Amour et Sagesse ». Et alors, ils font régulièrement des sorties. Et clairement, c'est des personnes qui ont parfois des problèmes de mobilité. C'est aussi des visites particulières où on prend le temps, on s'assied sur des chaises, on papote. C'est des formats de visite très différents, on est moins dans le contenu à tout prix où il faudrait voir toutes les œuvres.

**[00:17:13.740] - Maëlle**

**Si tu devais poser un regard critique sur les éléments qui structurent fréquemment les expositions, je suis vraiment intéressée parce que je pense que tu en as déjà parlé un peu dans un de tes articles, les expositions de musées d'art comme les courants, chronologies, géographie, quel serait-il ?**

**[00:17:34.260] - Mig Quinet**

Pour moi comme pour d'autres, je n'ai pas inventé le fil à couper le beurre, mais clairement, la manière dont on structure l'histoire de l'art, c'est comme je l'ai lu dans un article récemment, c'est vraiment une « structure musée », une « structure récit ». Finalement, le choix qu'on a fait dans la manière d'écrire l'histoire de l'art et donc de le transposer dans les institutions muséales, c'est un peu la solution de facilité. Tu prends un point A, un point B et tu tires la ligne au milieu et c'est jalonné par des grandes figures, des grands courants, des grands mouvements. Effectivement, ça se passe en Europe ou en Occident plus généralement. En effet, c'est facile à raconter, mais donc ça ne permet pas non plus d'aborder des figures qui n'entrent pas dans cette grande histoire de l'art ou simplement des choses un peu plus complexes. Dans la manière dont on va raconter la situation des artistes femmes, on a tendance à dire ; « Au départ, elles n'avaient droit à rien, elles restaient à la maison, elles n'avaient pas l'occasion de créer. Et puis, petit à petit, elles accèdent à l'Académie et hop, là,

elles accèdent à la création. » Oui, c'est facile à raconter comme ça, mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas tout à fait ça. Elles ont trouvé des moyens d'accéder à l'apprentissage autrement. Elles ont à un moment accédé à l'Académie, pas partout, pas dans tous les pays, pas à toutes les époques, mais c'est assez sinueux comme récit. C'est vrai que ce n'est pas forcément facile à raconter ni à exposer. Je pense clairement qu'une des manières de rendre l'institution muséale plus inclusive, c'est de trouver d'autres manières de raconter et de sortir de cette vision encyclopédique. Aujourd'hui, au 21ème siècle, je pense qu'on devrait être capable de se dire qu'on ne peut pas connaître et raconter l'ensemble de l'histoire de l'art dans un musée. Donc, il faut faire des choix. Ces choix ne sont pas forcément ceux du groupe dominant. Ils peuvent être d'autres choix et ce n'est pas grave si on ne parle pas des grands noms parce que, ces grands noms, on les croisera d'une manière ou d'une autre à travers des bouquins ou des expos. On peut aussi simplement parler d'une histoire de l'art qui serait peut-être un peu morcelée, pas tout à fait claire, mais parce qu'elle est comme ça aussi, cette histoire de l'art et ça fait sa richesse. Au moins, on ne verrait pas toujours les mêmes expos parce que parfois, tu as un peu l'impression qu'en Belgique, tu vois tout le temps les mêmes expos avec toujours les mêmes artistes. Tu vas peut-être avoir un peu des variantes si tu vas en Flandre ou en Wallonie, puisqu'on n'a pas les mêmes grandes figures constitutives de nos histoires de l'art. Mais ça reste quand même toujours les mêmes mecs. Et donc ça offrirait d'autres possibilités, d'autres récits, de pouvoir sortir de ce schéma-là. Et c'est vrai que moi, - tout le monde n'est pas d'accord sur ce point -, je trouvais qu'au Musée des Beaux-Arts d'Anvers, le choix de la thématique était une chouette option. Parce que si tu choisis de parler de couleurs ou de paysages ou de je ne sais pas quoi d'autre, ça permet de rassembler plein d'artistes de reconnaissance diverse. Le seul problème, c'est qu'au Musée des Beaux-Arts d'Anvers, ils l'ont fait, mais pas avec cette ambition d'intégrer des artistes un peu moins reconnus. Même si je pense qu'il n'y a encore rien de concret, j'ai vu passer dans les actualités que la direction des Musées royaux des Beaux-Arts envisageait de réaménager l'Espace Vanderborght, qui est près de la gare centrale, en musée sur le mouvement CoBrA. Et ça, c'est la pire idée qui soit, puisque CoBrA, c'est un mouvement ultra masculin, ultra sexiste. Il n'est pas 100 % masculin, puisqu'au Danemark, aux Pays-Bas, tu as des femmes, mais en Belgique, tu n'as pas d'artiste femme CoBrA. Tu as des photographes qui ont capturé certains moments comme Suzy Embo, mais tu n'as pas de femme dans CoBrA en Belgique. Les femmes dans le mouvement CoBrA en Belgique étaient juste là pour cuire les spaghettis et repriser les chaussettes, vraiment. Le discours, dans les magazines CoBrA, est ultra sexiste. Vraiment, je pense qu'en 2023, faire un musée exclusivement CoBrA, c'est la pire idée qui soit. Parce que ça ne permet aucune intégration de personnes minorisées ou issues de minorités. Ça ne permet pas du tout de rendre le récit complexe. C'est vraiment juste pour attirer le public, parce qu'effectivement, c'est connu à l'international. Et moi, je trouve que ça pose aussi question de l'importance qu'on donne à certains courants, c'est une question que je me pose beaucoup : qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui, l'histoire de l'art belge, c'est CoBrA, c'est la jeune peinture belge, c'est des choses comme ça, alors que c'est des choses qui ont duré souvent trois ans à tout casser. Souvent, les artistes ont développé leur carrière bien après et ont fait ce qu'on considère aujourd'hui comme intéressant ou novateur après ces événements. Je me pose vraiment la question de qui, finalement, avait à gagner à mettre en avant ces mouvements ? Par exemple, entre 45 et 70, les collectionneurs, les grands collectionneurs belges, ils sont ultra actifs dans les institutions muséales. Tu peux dire que si eux possèdent des œuvres CoBrA, par exemple, ils ont tout à gagner que CoBrA devienne un courant important parce que ça va faire que leurs œuvres vont valoir plus d'argent. Comme ils sont

actifs dans les musées, ils ont tout à fait la capacité d'organiser des expos sur ces thématiques-là, qu'elles soient monographiques ou de groupes. C'est vraiment un truc qui me questionne, la valeur réelle de ces mouvements. Qu'est-ce qu'on leur donne comme importance a posteriori ?

**[00:24:28.960] - Maëlle**

**Encore une grande question parapluie. Je pense que ça va quand même assez rejoindre ce que tu as pu déjà aborder. Quel terme, concept ou valeur, ça peut être positif comme négatif, associes-tu aux musées d'art?**

**[00:24:49.290] - Mig Quinet**

OK. C'est compliqué comme question à l'oral comme ça. J'ai l'impression que c'est une question type philo. Il y a quand même très fort un truc de tradition dont on a du mal à sortir, ce truc très figé du récit tel qu'on l'a construit.

**[00:25:31.820] - Mig Quinet**

Je n'ai pas beaucoup d'inspiration sur cette question.

**[00:25:42.760] - Maëlle**

**La question suivante t'inspirera peut-être plus. On associe souvent aux musées les termes de neutralité et universalité. Qu'est-ce que tu en penses ?**

**[00:25:52.480] - Mig Quinet**

Oui, tu te doutes que j'en pense beaucoup de mauvaises choses. En effet, ça nous ramène à cette question de tradition, le fait que ce soit figé, qu'on ait l'impression qu'il n'y ait qu'un seul récit unique et que donc, ce récit serait effectivement un récit neutre. Évidemment, l'institution muséale n'est pas neutre du tout, loin de là. Pour toutes les raisons que j'ai déjà citées. Ce serait un peu me répéter de revenir là-dessus. Mais clairement, c'est un vrai problème, mais un problème qui est transversal dans nos sociétés. Là aussi, c'est comme le fait que ce bouquin<sup>2</sup> soit considéré comme engagé, c'est juste par cette idée de neutralité. Le fait qu'on catégorise ce livre, ça occulte complètement le fait qu'il s'agit de récits dominants et que ces discours dominants sont considérés comme neutres.

**[00:26:53.840] - Mig Quinet**

Je pense qu'une direction d'institution, quand elle choisit CoBrA, se considère comme neutre parce que c'est un grand courant de l'histoire de l'art. C'est un choix neutre de le mettre, lui exclusivement, en valeur. À la fois, quand je guidais des groupes d'enfants, par exemple, qui étaient majoritairement racisés, on sentait très bien que ce discours n'était pas neutre parce qu'une question qu'on a vraiment souvent, c'est de dire « Mais, madame, ils sont où, les Noirs dans le musée ? », « Ils sont représentés où ? » À la fin, je savais très bien où étaient les figures noires dans les tableaux et on allait les voir, on en discutait. Effectivement, on voit très bien quand il y a ce gouffre-là que les enfants qui viennent au musée ne se retrouvent pas dans les

---

<sup>2</sup> La personne interviewée a sous les yeux et parle du livre *Guide pour un musée féministe. Quelle place pour le féminisme dans les musées français ?*

œuvres et posent la question. Parce que ça ne va déjà pas de soi de poser la question parce qu'on pourrait se dire qu'en étant dans une société où, dans la publicité et les films, les acteurs sont très majoritairement blancs, peut-être qu'ils auraient intégré ce blanchiment de la société. Eux le voient bien qu'ils ne sont pas représentés et ça leur pose question, ça les dérange et ils s'en emparent. Et clairement, ici, le musée devrait avoir un rôle de mieux intégrer, refléter les publics qui parcourent les salles. Parmi les collections en réserve du Musée des Beaux-Arts d'Anvers, il y a un tableau qui m'a super fort marquée. C'est un autoportrait d'une artiste. C'est une artiste que je ne connais pas du tout, mais elle s'est représentée en fauteuil roulant. Et ça, typiquement, j'aurais trouvé ça génial que ce type d'œuvre puisse trouver sa place dans les salles, qu'on puisse aussi simplement mettre en avant des artistes qui étaient porteuses de handicap et qui se sont représentées comme ça. Il y a une forme de fierté, d'acceptation de son état en se représentant comme ça dans une œuvre. Et si elle a été léguée à l'institution, c'est qu'il y a une volonté aussi peut-être revendicative de léguer ce type d'œuvre.

**[00:29:08.120] - Maëlle**

**Maintenant, je vais te proposer une petite activité créative. Récemment, le 24 août 2022, l'ICOM a fait une nouvelle définition du musée. J'aimerais qu'avec ton expérience, tu soulignes ce qui te paraît important en bleu, ce qui te paraît bien réalisé ou très bien réalisé en vert et que tu mettes en orange les missions du musée qui peuvent avoir une marge de progression dans leur mise en place. Tu peux t'approprier complètement la définition. Je te demanderai un petit débriefing après.**

**[00:30:03.130] - Mig Quinet**

Ça va. Donc, par rapport vraiment à ce que moi, je vois concrètement dans les institutions muséales.

**[00:30:08.300] - Maëlle**

**Voilà.**

**[00:30:30.880] - Mig Quinet**

Quand tu dis « important », moi, je juge ça « important » ou est-ce que c'est une valeur importante dans les institutions muséales actuellement ?

**[00:30:42.030] - Maëlle**

**Non, est ce que toi, tu juges ça comme important? C'est vraiment ta perception.**

**[00:31:20.980] - Mig Quinet**

C'est toujours positif quand même ce truc. Si on considère qu'il y a des institutions qui ne répondent plus du tout à ces à ces considérations, que ça ne progresse pas, mais que ça régresse.

**[00:31:40.280] - Maëlle**

**C'est vrai que je n'ai pas envisagé cette option.**

**[00:31:50.760] - Mig Quinet**

Je vais utiliser du Bic alors pour les régressions. Je peux ?

**[00:31:52.280] - Maëlle**

Oui, bien sûr. Je pense qu'il y a un peu de naïveté de ma part, parfois, encore.

**[00:32:22.740] - Mig Quinet**

Il vaut mieux être optimiste. Après, il n'y a rien à faire, je ne peux pas m'empêcher de réfléchir à partir du prisme des musées que je connais où c'est la débandade totale. Et, comme parfois il s'agit de grosses institutions belges, c'est quand même dramatique que ce soit le cas chez eux.

**[00:33:45.420] - Mig Quinet**

Évidemment, je trouve tout important dans cette définition. C'est difficile. Je pourrais tout souligner en bleu. J'ai entouré le but non lucratif parce qu'effectivement, les institutions, en tout cas les musées comme les Musées royaux, n'ont *a priori* pas un but lucratif, mais c'est tellement la misère économiquement qu'on se retrouve quand même dans un mécanisme de vouloir gagner de l'argent à travers l'institution, non pas pour s'en mettre plein les poches, mais juste pour que les plafonds ne s'écroulent pas. Et là, déjà, c'est ultra problématique parce que ça crée des situations conflictuelles, notamment par rapport à la notion « d'ouvert au public ». Aux Musées royaux, parfois, ils privatisent l'institution pour gagner de l'argent. On apprend la veille ou deux jours avant que le musée est fermé trois jours. Toutes les visites guidées qui sont prévues depuis six mois sont annulées. Les guides gagnent leur croûte quand même là-dessus, et d'un coup ils vont perdre trois jours de boulot. De plus, les groupes ont réservé, ils ont peut-être déjà payé leur voyage pour venir à Bruxelles et visiter le musée. On se retrouve avec cette question du fait de devoir gagner de l'argent pour que l'institution survive mais ça va faire capoter tout un tas de choses qui sont essentielles dans le rôle de l'institution muséale. Et donc, on perd un peu ce rôle d'être « au service de la société ». C'est pour ça aussi que j'ai souligné ouvert pour le public, parce que, par exemple, aux Musées royaux, par manque d'argent, le musée Wiertz, il est ouvert, je pense, juste la semaine de 10 à 17 heures. Personne ne va le voir par la force des choses. Par exemple, le Musée Meunier, c'est la même chose. Il a des horaires super peu pratiques. Et après, j'ai été visiter l'hôtel Hannon qui va réouvrir ses portes. Là, c'est chouette parce qu'ils sont vraiment dans une réflexion d'ouvrir à d'autres moments. Donc eux, ils font le choix d'ouvrir le lundi parce que le lundi, tout est fermé à Bruxelles et donc eux vont décider d'ouvrir jour là pour les touristes qui viennent par exemple à Bruxelles. C'est vrai que je n'ai pas mentionné le public touriste tantôt. Pourtant, au Musée Magritte, il y en a beaucoup. Sans doute parce qu'en tant que guide, je n'avais pas tant à faire à eux. C'est vrai que parfois, je vais être très, très négative parce que je pense principalement à certains grands musées, mais il y a des choses qui évoluent. On sent quand même qu'il y a des réflexions qui portent leurs fruits dans certaines institutions plus jeunes, comme cet hôtel Hannon qui veut vraiment penser à une ouverture la plus optimale possible ou des institutions comme le Musée Horta qui va ouvrir les matinées juste pour les enfants. Ça, c'est super que les enfants puissent avoir cette possibilité d'avoir le musée juste pour eux.

**[00:36:53.820] - Mig Quinet**

J'ai souligné en mode régressif la recherche, la collecte et la conservation parce que, pour te donner un exemple, il y a deux semaines, on s'est retrouvées, toutes les doctorantes aux Musées royaux, doctorantes et chercheuses, on a toutes des statuts différents et on est une petite dizaine. Il y a un projet particulier qui a reçu des financements fédéraux. Donc ils sont censés avoir des moyens pour mener des recherches qui sont importantes pour la conservation. Un de ces projets, c'est le projet « Friables ». Il s'agit de chercheuses qui travaillent sur des œuvres qui ont des matières qui deviennent comme de la poussière, de la craie. Il s'avère que c'est tellement une mauvaise gestion aux Musées royaux que ces femmes qui travaillent sur les œuvres des collections n'y ont pas accès. Quand elles doivent faire un travail pratique pour un colloque ou que sais-je, elles vont observer des œuvres au Musée M à Leuven parce qu'elles n'ont pas accès aux œuvres aux Musées royaux, alors que leurs recherches portent sur les œuvres des Musées royaux. De plus, cette question de recherche, la direction a quand même dit que c'était « les petits hobbies » de la conservatrice qui dirige tous ces projets de recherche. Tu vois que la fonction de recherche est mise de côté et c'est d'autant plus énervant quand tu vois qu'on met beaucoup de sous dans un musée Magritte ou un musée CoBrA, alors que c'est exactement là qu'il y a déjà de la recherche, déjà plein de publications et que ce n'est pas là qu'on a besoin de plus de connaissances. Mais bon, c'est ça qui ramène du public. Et donc on revient à cette idée du lucratif. Comme l'institution ne s'en sort pas, on ouvre des budgets plus pour amener du public à la place de vraiment mener à bien ce projet plus global de recherche.

**[00:38:50.220] - Mig Quinet**

Pour la collecte, c'est la même histoire. Je pense que les institutions muséales ont globalement toujours eu peu de moyens. Et donc cette notion de collecte, elle n'est plus du tout une priorité. Et même avant, jusque dans les années 70, les institutions muséales acceptaient tout et n'importe quoi. Dès qu'on leur léguait des tableaux, elles acceptaient. Aujourd'hui, on se dit que ce n'était pas plus mal parce que c'est comme ça que les artistes femmes sont entrées dans les collections. Parce qu'à l'époque, ces artistes femmes on ne les considérait pas du tout, mais elles sont entrées parce qu'on a donné leurs œuvres. Et aujourd'hui, on pourrait les revaloriser et les exposer, et faire de la recherche à leur propos. Aujourd'hui, on va acheter ou accepter des œuvres selon un schéma préconstruit d'une forme d'histoire de l'art, on va peut-être passer à côté de plein d'artistes qui, dans 50 ans, nous feront dire « Merde, elles étaient peut-être quand même vachement bien » et on les a refusées parce qu'elles ne rentraient pas dans les cases de l'histoire de l'art en train de se faire. D'un côté, on peut se dire « Tiens, c'est une preuve de maturité que les institutions n'acceptent plus tout et n'importe quoi. » Mais, à la fois, si on ne remet pas en question la manière dont on conçoit l'histoire de l'art, on va passer à côté de plein de choses et on va sans doute perdre pas mal d'œuvres.

**[00:40:11.680] - Maëlle**

**Je me demandais, par rapport à ce que tu dis sur la collecte, il n'y a pas encore de charte en Belgique pour collecter des personnes en équité de genre, en nombre, avec des critères correspondant à des minorités ? Parce que, maintenant, je sais que ça commence à exister en France.**

**[00:40:40.390] - Mig Quinet**

Non, je ne pense pas. Aux Musées royaux, je ne sais même pas quelle est la politique d'acquisition, tellement c'est vague. La dernière fois que j'avais regardé les chiffres. Je ne sais plus comment ils appellent ça, mais dans une espèce de rapport annuel. Le dernier qui est sorti sur leur site, c'est 2017. Donc déjà, tu vois 2017 depuis il ne s'est rien passé ? Et je pense qu'il y a eu une grosse vague d'achats lors de l'expo sur l'art tribal océanien. Et là, il y avait pas mal d'acquisitions d'artistes femmes océaniques. Donc là, il y a une grosse entrée en 2017, mais à part ça, entre 2013 et 2016, il n'y a aucune artiste femme qui a été achetée. Le truc aussi, c'est qu'en Belgique, les collections qui entrent dans l'inventaire d'un musée, elles ne peuvent plus être vendues. Donc, on n'a pas cette marge de manœuvre qu'ont, par exemple, les musées aux États-Unis, où ils peuvent vendre des œuvres pour en acheter d'autres qui entrent mieux dans leur projet culturel. C'est clair qu'il y a très peu de marge et que les musées n'ont pas d'argent.

**[00:42:22.300] - Mig Quinet**

Autre exemple, le musée de Charleroi a réouvert et eux, en termes d'exposition, ils ont quand même 10 % de femmes. Quand tu prends le chiffre comme ça, ce n'est pas tant que ça, mais, en fait, c'est quand même super bien. Une des membres de l'institution m'a clairement dit « On n'achète rien pour le moment. Donc, notre collection est telle qu'elle est pour le moment, parce qu'on met cet argent dans la conservation. » et ça, évidemment, je trouve ça tout à fait normal qu'à un moment, on se dise « On a toutes ces œuvres-là. L'important, c'est d'abord de les préserver, les restaurer et les conserver en bon état. » Le problème, c'est qu'aux Musées royaux, on ne fait ni l'un ni l'autre parce que je pense que tout le monde a peur d'aller dans les réserves.

**[00:43:24.080] - Mig Quinet**

Pour cette notion d'ouvert au public, je n'ai pas parlé des tarifs, mais évidemment, ça, c'est un truc... Et de nouveau, on est là avec le lucratif. Les institutions ont tellement de charges à gérer en termes financiers que quelle est la solution ? C'est augmenter les prix des tickets d'entrée. C'est vrai que quand tu vois qu'une expo coûte 17 ou 20 euros. Oui, c'est ouvert au public, mais à quel public ? Là, à nouveau, à l'hôtel Hannon, ils avaient un chouette projet. J'espère qu'ils vont vraiment le mettre en place. En gros, le projet était que quand les écoles viennent, les enfants reçoivent un petit bon pour revenir avec leur famille après. Ça, c'est vraiment super bien parce que clairement, notre première entrée au musée se fait via l'école, quand on n'a pas une famille qui va au musée, et de permettre de retourner gratuitement, on peut imaginer que l'enfant va aimer l'expérience, et va la proposer à ses parents. Ce qui peut être vraiment génial. Les Musées des Beaux-Arts d'Anvers, ils ont pas mal de cartes qui donnent la gratuité, que ce soit le museum pass, que ce soit un pass de la ville, je pense qu'il y a pas mal de petites choses comme ça. C'est ça aussi trouver l'équilibre entre un ticket payant qui sera peut-être justement pour le public privilégié qui va payer ses 20 € et puis tout le reste du public qui va accéder gratuitement d'une manière ou d'une autre.

**[00:45:09.580] - Mig Quinet**

Pour la partie accessible et inclusif de la définition, disons que ça dépend très fort d'une institution à l'autre. donc sur ce point j'aurais du mal à te faire vraiment un commentaire

global. Par exemple, aux Musées royaux, le « Musée sur mesure », c'est génial en termes d'inclusion de publics porteurs de handicap ou fragilisés.

**[00:45:50.020] - Mig Quinet**

Concernant la question de l'accessibilité physique simplement, parfois, on se heurte aussi à l'historicité du lieu. Je repense à l'hôtel Hannon, c'est une maison pleine d'escaliers. C'est super compliqué d'allier inclusivité et à la fois de préserver le bâtiment en l'état. Souvent, il y a d'une part des problèmes de moyens, mais aussi c'est simplement compliqué à mettre en œuvre dans un bâtiment ancien, parfois fragile. Moi qui ne suis *a priori* pas trop pour les nouvelles technologies dans les musées, là, je pense qu'on a quand même des chouettes solutions pour les rendre accessibles. Avec ce type de maison-musée, à long terme, on pourrait imaginer ces espèces de plans en réalité virtuelle où tu peux te promener dans la maison, aller voir les pièces, ce serait super. Et on a bien vu aussi que les visites par écran interposé, ça peut être positif pour les personnes âgées en home qui ne peuvent pas se déplacer, pour un public porteur de handicap ou qui ne sait pas se déplacer. Là, je pense qu'il y a quand même une piste qu'on pourrait exploiter. *A priori*, je n'aime pas trop le numérique dans l'institution muséale parce que je me dis qu'il y a déjà tellement de choses à voir et on est déjà tellement sur les écrans, ce n'est pas nécessaire d'amener ça dans la visite de musée, mais, dans certains cas, ça peut être une solution. Mais à nouveau, il faut des moyens.

**[00:47:27.500] - Mig Quinet**

Clairement, je trouve de ce que j'observe dans les institutions muséales qu'il est déjà tellement compliqué d'amener simplement la question de féminisme et de genre mais alors, concernant la question de l'intersectionnalité, on n'est nulle part. D'ailleurs, je me demande si tu ne ferais pas bien de contacter Jemima Kulumba qui a fondé *Women in Art*. Elle organise une biennale en septembre et elle travaille plutôt avec des artistes femmes contemporaines et vivantes. Et alors, il y a aussi des galeries qui sont super engagées, par exemple la Wetsi Art Gallery. Là, ça sort du truc muséal. J'ai l'impression que ça bouge plutôt dans les galeries, parce qu'ils ont cette possibilité d'ouvrir un lieu. Enfin, ça demande des fonds et des moyens, mais il y a une plus grande réflexion.

**[00:48:32.280] - Maëlle**

**J'aimerais beaucoup interviewer la directrice de cette galerie mais en ce moment, elle est en burn-out, donc je n'ose pas trop la déranger.**

**[00:48:37.140] - Mig Quinet**

Mais je pense que c'est un autre gros problème de ces questions-là, c'est qu'en fait, il y a tellement peu de personnes qui sont actives sur ces sujets, qu'elles sont ultra sollicitées. Je pense que vraiment dans la lutte liée à la race sociale et à la décolonisation, toutes les personnes actives et militantes sont sur-demandées. Je pense, notamment aux visites guidées, mais aussi à cette galerie, ça ne m'étonne pas qu'elle soit en burn-out. Il n'y a pas assez de personnes qui s'emparent de ces sujets-là ou qui ont les moyens de s'en emparer. Et donc finalement, c'est des personnes qui sont épuisées parce qu'elles doivent tout porter.

**[00:49:32.360] - Mig Quinet**

Au niveau de la communication, j'ai parfois l'impression que, dans les institutions muséales, ceux qui gèrent la communication sont même plus au fait de ces questions de genre et de race sociale que la direction ou les conservateurs.rices, parce qu'ils sont aussi plus exposés aux réactions du public, par des commentaires ou des retours sur les réseaux sociaux.

**[00:50:04.470] - Mig Quinet**

Évidemment, en termes de communication, la distinction n'est pas toujours facile à faire entre l'honnêteté de communications qui sont vraiment inclusives ou des communications qui surfent juste sur la vague de l'inclusivité. Typiquement, au Musée des Beaux-Arts d'Anvers, ils en ont fait des caisses en termes de communication, mais concrètement, il n'y avait rien, c'était du vent. Concernant « la participation de diverses communautés », j'ai été à Ypres il y a une semaine voir l'expo sur Louise De Hem. À l'entrée du musée, il y avait une vidéo de personnes sans papier en centre Fédasil qui parlaient des œuvres. Et là aussi, sur ce genre d'initiative, je n'arrive jamais à savoir comment me positionner parce que, d'un côté, on se dit que c'est cool, mais, d'un autre, on a un peu l'impression que c'est pour se donner bonne figure. Peut-être que ces personnes-là, on leur a apporté des images et on leur a demandé de parler, on fait une vidéo, mais ils n'ont pas vraiment accès à la culture le reste du temps. C'est plutôt les personnes qui viennent au musée qui vont accéder à ce contenu plutôt que l'inverse.

**[00:51:27.920] - Mig Quinet**

Par contre, sur la partie « des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion » et tout ça, j'ai quand même l'impression que c'est de plus en plus positif dans les institutions. On cherche de plus en plus à sortir du simple guide des visiteurs ou du simple audioguide un peu chiant. Il y a quand même de plus en plus souvent des activités pour les enfants et des ateliers qui sont accessibles gratuitement. Au musée à Ypres, les supports didactiques pour les enfants étaient super chics, où tu devais retrouver des détails de tableaux, sous la forme d'autocollant, et le mettre au bon endroit. Ça, j'ai quand même l'impression que c'est un truc qui évolue bien.

**[00:52:15.040] - Maëlle**

**On va passer à une partie un peu plus liée à ton identité sociale. Mais je pense qu'avant, ce serait intéressant que je me prête à l'exercice de me définir à toi, pour que tu puisses savoir où je me situe. Je suis une femme cisgenre, hétérosexuelle, blanche et consciente de ce que ça veut dire d'être blanche et d'avoir des privilèges. Je me rends compte de ce que ma blanchité représente. Je suis de classe sociale moyenne haute. J'ai de gros troubles dys et troubles de l'apprentissage. J'ai toujours vécu dans une culture wallonne liégeoise, très rurale. Je comprends très bien le wallon liégeois et le parle en peu. C'est une grande part de ma culture et de mes racines. Donc, ma question est : comment te définis-tu en tant qu'être sociale ? Sur les différents plans du genre, de la race et de la classe sociale, tout ce que tu es à l'aise de me révéler ? Ne te mets pas mal à l'aise pour cet entretien.**

**[00:53:54.980] - Mig Quinet**

Je me définis comme une femme cis- et *a priori* hétérosexuelle, de classe bourgeoise plutôt haute. Blanche, clairement blanche, avec des trucs comme « une mini expérience de l'altérité » dans le fait que je suis très foncée de cheveu, moustachue et monosourcilleuse et que ça me vaut de temps en temps des commentaires, mais rien comparé, évidemment, au

fait d'être racisé. Qu'est-ce que je peux dire d'autre ? Ouais, je suis très bruxelloise, avec le snobisme parfois qui va avec. Mais je ne parle pas bruxellois, contrairement à toi qui parle un patois. Pourtant, mes grands-parents parlent bruxellois, mais hélas, on ne me l'a pas appris. Clairement très consciente de mes privilèges, tant en termes de classe que le fait d'être blanche.

**[00:55:10.380] - Mig Quinet**

Moi aussi, je suis dyslexique. Alors, je pense que je ne peux pas me définir comme très dyslexique, mais ça m'a quand même posé problème durant mon apprentissage. J'ai surtout une grosse difficulté avec le fait qu'on doive à tout prix dans nos sociétés parler plein de langues parce que je n'y arrive pas.

**[00:55:49.010] - Maëlle**

**Je comprends. Ça, c'était la manière dont tu te définis. Est-ce que tu as déjà pu expérimenter, tu en as parlé un tout petit peu, la manière dont on te percevait dans la société ? Sais-tu s'il y a une différence entre la manière dont toi, tu te définis et la perception qu'on a socialement de toi ?**

**[00:56:19.760] - Mig Quinet**

Non, je pense que là-dessus, clairement, les personnes en face de moi me perçoivent comme moi, je me perçois. Mon histoire de sourcils moustache, c'est plutôt anecdotique, il faut le dire. Mais clairement, je ne peux pas dire que j'ai des soucis par rapport à ça et que ça me pose problème, je fais clairement partie de la tranche très favorisée de notre société. Une question que je me suis posée récemment par rapport à mon identité sociale, c'est : « Est-ce que le fait d'être femme est vraiment un problème, une contrainte dans les sphères dans lesquelles j'évolue ? » Et là-dessus, je me suis vraiment posé la question parce que je me suis dit qu'en fait, ce n'est pas tant la manière dont on me perçoit que la manière dont les milieux dans lesquels j'évolue ont été construits par rapport au fait qu'ils étaient occupés par beaucoup de femmes. Ça, c'est un peu des digressions par rapport à ça.

**[00:57:16.450] - Maëlle**

**Non, du tout, c'est très intéressant. Je vais quand même poser la question au cas où ; la perception identitaire que l'on projette sur toi affecte-t-elle ta vie culturelle ?**

**[00:57:38.360] - Mig Quinet**

Non, je ne pense pas.

**[00:57:41.880] - Maëlle**

**Quels sont les sujets de société qui te tiennent particulièrement à cœur et qui te mobilisent ?**

**[00:57:50.740] - Mig Quinet**

Clairement, les questions de féminisme et les questions de genre et de race dans les milieux culturels. Des questions peut-être aussi d'écologie. Mais alors là, vraiment plutôt à titre

individuel, dans mes pratiques quotidiennes, je ne suis pas vraiment engagée dans des mouvements ou dans des groupes qui luttent par rapport à ça. Je dirais que vraiment, un engagement visible et concret, c'est plutôt les questions féministes. Je mesure aussi les limites de mon féminisme. Les artistes sur lesquelles je travaille actuellement sont toutes des femmes blanches, bourgeoises. Clairement, moi-même, je suis aussi coincée dans la manière dont on a fait l'histoire de l'art. Par rapport aux questions d'intersectionnalité ou de genre au-delà de la binarité, bien que ces sujets m'intéressent, je me rends compte que je ne les intègre pas assez dans mes réflexions.

**[00:59:43.350] - Maëlle**

**J'aimerais maintenant envisager l'impact que peut avoir ton identité sociale sur tes rapports avec la culture. Dans quelles cultures t'es-tu développée ? S'il y en a plusieurs, comment est-ce qu'elles s'articulaient entre elles ?**

**[01:00:15.940] - Mig Quinet**

Je pense qu'a priori, je dirais que je me suis définie dans une seule culture, en ce sens que ma famille est en Belgique depuis toujours, à ma connaissance. Donc, une culture bourgeoise assez égale, quels que soient les lieux de ma famille. Et à la fois une bourgeoisie qui n'est pas ancienne, ce genre de famille qui était plutôt ouvrière, populaire début 20<sup>e</sup> et qui est devenue bourgeoise aujourd'hui. Et ma culture là-dedans s'est construite, je pense, de manière assez classique. Dès mon enfance, mes parents m'ont emmenée au musée. J'étais assez suivie par rapport au fait que j'avais des difficultés. Mes parents étaient très derrière moi à me faire travailler, à me faire lire, à me faire écrire. J'ai une grosse bibliothèque chez moi, j'ai accès à des bouquins. J'ai fait des activités créatives avec ma maman quand j'étais petite. Donc tout un accès quand même assez aisé autant à la culture symbolique, intellectuelle que même à une culture peut-être plus créative. Le truc le plus « exotique » dans ma famille et que je dis avec plein de gros guillemets, c'est le Bruxellois de mes grands-parents, que je ne comprends même pas.

**[01:02:09.660] - Maëlle**

**Quelles institutions culturelles est-ce que tu fréquentes ?**

**[01:02:15.250] - Mig Quinet**

Beaucoup de musées des beaux-arts, des centres d'art contemporain, comme le Wiels, la Centrale, très peu les galeries d'une manière que je ne m'explique pas forcément. Donc, lieux culturels en général ? Des salles de concert aussi, autant musique contemporaine que classique. Je fréquente assidûment les bibliothèques et les librairies.

**[01:03:17.090] - Maëlle**

**Est-ce que tu as déjà eu des appréhensions à passer les portes des institutions culturelles ?**

**[01:03:22.910] - Mig Quinet**

Non, ça, c'est sûr que non. Mais je vois très bien en quoi ça peut être l'angoisse totale d'entrer dans une institution muséale. Et je trouve que ça, c'est un truc qui s'est vraiment empiré avec le temps parce que, avant les attentats, par exemple, il n'y avait pas tous ces portiques de

sécurité, ces contrôles et tout ça. Clairement, moi, je pense que ça limite encore plus la facilité à entrer dans l'institution. Quand on pense au Centre Pompidou qui a été pensé comme un grand hall où on entre comme dans un truc de foire et qu'en fait maintenant, on doit passer portique sur portique pour pouvoir entrer. Et aussi très bêtement, la manière dont les gardiens et gardiennes sont briefés. Et ce n'est pas leur faute. Eux-mêmes reçoivent des ordres très sévères et sont toujours réprimandés quand ils ne les respectent pas, mais ces ordres font qu'ils ont vraiment, en général, des comportements ultra problématiques avec les publics qui ne rentrent pas dans le cadre du public blanc, bourgeois, habitué des institutions.

**[01:04:30.260] - Maëlle**

**Je me rends compte que beaucoup de mes questions sont très similaires, donc je passe directement aux sous-questions. Comment te sens-tu, vraiment dans le sens ressentir donc toutes les sensations que tu peux éprouver quand tu te trouves dans un musée d'art?**

**[01:05:05.180] - Mig Quinet**

C'est marrant parce que là, d'un coup, je reréfléchis au fait que je ne vais pas dans les galeries et je pense que peut-être je ressens dans les galeries ce que certaines personnes ressentent quand elles vont au musée. Ce truc de mal-être de ne pas se sentir à sa place, de ne pas savoir comment se comporter, de ne pas savoir où se mettre. Mais je ne sais pas à quoi c'est lié, par contre. Peut-être parce que je n'allais pas dans des galeries avec mes parents quand j'étais petite, que ce n'est pas un endroit où on va avec son école. Et que ça connote peut-être une bourgeoisie plus haute que la mienne, je ne sais pas.

**[01:05:36.780] - Maëlle**

**Moi, c'est typiquement un endroit où j'ai du mal à entrer. Je n'ai jamais été qu'une seule fois dans une galerie et c'était avec mes profs d'histoire de l'art. Moi, c'est lié à l'achat. Le fait que c'est une institution commerciale et j'ai peur de faire perdre du temps.**

**[01:05:54.520] - Mig Quinet**

Oui, je pense qu'il y a un truc où, d'entrée de jeu, on ne se sent pas légitimes parce qu'on sait qu'on ne va pas acheter et que donc, on n'est pas les personnes qui vont intéresser les acteurs et actrices de ces institutions. Oui, c'est peut-être lié à ça. Mais comment je me sens au musée ? Je me sens quand même souvent très impressionnée. Il y a cette aura de l'institution muséale, des œuvres. Et après, je dirais que ça dépend d'un musée à l'autre. Parce que quand je fais des musées en France, à Paris, je trouve que c'est l'angoisse totale parce qu'il y a trop de monde et que tu n'as le temps de rien regarder, parce que tu es poussée par les groupes. Et là-dessus, je suis limite contente qu'en Belgique, les musées sont toujours à moitié vides. Je ne sais pas ce que ça vaut en termes d'inclusivité, mais c'est clair que ça, c'est un gros luxe qu'on a en Belgique. Les musées sont souvent pas trop remplis. Mais ça dépend d'une expo à l'autre, il y a toujours des expos plus phénomènes qui font qu'elles sont plus pleines.

**[01:07:20.800] - Mig Quinet**

Globalement, je me sens très bien et même carrément heureuse dans un musée. C'est un lieu dans lequel je suis vraiment bien et parfois très agacée aussi, parce qu'effectivement, tu peux vite être agacée par les textes, par la manière dont l'expo est conçue, ça peut être aussi un

moment violent. Et s'il est déjà violent pour moi, il doit l'être encore plus pour les personnes moins privilégiées que moi. Un jour, j'ai même pleuré dans une expo. C'était l'expo anniversaire du Palais des Beaux-Arts, il y a quelques mois et je ne comprenais rien, je pense que ça ne m'arrive tellement pas souvent dans un musée, que je me suis mise à pleurer de frustration. J'étais vraiment dégoûtée parce qu'ils présentaient ça comme une expo du Palais des Beaux-Arts de demain.

**[01:08:11.280] - Maëlle**

**Quel était le propos de l'exposition ?**

**[01:08:12.780] - Mig Quinet**

En gros, c'était pour leur 100 ans, le Palais des Beaux-Arts a ouvert en 1922, le propos, c'était qu'ils voulaient inviter des artistes contemporains à exposer une œuvre en dialogue avec des artistes historiques qui sont exposés au Palais des Beaux-Arts. Ça, sur le papier, c'est très cool, et c'est ça qui était très frustrant, en fait, cette expo avait beaucoup de potentiel, mais c'était mal fait, c'était une catastrophe. Ils avaient fait une espèce de guide visiteur concept qui n'allait pas du tout dans l'ordre des salles, donc tu pouvais aller dans tous les sens, ce qui en principe n'est pas plus mal, mais en fait, c'était mal fait. Je ne pigeais jamais où j'étais, à quelle page du guide ça correspondait et donc je ne comprenais pas les textes en lien avec les œuvres. Je pense qu'il n'y avait pas de cartel ou les cartels étaient loin des œuvres, je ne sais pas. Cette exposition n'était pas lisible du tout. Pourtant les textes étaient intéressants, mais je ne savais jamais à quoi les associer. Et surtout, les œuvres qui étaient censées se répondre n'étaient pas au même endroit. Donc, je passais mon temps à chercher l'œuvre, puis après, je devais rechercher pour l'autre œuvre. Je pigeais rien, ça me rendait dingue.

**[01:09:22.900] - Mig Quinet**

Donc, en fait, le musée peut être un lieu assez violent et je me dis que, si j'ai ressenti cette violence et cette frustration-là, j'ose même pas imaginer, en fait, pour certaines personnes la frustration doit être telle que tu n'entres simplement plus au musée.

**[01:09:36.640] - Maëlle**

**Il y a déjà en partie une réponse à la question suivante, mais je vais quand même la poser pour voir si tu veux encore ajouter quelque chose. Sur le plan de la diversité et de l'inclusion, quels sont les éléments qui te rendent la visite d'un musée d'art agréable ou inconfortable ?**

**[01:09:57.630] - Mig Quinet**

Vraiment, sur des questions féministes ou de genre, ça peut être un propos qui est complètement déplacé ou quelque chose qui est mal exprimé. Je pense à l'expo *Pionnières* où un homme transgenre a été présenté dans une expo estampillée femmes. Ça m'a mise mal à l'aise, ça m'a dérangée. Parfois, il y a des choses qui m'agacent, comme il y a deux jours, je suis allée voir une expo à la Tour à plomb. C'est un endroit assez marrant parce que tu as des salles de sport, une école,... tu as vraiment plein de trucs dans un seul lieu et tu as des expos. Et là, c'est un pote qui voulait aller voir ce truc. Je ne comprends même pas pourquoi il a cru que ce serait une bonne idée qu'on y aille ensemble. C'était une espèce d'expo des œuvres d'un

couple de photographes anonymes qui fait du... Il y a un mot pour ça que j'ai déjà oublié, mais en gros, c'est du tourisme de la mort. Ils vont faire du tourisme pour voir des cultures mortuaires partout dans le monde et ramènent des objets. Donc leur activité, c'est de créer des espèces de costumes super glauques avec des animaux empaillés, des bazars comme ça, et ils photographient ça dans des paysages qui sont plus ou moins toujours les mêmes. Et c'est une expo de leurs photos et de leurs déguisements. J'ai les boules des trucs empaillés! Là, franchement, je me suis dit, il manque un warning pour les personnes sensibles. J'avais lu des articles super intéressants là-dessus. En fait, on ne tient pas compte, on n'a pas de vision empathique de ce que l'exposition va pouvoir provoquer aux gens. Ça m'a mise très mal à l'aise parce que je déteste ça, j'avais peur et pas envie d'être là. Ça m'a aussi énervée qu'aujourd'hui, en 2023, on fasse des expos comme ça qui, à mon sens, n'ont pas leur place dans des institutions type musées ou centres culturels. Ça a peut-être sa place dans des galeries, mais dans un musée, franchement, c'est vide de propos et je me dis qu'on met de l'argent dans des trucs où il n'y a aucune résonance sociétale actuelle. Il n'y a même pas un truc critique sur la différence de perception de la mort entre ici et là-bas. C'était vraiment juste un truc « Instagramable ».

**[01:12:51.460] - Mig Quinet**

C'est ce genre de choses qui peut m'agacer, de me dire qu'on dépense l'argent à des choses aussi bêtes. Mais c'est peut-être très snob. Parce que peut-être que ce sont des expos qui peuvent parler à un autre public qui ne se retrouve pas dans les musées.

**[01:13:23.100] - Mig Quinet**

Voilà, cette notion d'empathie est importante selon moi, parce que ça arrive de pleurer au musée, comme on pourrait pleurer au cinéma. Moi, ça m'arrive en tout cas. Il y a un truc que je trouve très cool, mais ça ne me concerne pas vraiment moi, plus les enfants, c'est ces musées qui commencent à accrocher des œuvres à différents niveaux pour être accessibles autant aux adultes qu'aux petits. Dans certains musées, je guidais beaucoup de maternelles et quand on est assis par terre, on ne voit rien. Parce qu'il y a des reflets dans les vitres. L'accrochage des œuvres n'est pas du tout calculé pour que les visiteurs.euses puissent les admirer depuis le sol.

**[01:14:06.380] - Maëlle**

**J'ai le souvenir que tu as travaillé déjà sur des sujets qui te mobilisent avec des musées d'art, notamment à Ixelles. Comment est-ce que ça s'est passé ? Quelle est ta perception de cette expérience ?**

**[01:14:27.450] - Mig Quinet**

La collaboration avec le musée d'Ixelles, c'était vraiment super cool, mais c'est une collaboration qui s'est faite dans un contexte de refus de collaboration par ailleurs avec les Musées royaux. On s'est adressé au musée d'Ixelles où ils ont été ultra accueillants, ultra collaboratifs. J'ai eu carte blanche complète. J'ai choisi toutes les œuvres que je voulais. J'ai été dans les réserves avec la conservatrice. J'ai complètement choisi ce que j'allais raconter. C'était vraiment une expérience idéale. Après, c'est des *one-shot*, vraiment juste pour un après-midi, dans le cadre très précis des Journées du Matrimoine de l'ULB. Le gros défaut des Journées du Matrimoine, c'est que niveau prix, c'est accessible vu que c'est gratuit, mais il y a

tellement peu de places dans ces visites parce que c'est une petite structure en cours de développement. Donc il n'y a que les gens qui connaissent déjà qui auront l'opportunité de réserver des places. C'est un truc qu'on tente de résoudre au sein du CA des Journées du Matrimoine mais le tout est de savoir comment on fait pour attirer des personnes qui ne connaissent pas, qui n'ont pas l'habitude de ces visites ?

**[01:15:47.460] - Mig Quinet**

C'est vrai qu'avec ce truc de jauge très réduite, on ouvre les places et, en deux heures, tout est complet. Donc, imaginons des personnes de quartiers populaires qui n'ont jamais entendu parler des Journées du Matrimoine et qui vont tomber sur une affiche dans leur quartier un mois après l'ouverture de la billetterie. Même s'ils font la démarche d'aller s'inscrire, il n'y aura pas de place. Après, si tu viens sur place le jour même, en fait, personne ne contrôle rien. Donc ils pourraient quand même faire l'activité. Les Journées du Matrimoine, c'est quelque chose d'ultra positif sur plus d'un point, mais nous-mêmes, on n'est pas toujours inclusifs, simplement parce qu'on a des moyens limités, on n'est pas comme les Journées du Patrimoine où il y a des fonds de fou. Même les Journées du Patrimoine aujourd'hui, tu dois t'inscrire et, c'est pareil, tu n'es plus sûre d'avoir une place.

**[01:17:34.140] - Mig Quinet**

Parfois, je trouve ça un peu désespérant. Même quand on veut vraiment l'inclusion, c'est vraiment compliqué de sortir de nos milieux, de nos cercles. Si tu regardes le public qui vient aux Journées du Matrimoine, il est quand même très, très blanc.

**[01:17:58.560] - Maëlle**

**Moi, j'ai été majoritairement à des visites décoloniales, donc là, du coup, il y avait un peu plus de mixité.**

**[01:18:04.450] - Mig Quinet**

Oui, mais alors, tu vois, quand il y avait eu la conférence *Vers un asioféminisme belge* de Mélanie Cao, là typiquement, il y avait beaucoup de personnes asiodescendantes, parce que c'était effectivement le sujet.

**[01:19:01.000] - Maëlle**

**Là, c'est peut-être une question un peu choquante. C'est surtout une question qui est destinée aux personnes racisées. Mais je pense, c'est intéressant à poser à toutes mes panelistes. Si tu postulais dans un musée d'art, à un poste qui correspond à ton niveau d'études, est-ce que tu penses que la perception identitaire qu'on peut projeter sur toi influencerait la décision de prendre ou pas ta candidature ?**

**[01:19:45.960] - Mig Quinet**

Évidemment, je ne le vis pas, mais oui, j'imagine. En fait, c'est assez intéressant parce que je fais partie d'un projet qui s'appelle Historiens et Historiennes de l'art, c'est à l'ISELP. Et on réfléchit à « Qu'est-ce que c'est être historien, historienne de l'art ? » et « Qu'est-ce que c'est le métier d'historien, d'historienne de l'art ? » Et on est en train de faire un formulaire type sociologique pour définir quel est le profil des historiens et historiennes de l'art en Belgique.

Une des questions est liée à ça, à notre apparence physique, la manière dont on nous perçoit par rapport au travail. Et je me souviens que la manière dont la personne qui gère l'aspect scientifique de ce projet, a conçu le formulaire et la manière dont elle a écrit les choses concernant les questions liées soit à la race, soit à la religion, étaient tournées de manière à ce qu'en tant que personne blanche, on pouvait répondre « Ça ne nous concerne pas. ». D'ailleurs, ça a été notre premier réflexe à toutes. C'est moi qui ai dit à un moment : « Mais, en fait, si, ça nous concerne, c'est juste qu'on en profite positivement parce qu'on est blanc, parce qu'on n'a pas de signe de religion visible, etc. »

**[01:21:03.400] - Mig Quinet**

Je pense que, clairement, la manière dont on me perçoit, ça me profite. Moi, je me demande aussi à quel point des personnes qui sortent de cet archétype de femmes blanche bourgeoise arrivent jusqu'à l'entretien. Par exemple, moi, dans ma promo en histoire de l'art, je pense qu'il n'y avait aucune personne racisée.

**[01:21:36.260] - Mig Quinet**

J'ai eu une seule prof racisée sur tout mon cursus, pour un minuscule cours que j'ai eu quatre heures, je pense. C'était une prof en didactique. Ce n'était pas lié directement à l'histoire de l'art, c'était plutôt l'enseignement.

**[01:22:01.460] - Mig Quinet**

Donc, pour répondre à ta question, la manière dont on me perçoit aurait une influence positive sur ma candidature. J'imagine que si je portais le hidjab ce serait différent. Parce qu'en fait, c'est souvent ça aussi, c'est que je pense qu'on projette un truc sur ces personnes où elles ne sont valides que si elles postulent dans un musée sur l'art du monde arabe. Ou alors, on va dire effectivement que c'est une question de neutralité : « Elle n'est pas neutre » ou « Ça ne la concerne pas ». J'imagine qu'il y a ce genre de réflexion à l'entretien d'embauche.

**[01:23:21.450] - Maëlle**

**Ici, c'est une question qui est peut-être intéressante à appliquer au cas d'Ixelles et au « non-cas » des Musées royaux. Si un musée faisait appel à toi pour un projet inclusif, sous quelles conditions serais-tu prête à travailler avec lui ?**

**[01:23:56.440] - Mig Quinet**

Déjà, je pense qu'un truc important, c'est d'être payé. Je pense que si la collaboration avec le Musée d'Ixelles a été aussi facile c'est parce qu'il ne devait pas investir beaucoup d'argent, un peu quand même parce qu'il a fallu ouvrir les lieux, il faut payer l'accrochage et tout ça.

**[01 :24 :10.080] – Mig Quinet**

C'est vrai que le fait que l'institution puisse s'engager pour un projet inclusif en mettant l'argent nécessaire pour que ce soit réalisé, ce serait déjà vraiment bien parce que c'est tout à leur avantage d'accepter des projets de ce type pour leur image. Ce qui parfois me pose un peu question, c'est justement, comme je fais partie du « groupe privilégié » parmi les personnes marginalisées, parfois, j'ai aussi juste envie de dire « Ne vous adressez pas à moi, adressez-vous à quelqu'un d'autre qui a peut-être un point de vue plus intersectionnel ou qui

a peut-être moins de visibilité, moins de possibilités ». Parfois, je me dis : « Oui, je suis trop contente que vous me proposiez ça, mais peut être qu'en fait, il faudrait le proposer à d'autres gens pour amener des discours encore plus questionnants et bouleversants que ce que moi je peux amener. »

**[01:25:24.000] - Mig Quinet**

Parce que parfois, on a un peu l'impression dans les institutions où on est invité, d'être un peu face au tokénisme, où il y a le mec noir et la meuf blanche. Je pense que c'est le problème, c'est qu'on veut mettre l'étiquette « inclusion » et qu'on va confier le projet à une femmes blanche, je ne dis pas forcément qu'on ne peut pas me confier ce projet, mais il serait important qu'on donne juste plus de projets qui visent à diversifier les discours dans les musées. Qu'on ne soit pas toujours face à genre de 99 % d'hommes blancs et 1 % de femmes blanches ou un homme noir représenté dans les musées.

**[01:26:21.860] - Mig Quinet**

Par exemple, quand j'ai été visiter l'hôtel Hannon, c'était pour Brussels Museums, qui font passer des mini entretiens pour savoir si les musées remplissent les conditions pour être intégrés dans Brussels Museums ou pas. Pour cette visite, j'étais accompagnée d'une pote qui est très féministe, qui est non binaire, qui est très impliquée dans ce type de problématique et donc on savait très bien qu'en allant à l'hôtel Hannon, on allait être le duo chiant de Brussels Museums. Parce qu'en soi, l'hôtel Hannon, il correspondait en tout point à ce qu'on attend d'un musée pour entrer dans Brussels Museums, mais nous, on a été chercher la petite bête, on a dit : « Tiens, mais vos deux premières expos, c'est que des hommes tant chez les conservateurs que les hommes exposés ! ». Et en fait, je pense que c'est ça qui est compliqué dans l'interaction avec les musées. C'est que toi, tu te rends bien compte que ton discours à toi, il est complètement dépassé, il faudrait aller plus loin, mais les musées n'y sont pas encore. Et donc, il y a un truc où tu sens bien que ce que tu dis et ce que tu fais passe déjà pour le truc chiant de service. Et qu'à la fois, de ton point de vue à toi, ce n'est rien du tout, il faudrait aller 1 000 fois plus loin et que ce n'est pas toi qui va 1000 fois trop loin. C'est frustrant.

**[01:27:44.020] - Maëlle**

**On va passer à l'avant-dernière partie de l'entretien. J'aimerais maintenant envisager avec toi tes attentes en matière d'inclusion et de diversité. Alors, j'ai prévu une question qui va être très positive, mais comme tu m'as fait la remarque par rapport à la définition, peut-être un peu trop positive. Donc, n'hésite pas à appliquer ton esprit critique sur cette question.**

**[01:28:19.240] - Maëlle**

**Sur le plan de l'inclusion et de la diversité, si tu pouvais créer ton musée idéal en Belgique, comment est-ce que tu l'imaginerais?**

**[01:28:30.270] - Mig Quinet**

Ouais, c'est marrant parce que je me pose vraiment concrètement cette question. Dans mes recherches, je suis en contact avec deux descendantes d'artistes et elles ont des sacrées collections chez elles. Je me demande ce que ça va devenir. C'était un peu la question des

collectionneuses dans mon colloque. Moi, mon rêve, c'est effectivement qu'elles puissent faire une donation et qu'on ait un lieu pour offrir un musée où elles auraient leur place. Hum...le musée idéal ? Déjà, clairement, on sortirait de mon cadre de recherche, qui est bourgeois et blanc. J'aurais vraiment envie que tout le monde ait sa place dans cette institution.

**[01:29:06.720] - Mig Quinet**

Donc, rien que le fait de trouver un nom pour ce musée, sans que ce soit « tarte à la crème », genre « musée de l'inclusion », il faudrait déjà trouver un nom. Franchement, je trouve ça assez compliqué. Clairement, ce serait un musée où il n'y aurait pas vraiment de fil de narration strict et fixe. J'aimerais que ce soit un musée où il y ait des expositions permanentes qui représentent tout un tas de profils très différents autour de thématiques, par exemple. Mais il ne faudrait pas non plus tomber dans ce truc de « Allez, on va mettre la meuf trans, la meuf noire, le gars porteur de handicap. »

**[01:30:10.180] - Mig Quinet**

C'est très compliqué à chaud. En tout cas, ça devrait être un lieu qui est accessible pour tout le monde, tant en termes de gestion spatiale, que d'accéder aux textes, d'accéder au contenu en général, tenir vraiment compte de tous les profils possibles et aussi des profils soit dyslexiques ou soit des personnes apprenant le français ou le néerlandais pour les textes, que tout le monde puisse s'y retrouver. Et un truc que je trouve qui fonctionne assez bien, c'est l'idée comme la KBR où tu as plusieurs niveaux de contenu. Donc, tu as le contenu « J'ai jamais été au musée, je ne connais pas la collection. », comme le niveau « En fait, je viens toutes les semaines à la KBR, je connais bien et je veux du contenu un peu plus approfondi. ». Ce système, je le trouve cool parce que ce n'est pas non plus stigmatisant, genre texte enfant, texte adulte. C'est juste une espèce de spectre où tu peux choisir ton niveau d'intérêt et ta connaissance du sujet. Et ça, je trouve ça très chouette.

**[01:31:41.180] - Mig Quinet**

Par rapport à l'accessibilité, une question que je trouve très compliquée et que j'ai posée dans le cadre d'un exercice d'architecture où j'étais intervenue, c'est la question de la conservation. Parce que souvent, les supports plus fragiles, on va les mettre d'entrée de jeu dans un espace sombre. Et en fait, typiquement, un espace sombre, si tu es malvoyant, tu ne vois plus rien, autant en termes de déplacements que de perceptions des œuvres. Et ça m'interroge, quand tu crées de toutes pièces un musée, - si tu as vraiment cette liberté-là-, quelles sont les possibilités techniques pour à la fois avoir cet aspect de conservation et à la fois avoir cet aspect d'accessibilité.

**[01:32:17.690] - Mig Quinet**

Le Musée des Beaux-Arts d'Anvers, a été aussi confronté à cette question d'accessibilité notamment pour les logos non genrés des toilettes, que moi, je ne trouvais pas lisibles du tout. Je m'étais dit : « Si tu as déjà pas trop l'habitude d'aller au musée, et que tu es confronté à beaucoup de nouvelles choses en termes de perception ou simplement, que tu es un enfant qui as l'habitude d'un type de logo et que tu vois ces logos-là, que tu ne reconnais pas, tu ne sauras pas où sont les toilettes. » Je trouve ça compliqué, ces questions-là. À la fois, j'imagine qu'il y a des solutions et qu'il y a des logos pour les toilettes non genrés qui sont très lisibles.

**[01:33:02.700] - Mig Quinet**

Un autre truc que j'aime vraiment bien, c'est le fait qu'on tienne compte de tous les publics dans l'accrochage, grâce à différentes hauteurs, qu'on ne soit plus dans cette espèce de norme neutre de « L'accrochage du tableau, ça doit être telle hauteur » parce que c'est la hauteur standard. Et qu'en fait, on arrête de vouloir tout mettre en ligne et en cadre, de manière super structurée, et qu'on puisse avoir finalement de la fluidité même dans la manière d'accrocher les œuvres et de les présenter.

**[01:33:51.820] - Maëlle**

**La question suivante est quand même assez parallèle. C'est les pistes d'amélioration. Est-ce que tu vois des conditions sine qua non afin que les musées d'art deviennent plus inclusifs ?**

**[01:34:24.760] - Mig Quinet**

C'est clair que souvent, quand on parle d'inclusion, la première chose qui vient, c'est qu'on n'a pas les moyens alors qu'effectivement, il y a beaucoup de choses qu'on peut faire sans devoir déboursier forcément plein de sous. Simplement, sortir des réserves les œuvres qu'on ne sort jamais, qui sont là, qu'on a dans nos collections et qu'il suffit parfois d'un peu restaurer. Mais qu'on puisse les sortir ! Qu'on sorte de ce cercle vicieux « il n'y a pas de recherche, donc on ne les sort pas et donc on ne les connaît pas et donc on ne cherche pas dessus ».

**[01:35:02.000] - Mig Quinet**

Aussi, il faut penser à la manière dont on construit nos récits. Je ne dis pas que l'écriture inclusive soit forcément une obligation, mais au moins un peu penser à rendre cette écriture plus inclusive, sans forcément être hermétique à la lecture. Sortir du vocabulaire traditionnel type « maîtres anciens », trouver d'autres manières de formuler les choses. Un truc qui m'agace un peu aux Musées royaux toujours, c'est qu'ils exposent des artistes racisés vivants par le biais de galeries. Pour que ça devienne vraiment inclusif, il faudrait qu'ils achètent aussi les œuvres de ces artistes. Il faut qu'à un moment, ça fasse vraiment partie des collections et que ce ne soit pas juste des espèces de partenariats un peu creux avec des galeries. Qu'on soit dans le durable, que nous, on ne fasse pas juste des expos estampillées « femmes artistes » ou « question décoloniale », mais qu'on intègre vraiment ces réflexions dans les parcours permanents.

**[01:36:10.160] - Mig Quinet**

Encore une fois, parce que c'est vraiment important, la manière dont on écrit les textes. Moi, je pense toujours au Wiels, qui est le pire exemple pour ça. Les textes sont illisibles. On se regarde vraiment écrire, en utilisant des termes pompeux que moi, je ne connais pas alors que j'ai fait quasi sept ans d'université. Et ça, c'est vraiment le truc le plus agaçant de la terre. Si quelqu'un qui a fait six ans d'université ne comprend pas ton texte, c'est qu'il y a un problème. Si ça ne s'adresse à personne, alors ça ne sert à rien d'écrire des textes. Ça, ça ne coûte rien de réfléchir à comment on écrit par exemple.

**[01:36:57.300] - Maëlle**

J'ai une dernière question. Même question, mais plutôt du côté des coulisses, dans les structure internes : Est-ce qu'il y a des choses qui te semblent impératives à mettre en place ?

**[01:37:25.080] - Mig Quinet**

Juste avoir des profils plus diversifiés dans les institutions. C'est pour ça, à chaque fois que je croise des étudiantes racisées, je me dis « OK, c'est bon, on va avoir une relève qui sera plus diversifiée » et j'espère vraiment qu'elles vont trouver leur place dans les institutions et apporter des réflexions différentes. Et à la fois, je sais très bien que les rares personnes qui ont trouvé une place, c'est souvent au musée de Tervuren. En plus, elles sont dans des conditions qui ne sont franchement pas idéales, parfois avec des contrats ultra précaires. Oui, là, clairement, on doit sortir de schémas où les personnes racisées sont au nettoyage et pour le reste, on est tous blancs, des meufs aux postes subalternes et des mecs à la direction. Juste, en fait, que le milieu de la culture soit un milieu dont tu peux vivre et que tu ne sois pas tout le temps dans la précarité, puisque tant qu'on sera dans un milieu où c'est galère de trouver du boulot, il y aura toujours les personnes bourgeoises qui resteront les profils majoritaires, parce qu'ils ont la famille derrière qui les aide à tenir bon et à pouvoir continuer à persévérer là-dedans.

**[01:38:38.890] - Mig Quinet**

Parce que moi, c'est clair que l'année où il y a eu le COVID, je n'avais plus de boulot et je ne m'en serais pas sortie si je n'avais pas eu ma famille derrière. Et si toi, tu viens d'une famille défavorisée, ce n'est pas possible. C'est simplement pas possible. Ça passera autant par la manière de penser les cours à l'université, parce que quand on a des cursus entier avec Magritte et CoBrA, et que ça ne s'ouvre pas à d'autres cultures ou trop marginalement, par la force des choses, on continuera à attirer un public blanc bourgeois. Disons que ça se joue à plusieurs niveaux.

**[01:39:24.650] - Mig Quinet**

D'où l'importance de la question de la précarité. En fait, au-delà du fait d'engager des gens qui sortent du moule bourgeois, tant que c'est précaire et tant que c'est un luxe de travailler dans la culture, la personne qu'on peut engager ne changera pas, parce que les personnes qui doivent subvenir à leurs besoins sans famille derrière, elles vont juste pas pouvoir survivre.

**[01:40:14.640] - Maëlle**

Je te remercie.

**[01:40:16.760] - Mig Quinet**

Merci à toi.

### Annexe 3 : Entretien avec Simone Guillissen-Hoa (pseudonyme) le 13 mars 2023

La répondante dont le pseudonyme est Simone Guillissen-Hoa est architecte. Elle se passionne pour les questions de rapport de genre dans l'espace et d'égalité urbaine. Avec la plateforme *L'architecture qui dégenre* qu'elle a fondée en 2018, elle est également à l'initiative de l'édition belge des *Journées du Matrimoine*.

L'entretien s'est déroulé en ligne avec une bonne qualité de réseau. La répondante a envoyé des compléments d'information par mail. Ceux-ci sont mentionnés dans la transcription.

**[00:05:32.980] - Maëlle**

**Bien, je vais commencer par des questions fermées. Sans me révéler ta date de naissance exacte, durant quelle décennie es-tu née ?**

**[00:05:48.330] - Simone Guillissen-Hoa**

Je suis né dans les années 1990.

**[00:05:58.150] - Maëlle**

**Est-ce que tu aurais une estimation du nombre de musées que tu as visité l'année dernière ?**

**[00:06:06.900] - Simone Guillissen-Hoa**

En Belgique ?

**[00:06:09.360] - Maëlle**

**Non, partout.**

**[00:06:12.490] - Simone Guillissen-Hoa**

De musées? Je dirais quand même une trentaine. Oui, ça doit être un bon nombre.

**[00:06:24.680] - Maëlle**

**Et sur cette trentaine de musées, est-ce que tu sais combien environ étaient des musées d'art ?**

**[00:06:34.640] - Simone Guillissen-Hoa**

Est-ce qu'il y a des musées qui ne sont pas d'art ? Je dirais quand même une trentaine. J'imagine que, par exemple, ce qui ne serait pas un musée d'art, c'est genre le musée de la Frite. Je n'ai pas été au musée de la Frite, donc je dirais peut-être 25 musées alors. Laissons quand même un peu de marge.

**[00:07:02.300] - Maëlle**

**OK. Maintenant on va vraiment entrer dans le vif de l'entretien. Dans cette première partie de l'entretien, j'aimerais envisager avec toi, ta perception de l'institution muséale. Comment perçois-tu l'institution musée et en particulier l'institution musée d'art ?**

**[00:07:29.340] - Simone Guillissen-Hoa**

Pfff mais c'est dur quand même. Déjà, je les perçois avec mes privilèges, ayant été acculturée au musée étant petite et ayant suivi une formation en architecture, c'est quand même des lieux où je me sens relativement à l'aise. Cependant, j'ai conscience que c'est lié évidemment à mon capital culturel et symbolique, mais oui, je m'y sens à l'aise. En même temps, je mesure aussi les enjeux et les problématiques que soulèvent les institutions muséales, ne serait-ce que le prix, l'accessibilité, le manque de diversité dans le public mais aussi le manque de diversité dans les œuvres et les artistes exposés. Bon, évidemment, moi j'arrive avec mes propres lunettes, mais c'est vrai que j'ai une tendance à justement aller chercher des contenus et des expositions avec des artistes femmes ou issu.e.s de minorités, avec des curatrice femmes, avec une attention spécifique portée au genre, donc ma perception est très ambivalente. Je trouve que les musées sont des outils pédagogiques géniaux. Je suis une grande fan des musées et surtout une grande fan des médiatrices qui font des visites guidées et, en même temps, je me rends bien compte que ce sont des institutions qui reproduisent des violences énormes et qui sont très peu, voire pas du tout accessibles à la grande majorité des habitant.e.s belges, si on parle du cas belge.

**[00:09:25.620] - Maëlle**

**Tu as répondu à plusieurs questions à la fois. Magnifique ! Ma question suivante est en fait une sous question : Quel est, selon toi, le rôle des musées d'art dans la société ?**

**[00:09:45.560] - Simone Guillissen-Hoa**

Les rôles du musée d'art dans la société, ils sont quand même multiples. Ils sont à la fois d'ordre pédagogique, historique, avec pour but de relater des faits, relater notre histoire, aider à comprendre cette histoire des mouvements artistiques. Mais ils sont aussi, je pense, de l'ordre de l'esthétique. Moi je suis une grande fervente de l'esthétique. Selon moi elle peut se suffire à elle-même aussi, parce que ça reste la recherche d'une poésie ou d'un autre langage, qui est aussi au cœur du projet muséal et artistique en général. Donc pour moi, il y a à la fois sensibiliser, éduquer, faire connaître, relater des faits, mais aussi faire voyager dans le sens poétique, fantaisiste du terme et créer des moments suspendus, il y a donc aussi cette recherche un peu plus onirique. Une volonté de susciter des émotions plurielles.

**[00:11:14.350] - Maëlle**

**Encore une sous-question sur cette perception du musée. Si tu devais poser un regard critique sur les éléments qui structurent fréquemment les expositions des musées d'art comme les courants, la chronologie, la géographie, que dirais-tu ?**

**[00:11:41.940] - Simone Guillissen-Hoa**

Clairement, ce qui structure fréquemment les musées ce sont des formes de canons hégémoniques dans la façon dont on restitue l'art. C'est là que tu te rends compte qu'il y a beaucoup de normes et beaucoup de codes explicites ou implicites qui sont là dans les

institutions muséales et qui vont participer à la compréhension ou l'incompréhension du public, mais aussi à l'acceptation ou au rejet de certaines personnes qui voudraient y avoir une place. Et cela ne concerne pas seulement le public, c'est aussi valable pour un curateur, une curatrice qui ne connaît pas ou qui ne respecte pas ce cadre hégémonique et qui se voit refuser la curation d'une expo. Donc ça pose même des questions, même avant de penser aux publics : « Qui est-ce qui fait l'exposition ? » Et puis après : « Qui est dans l'exposition, qui y est exposé ? » Et enfin : « Qui dans le public est touché par l'exposition ? Qui est-ce qu'on parvient à faire venir entre les quatre murs du musée ? » Donc j'aurais envie de dire qu'un peu comme dans les problématique du genre, un bon petit éclatement de tout ça, ça ne ferait pas de mal ! Et en même temps, je sais aussi qu'à trop sortir du cadre ou en tout cas ne pas donner certaine clé de lecture habituelle, on pourrait perdre aussi le visiteur, la visiteuse en cours de route. Donc je pense que dans les outils de médiation, entre autres les cartels ou même les textes de salle, il y a de plus en plus cette réflexion sur « Comment est-ce qu'on peut penser différents outils ? » Quelque chose qui sort de la simple lecture chronologique, et on va plutôt regrouper par thème ou regrouper par réseau de complicité, de solidarité humaine qui amènent en fait d'autres grilles de lecture. Mais tout en accompagnant ça par exemple d'une petite frise chronologique imprimée papier ou d'un A3 plastifiée qui serait à disposition du public. Je pense qu'il y a aussi moyen de se poser la question de la diversification des médiums en se disant « OK, on a la lecture chronologique, elle est possible si elle vous aide à vous repérer. Mais on a aussi une autre grille de lecture à vous proposer ! ». Je pense que c'est là qu'est la force des guides et de la médiation humaine dans les musées, c'est d'amener des grilles de lecture qui sont encore autres que celles du catalogue et des textes d'exposition.

**[00:14:42.800] - Maëlle**

**Toujours dans cet esprit de perception de l'institution, je vais encore avoir une question un peu compliquée : quels termes, concepts ou valeurs, positif ou négatif, associes-tu aux musées d'art ?**

**[00:15:03.670] - Simone Guillissen-Hoa**

C'est horrible parce que tous les mots qui me viennent en tête sont super négatifs : « reproduction sociale », « hégémonie » je ne saurais pas dire un seul mot, ça c'est trop difficile.

**[00:15:22.740] - Maëlle**

**Tu peux en dire plusieurs, vraiment pas de souci.**

**[00:15:28.140] - Simone Guillissen-Hoa**

Bien, j'ai aussi envie de dire « excluant », mais j'ai aussi envie de dire « enjeu ». Pour moi, il y a un réel enjeu à se réapproprier ces lieux et les narratifs. Je dirais aussi quand même « dominant », bon, là c'est aussi ma casquette d'architecte qui fait que, ne serait-ce que dans l'architecture de ces lieux, tu as toujours l'impression que ce sont des bâtiments de méchants de Disney. Même la devanture de ton lieu ne donne pas envie de franchir le pas de la porte. Oui, il y a un réel enjeu à revoir le modèle muséal. Après, évidemment, c'est un peu biaisé aussi comme réponse, parce que évidemment, les premiers musées d'art qui me viennent en tête sont des trucs comme les Musées Royaux des Beaux-Arts ou le Musée Royal à Anvers qui vient de réouvrir. Et bien sûr, on est là dans les mastodontes museaux. Je pense qu'il y a

heureusement pour nous des musées qui depuis longtemps interrogent le modèle du musée Je pense entre autres au musée Art et Marges, au musée du docteur Guislain à Gand. On a quand même d'autres propositions muséales qui sont faites, mais moins visibles.

**[00:17:01.880] - Maëlle**

**Et on associe souvent les mots neutre et universel aux musées, qu'est-ce que tu en penses ?**

**[00:17:15.920] - Simone Guillissen-Hoa**

Je pense que, si la neutralité et l'universalité existent, je ne les ai jamais rencontrées sur ma longue route dans le milieu culturel. Je pense que c'est d'autant plus le cas quand on parle justement de musées. Je parlais au tout début de l'entretien du fait d'être touchée, le fait de ressentir des émotions, et ça c'est typiquement quelque chose qui est de l'ordre du subjectif et de l'ordre de l'incarné. C'est une expérience qui relève de nos sens, qui touche à notre corps et qui est intime. Alors oui, l'intime est politique et en soi on peut y appliquer une grille analytique, essayer d'objectiver tout ça, mais ce ne sera jamais neutre et ce sera encore moins universel. Je pense que, même si je prenais ma sœur qui globalement a reçu la même éducation que la mienne, qui sur bien des points est conditionnée de la même façon que moi, elle ne ressentira pas les mêmes émotions devant une œuvre que moi ou n'appréciera pas les mêmes musiques. Donc c'est bien la preuve. Pour moi, l'universalisme et la neutralité, ce sont simplement des chimères, ça n'existe pas et ce n'est d'ailleurs pas quelque chose que je pense que l'on doit rechercher. Je pense que la diversité et l'ambiguïté, la complexité sont des valeurs vers lesquelles on devrait plus tendre.

**[00:19:11.850] - Maëlle**

**Justement, tu parles de complexité, de diversité, que t'évoque le terme intersectionnalité, si on le liait au musée d'art ?**

**[00:19:26.830] - Simone Guillissen-Hoa**

C'est marrant parce que, pour l'instant, je suis en train d'écrire un article dans lequel il y a une autrice qui parle de *blinde vlek*, ce qui en néerlandais signifie l'angle mort, l'absence de regard. En fait, aujourd'hui, pour moi, l'intersectionnalité dans les musées n'existe pas et on n'y est pas encore, pas du tout ! De nouveau, évidemment, il y a des exceptions qui confirment la règle. Je pense entre autres, bon pas tellement en Belgique mais plutôt en France, des expositions comme celle présentée en ce moment même au Palais de Tokyo où on va croiser des questions LGBTQIA+ avec des questions de genre et avec des questions de racisation. C'est au cœur des enjeux de la curation actuelle. En Belgique ou plutôt à Bruxelles, on va avoir le musée de la migration qui va avoir un point de vue intersectionnel. Je pense aussi que le musée Art et Marges va également exercer un regard intersectionnel, surtout quand on sait que l'art brut est un mouvement artistique où les personnes racisées et les femmes sont surreprésentées.

**[00:20:34.020] - Simone Guillissen-Hoa**

Évidemment, la grille de lecture intersectionnelle est plus que nécessaire. Après voilà, de nouveau, c'est un enjeu, c'est une nécessité, mais c'est pas du tout encore là. Déjà leur parler

des femmes, les gars ont les poils qui se hérissent, alors si tu viens dire qu'en plus de la grille de genre, vous allez devoir mettre une grille intersectionnelle, je crois qu'ils vont faire un infarctus. Enfin pour dire ça de manière moins trash, disons que ce n'est pas reçu de manière positive dans le monde muséal.

**[00:21:14.520] – Maëlle**

**Avertissement** : Habituellement, à ce stade de l'entretien je propose à la personne en face de moi d'aborder son expérience du musée au travers de sa nouvelle définition selon l'ICOM, imprimée sur un A4, en en mettant certaines parties en évidence grâce à différents marqueurs de couleur. Cette question a été adaptée pour la version Visio pour la première fois lors de cet entretien avec Simone Guillissen-Hoa. Alors que pour les entretiens Visio qui ont suivi, j'ai demandé à la répondante de me dire à haute voix ce qu'elle trouvait important, lui donnant ainsi l'occasion d'expliquer son choix tandis que je soulignais moi-même les réponses, je me suis contentée d'envoyer à Simone Guillissen-Hoa la définition en lui demandant de surligner ce qu'elle trouvait important, bien fait ou avec une marge de progression et de m'envoyer ses commentaires. N'ayant pas reçu de commentaires, je ne peux pas exploiter cette réponse de la même façon que les autres. D'autre part, lors de l'entretien avec Mig Quinet, j'ai compris que certaines répondantes voulaient peut-être attirer l'attention sur des points en régression. Le document que j'ai envoyé à Simone Guillissen-Hoa n'était pas encore adapté en ce sens.

**[00:23:11.880] - Maëlle**

**J'aimerais maintenant envisager avec toi ton identité sociale. Mais avant, je pense que c'est intéressant que je me prête aussi à l'exercice afin que tu puisses voir où je me situe en tant qu'intervieweuse. Parce que je pense que c'est important aussi qu'il y ait une équité entre nous sur ce point-là. Je suis une femme cisgenre, hétérosexuelle, blanche et consciente de ce qu'être blanc représente, des privilèges que j'ai et de ce qu'implique aussi la blancheur. Je suis de classe moyenne haute, j'ai également d'importants troubles dys- et de l'apprentissage qui me handicapent au quotidien. Et que dire d'autre ? J'ai baigné dans une culture wallonne, liégeoise, rurale, et je comprends et je parle un peu le wallon. Cependant, j'ai pu remarquer qu'on me perçoit souvent comme une femme lesbienne sans handicap apparent, en surpoids, voire enceinte. Et donc ma question pour toi, c'est comment te définis-tu en tant qu'être social sur les différents plans du genre, de la race sociale, de la classe sociale ? Tout ce que tu es à l'aise de me révéler. Et puis aussi, est ce qu'il y a une différence entre la manière dont tu te définis et celle dont on te perçoit.**

**[00:25:02.590] - Simone Guillissen-Hoa**

Bah déjà merci d'avoir fait l'exercice en sorte de miroir comme ça. Alors moi, je suis clairement une femme cisgenre hétérosexuelle blanche. Globalement, franchement, à part mon genre, je suis ultra privilégiée, c'est à dire que je faisais partie de la classe moyenne, mais je fais aujourd'hui partie de la classe privilégiée puisque je suis en train de faire mon troisième cycle de doctorat, ça aussi, c'est des marqueurs sociaux importants, en tout cas déterminants. Je suis propriétaire aussi et je pense que c'est un gros déterminant social. Que dire d'autre? Je suis bruxelloise, j'ai grandi à Schaerbeek avec des parents séparés. La séparation, évidemment, précarise c'est ce qui fait qu'à ce moment-là, je me serais plutôt définie appartenant à la classe moyenne, sachant qu'on a un biais, souvent on se perçoit dans la classe moyenne alors qu'on fait partie de la classe haute. Que dire aussi de mon identité blanche ?

J'ai aussi conscience de ce qu'implique être blanche et de ce qu'implique la blanchité. Mes grands-parents étaient colons, c'est aussi une réalité belge. Mes grands-parents maternels vivaient au Congo, ça implique qu'il y avait des sujets dont on ne parlait quasiment pas à la maison non plus. Ça, je pense que c'est aussi important de le dire, surtout dans le contexte de ton mémoire. Je pense qu'il est important de dire que, directement quand tu m'as contacté, la première chose que je t'ai dite, c'était qu'*a priori*, je considérais que je n'étais pas la bonne personne. Parce que justement, sur les questions de race et de musée, je pense qu'il y a beaucoup d'experts et d'expertes et que, si l'entièreté de cet entretien valse dans la corbeille, ça me va aussi très bien. C'est plus si jamais toi ça t'aide, mais je pense que ça c'est aussi important à dire.

**[00:27:54.540] - Simone Guillissen-Hoa**

Ensuite, comment la société me perçoit ? *A priori comme je me suis définie*, si ce n'est que bien sûr que je ressens les violences symboliques, pas seulement basée sur le genre, aussi des violences de classe parce que, quand bien même tu as un doctorat, et quand bien même ton niveau économique augmente, il y a des codes comme les codes des musées dont on parlait précédemment, qui sont tellement implicites et qui sont tellement presque naturalisés, biologisés, qui sont inculqué depuis l'enfance, que toi quand tu arrives dans ce monde, même si tu en as conscience et que tu envisages leurs contours, tu ne les intègres pas. Et ça, je le ressens quand même parfois. Aussi, évidemment, des violences basées sur le fait que je suis militante féministe. Et ça, être militante féministe, ça va consister en du discrédit parfois dans un cadre professionnel, mais parfois aussi du crédit, en se disant que j'ai une expérience de terrain ou quelque chose qui pourrait s'y apparenter. Je pense que parfois ça peut être des privilèges dans certains moments, parfois ça peut être des choses pour lesquelles, pas de façon systémique, mais de façon ponctuelle, je vais ressentir des formes de violence.

**[00:29:33.210] - Simone Guillissen-Hoa**

Et puis, j'ai eu quand même des grands-parents wallons aussi et qui parlent wallon. J'avais envie de rebondir sur cette petite similarité avec toi pour répondre à cette singularité que je trouve effectivement hyper importante.

**[00:29:49.080] - Maëlle**

**Tu parles de violences. Est-ce que ces violences tu as pu les ressentir par rapport à cette perception identitaire qu'on peut projeter sur toi, dans ta vie culturelle, dans la vie que tu peux mener dans un musée ou même dans toute autre institution culturelle ?**

**[00:30:10.510] - Simone Guillissen-Hoa**

C'est particulier parce que, étant architecte, mon contexte professionnel et académique sont culturel. Evidemment, dans le sens de la culture artistique parce que sinon il y a plein d'autres choses qui sont culturelles comme la religion par exemple. C'est clair que la violence je l'ai ressentie surtout dans le milieu académique. Parfois ça va être des moments où tu te dis que tu n'es pas du tout légitime. Mais par contre pas dans les musées eux-mêmes, parce que je pense que, de manière inconsciente, je me suis créé des outils pour m'appropriier ces lieux et, depuis le temps, grâce à des visites guidées, avec des guides que je connais maintenant, grâce à des lectures, j'envisage ces lieux différemment. Mais, c'est marrant, il y a un truc un peu paradoxal, c'est que plus je lis sur les musées, sur l'art, plus je ressens la violence. Donc peut-

être qu'aujourd'hui, certaines visites vont être plus violentes que quand j'avais mes œillères, où je pensais encore : « Nous vivons dans un monde universel ». Maintenant, ça fait quand même longtemps que je sais qu'on ne vit pas dans un monde universel. Mais oui, je pense entre autres à une conférence de Julie Beauzac sur les représentations du viol dans les arts. Et maintenant, c'est vrai que dès que je vois une représentation avec un cygne, je sais que, *a priori*, c'est un rapt en fait qu'on nous montre mais de manière déguisée. Et ça, je n'arrive plus à ne pas le voir. Ce qui ne m'empêche pas d'aller au musée et d'en profiter. Et ça ne m'empêche pas d'avoir aussi plein de paradoxes par rapport à d'autres institutions culturelles, que ce soit au cinéma mais plus particulièrement dans la musique. Il y a des productions sexistes que j'écoute et donc j'imagine qu'il y a des institutions sexistes, où je continue à aller. La différence, avec la musique, c'est que je ne donne pas directement de l'argent. Au musée, tu donnes directement de l'argent et donc l'enjeu capitaliste est plus difficile à considérer.

**[00:32:41.540] - Maëlle**

**Je connais un peu tes engagements, mais je dois quand même poser la question, histoire que toutes mes répondantes soient sur un même pied. Quels sont les sujets de société qui te tiennent particulièrement à cœur et qui te mobilisent ?**

**[00:33:06.190] - Simone Guillissen-Hoa**

Ce dont on parle beaucoup avec *L'architecture qui dégenre*, c'est clairement les questions de genre liées aux villes, de matrimoine dans tout ce que ça englobe d'historique, de contemporain, dans une vision intersectionnelle, ce n'est pas seulement les femmes. On comprend ça comme « femmes et minorités de genre ». Au-delà de ça, on articule ça avec des questions de lutte des classes, d'antiracisme, d'anti-validisme. Je ne l'ai pas dit tout à l'heure mais je suis aussi une personne valide. On parle aussi d'égalité urbaine avec l'association, et d'histoire de l'architecture, donc, en fait, d'histoire de l'art puisque l'architecture est un art. Ça, c'est vraiment les sujets qui sont au cœur de notre travail et de nos missions, que ce soit au sein de l'association ou au sein de ma recherche doctorale.

**[00:34:12.090] - Maëlle**

**Est-ce que ces sujets de société sont articulés avec le monde culturel et muséal ?**

**[00:34:29.040] - Simone Guillissen-Hoa**

Oui, clairement, parce que justement, avec les *Journées du Matrimoine*, on met en place des visites guidées dans les musées. On est beaucoup en contact avec des guides-conférencières dont le principal travail consiste en des collaborations avec des musées et des institutions culturelles. Et au-delà de ça, on est en contact avec des institutions culturelles, des échevinats ou des pouvoirs publics qui sont liés à la culture, même si nos initiatives prennent place dans l'espace public. Avec ces instances, on a des discussions où il faut de nouveau maîtriser ou en tout cas comprendre les codes, le vocabulaire et pouvoir monter un dossier de subsides dans les secteurs liés à la culture.

**[00:35:27.540] - Maëlle**

J'aimerais maintenant, si tu le veux bien, qu'on envisage l'impact que peut avoir ton identité sociale sur tes rapports avec la culture et le musée d'art. Dans quelle(s) culture(s) t'es-tu développée ? Et s'il y en a plusieurs, comment s'articulaient-elles entre elles ?

**[00:36:03.350] - Simone Guillissen-Hoa**

Je dirais quand même une culture judéo-chrétienne belge urbaine avec cette spécificité, en tout cas à certains moments de la vie, avec moins de capital économique, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'héritage ni en patrimoine, ni en matrimoine, mais avec beaucoup de capital symbolique, culturel qui était vraiment important et déterminant, je pense, à la fois dans le choix de mes études, dans ma capacité à me sentir légitime sur ces questions ou de me mobiliser sur ces questions. J'imagine que, si la priorité pour moi avait été la fin du mois et non pas la fin du monde ou la question des enjeux de genre dans les musées, j'aurais d'autres chats à fouetter que d'organiser les *Journées du Matrimoine*. C'est aussi lié à mes privilèges, aussi lié à mon vécu et mon parcours, ça, j'en ai bien conscience. Et je pense l'aspect judéo-chrétien qui est quand même bien définissant, surtout en Belgique. Ça va se manifester dans une formation latiniste qui va aussi amener des outils pour comprendre et pour s'intéresser aux questions artistiques et culturelles notamment, vis-à-vis des musées institutionnels au sens classico-classique du terme. La culture judéo-chrétienne et latiniste sert d'éveil en tout cas pour l'appréciation des peintures dans les églises et l'appréciation des thèmes mythologiques. Franchement, c'est con, mais c'est quand même un gros conditionnement.

**[00:38:27.330] - Maëlle**

En dehors des musées, quelles institutions culturelles fréquentes-tu ? Ça peut être tout, ça peut être salle de concert, galerie ...

**[00:38:41.340] - Simone Guillissen-Hoa**

Je dirais quelques galeries, quelques salles de concert, des tiers-lieux culturels, genre cafés, bars ou lieux associatifs. Je pense par exemple à *Pianofabriek*, qui est un lieu assez hybride. L'espace public aussi parce qu'il y a de l'art dans l'espace public. Des lieux, des bâtiments historiques, que ce soit un jardin botanique, que ce soit une église, que ce soit les serres de Laeken, ce sont des lieux aussi culturels, c'est l'architecture qui fait découvrir plein de lieux comme ça. Le cinéma, bien sûr. Des clubs de jazz, avec ma sœur qui est jazzwoman, qui ne sont pas encore la même chose que des salles de concert.

**[00:40:08.170] - Maëlle**

As-tu déjà eu des appréhensions à passer les portes d'une institution culturelle parmi celles que tu as citées ou d'autres ?

**[00:40:18.280] - Simone Guillissen-Hoa**

Pas des appréhensions, c'est surtout pour les expos d'archi très honnêtement des moments où je me disais : « Oh, ça va encore être des architectes qui s'adressent à cinq architectes ! ». Voilà, ça, ça me révolte. Je crois que parfois les expositions d'architecture, c'est encore plus excluant que les expos d'art. Qu'est-ce qui pourrait être plus excluant que ça ? J'imagine que ça doit être un peu la même chose que pour des expositions de voitures de luxe ou de diamants, des choses qui me semblent très loin de moi. Donc oui, plutôt ce type

d'appréhensions-là qui me font penser que soit je ne vais rien comprendre, soit ça ne va pas être intéressant, soit ça va être un gloubi-boulga sans queue ni tête qui est fait juste pour attirer le chaland et ça, c'est souvent la particularité des expos estampillées « sur les artistes femmes ». On mord à l'appât mais, en fait, on reste complètement sur sa faim !

**[00:42:04.460] - Maëlle**

**Sur le plan de la diversité et de l'inclusion, quels sont les éléments qui, quand tu visites un musée d'art, te rendent la visite agréable ou inconfortable ?**

**[00:42:36.030] - Simone Guillissen-Hoa**

Ce qui va rendre ma visite agréable, ça va être plusieurs choses et pas uniquement par rapport aux questions de genre. Ça va être des cartels qui posent de manière ouverte et transparente des questions sur l'acquisition des pièces, des questions décoloniales, des questions de restitution, des questions de représentation. Par exemple, on va pas dire « Ceci est une interprétation du mythe de Zeus qui enlève je ne sais pas qui. » Mais en fait, il s'agit d'un viol. Je pense qu'on peut aussi utiliser les mots exacts pour désigner ces scènes. Je pense également à un musée que j'avais été voir à Denver où là c'était justement des œuvres d'artistes *native* qui parlaient des violences coloniales aux États-Unis et sur les territoires de réserves. Dans ce musée, ils avaient mis en place une salle où on pouvait se mettre à l'écart de cette violence, c'est intéressant de pouvoir se rendre compte qu'il y a une réelle violence, qu'on peut la montrer au musée, mais qu'on peut aussi se retirer si on veut, dans une espèce de « *trigger warning* architectural ». En fait le musée nous dit : « si vous voulez vous mettre à côté, c'est possible. » Après, je pense, simplement, dans les mots qu'on utilise, que ce soit clair, limpide: Sujet, verbe, complément. Evidemment, qu'il y ait des activités pour les enfants, qu'il y ait des endroits où s'asseoir, qu'il y ait des audioguides. Quand on aborde le problème du validisme, ça va être : « Quelle est l'expérience ? Comment est-ce qu'on va activer tous les sens dans une exposition ? Et, par exemple, comment va-t-on s'adresser à un public non-voyant, en faisant par exemple des restitutions d'œuvres d'art, de sculptures qu'on peut manipuler et toucher ? » Je pense entre autres à des activités pour enfants qui avaient eu lieu pour l'exposition Brancusi où les enfants pouvaient tailler des pierres et en fait se rendre compte de ce qu'était cette matière-là, qu'on ne fait que voir sans jamais la toucher, alors que, quand on la touche, elle peut être froide et quand on la manipule, quand on veut lui donner forme, on comprend aussi mieux la complexité de ce qui est recherché par l'artiste et la tension entre une pierre rugueuse et l'objet final totalement épuré. La possibilité d'aller au musée avec de petits enfants. L'accessibilité PMR, ça me semble être une évidence, mais ce n'est pas encore du tout une évidence. La question des toilettes publiques qui soit accessibles, des toilettes qui soient neutres du point de vue du genre. La question d'avoir accès à de l'eau potable dans des endroits où c'est juste OK de se poser et que ça devienne aussi un espace où on peut boire, s'arrêter un instant sans devoir payer une bouteille de Spa à 12 €. Evidemment, même s'il y a de nombreuses études qui démontrent que la gratuité ne diversifie pas *de facto* les publics, l'enjeu n'est pas là, il est quand même important d'avoir une variété de tarifs préférentiels. Ce qui est agréable aussi c'est tout ce qui relève de la médiation, les guides entre autres. Par exemple, à la Bourse de commerce il y a des médiateurs et médiatrices qui sont dans les salles d'exposition, on peut les solliciter pour leur poser des questions ou alors ils nous expliquent des choses de manière spontanée. Ça c'est super cool.

**[00:47:21.360] - Simone Guillissen-Hoa**

Par rapport aux enjeux de classes, il y a un enjeu sur l'accessibilité économique, mais un enjeu aussi dans ce qui est montré, dans les sujets qu'on choisit de présenter, si on ne montre que des reines, des aristocrates ou si, au contraire, on va aussi diversifier les sujets artistiques qu'on montre. Je parle évidemment d'une diversité en règle générale. Alors bien sûr, une exposition ne peut pas tout, on s'en doute bien. Je pense aussi que c'est agréable d'avoir de la médiation qui dépasse le sujet de l'exposition, par exemple en expliquant avec transparence les politiques d'acquisition. Qu'est-ce que les musées font pour contrer les inégalités aujourd'hui ? Quelles sont leurs politiques, même d'inclusion, leur politique de médiation ? Je m'arrête ici mais c'est non-exhaustif.

**[00:48:24.200] - Maëlle**

**Est-ce que tu as déjà pu travailler avec un musée d'art par rapport aux sujets qui t'engagent ? Et si oui, comment cela s'est-il déroulé ?**

**[00:48:40.690] - Simone Guillissen-Hoa**

Alors oui, c'est arrivé à plusieurs reprises, on a travaillé avec l'Africa Museum, on a travaillé avec la Centrale qui est un musée d'art contemporain de la Ville de Bruxelles. On a travaillé avec le musée de la Ville de Bruxelles. On a travaillé avec les Musées Royaux des Beaux-Arts. On a aussi bossé avec le Musée du design, avec le Musée d'Ixelles de manière un peu plus indirecte. On a essayé avec le musée Art et Marges, je pense. On a travaillé avec le Musée de la dentelle où on a fait une lecture « Unique en son genre » qui est une animation pour les enfants durant laquelle une drag queen ou un drag king lit un livre aux enfants. Je crois aussi qu'on a essayé avec le Musée Bellevue mais ça ne s'est pas concrétisé. Alors, dans l'ensemble, ça s'est toujours méga bien passé. C'est souvent les institutions qui viennent nous chercher pour une collaboration et dans ce cas-là, ça se passe vraiment toujours bien parce qu'on est avec des personnes avec qui on travaille directement, qui sont sensibilisées aux questions féministes, de genre et de minorités de genre, et pour qui c'est potentiellement important. On remarque quand même que c'est pas tant dans la politique générale du musée que ça s'inscrit, mais que c'est souvent porté par une ou deux personnes au sein de l'institution, qui ont envie d'amener ce type de projet. Et, si demain ces personnes partent, a priori, il n'y aura personne qui prendra le relais. Ça, c'est toujours un peu aussi les limites de ces collaborations, elles sont rarement inscrites dans les plans pluriannuels ou dans les politiques générales muséales de chaque musée. On a bien conscience que parfois on est potentiellement le token des politiques des musées, parce que oui, de la part des personnes qui nous contactent, c'est plein de bonnes intentions et la direction ne s'y oppose pas parce qu'ils savent très bien que ça fait bien sur le rapport d'activités.

**[00:51:50.740] - Simone Guillissen-Hoa**

Il y a juste une fois où ça s'est mal passé. C'est, sans surprise, avec un grand musée d'art. En fait, on avait passé un accord avec l'institution pour organiser deux visites des collections avec les *Journées du Patrimoine*. Visites qui, je le dis, ont été maintenues mais au moment où les Journées du patrimoine ont changé de nom et pour s'appeler les *Heritage Days*, il y a eu vraiment une levée de boucliers de la part de certains représentants du secteur muséal en disant qu'on ne devait justement pas toucher à des mots comme patrimoine parce qu'il pensait que c'était nous qui avions demandé ce changement de nom. Alors que, pas du tout,

c'était une pure initiative de la Région et du cabinet Smet. Mais vu que nous, on était les *Journées du Matrimoine*, on était accusées d'avoir participé à ce changement. Alors j'imagine que oui, d'une manière indirecte, c'est vrai qu'on insiste sur le fait que les mots sont importants, mais on n'a jamais demandé explicitement à ce que ce soit changé. Et donc, à ce moment-là, la direction des Musée Royaux des Beaux-Arts n'a plus voulu être associée au terme matrimoine et donc à notre édition des *Journées du Matrimoine*. Cependant, les visites ont été maintenues pour le public, ce qui est bien parce que les personnes inscrites n'ont pas été pénalisées, mais elles n'étaient plus référencées sous la bannière « *Journées du Matrimoine* ». Et depuis, nous n'avons pas recollaboré, même si on sait qu'au sein de l'institution, il y a des personnes pour qui c'est important, qui essayent de travailler sur ces thématique, mais que parfois ça bloque. Et ça je dirais que c'est vraiment la seule expérience négative. Pour les autres musées, les raisons pour lesquelles parfois les collaborations ne se concrétise pas, c'est juste des questions d'agenda, de disponibilité ou de subsides aussi parfois.

**[00:54:08.080] - Simone Guillissen-Hoa**

Ah oui, on a aussi travaillé avec le CIVA et avec le Sénat, qui n'est pas un musée mais qui a quand même une collection d'œuvres d'art. A chaque fois, c'est vraiment trop génial, parce que c'est au cours de ces collaboration que tu te rends comptes qu'il y a une richesse dans les collections qui ne gagnent qu'à être connues.

**[00:56:59.900] - Maëlle**

**Ici c'est juste une question pour voir si tu veux ajouter quelque chose à ce que tu viens de dire justement. Si un musée d'art faisait appel à toi pour un projet inclusif, sous quelles conditions serais-tu prête à travailler avec lui ?**

**[00:57:24.570] - Simone Guillissen-Hoa**

De nouveau, ça dépend, nous, on arrive souvent en fin de chaîne, au moment de la médiation. Je pense que les enjeux et les conditions ne sont pas les mêmes si on est là à la curation ou si on est là pour travailler à la rédaction d'une charte d'inclusion, avec une vision stratégique et politique sur le long terme. Je dirais d'avoir un droit de regard sur l'entièreté du projet et surtout un droit de rétractation. Ça c'est quelque chose que j'ai pu observer durant l'expérience avec un *think tank* qui avait été constitué à la base pour écrire une charte d'inclusion pour l'ensemble des musées de la région, en tout cas du réseau bruxellois. A un moment, il y a eu rétractation d'une des membres et je trouve que ça a son intérêt parce qu'un projet, ça évolue et les partenaires aussi évoluent. On ne sait pas toujours si on parle d'une collaboration d'une journée ou si on parle d'une collaboration de dix ans.

**[00:58:54.440] - Simone Guillissen-Hoa**

L'autre enseignement que je tire de cette expérience, c'est la nécessité absolue d'avoir une vision claire d'une méthodologie, soit d'entrée de jeu, si c'est l'institution qui est en charge de la méthodologie de travail, soit si elle est en construction alors il y a un droit de rétractation des participants. Parce qu'on pourrait se retrouver à un moment à se dire : « Moi, je ne suis pas du tout aligné·e avec la méthodologie qui a été votée collectivement ». En fin de course, on a eu de réels problèmes de méthodologie qui se sont posés. Moi, je pensais qu'on allait rencontrer les musées et qu'il y aurait des sessions de travail collectif avec les représentants

des musées mais ça n'a jamais été le cas. Donc ça, c'est aussi un feedback qu'on a formulé pour la suite, parce que moi, je pense que c'est des bonnes initiatives. L'idée n'est pas de dire ça s'est pas bien passé ou, en tout cas, ça ne s'est pas passé comme j'aurais aimé que ça se passe et donc le projet doit s'arrêter. Non, l'idée est : « OK, on apprend de ses erreurs et on continue. Ce sont les pierres à casser, c'est des premières. » Ça, c'est peut-être aussi ma naïveté, mon optimisme qui prend le dessus mais, en tout cas, c'est important de donner des outils pour que ce genre d'initiative continue et toujours de la meilleure des façons. Donc ça, c'est par exemple quelque chose qu'on fait avec les *Journées du Matrimoine*, c'est de mettre à disposition des formulaires d'évaluation. En fait, être toujours autocritique, je crois que ça, c'est la clé et aussi être, de manière proactive, en recherche de critique constructive grâce à des médiateurs, médiatrices qui viennent te chercher en fin d'activité, te demandent ton avis et échangent avec toi. En fait, cette médiation, c'est le lien social qui est au cœur de notre travail. Bon, je ne l'ai pas dit, mais évidemment être rémunéré, certains l'oublient aussi. Donc, on peut résumer, en disant qu'on souhaite de la transparence, de la dignité, de la méthodologie, de pouvoir se rétracter.

**[01:01:41.590] - Maëlle**

**J'aimerais maintenant envisager tes attentes en matière d'inclusion et de diversité dans les musées d'art. Ça va rejoindre, à mon avis, ce que tu as dit quand on parlait de ce qui t'est agréable quand tu visites un musée en matière de diversité et d'inclusion. Mais là du coup j'aimerais bien prendre un axe particulier parce que ça m'intéresse vraiment l'axe architectural, de penser peut-être comment faire pour qu'un musée soit architecturalement plus inclusif ? Alors ma question, ce serait sur le plan de l'inclusion et de la diversité au niveau de l'architecture, si tu pouvais créer ton musée d'art idéal en Belgique, comment l'imaginerais-tu ?**

**[01:02:40.960] - Simone Guillissen-Hoa**

Alors c'est la question où je vais te dire : « Je pense qu'il nous faudra un autre rendez-vous. » Parce que je pense que c'est un sujet en soi et que je n'ai pas envie de bâcler ça. Il y a déjà des pistes qui ont été énoncées. Bon, pour moi, l'architecture, ce n'est pas quelque chose de désincarné, c'est pas un truc flottant où on va juste s'intéresser à la brique et pas à comment on s'approprie ces lieux. Je ne pense pas ces choses de manière déconnectée. Je pense qu'en tant qu'architecte, on devrait budgétiser la maintenance, qu'elle soit de l'ordre de la couche de peinture supplémentaire, mais aussi de l'ordre du social en fait : « Qu'est ce qui maintient le lieu en vie ? ». Je crois qu'en tant qu'architecte, on a cette responsabilité-là, ça peut être, comme je disais, des activités de médiation pour les enfants. Nous, quand on a participé au concours pour le bookshop du musée Kanal, on s'est posé cette même questions.

Pour nous, ça allait de la réflexion sur le mobilier adapté à tous les corps, tous les âges, aux douleurs physiques, à la question des toilettes, en passant par la gestion des seuils, en passant aussi par la question de la signalétique, ça englobe beaucoup de choses. Mais ce qui est intéressant, c'est que il y a déjà plein de bonnes idées qui ont parfois vu le jour, sans même se poser la question du genre, mais qui répondent à des critères féministes et des critères intersectionnels. Ce que je veux dire, c'est qu'on peut aussi aller puiser dans ce qui existe parmi plein de bonnes pratiques. C'est comme ça aussi que j'envisageais le projet de charte d'inclusion, où la question de l'accessibilité était au cœur de la discussion, ça ne s'est pas présenté de cette façon-là, mais moi j'aurais aimé un moment qu'on ait un atlas justement de

bonnes pratiques. Par exemple dans un musée de Vienne, je ne sais plus lequel, ils ont des cartels d'une autre couleur ou des cartels avec une espèce de « loupe » destinée à attirer l'attention du visiteur sur certains points. C'est très simple comme méthode par rapport aux enjeux féministes et la signalétique. De cette manière, ils mettent, entre autres, en avant des artistes racisé.e.s, des œuvres qu'il viennent d'acquérir ou bien des œuvres anciennes qui peuvent être problématiques sur certains sujets et ils expliquent alors le sujet et leur manière de travailler sur le problème. Je pense aussi à l'Africa Museum, ici à Bruxelles, où il y a eu ces questions architecturales qui se sont posées parce qu'on était dans un lieu architecturalement né du contexte colonial. Il y a des choses qui fonctionnent bien ou en tout cas qui sont pertinentes, je pense, au fait de renverser l'espace d'entrée. Puis il y en a d'autres où je pense qu'il aurait fallu aller plus loin, entre autres, l'espèce de cabinet d'atrocités au sous-sol qui, pour moi, pose carrément problème, l'ancien hall historique d'entrée, pour lequel, architecturalement, ça aurait dû être encore plus radical, intervenir un peu plus qu'en cachant, qu'il y ait une vraie intervention spatiale et/ou artistique vis-à-vis de ces statues qui sont toujours là. Renverser le système d'entrée pour moi ne suffit pas, même si c'est une réponse architecturale, c'est pas la seule qu'il aurait fallu donner. Je pense entre autres aussi à ce long couloir avec la pirogue et la fresque contemporaine au bout où, là aussi, pour moi, c'est à la fois quelque chose qui fonctionne bien parce qu'on va retrouver une forme de monumentalité qui est moins oppressante spatialement, mais qui, en même temps, reprend les codes du *white cube* qui, d'un point de vue féministe et muséal, sont totalement aberrant parce qu'on est justement dans la négation de l'expérience corporelle et sensitive du médium musée.

Simone Guillissen-Hoa a ajouté par e-mail neuf jours après notre entretien d'autres pistes d'inclusion non exhaustives :

- Rendre les espaces de non-exposition accessibles
  - Possibilité de mise à disposition des salles pour des usages/groupes externes : salles de réunion pour des groupes, des collectifs, etc.
- Créer des espaces dédiés aux enfants
  - Exemple : *ABC Huis : mobilier, cartels et activités à "hauteur d'enfant"*
- Disposer d'un vestiaire gratuit, privilégier un système utilisant des jetons par exemple
- Disposer d'un local poussette gratuit
- Disposer de toilettes neutres (*gender neutral*)
- Disposer de toilettes ouvertes gratuitement aux personnes extérieures au musée (pas seulement le public disposant d'un billet d'entrée ou autre)
- Disposer d'espaces de change dans les toilettes H/F/PMR/NEUTRE
- Assurer une signalisation claire et inclusive pour les visiteurs et visiteuses dans le musée et sur le plan du musée.
  - Indiquer la taille des assises
  - Indiquer la luminosité (présence de lumières stroboscopiques ou absence de lumière également)
  - Indiquer la bruyance
  - Indiquer les éléments suivants : local poussettes, points d'eau, table de change, vestiaires, toilettes, itinéraire PMR, ascenseurs, etc.
  - Podotactile sur le sol
  - Mettre à disposition une maquette 3D et/ou plan texturée
  - Spécifier les barrières/obstacles potentiels pour les PMR
    - 2 marches ou 4 étages n'impliquent pas les mêmes prises de décisions

- Utiliser une police de caractère lisible et contrastée
- Privilégier des textes simples aux murs, dans les cartels et les plans : des textes en niveau B1 peuvent être compris par un plus grand nombre de personnes
- Indiquer les directions avec une indication de temps de marche (en minutes) et non en distance (en mètres)
- *EN LIGNE* : indiquer l'ensemble de ces données par espaces et/ou par activité
- Décoloniser l'architecture ou même, il existe plein d'autres idées qui pourraient servir pour et faire appel aux expert.e.s en décolonisation :
  - *Exemple : Mémoire Coloniale et Lutte contre les discriminations asbl, BAMKO asbl, etc.*
- Faire appel aux expert.e.s accessibilité :
  - Exemple : accessibilité PMR avec *Passe Muraille asbl*
  - Exemple : accessibilité des personnes grosses avec *Fat Friendly asbl*
  - Exemple : architecture sensible au genre avec *L'architecture qui dégenre asbl* (intérieur) ou *Garance asbl* (extérieur)
- Réflexion sur l'articulation intérieur/extérieur : comment le musée se développe-t-il dans la rue ? par des œuvres d'art ?
  - *Exemple : Galleria Nazionale à Rome*
- Utiliser un système de couleurs dans les cartels qui indiquent le temps de visite si on suit tel ou tel degré de lecture des cartels.
- Idem pour l'audioguide : il serait utile d'offrir plusieurs niveaux de lecture. Idem pour les enfants.
- Indiquer la présence de contenus sensibles (*trigger warning*)
- Créer des espaces de réflexion pour les visiteurs et visiteuses en cas de contenus sensibles
  - *Exemple : Musée d'art de Denver : espace de réflexion dans la galerie*
  - Faire attention au contraste des couleurs – difficile de distinguer entre un socle blanc et des murs blancs si on a une déficience visuelle.

**[01:07:43.220] - Maëlle**

**Bien, je pense que tu as pu avoir une expérience de démarche d'inclusion. Est-ce que tu as pu, au cours des différentes expériences que tu as menées, identifier des pièges que tu pourrais dire : « Voilà, ça, il faut absolument l'éviter dans une démarche d'inclusion. »**

**[01:08:10.900] - Simone Guillissen-Hoa**

Je pense que j'en ai donné quelques-uns vis-à-vis de l'expérience de charte d'inclusion. Je pense que ce *think tank* devrait être un mémoire à part entière, si pas une thèse, au moins, on s'assurerait du suivi et de l'évaluation sur le long terme. Désolée, je ne peux pas m'empêcher d'évoquer cette expérience, ce qui m'a vraiment posé problème, c'est cette distinction entre les experts associatifs et les experts du musée et on ne les fait jamais se rencontrer. Pour moi, faire cette distinction, c'est aller droit dans le mur, ce n'est pas possible qu'on ne soit pas tous à un moment autour de la table. En fait, moi, je m'étais pas dit qu'une telle situation était possible, je ne l'ai même pas envisagée. Puis un jour, quand on nous a annoncé que c'était la fin du processus, j'étais là : « Ah bon? Et la restitution? ». Oui aussi, quand je parle de rétractation, ça peut être aussi une anonymisation. « OK, j'ai participé à ça, mais peut-être qu'un des moyens pour ne pas être *token*, c'est justement d'être anonyme et

que vous nous laissez toujours l'ambiguïté entre donner du crédit aux minorités qui vont faire le taf vs se le réapproprier de la pire de façon ». Donc, j'aurais envie de dire clairement : « créer du lien, toujours plus de liens et de connexions, parce que c'est une clés très constructive ». J'ai aussi envie de dire qu'on a des outils fédéraux, on a du *gender budgeting*, on a du *gender mainstreaming*. Comment se fait-il que ce ne soit pas appliqué aux politiques d'acquisition ? Comment se fait-il que ce ne soit pas appliqué aux politiques de curation ? Il y a des choses parfois où j'ai envie de dire aux musées : « Vous êtes déjà hors-la-loi. » Mais pas dans le bon sens du terme. J'aime bien les hors-la-loi, mais pas comme ça. Oui, et aussi pour ne pas aller droit dans le mur, je pense qu'un truc capital c'est les évaluations, les formulaires, et pas juste les formulaires de satisfaction, non, c'est qu'on évalue et on co-construit. On te demande vraiment ton avis et on l'intègre vraiment. Et nous, c'est ce qu'on fait aussi cette année. On avait des panneaux qui expliquaient l'évolution de nos pratiques curatoriales, l'évolution de nos budgets. Comment est-ce que ça fonctionnait ? Quelle était la répartition du budget ? Qu'est-ce qui allait en salaires ? C'est quoi nos objectifs sur le long terme ? Sur le court terme ? Quels moyens on se donne pour faire ça ? En fait, il faut être transparentes et essayer de synthétiser tout ça parce qu'on sait très bien aussi que les personnes ne vont pas lire un rapport d'activités de 100 pages. Même si c'est bien plus complexe à restituer aux publics que trois affiches. Mais voilà, je crois que c'est des petites choses comme ça, mises bout à bout, qui peuvent aussi éclairer sur nos intentions et sur nos politiques. Et ça, parfois, cette rigueur-là, on a l'impression que les institutions muséales en sont exemptées ou, en tout cas, se donnent le droit de ne pas appliquer cette même politique à tous et toutes et, en l'occurrence, à elles.

**[01:12:06.060] - Maëlle**

**C'est tout pour moi. J'ai les réponses à toutes mes questions, à part si tu souhaites, justement sur la question de l'architecture, qu'on refasse peut-être une entrevue parce que moi je suis toujours intéressée, franchement.**

**[01:12:25.490] - Simone Guillissen-Hoa**

Je pense que ce serait bien que tu me renvoies un mail avec peut-être aussi une proposition pour un lundi. Et comme ça moi aussi j'aurais mes notes sous les yeux et ce sera un peu plus frais dans ma mémoire parce que j'ai déjà fait ce travail de faire une note synthétique. Et, comme ça, tu peux en profiter dans ce mail pour me rappeler de faire le petit exercice avec Word et je te répondrai avec ça. Ça te va ?

**[01:20:32.250] - Maëlle**

**Oui, ça me va. Désolée d'avoir pris un peu plus de temps que prévu.**

**[01:20:35.280] - Simone Guillissen-Hoa**

Pas de souci. Merci beaucoup. Et envoie-moi un petit mail et on s'occupe de la suite.

## Annexe 4 : Entretien avec Georgine Dibua Mbombo le 21 mars 2023

Georgine Dibua Mbombo est ingénieure en électronique, coordinatrice et cheffe de projet de Bakushinta<sup>3</sup>. Depuis 2007, son association s'engage pour la valorisation des différentes cultures de la République Démocratique du Congo. Georgine organise des expositions, des conférences et des événements. Elle est spécialiste de l'histoire de la participation des soldats congolais aux deux guerres mondiales. Georgine organise des formations et des visites guidées autour de la décolonisation, et a déjà collaboré avec diverses organisations, musées et communes bruxelloises et flamandes. Elle fait également partie du groupe de travail mis en place par la Région bruxelloise sur la décolonisation de l'espace public.<sup>4</sup> L'entretien s'est déroulé en ligne et le réseau était de bonne qualité.

**[00:00:15.530] - Georgine Dibua Mbombo**

Est-ce que vous avez les coordonnées de Sandrine Colard ?

**[00:00:28.630] - Maëlle**

Non.

**[00:00:29.940] - Georgine Dibua Mbombo**

Je vais vous les envoyer parce que Sandrine Colard, elle est historienne de l'art et professeure dans une université aux États-Unis en même temps.

**[00:00:45.330] - Maëlle**

Tous les contacts m'intéressent.

**[00:00:47.860] - Georgine Dibua Mbombo**

Elles sont vraiment mieux outillées pour ce genre d'entretien parce que moi, si j'interviens, ça va être d'une façon un peu générale.

**[00:01:02.670] - Maëlle**

Oui, ça m'intéresse également.

**[00:01:07.160] - Maëlle**

Je vais vous donner les coordonnées. Je vous enverrai les coordonnées de Sandrine Colard. Vous avez Wetsi et je vais aussi vous envoyer les coordonnées d'Albertine Libert, qui est artiste. Elle est artiste, mais ça concerne la place des femmes dans ce domaine. Elle est guide.

**[00:01:50.170] - Maëlle**

C'est intéressant.

**[00:01:51.050] - Georgine Dibua Mbombo**

---

<sup>3</sup> Bakushinta (<https://www.bakushinta.org/>) est une association qui a pour missions d'effectuer un travail de mémoire et d'éducation auprès des populations, de valoriser et la promouvoir des différentes cultures congolaises et de prendre part aux actions de terrain ainsi et au travaux intellectuels.

<sup>4</sup> <https://www.bozar.be/fr/calendrier/walk-me-georgine-dibua-mbombo-0#:~:text=Georgine%20Dibua%20Mbombo%20est%20ing%C3%A9nieure,des%20conf%C3%A9rences%20et%20des%20C3%A9v%C3%A9nements>

Elle est guide dans différents musées.

**[00:02:01.080] - Maëlle**

**Pour ne pas déformer vos propos et aussi pour ne rien oublier, je vous propose que l'entretien soit enregistré si ça vous convient.**

**[00:02:12.740] - Georgine Dibua Mbombo**

D'accord. OK.

**[00:02:13.330] - Maëlle**

**Si vous avez le moindre inconfort, question, interrogation pendant l'entretien, n'hésitez pas à m'interpeller et on réglera ça ensemble.**

**[00:02:30.550] - Georgine Dibua Mbombo**

D'accord. Oui, je vous écoute.

**[00:02:59.190] - Maëlle**

**Je vous invite vraiment à répondre aux questions librement et à me dire tout ce qui vous passe par la tête sans hésitation. L'entretien dure entre 1h10 et 1h40, mais ça peut varier en fonction de ce que vous voulez livrer et des expériences que vous avez à partager. Je vais passer tout de suite à la première question. C'est vraiment des bêtes questions pour un peu vous situer. Sans me révéler votre date de naissance, est ce que vous sauriez me dire la décennie durant laquelle vous êtes née ?**

**[00:03:44.040] - Georgine Dibua Mbombo**

Je vais vous dire que c'est l'une des questions à laquelle je ne réponds jamais.

**[00:03:51.110] - Maëlle**

D'accord.

**[00:03:54.490] - Georgine Dibua Mbombo**

J'ai l'habitude avec les mémoires des étudiants. Moi, personnellement, je ne vois pas l'importance de cette question dans tout ce qui va suivre après.

**[00:04:06.660] - Maëlle**

**Est-ce que vous sauriez me donner une estimation du nombre de musées que vous avez visités au cours de l'année dernière ?**

**[00:04:15.650] - Georgine Dibua Mbombo**

Ah!

**[00:04:17.410] - Maëlle**

**Ça peut être une estimation très vague.**

**[00:04:23.430] - Georgine Dibua Mbombo**

Je peux dire que l'année dernière, c'était le confinement. Je ne suis pas non plus très « musée ». Ça dépend. Ce n'est pas que je visite tellement les musées. Au départ, ce n'est pas

mon passe-temps favori, disons. Ce n'est pas mon passe-temps favori, mais de temps en temps, oui, je vais à gauche, à droite. Comme ce n'est pas tellement mon passe-temps. Donc, je ne peux pas réellement dire que je vais régulièrement à gauche, à droite, visiter ci ou visiter ça. C'est plus selon les invitations que je reçois que je me décide à aller voir ce qui se passe.

**[00:05:47.890] - Maëlle**

**L'entretien va essentiellement tourner autour des musées d'art. La première partie va s'attacher à la manière dont vous percevez l'institution muséale et son rôle dans la société.**

**[00:06:29.900] - Georgine Dibua Mbombo**

Son rôle. Bon. Les musées, ça dépend. Ça dépend déjà de ce que ces musées présentent. En général, les musées, il faut considérer quand même que c'est au départ des institutions qui ont été créées et tournées vers une certaine classe aisée, - ça, il faut le dire -, qui avait du temps libre, du temps à aller voir à gauche à droite ce qui se faisait. Et c'est progressivement, et encore, que les portes se sont ouvertes. D'ailleurs, en Belgique, je parle du cas de la Belgique, ce n'est pas pour rien qu'on a créé le fameux article 27 pour permettre à... Comment dire ? Ce qu'on a considéré comme des exclus à la culture, parce que la culture c'est bien, mais la culture a un prix, malheureusement. Et permettre à une catégorie de la population de pouvoir aussi accéder à tout ce qui était culturel. Les musées, bien sûr, il y a des musées comme le Musée de l'Homme, le Musée des sciences naturelles, où on peut encore amener généralement des programmes scolaires. Mais quand il s'agit des musées d'art, l'art n'a jamais été réellement à la portée de tout un chacun. Il suffit de regarder les prix auxquels parfois on vend les objets d'art, ce n'est pas à la portée de tout le monde.

**[00:09:18.840] - Maëlle**

**Si vous deviez poser un regard critique sur les éléments qui structurent fréquemment les expositions d'art, par exemple le courant, la chronologie, la géographie, qu'est-ce que vous pourriez dire, en posant un regard critique sur ça ?**

**[00:09:40.630] - Georgine Dibua Mbombo**

Je crois qu'ici, il me sera difficile de répondre à cette question parce que, comme j'ai dit, ce n'est pas vraiment mon passe-temps favori. En fait, le fait est que lorsqu'on expose ce qui n'était pas européen, il y a toujours une connotation. On donne une connotation et puis c'est présenté par des experts européens qui connaissent tout sur les autres. Les commissaires sont déjà eux-mêmes le plus souvent des Européens. Et ici, je ne parle pas [que de l'Afrique]. On va présenter du japonais, mais c'est présenté sous une compréhension européenne et avec des remarques parfois qui ne sont pas toujours très bien perçues puisqu'on reste dans ce concept européen de tout et du monopole qu'on aurait sur la compréhension des autres. Ce sont des critiques qui s'entendent de plus en plus. Et on reste toujours... Oui. On a beau exposer aujourd'hui des artistes contemporains africains, puisque moi, je vais quand même parler du côté africain. Mais ceux qui organisent tout restent essentiellement des européens. On nous dira que ce sont eux qui ont le pouvoir, ce sont eux qui ont le pouvoir d'achat, ce sont eux qui ont les musées, qui coordonnent et tout. On est encore dans une espèce de domination. Dans l'ensemble, la domination quand même est toujours là, présente.

**[00:12:54.810] - Maëlle**

Ça va être une question un peu conceptuelle, j'en suis désolée. Quel terme, concept ou valeur, aussi bien positif que négatif, associez-vous au musée d'art ?

**[00:13:30.510] - Georgine Dibua Mbombo**

Ouh là là ! Là où j'ai dit que je ne suis vraiment pas du domaine.

**[00:13:52.430] - Maëlle**

J'ai une sous-question. Peut-être que je peux vous faire réagir à ma sous-question. On associe souvent les mots "neutre" et "universel" au musée d'art. Qu'en pensez-vous ?

**[00:14:16.450] - Georgine Dibua Mbombo**

Neutre ? Non, neutre, pas tant que ça. Parce qu'il y a déjà tout le concept qui est présenté suivant les œuvres. Lorsqu'on parle des courants, les courants dans l'art et ainsi de suite, mélange-t-on tout ? Va-t-on mettre nécessairement sur le même pied d'égalité ou dans la même exposition, disons un Coréen, un Australien aborigène, un Africain, un Sud-américain ou va-t-on plutôt créer des catégories au moment de l'exposition ? Universel, oui, l'art. On peut dire que l'art est universel parce que chacun crée. Chacun crée selon ses idées. Mais c'est au moment de l'exposition, au moment de la présentation dans les musées que les choses prennent quand même une autre coloration. C'est à ce moment-là, au moment où on va présenter, qu'on insistera, surtout lorsque les artistes ne sont pas européens, sur le caractère « exotique », comme ils (les critiques d'art) aiment le faire comprendre, même s'ils ne vont peut-être pas utiliser le mot nécessairement. C'est à ce moment que les artistes eux-mêmes sont confrontés, lorsqu'ils présentent des œuvres, à des remarques comme quoi « Ce n'est pas tellement ... », « Oui, mais il a ... » parce que, s'il est, par exemple, noir, africain, il devrait mettre cette coloration qui fait qu'on puisse dire qu'il est africain.

**[00:17:15.120] - Georgine Dibua Mbombo**

S'il a fait l'Académie des Beaux-Arts et qu'il n'a vécu que dans le concept des normes européennes, on voit mal comment ces gens vont, s'ils ne s'inspirent pas eux-mêmes de leur culture d'origine, comment ils vont présenter les choses ? Je crois que non. Neutres, les musées ne sont pas si neutres que ça, du moins pour ce qu'on voit en Europe.

**[00:18:10.260] - Maëlle**

Je vais partager mon écran. Ici, vous avez la nouvelle définition du musée de l'Office international des musées. Je vous propose de me dire ce que, dans cette définition, vous trouveriez important, de me dire également ce que vous trouvez qui est déjà bien réalisé dans les musées et aussi où il y a une marge de progression à réaliser de la part des musées. On peut peut-être commencer par les choses importantes.

**[00:20:48.970] - Georgine Dibua Mbombo**

Une institution permanente à but non lucratif au service de la société. Attendez, qu'est-ce que je dois dire, moi, maintenant ?

**[00:21:32.960] - Maëlle**

Ce que, dans la définition, vous trouveriez important ou particulièrement important ?

**[00:21:57.800] - Georgine Dibua Mbombo**

Ouvert au public, accessible et inclusif. Encourage la diversité, mais maintenant, avec la participation de diverses communautés. Ça, c'est important. Parce qu'on ne le voit pas trop.

**[00:22:35.460] - Maëlle**

**Oui. Donc, il y a une marge de progression aussi sur cette participation des diverses communautés. C'est encore quelque chose que le musée peut améliorer.**

**[00:22:59.830] - Georgine Dibua Mbombo**

En fait, non. Non, non, non, ce n'est pas à améliorer, c'est "devrait s'engager". [Le musée] devrait s'engager à réaliser cela. Parce qu'on en est encore au stade zéro.

**[00:23:23.840] - Maëlle**

**Est-ce qu'il y a d'autres points que le musée ne fait pas encore et qui, dans cette définition, vous semblent particulièrement intéressants à entamer ?**

**[00:23:55.330] - Georgine Dibua Mbombo**

Ici, je regarde plus particulièrement le Musée royal d'Afrique centrale. Quand on parle « partage de connaissances », en quoi consiste ce partage de connaissances ? Quelle place donne-t-on dans le partage de connaissances ? Parce qu'on a le plus souvent, c'est encore ça, on a ces personnes qui se consacrent à la recherche, qui se présentent comme des scientifiques, mais qui ne considèrent pas tant que ça les autres qui ont la connaissance. Parce que, quand on présente dans les musées des objets et en général le patrimoine matériel et immatériel qui ne vous appartient pas, il faut reconnaître la connaissance de ceux à qui appartient ce matériel-là. Et ce n'est quand même pas le cas. Et même, lorsqu'on a des chercheurs qui ont des connaissances, des chercheurs autochtones ou des lieux d'où provient ce patrimoine matériel et immatériel, on ne prend pas trop en considération non plus leurs connaissances. Ou du moins, ils ne sont pas au même pied d'égalité. Ou lorsqu'on recourt à ces gens, ce qu'ils apportent est juste comme un complément d'information. Un complément d'information, mais pas mis au même pied que le détenteur de la connaissance, qui restera le musée ou les personnes qui travaillent dans ces institutions.

**[00:26:50.430] - Maëlle**

**Est-ce que vous avez d'autres réactions par rapport à cette définition ?**

**[00:27:23.020] - Georgine Dibua Mbombo**

Je ne sais pas. J'ai comme l'impression que c'est immense, cette définition. Parce que s'octroyer le droit de l'interprétation du patrimoine, je trouve que c'est trop. C'est un peu ambitieux. C'est s'octroyer un peu trop de droits.

**[00:28:06.360] - Maëlle**

**C'est presque autocratique de la part des musées ?**

**[00:28:10.060] - Georgine Dibua Mbombo**

Oui, oui, oui, parce que, si on prenait même un artiste moderne, qui se donne le droit d'interpréter vraiment son œuvre ? Si lui n'explique pas, nos interprétations peuvent être à côté de ce qu'il a voulu faire, de ce qu'il propose.

[00:28:43.070] - Maëlle

Oui.

[00:28:49.820] - Georgine Dibua Mbombo

On peut donner des appréciations, mais pas interpréter.

[00:29:03.860] - Maëlle

J'aimerais maintenant aborder avec vous votre identité sociale. Je pense qu'avant ça, ça peut être intéressant que je me situe un peu à vous. Je me définis en tant que femme cisgenre, hétérosexuelle, blanche, avec une conscience de ce qu'implique être blanche et avoir conscience de ma blancheur. Je suis de classe moyenne haute et je souffre d'importants troubles dyslexiques et de l'apprentissage. Je suis d'une culture wallonne liégeoise, très rurale, avec un dialecte wallon. Je connais le dialecte wallon. Petite anecdote sur moi. Mais la société me perçoit plutôt comme une femme lesbienne, sans handicap apparent et en surpoids, voire enceinte. Du coup, voilà ma question. Comment vous définissez-vous, en tant qu'être social sur les différents plans du genre, de la race sociale, de la classe sociale ? Mais voilà, je pose la question. Vous êtes la seule maître, vous décidez de ce que vous voulez me révéler. Donc, il n'y a pas de pression dans cette question. Et la question suivante, ce sera, est-ce que cette manière de vous définir est en décalage avec la perception qu'on a de vous ?

[00:31:30.930] - Georgine Dibua Mbombo

Ok. Bon, ça aussi, ça devient... C'est dans l'air du temps. Disons que c'est dans l'air du temps. Et moi, je suis une personne qui n'est jamais dans l'air du temps. Donc, s'il faut me définir, c'est que je suis une personne qui ne suit jamais la tendance générale. Nous sommes dans une société en questionnement. Une société où apparaissent aussi beaucoup de concepts qu'on peut comprendre ou pas, ça dépend. Soit on a l'esprit ouvert à regarder les choses. Moi, je suis plutôt une personne qui a tendance à observer ce qui se passe. Radicale, non. Mais ce souci aussi, ce souci de devoir se définir dans une société me donne l'impression d'un malaise aussi. Donc, je ne vais pas nécessairement moi me définir, parce que je considère que je n'ai pas à prouver ou à dire ou à montrer aux gens qu'ils doivent me considérer comme telle ou me considérer comme telle. Je vis dans une société, je vis en Europe, oui. Il y a des considérations. Il y a un racisme qui est là. Dois-je me définir comme une personne qui se sent atteinte par le racisme ou pas ? Déjà, je ne réponds même pas à cette question. On voit le racisme qui est là. Je ne dis pas qu'une personne a le droit de me montrer qu'il est raciste, parce que déjà, le racisme, moi aussi, je sais être raciste. Donc on va juste faire la guerre des racistes, s'il le faut. La seule chose que je peux dire, je suis une personne norm... Voilà. Maintenant, on va dire la question va être, c'est quoi une personne normale ? C'est quoi une personne anormale ? Moi, je suis une personne, une créature de Dieu, parce que je crois en Dieu. Le monde a été créé par un être suprême et je suis comme je suis. Me définir, non. J'ai évolué dans une société. Je n'ai pas évolué en Belgique, je n'ai pas évolué nécessairement en Europe. Je me trouve confrontée aux multiples problèmes qu'il y a de vivre en Europe. Je ne suis pas blanche. Donc, le simple fait que je ne sois pas blanche veut dire qu'il y a aussi des compréhensions et des incompréhensions. On fait face à d'autres situations différentes, auxquelles une blanche pourrait ou pas être confrontée. Le statut social, de quel statut social on va parler ? On a vécu ailleurs, on vient ici, on se retrouve confronté à d'autres réalités. On s'adapte. Moi, dans la vie, je suis une personne qui a aussi appris à s'adapter. L'essentiel, c'est

de pouvoir aussi connaître les réalités de la vie et trouver le moyen de vivre en paix, vivre au milieu des différentes situations, vivre avec des personnes qui peuvent être différentes ou pas. Déjà, moi, je ne me suis jamais posé [la question]. Je dis toujours que j'ai mon parcours. Je me base, par exemple, sur mon parcours scolaire. Mon parcours scolaire est : je fais maths, physique, je fais scientifique, maths, physique. Bon, on vous regarde avec des yeux, une femme qui fait scientifique, on ouvre des gros yeux et puis on entend « maths, physique », on ouvre encore des gros yeux en se disant « Mais que fait une femme en maths physique ? » Je suis étonnée d'entendre les gens. Moi, je suis étonnée d'entendre les gens s'étonner que je fasse des études d'ingénieur. Les gens se disent encore : « Mais non, ce n'est pas la place des femmes. » « Pourquoi pas ? » Moi, je dis toujours : « Pourquoi pas ? » Quand une femme va sur la Lune, pourquoi pas ? Pourquoi ce seraient seulement les hommes qui iraient sur la Lune ? Je vis dans un monde où je n'aime pas trop les normes. Je n'aime pas que tout soit bien défini à l'avance. Parce que c'est pour cela que, même ici, dans le domaine de l'art, quand tout est trop bien défini et puis c'est de l'École de ... et de l'École de ..., et puis on se dispute parce que non, son œuvre, ce n'est pas tout à fait ça, parce qu'il a mis une ligne de trop. Oh là là et on fait la guerre pour tout ça. Je peux comprendre la question, mais comme je dis, c'est un peu dans l'air du temps. Un peu dans l'air du temps, et, pour moi, il faudrait dépasser. Il faudrait dépasser parce que quand les gens restent coincés dans certaines définitions, ça crée aussi beaucoup de malaise et d'inconfort.

**[00:39:57.710] - Maëlle**

**Je vais aborder les institutions culturelles en général, donc plus uniquement le musée. Quelles institutions culturelles fréquentez-vous ? Ça peut être tout, théâtre, ça peut être salle de concert. En général, quelles sont les institutions culturelles que vous fréquentez ?**

**[00:40:31.390] - Georgine Dibua Mbombo**

Je peux aller au théâtre, mais je ne vais pas nécessairement toujours au théâtre. Mais j'aime bien, ça dépend. Les salles de concert aussi. Mais bon, je peux dire, en fait, ce qu'on est quand même sortis de deux années de confinement et ça a changé trop d'habitudes. On est encore déboussolé. Moi, je dois dire qu'on est encore déboussolé. Jusqu'ici, les gens, même moi-même, je ne me suis pas encore bien reprise depuis tous ces enfermements qu'on nous a imposés.

**[00:41:47.710] - Maëlle**

**Déjà, sortir, c'est bien, mais sortir quelque part, ce n'est pas encore...**

**[00:41:53.550] - Georgine Dibua Mbombo**

Non, ce n'est pas [facile]. Je ne sais pas. Au moins, il y a une chose qu'ils ont réussie, c'est une sorte de peur. Parce que maintenant, il faut braver à chaque fois. Même si, quelquefois, moi-même, je me le dis, je dis « Ah oui, mais... ». Oui, leur histoire de COVID, ça quand même été une réalité parce qu'on a vu beaucoup de gens qui en sont morts. Il faut faire attention. Et on va passer sa vie à toujours faire attention. On va ou on ne va pas, on se retrouve dans un lieu où aujourd'hui, même quand les gens prennent des transports en commun, ils ont toujours peur. On n'est pas encore revenus à une vie vraiment normale. On essaye de faire des choses, mais bon. Le théâtre, j'aime bien, mais moi, ce que j'aime beaucoup, c'est plus les comiques. Les comiques égaient la vie.

**[00:43:25.400] - Maëlle**

**Je sélectionne un peu mes questions.**

**[00:43:56.050] - Georgine Dibua Mbombo**

OK.

**[00:43:59.630] - Maëlle**

**Est-ce que vous avez déjà pu travailler dans un musée, notamment un musée d'art, par rapport à un sujet un peu plus engagé dans le cadre de Bakushinta ?**

**[00:44:23.960] - Georgine Dibua Mbombo**

Travailler, travailler...

**[00:44:26.240] - Maëlle**

**Ou en collaboration, pas forcément travailler pour le musée.**

**[00:44:29.690] - Georgine Dibua Mbombo**

Oui, il y a eu, je ne sais pas, le BOZAR, comment il est perçu. C'est une institution d'art. Et là, j'ai collaboré à l'expo centenaire. Mais c'était vraiment dans la réflexion de décolonisation de ce qu'on célèbre réellement dans cette institution, dans le cadre du centenaire. Puisque en 2022, ils célébraient le centenaire du début de la construction du musée. Et, en 2030, ce sera le centenaire de l'inauguration du musée. Ils ont voulu marquer le début du centenaire en présentant une expo centenaire. J'ai été associée à collaborer. L'expo était déjà préparée, mais on a rencontré le curateur, avant l'installation, pour discuter aussi des choix et de ce qui allait être dit durant l'expo. Et moi, le BOZAR m'a demandé justement de faire des visites décoloniales de cette expo. C'est un musée qui a présenté énormément de choses. Pendant longtemps, son fonctionnement, c'est que c'étaient des personnes externes qui venaient parfois organiser des événements. Donc, il leur a été difficile de retrouver des traces de ce qui a été fait puisque ce n'est pas répertorié comme tel dans l'enceinte de BOZAR. Et moi, la première question, c'était, lorsqu'on parle "décolonisation", c'était retrouver les traces du Congo dans ce musée. Comment il a été construit ? D'où est venu l'argent qui a permis sa construction ? Quel matériel a été utilisé ? Et puis après, les différentes expositions qui s'y sont déroulées.

**[00:48:07.820] - Maëlle**

**Et ça s'est bien déroulé ? Comment ont été perçues vos visites décoloniales ? Elles se sont plutôt bien passées ?**

**[00:48:22.520] - Georgine Dibua Mbombo**

Oui, les visites décoloniales se sont très bien déroulées parce que c'est une autre façon de présenter le projet. Lui-même, le curateur, n'a pas participé pour voir, pour entendre ce qui se disait. Moi, j'avais la liberté, donc je ne faisais pas toute l'exposition comme les guides du Musée, les guides de BOZAR. J'avais la liberté de choisir ce qui m'intéressait dans cette expo et d'organiser ma visite autour de cela. Ça s'est bien déroulé. Le public a participé. Le public entend aussi autre chose. Et dans ce genre de visite, on permet aux gens d'avoir aussi un autre regard et d'entendre un autre discours.

**[00:49:48.460] - Maëlle**

**Si on faisait appel à vous pour un projet qu'on appelle maintenant inclusif, sous quelles conditions est-ce que vous seriez prête à travailler avec un musée d'art ?**

**[00:50:29.480] - Georgine Dibua Mbombo**

Aujourd'hui, nous, les acteurs décoloniaux, nous insistons, moi, j'insiste sur [la nécessité d'être entendus.] Bakushinta fait un travail de valorisation. Ça veut dire que cela doit être absolument entendu. On accepte, on sait que c'est une institution qui organise. Une personne peut être désignée pour coordonner tout le travail, mais elle doit absolument être à l'écoute et donner leur place aux différentes personnes avec lesquelles elle est appelée à travailler. Inclusif, c'est vraiment permettre à chacun de se retrouver et pas venir nécessairement avec une ligne de conduite bien déterminée. Inclusif, c'est, dès le départ, être malléable pour parvenir à un résultat qui sera réellement présenté comme un travail inclusif. Mais, si on s'est déjà fait une idée de tout ce qui doit être présenté, on n'y parviendra pas.

**[00:52:22.810] - Maëlle**

**Justement, j'ai une toute dernière question. Quels sont pour vous les pièges à absolument éviter dans une démarche d'inclusion de la part des musées d'art ?**

**[00:52:47.820] - Georgine Dibua Mbombo**

Le premier piège, c'est croire qu'on connaît, qu'on connaît les autres. Sans les avoir écoutés, on sait déjà ce qu'il faudrait et ce qu'il ne faudrait pas. Ce n'était pas leur démarche au départ, pour le centenaire de BOZAR. J'avais contacté BOZAR et c'est comme ça que, comme il y avait cet expo centenaire qui se préparait, on m'a associée. Lorsque j'ai posé la question au curateur de savoir s'il s'était penché dans son expo sur la partie qui concerne l'histoire de la construction, des matières, de l'argent, puisque nous sommes à la sortie de la guerre 14-18, il a dit « Ah non ! » Mais c'est aussi quelque chose qui a été important parce qu'il fallait y travailler. Il fallait absolument pouvoir y travailler. Il y avait des choses qui avaient été prévues, mais on ne s'était pas donné la peine d'aller dans les archives pour savoir qui est qui, qui est quoi et ainsi de suite, les noms des personnes qui sont liées à ce musée. Il y a d'abord Horta. Qui est Horta? L'histoire de Horta. Il y a la salle Henri Leboeuf. Qui est Henri Leboeuf ? Ce sont deux noms sur lesquels on ne s'était pas trop penché non plus. Le curateur l'a reconnu. C'est ça aussi être en quelque sorte à l'écoute de ceux qui se préparent, mais se donner aussi la peine. Ne pas venir prendre contact avec les gens en dernier lieu, alors que tout est déjà fait et qu'on commence à dire ...

**[00:55:50.560] - Georgine Dibua Mbombo**

Moi, j'ai été membre du COMRAF (ndlr : Comité de Concertation du Musée Royal de l'Afrique centrale - Associations Africaines) créé le 17 novembre 2004. Celui-ci était composé de 17 membres : 5 issus du musée et 12 issus des associations africaines. Celui-ci avait un rôle purement consultatif et était relié au directeur dans une optique de conseil). On a vu ce qui s'est passé au Musée royal de l'Afrique centrale: « Oui, mais ceci » « Oui, mais cela » parce que la scénographie était déjà faite. « Mais, quand la scénographie se faisait, on vous avait présenté le fameux comité de six. Pourquoi ne pas avoir commencé à ce moment-là ? » Parce qu'après, il y a des mécontentements. Les pièges, c'est [la concertation] dès le départ. Et on constate malheureusement que dans tout ce qui se fait, les gens ne sont pas écoutés. C'est comme si on ne savait pas. C'est comme si on ne savait même pas que des personnes, des

références existent. Parce que ça aussi, c'est une réalité. On se rend compte qu'en fait, on ne connaît pas les autres. On vit avec eux, mais on ne les connaît pas. Et pour faire inclusif, il faut pouvoir s'informer. On ne s'informe pas. On vit dans un petit monde où on ne voit pas ce qui existe en dehors de son petit cercle. Et après, on commence à chercher « Est-ce que vous connaissez ? Est-ce que vous connaissez ? » Et les gens sont étonnés de voir que oui, on ne connaît quand même pas. On lance des politiques, on dit : « Oui, il faut être inclusif », mais ça reste des mots. Pour le moment, ça reste des mots. Et puis rien, pas seulement des mots, c'est qu'il y a aussi, moi je peux dire qu'il y a un refus, presque un refus d'assimiler les autres.

**[00:58:13.430] - Maëlle**

**Moi, j'ai posé toutes mes questions. Je ne sais pas si vous avez des questions, vous, à poser sur l'entretien, son but, le mémoire ou autre chose.**

**[00:58:28.650] - Georgine Dibua Mbombo**

Oui, mais ici, vous avez dit que c'est dans le cadre d'un mémoire que vous allez présenter. Un mémoire de master ?

**[00:58:55.340] - Maëlle**

**Oui, c'est ça. Master en muséologie.**

**[00:59:01.950] - Georgine Dibua Mbombo**

Non, mais ça va. Moi, qu'est-ce que je peux dire ? Je vous souhaite bonne chance pour la suite. J'espère que j'ai pu vous aider avec mes réponses. Oui. J'ai pu quand même vous aider. Je ne suis pas trop dans ce domaine comme je l'ai dit, mais bon, j'ai essayé de faire de mon mieux pour donner des réponses.

**[00:59:53.940] - Maëlle**

**Non, il n'y avait pas de souci, c'était très bien. Et aussi, vous m'avez donné deux contacts, enfin, trois contacts, mais j'avais déjà Wetsi Mpoma.**

**[01:00:11.210] - Georgine Dibua Mbombo**

Oui, Wetsi, essayez. Envoyez-lui toujours un mail et probablement que, dans son emploi du temps, elle pourrait trouver. Mais ce sont des personnes qui sont dans le domaine. Je vais aussi vous donner le nom de la fille d'une artiste. Salomé, sa maman est artiste. Maintenant, c'est voir avec Salomé si sa maman accepterait, si elle peut vous donner les coordonnées de sa maman et comme ça, avec sa maman, vous pouvez élargir les points de vue.

**[01:01:27.160] - Maëlle**

**Oui, ça va. Merci.**

**[01:01:29.600] - Georgine Dibua Mbombo**

Et peut-être qu'elle répondrait plus facilement aux définitions. Moi, je ne suis pas dans les définitions, je ne me définis pas. Je suis une personne libre de mes pensées. J'ai toujours dit « électron libre », donc je change. Électron libre, on n'a pas à me définir et je ne me définis pas.

**[01:01:57.900] - Maëlle**

**On voit les références d'ingénieur. « Électron libre ». Ce n'est pas un historien de l'art qui parlerait d'électron.**

**[01:02:11.820] - Georgine Dibua Mbombo**

Mais peut être que ça va entrer, parce que les artistes, ils s'intéressent... Les artistes ont ça de formidable, c'est de s'intéresser à tellement de choses qu'ils peuvent décortiquer l'électron et le repeindre à leur façon. Mais vous faites aussi, vous êtes artiste déjà vous-même parfois ?

**[01:02:49.980] - Maëlle**

**Non. J'aime l'artisanat, je fais de la broderie, mais c'est tout.**

**[01:02:56.400] - Georgine Dibua Mbombo**

De la broderie ?

**[01:02:58.730] - Maëlle**

**Voilà. Ce n'est pas ce qu'on considère être de l'art, du grand art, les arts majeurs, mais j'aime bien la broderie.**

**[01:03:10.500] - Georgine Dibua Mbombo**

Tiens, je vais retenir. Parce que je prépare un événement, comme je touche à tout, sur l'artisanat au Congo et la maîtrise du tissage des fibres végétales, essentiellement le raphia et tout le travail qui a été fait autour. Et, dans le travail du raphia, il y a la partie broderie. Je ne sais pas si vous connaissez les tapis Kuba, comment on les appelle, ou plus généralement les velours du Kasai. J'ai déjà organisé des événements. Je compte en refaire cette année et je vous inviterai. Je ne sais pas quand. Je ne sais pas à quelle date exactement. Mais c'est toujours dans ce travail de valorisation. Et on parlera, parce que c'est un travail qui a été déjà connu au moment où les Portugais arrivent sur la côte atlantique, du royaume Congo. Et puis, il y a eu une certaine décadence, mais il y avait le royaume Kuba qui continuait et qui continue d'ailleurs jusqu'à aujourd'hui à en fabriquer. Et ça revient même, les tissus, les tissus essentiellement en raphia, mais il y a aussi d'autres fibres végétales qui sont connues et qui sont aussi utilisées.

**[01:05:19.120] - Maëlle**

**Oui, j'avais vu un documentaire sur le travail des tissus avec la fibre végétale aux Antilles. C'était aussi intéressant, mais je dois avouer que c'est quelque chose que j'ai découvert à ce moment-là, parce que je me disais c'est tellement fragile la fibre végétale. Mais pourtant, c'est bête. Mais oui, le coton, c'est aussi une fibre végétale. On n'y pense pas assez souvent.**

**[01:05:52.260] - Georgine Dibua Mbombo**

Le lin, c'est une fibre végétale. Le coton, c'est une fibre végétale. Justement, quand on parle, on a abordé le problème ici. J'ai été invitée au MRAC de nouveau puisque oui, recherche, oui, conservation. Comment ils se sont définis ? Il faudra m'envoyer la définition des musées.

**[01:06:31.090] - Maëlle**

**Oui.**

**[01:06:31.920] - Georgine Dibua Mbombo**

Cette fameuse définition. On se retrouve, ça faisait bizarre, c'était des blancs, des blancs, des blanches, des blancs, des blancs, des blanches, des blancs. On parlait des tissus du Congo. Ils présentaient des tissus qui sont dans les caves du musée, avec des conservateurs, des conservatrices, de mode, de ceci, de cela. Les contacts avec le Congo? Une seule personne, qui n'a pas pu être invitée, qu'on n'a pas fait venir. Eh bien, c'était dans la compréhension européenne de ce sujet. Et puis on se pose 1001 questions sans savoir si les gens qui ont fabriqué cela peuvent être interrogés [comme experts], pas interrogés comme des simples individus qui viennent juste avec les infos, et on se réfère à ce qu'on sait soi-même ici, du décortilage qu'on a fait soi-même. On a regardé, on trouve que peut-être ils ont fait ça de cette façon ou peut être qu'ils ont fait ça de cette façon. De nouveau compliqué. Démarche compliquée dans tout. Et pourtant, ce sont des jeunes conservatrices, mais qui restent toujours dans une compréhension assez étrange.

**[01:08:46.120] - Maëlle**

**Mais on ne nous apprend pas, malheureusement, à aller voir en dehors. Moi, j'ai une expérience de mes études, on ne nous apprend pas à aller voir en dehors de l'Europe, pas du tout. Et du coup, ça ne devient pas un automatisme. Et donc, il faut vraiment après faire un travail conséquent pour se recultiver.**

**[01:09:17.300] - Georgine Dibua Mbombo**

Oui, parce que, dans la définition, on dit « le patrimoine ». Dans les musées, on a un patrimoine qui n'est pas européen, mais comment on veut ne pas aller ailleurs en gardant le patrimoine qui ne vous appartient pas. On ne peut pas se contenter des références européennes sur un patrimoine qui n'est pas d'ici. On reste enfermé avec ce patrimoine et au final, on lui donne des conceptions purement coloniales, puisqu'on se contente de ce qui a été écrit, estimé par ceux qui sont partis et qui définissent sur base de ce qu'eux ont voulu comprendre de la chose. Mais bon, voilà.

**[01:10:29.960] - Maëlle**

**Un tout grand merci. Je ne sais pas si vous souhaitez que l'entretien soit anonymisé.**

**[01:10:42.710] - Georgine Dibua Mbombo**

Moi, non. Ça dépend de vous. Quand vous aurez récolté des informations de plusieurs personnes, comment vous allez faire avec tous ces entretiens ? Vous réunissez tout ? Vous mettez tout sous un angle ou bien c'est individuellement ?

**[01:11:09.580] - Maëlle**

**Déjà, tous les entretiens individuels seront mis dans les annexes de mon mémoire, mais il y aura aussi une analyse. Dans le mémoire, j'analyserai un peu plus ce qui a été dit pour condenser un peu les résultats des entretiens. Mais de toute façon, chaque personne sera représentée, en tout cas dans les annexes, pour être sûre de ne pas avoir de distorsion du discours.**

**[01:11:36.780] - Georgine Dibua Mbombo**

OK.

**[01:11:41.460] - Maëlle**

**Merci beaucoup.**

**[01:11:43.440] - Georgine Dibua Mbombo**

Merci à vous et bonne chance, bonne continuation.

## Annexe 5 : Entretien avec Pélagie Gbaguidi (pseudonyme) le 15 avril 2023

La répondante dont le pseudonyme est Pélagie Gbaguidi est une jeune belge d'origine congolaise. Elle est née dans les années 2000. Au moment de l'interview, elle est en deuxième année de Bachelier pour devenir assistante sociale et est en stage dans un syndicat.

L'entretien s'est déroulé en ligne et la connexion réseau s'est interrompue à plusieurs reprises pendant une ou deux secondes. Ces interruptions sont mentionnées car quelques mots de la transcription de l'entretien ont parfois été déduits du contexte ou des sons qui ont suivi la coupure du réseau.

**[00:07:08.510] - Maëlle**

**Première question, tu n'es pas obligée de répondre, mais ça m'aide. C'est, sans me dévoiler ta date de naissance, durant quelle décennie es-tu née ?**

**[00:07:21.860] - Pélagie Gbaguidi**

Les années 2000.

**[00:07:31.550] - Maëlle**

**Est-ce que tu saurais me dire plus ou moins une estimation du nombre de musées que tu as visités l'année dernière ? Je sais, c'était encore un peu la fin du COVID.**

**[00:07:54.770] - Pélagie Gbaguidi**

Oui, c'était un peu la fin du COVID, donc on va dire 5.

**[00:08:04.010] - Maëlle**

**Et, sur ces cinq, est-ce que tu sais combien étaient des musées d'art ?**

**[00:08:14.580] - Pélagie Gbaguidi**

Peut-être deux ou trois.

**[00:08:20.900] - Maëlle**

**Maintenant on va passer à la première partie de l'entretien. On va plonger dans le vif du sujet.**

**[00:08:30.820] - Pélagie Gbaguidi**

Oui.

**[00:08:31.870] - Maëlle**

**Donc ma première question, ce sera : « Comment est-ce que tu perçois l'institution musée et en particulier le musée d'art ? »**

**[00:08:45.200] - Pélagie Gbaguidi**

L'art, je trouve, c'est toujours très intéressant. On apprend beaucoup de choses. Moi je sais que le musée, c'est vraiment un endroit que j'aime parce qu'on a vraiment beaucoup de

choses et faut dire qu'il y a des musées qui sont bien faits et on est parfois sous le choc de la beauté de l'art. En général j'aime bien, je trouve que c'est toujours intéressant et on ne ressort jamais sans avoir appris quelque chose. C'est toujours bien de voir de l'art. Je trouve que l'art, ça évolue de génération en génération, que ce soit ce qui a été fait avant et ce qui se fait maintenant. Il y a quand même, on va dire, des différences, mais, du coup, c'est bien de pouvoir voir cette évolution-là, de comment on en est arrivé à cet art-là, aux années nonante par exemple, et les années 2000, et ainsi de suite. Et c'est bien de voir l'évolution et la tournure que ça prend.

**[00:10:02.090] - Maëlle**

**Une petite question. C'est un peu une sous-question. Selon toi, quel est le rôle social du musée d'art dans la société à l'heure actuelle ?**

**[00:10:23.100] - Pélagie Gbaguidi**

Le rôle, moi je pense c'est pour éduquer les gens. Je pense que ça reflète aussi notre génération, notre société, comment, dans les années nonante, c'était perçu. Il y a des choses qui, à cette époque-là, étaient tolérées et qu'on trouvait beau, que maintenant on trouve pas forcément beau. Je pense que c'est plus pour refléter la société, voir un peu la vision de personnes de cette génération-là. Et le rôle social, en gros, oui, c'est plus, pour moi, éduquer les personnes et pouvoir aussi rassembler aussi bien des personnes de 80 ans, comme une jeune fille de 17 ans, car c'est vraiment quelque chose qui rapproche aussi des personnes.

**[00:11:21.490] - Maëlle**

**C'est un peu technique, mais comment est-ce que tu définirais les publics des musées d'art en Belgique ? Même peut-être au niveau de leur diversité et tout ça.**

**[00:11:36.970] - Pélagie Gbaguidi**

Mais on retrouve généralement toujours le même type de personnes et je pense aussi des personnes un peu plus âgées. Je crois pas que la génération actuelle s'intéresse encore à l'art et il y en a vraiment beaucoup moins. On voit vraiment l'écart d'âge et on voit que ce sont des personnes plus âgées, de peau blanche, on ne va pas se mentir. Et on ne retrouve pas vraiment la société actuelle qui est mixte. Il y a un type de personnes qui y va et c'est tout le temps les mêmes. Donc nous autres, en tant que jeunes ou femmes noires, femmes déjà pour commencer, les femmes noires encore, on se retrouve un peu en minorité et là je pense que ce n'est pas quelque chose qui nous attire, qui attire les jeunes en général et après on est toujours un peu sous-représentées.

**[00:12:44.650] - Maëlle**

**Je sélectionne un peu mes questions.**

**[00:12:47.040] - Pélagie Gbaguidi**

Il n'y a pas de souci.

**[00:12:49.060] - Maëlle**

Je vais quand même te poser cette question-ci, même si elle est un peu technique, mais tu me réponds librement et si tu n'as pas d'idée, tu me le dis. Donc si tu devais porter un regard critique sur la façon dont on présente les expositions, souvent dans les musées d'art, donc par exemple montrer avec la chronologie, les courants de peinture et la géographie, qu'est-ce que tu en dirais ?

**[00:13:33.330] - Pélagie Gbaguidi**

Je vais peut-être répondre de manière générale. Je trouve qu'en général, l'Histoire n'est racontée que d'une seule façon. Il y a des peuples qui n'ont pas eu cette opportunité-là de raconter leur propre histoire et donc c'est raconté aux vues de l'homme blanc en général. Et on se retrouve pas forcément dans ce qui est et ce qui a été dit. Je suis d'origine congolaise et je m'intéresse quand même beaucoup à tout ce qui touche mes origines. Et je vis avec mes grands-parents qui eux sont vraiment fort impliqués. Et, des fois, ça m'est déjà arrivé. En Belgique, on trouve vraiment beaucoup de liens avec le Congo et y a des musées spécialement pour ça. Et, des fois, on trouve des œuvres et on lit ce qui est écrit. Et après on papote, j'en parle souvent avec mes grands-parents et ils me disent: « Ah non, ça s'est pas passé vraiment comme ça. » Il y a des choses qui, pour moi, n'ont pas été bien racontées ou alors c'est peut-être comme ça les arrangeait.

**[00:14:53.780] - Maëlle**

Je vais continuer dans ta réflexion et te poser des questions. Est-ce que tu penses qu'il y a aussi un manque de recherche, d'apprendre la culture de l'autre et qu'il y a vraiment eu juste le fait que, voilà, on a plaqué des choses sur les œuvres ?

**[00:15:19.170] - Pélagie Gbaguidi**

Ben oui. Je pense que ça, c'est une possibilité à ce qu'on a vu et ce qu'on a entendu. Il y en a qui n'ont pas forcément fait des grandes recherches, ont juste entendu que oui, là-bas, ça se passe comme ça. Ce peuple-là se comporte de telle manière et ils vont faire quelque chose qui, selon eux, représente la population alors que ça ne l'est pas du tout. Oui, je pense, concernant certaines populations il y a des choses où il n'y a pas eu de grosses recherches. Ils se sont limités à ce qu'ils ont entendu. Là, je prends l'exemple du Congo. Il y en a qui n'ont jamais mis les pieds au Congo mais ont décidé de faire des œuvres ou de raconter, même dans les livres d'histoire, alors qu'ils ont jamais mis les pieds. Il n'y a pas eu, on va dire, une expérience personnelle. Et c'est normal que, quand on n'y a pas été, il peut y avoir des erreurs. Je généralise pas du tout. Il y en a où il y a des grosses recherches et qu'on voit que ça a été bien fait, d'autres où on voit qu'on n'a pas cherché très loin.

**[00:16:37.950] - Maëlle**

Alors ça c'est encore une question un peu complexe. Quel terme, concept ou valeur, aussi bien positif que négatif, est-ce que tu associes au musée d'art ? Je sais que c'est super difficile à chaud de répondre à tout ça.

**[00:17:06.850] - Pélagie Gbaguidi**

C'est un terme je dois choisir qui s'associe ?

**[00:17:09.460] - Maëlle**

**Euh non, non. Tu peux choisir même plusieurs termes combinés. Tout ce que le musée d'art t'évoque.**

**[00:17:18.150] - Pélagie Gbaguidi**

Un musée d'art: la créativité, la culture, la mixité aussi quand même et le talent. Il y en a, ils sont très talentueux. Ils font des choses très très belles. Et c'est de la richesse aussi je pense. Et l'apprentissage. Du coup, en étant là-bas, on apprend quand même beaucoup de choses. Et là, je pense qu'on est bon.

**[00:18:23.530] - Maëlle**

**Oui, oui, c'est bien. On associe souvent au musée d'art les termes de neutre et universel. Qu'est-ce que tu en penses ?**

**[00:18:39.140] - Pélagie Gbaguidi**

Universel? Oui, ça touche vraiment, ça touche de tout. Beaucoup de populations, beaucoup de peuples peuvent s'y retrouver. Neutre ? Oui et non. Je reste quand même mitigée. Y en a où, t'y vas, tu vois que l'histoire a été racontée de manière neutre, où il n'y a pas une partie qui a été avantagée. Il y en a d'autres où on voit pas trop la neutralité dans comment c'est dit, comment c'est exposé. Donc, pour neutre, je pense que je suis quand même assez mitigée, mais universel, je suis d'accord.

**[00:19:26.780] - Maëlle**

**OK. Maintenant je vais partager mon écran et, sur mon écran, tu verras, c'est la nouvelle définition du musée. Donc je vais peut-être lire avec toi la définition.**

**[00:20:54.400] - Pélagie Gbaguidi**

Oui.

**[00:20:56.590] - Maëlle**

« Un musée est une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Ouvert au public, accessible, inclusif, il encourage la diversité et la durabilité. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, avec la participation de diverses communautés. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. » J'aimerais voir avec toi, avec cette définition et sur base de ce que tu as pu voir dans les musées que tu as déjà visités, tout d'abord ce que tu considères comme important dans cette définition, les éléments que tu voudrais mettre particulièrement en avant.

**[00:22:08.260] - Pélagie Gbaguidi**

Il encourage la diversité et la durabilité.

**[00:22:10.810] - Maëlle**

OK.

**[00:22:14.230] - Pélagie Gbaguidi**

La partie « accessible et inclusif », qui encourage la diversité.

**[00:22:21.960] - Maëlle**

**Est-ce qu'il y a d'autres éléments que tu considères comme importants?**

**[00:22:26.020] - Pélagie Gbaguidi**

J'ai bien aimé le « avec la participation de diverses communautés » et « Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances ». Surtout « de partage de connaissances », qui me semble très important.

**[00:22:57.540] - Maëlle**

**Pour aller un peu plus loin, ce « partage de connaissances », comment est-ce que tu le comprends ?**

**[00:23:09.720] - Pélagie Gbaguidi**

Je vais donner un exemple où il se pourrait que j'aille au musée avec des copines à moi et, là, on découvre, on apprend beaucoup de choses et après, comme ça a été dit, on peut réfléchir de ce qu'on a vu dans ce musée-là et moi, je pourrais aller expliquer ce que j'ai vu à des personnes qui ne sont peut-être pas branchées musées ou qui n'ont pas l'opportunité d'y aller. Je pourrais en parler. Je sais que j'en parle souvent. J'ai quand même beaucoup de petits dans ma famille et j'essaie toujours d'en parler à mes petits cousins, à mes petits frères et sœurs. J'e leur raconte beaucoup de choses, c'est comme ça que j'interprète le partage de connaissances.

**[00:24:03.720] - Maëlle**

OK.

**[00:24:03.760] - Pélagie Gbaguidi**

Et même on pourrait échanger et partager des connaissances avec une personne qu'on a rencontré dans le musée, qui pourrait m'apprendre quelque chose sur les œuvres que j'observe.

**[00:24:19.940] - Maëlle**

**Oui, OK. Maintenant, autre petite question sur cette définition: est-ce que tu saurais me dire ce que toi, tu trouves qui est déjà bien fait dans les musées. Dans cette définition, qu'est-ce que tu penses que les musées font déjà très bien ?**

**[00:24:46.730] - Pélagie Gbaguidi**

Encourage la diversité et la durabilité. Je trouve que c'est ouvert à tout le monde. J'ai jamais eu de refus dans un musée parce que j'étais noire ou une femme. Je trouve que, de ce côté-

là, c'est vraiment assez ouvert à tout le monde. Et ce qui est bien aussi, c'est que la plupart des musées sont très accessibles pour les jeunes étudiants de moins de 26 ans. Pour nous autres qui n'avons pas encore les moyens de pouvoir s'offrir un musée chaque week-end par exemple, si on sait que c'est la moitié du prix ou même que c'est gratuit, c'est chouette. Ce qui est bien fait aussi : la participation de diverses communautés. Ils pourraient toujours mieux faire et peut-être demander l'accord de cette population parce qu'il y a des musées qui volent des objets, qui ont des objets volés, qu'ils n'ont toujours pas rendus à ces peuples. Je pense que, en général, on va dire qu'il y a quand même une collaboration avec d'autres communautés. Pour ça, on pourrait toujours mieux faire, mais je trouve que c'est déjà assez bien.

**[00:26:09.460] - Maëlle**

**Alors je vais mettre peut-être ça dans « marge de progression », qui était le point suivant.**

**[00:26:15.310] - Pélagie Gbaguidi**

Oui. En fait, je vais déjà trop loin.

**[00:26:18.700] - Maëlle**

**Non, c'est parfait.**

**[00:26:20.290] - Pélagie Gbaguidi**

« Expériences variées d'éducation », ça, ça c'est très bien. Vraiment. On apprend beaucoup de choses et des choses très variées. Et ça, je trouve que c'est bien.

**[00:26:35.290] - Maëlle**

**Est-ce que tu vois d'autres choses dans la marge de progression ? Ou peut-être même des choses qui régressent ? Que tu trouves que les musées ne font pas du tout.**

**[00:26:45.700] - Pélagie Gbaguidi**

Il n'y a plus trop de recherche, je pense. Et la conservation. Certaines œuvres ne sont pas toujours très bien. Tout est archaïque et pas très bien conservé. On ne se sent pas très à l'aise et je sais pas comment ils pourraient mieux faire. Mais s'il y a moyen de le faire, pourquoi pas mieux les conserver et continuer la recherche ? Parce que l'art, ça ne va jamais mourir. Pour la génération qui va arriver, ça reste. Il faut approfondir les recherches.

**[00:27:40.760] - Maëlle**

**Super. Maintenant, on va passer à un volet un peu plus social sur ton identité sociale et, avant qu'on aborde ton identité sociale, je trouve que pour te mettre plus à l'aise, c'est peut-être intéressant que moi, je me définisse aussi à toi. Donc moi, je suis une femme cisgenre, hétérosexuelle, blanche et consciente que ça implique, surtout en Belgique, certains privilèges. Et consciente que j'ai encore une certaine blanchité à déconstruire. Je suis de classe moyenne haute. J'ai de grands troubles de dyslexie et troubles d'apprentissage et j'ai baigné toute ma vie dans une culture wallonne liégeoise. Donc je parle le wallon, petite particularité. Mais la société, elle ne me perçoit pas comme ça. Souvent, elle me perçoit**

comme une femme lesbienne, sans handicap apparent, en surpoids ou enceinte. Et donc du coup, ma question, ce serait comment toi, tu te définis en tant qu'être social ? Moi j'ai abordé plusieurs éléments, mais toi, tu me dis tout ce que tu es à l'aise de me révéler, tu n'as aucune obligation de me révéler quoi que ce soit. Et peut-être après la manière dont tu es perçue par la société.

**[00:29:39.110] - Pélagie Gbaguidi**

Du coup, je m'appelle Pélagie Gbaguidi. Je suis une jeune fille issue d'une migration. Je suis d'origine congolaise. Mes deux parents sont congolais. Et je suis une femme hétérosexuelle. Voilà, c'est comme ça que je me définis. Et comment les autres, la société, me voient? Comme une femme noire qui, comme toutes les autres, qui pour la plupart viennent en Belgique pour voler ce qu'il y a à voler. Et voilà. Je pense qu'on me voit juste comme une femme noire. On ne voit pas Pélagie comme femme, tout simplement. Oui, c'est ma couleur de peau qui interpelle plus les personnes qu'autre chose. Et je parle français, lingala, la langue maternelle de l'endroit d'où je viens. Et je parle quand même très bien l'anglais.

**[00:30:58.440] - Maëlle**

C'est génial ça, ça doit t'aider pour apprendre les langues, d'en connaître déjà plusieurs.

**[00:31:06.090] - Pélagie Gbaguidi**

Oui, c'est ça.

**[00:31:08.820] - Maëlle**

J'ai une amie qui parle aussi lingala, elle dit qu'elle l'a appris en Belgique avec ses parents et que son niveau est basique.

**[00:31:29.880] - Pélagie Gbaguidi**

En lingala, j'arrive à tout comprendre. Après, quand il faut vraiment parler, on va dire que je parle un lingala francisé, deux ou trois mots en lingala, un mot en français, parce qu'il y a des mots que je ne sais pas trop comment traduire. Et là maintenant, je fais quand même un peu plus d'efforts parce que je sais qu'avant on se moquait un peu de mon accent, c'est l'accent d'une belge qui parle lingala. Ben je sais que, dans ma famille, pour eux, il n'y a rien de mal mais ça t'enferme un peu si tu n'y arrives pas. Maintenant je me dis que c'est pas grave, si j'ai un accent, tant que vous me comprenez, c'est comme ça. Je n'y peux rien.

**[00:32:17.580] - Maëlle**

Ce ne sera jamais pire qu'un français qui essaye de parler anglais.

**[00:32:21.900] - Pélagie Gbaguidi**

Avec l'accent bien français (rires).

**[00:32:26.740] - Maëlle**

**Du coup, cette perception péjorative des femmes noires que tu observes, est-ce que ça affecte la manière dont tu vis ta vie culturelle, dont tu peux aller par exemple dans les musées, mais aussi dans les cinémas, dans toutes les autres institutions culturelles ?**

**[00:32:54.420] - Pélagie Gbaguidi**

J'ai l'impression que, à chaque fois que je me retrouve dans un endroit qui est majoritairement blanc, ça se voit dans le regard des gens. On va dire que j'ai vraiment connu ça un peu toute ma vie, hein. J'ai toujours été la seule noire de sa classe, la seule noire de mon groupe d'amis. J'ai toujours été l'exception. En secondaires, je faisais du latin-langues. Du coup, c'est quelque chose que les noirs ne font pas « normalement ». On ne s'attend pas à voir une noire faire ça, ni exceller. Parce que j'ai toujours été bonne élève. Et on ne s'attend à voir une noire assidue dans ses cours, qui réussit assez bien. J'ai toujours eu l'impression de déranger un petit peu. Les gens se demandent : « Mais qu'est-ce que tu fais là ? » A chaque fois, tous les regards sont un peu rivés sur toi et, des fois, tu es là : « J'ai le droit. » Enfin je veux dire. Oui, des endroits où on ne nous attend pas, on va dire. Mais j'y suis parce que, si une personne blanche de mon âge a le droit d'y aller, moi aussi, enfin. Je ne suis pas censée avoir des endroits où on m'attend et d'autres moins. Voilà, je peux vivre et je suis jeune et voilà. Mais je sais qu'il a quand même des endroits où on n'a pas forcément envie de voir des femmes noires et dans lesquels je me retrouve. Et ça se voit directement que les gens se demandent un peu : « Qu'est-ce qu'elle fout là ? Est-ce qu'elle comprend ? » Parce que j'ai eu à faire face plusieurs fois à des gens qui me demandaient : « Mais est-ce que vous comprenez le français ? » « Ben oui, ne vous inquiétez pas. Je comprends très bien ce qu'on dit. »

**[00:35:09.390] - Maëlle**

**Oui, il y a toujours cette supposition que tu n'es pas d'ici.**

**[00:35:12.490] - Pélagie Gbaguidi**

Oui, c'est ça, peut-être juste par ton apparence, les gens se permettent de faire des remarques ou même d'avoir un avis tout simplement sur toi alors qu'ils ne te connaissent même pas.

**[00:35:23.990] - Maëlle**

**Alors que moi, je pourrais très bien être allemande, ne pas comprendre le français et on me le demandera jamais.**

**[00:35:27.800] - Pélagie Gbaguidi**

Oui, et même, que je comprenne le français ou pas, ça, ça ne fait pas de moi une personne bête ou quoi, ça ne change rien.

**[00:35:57.080] - Maëlle**

**Je voulais savoir s'il y a des sujets de société qui te tiennent à cœur, dans lesquels tu t'engages, peut-être en tant que militante ou qui t'intéressent, ou pour lesquels tu te documentes ?**

**[00:36:20.230] - Pélagie Gbaguidi**

Bah le racisme déjà. Je me bats vraiment constamment. Ça, c'est depuis petite. J'ai vécu ça très tôt et donc j'ai toujours voulu me battre pour ça. Mais ce n'est pas toujours bien perçu au regard des autres. Je vais donner un exemple de moi, en secondaires, qui avais toujours un mot à dire quand il fallait débattre. Je sais qu'à mon cours d'histoire, on avait des heures où on pouvait un peu débattre sur quelques sujets. A chaque fois, quand j'essayais de donner mon avis, on me disait : « Mais calme-toi, ne m'agresse pas », alors qu'en vrai, je n'essayais pas d'être agressive. Il y a ce préjugé-là de la femme noire toujours en colère qui agresse tout le monde, alors qu'en vrai j'essayais de parler correctement. Peut-être le ton montait. C'est un débat, mais c'est pas pour autant que j'agresse la personne qui est en face de moi.

**[00:37:19.320] - Pélagie Gbaguidi**

Mais moi c'est quelque chose qui m'a toujours tenu à cœur et pour lequel je me bats et je pense que je me battrai toute ma vie parce que, pour moi, encore moins en 2023, il y a des choses qui ne devraient pas se passer. Je suis toujours choquée. Une personne blanche ne vaut pas mieux qu'une personne noire, arabe ou autre. On est en 2023. Le vivre ensemble n'est pas toujours, n'est pas encore mis en pratique chez certaines personnes qui se considèrent supérieures sous prétexte qu'elles sont blanches. Donc oui, c'est des sujets et le sujet des femmes aussi parce que ça, encore une fois, non seulement je suis une femme, je suis une femme noire, donc un peu en bas de l'échelle de la société. Il y a une hiérarchie qui se met quand tu es une femme. Tu es déjà un peu en bas, et quand tu es une femme noire, qui plus est. Heureusement, je ne le suis pas, mais si j'étais une femme noire musulmane, je serais tout en bas de l'échelle. Donc oui, je m'intéresse à la question des femmes et de l'égalité des sexes, je ne veux pas être supérieure à un homme, je veux juste qu'on ait les mêmes droits et ça me semble correct. C'est quand même grave de devoir encore demander ça en 2023 et se battre pour nos droits.

**[00:40:08.480] - Maëlle**

**On va continuer un peu dans la manière dont ta personnalité interagit avec le monde culturel. Tu t'es développée en Belgique, avec une culture issue du Congo. Je voulais savoir comment interagissaient ces deux cultures entre elles. Est-ce que tu dois peut-être cacher certaines parties ou est-ce que tu as l'opportunité de vivre tes deux cultures complètement ?**

**[00:41:06.790] - Pélagie Gbaguidi**

Plus jeune, je n'arrivais pas à m'affirmer et j'essayais de me fondre dans la masse, j'essayais de cacher certaines choses de ma culture du côté du Congo. Je taisais des choses pour ne pas choquer. Mais, maintenant, non, j'ai grandi et je m'affirme un peu plus en tant que personne, en tant que femme et je me dis : « En soi, c'est très bien, je suis très contente d'avoir grandi dans les deux cultures et ça fait la personne que je suis aujourd'hui et j'ai pas honte. » Allez, si je vais au Congo et qu'il y a quelque chose qui me choque parce qu'en Belgique on ne fait pas ça, je n'ai pas honte de le dire et même ici, si je fais quelque chose qui est dans ma culture congolaise. Je sais que peut-être ce n'est rien, mais je vais donner l'exemple de mes cheveux, de l'afro. Plus jeune, jamais de la vie je n'aurais porté mon afro à l'école. Vraiment jamais je n'aurais fait ça. Et maintenant, je n'hésite pas. Si je défais les tresses, que j'ai envie de garder mes cheveux comme ça, je le fais sans aucun souci, même si je sais qu'actuellement, j'ai encore des petites remarques. Mais, limite, je remets ces personnes-là à leur place et je leur dis. Parce

que j'ai encore des remarques du genre : « Mais tu ne t'es pas coiffée ce matin ? » « Ah ben si, figure-toi, j'ai peut-être pris 1 h juste avant de venir. Donc si, si, c'est coiffé. » Il y a des choses qu'avant, j'assumais moins, mais maintenant, je trouve que c'est une richesse de pouvoir avoir deux cultures comme ça. Parce que, pour moi, je pense que c'est tout aussi bien de trouver le juste milieu. Et moi, je pense que je l'ai quand même très bien trouvé. Et il y a des choses de ma culture congolaise auxquelles je n'adhère pas du tout parce que, pour moi, dans ma culture, en étant belge, c'est des choses que je ne fais pas parce qu'elles sont en contradiction avec d'autres choses que je trouve plus importantes à faire. Mais oui, je suis quand même contente parce que j'ai su trouver le juste milieu des deux et je suis très bien dans les deux cultures. C'est plus de la richesse qu'autre chose.

**[00:44:00.450] - Maëlle**

**Je voulais connaître aussi toutes les institutions culturelles que tu fréquentais en dehors des musées (salles de concert, théâtres, cinémas ...).**

**[00:44:22.770] - Pélagie Gbaguidi**

Je vais souvent au cinéma. Là, il n'y a pas de souci. Mais je vais au théâtre aussi. Et là, il y a pas ou peu de personnes noires. Donc c'est pas non plus un endroit où tu t'attends à voir des noirs. Qu'est-ce que je fais d'autre ? Bon à la piscine, maintenant je pense qu'il y a quand même beaucoup plus de noirs à la piscine et tant mieux si ça avance. J'y vais quand même depuis que je suis petite. Et c'est un endroit où, avant, j'étais souvent la seule noire.

**[00:45:29.420] - Maëlle**

**Est-ce que tu as déjà eu du stress justement à aller dans une institution culturelle ? Par exemple, est-ce qu'il y a des institutions culturelles où tu ne vas pas du tout parce que tu as peur d'y aller ?**

**[00:45:48.160] - Pélagie Gbaguidi**

Non, pas du tout. Le théâtre, je n'y vais que depuis quatre ans. C'était la période où je commençais à essayer de créer ma propre identité et à plus m'affirmer et je sais qu'avant, je stressais parce que je me disais : « C'est un endroit majoritairement blanc et je n'ai pas envie de gêner ou je ne sais pas. » Je sais que j'avais peur et pour plusieurs raisons. C'est assez vaste mais j'avais quand même peur d'y aller. Une fois que j'ai mis les pieds dedans, je me suis dit: « Il n'y avait pas de quoi avoir peur. Personne ne t'a tuée, tu es ressortie vivante. Ça va, tu peux y aller maintenant. » Mais juste avant, c'est que j'étais quand même stressé et même ça rigole un peu quand tu dis à des personnes noires: « Je vais au théâtre. » « Mais tu vas faire quoi ? »

**[00:47:00.130] - Maëlle**

**Donc, au début, tu avais de petites appréhensions, mais maintenant c'est fini.**

**[00:47:03.940] - Pélagie Gbaguidi**

Mais maintenant j'y vais assez régulièrement.

**[00:47:10.330] - Maëlle**

**On va revenir au musée. Est-ce que tu sais m'expliquer ce que tu ressens quand tu es dans un musée ?**

**[00:47:30.040] - Pélagie Gbaguidi**

Déjà, je ne suis jamais les plans des musées. Une fois que je suis dedans, comme une petite fille, je suis émerveillée. J'y vais, comme le vent me mène. Je suis pas là à lire le plan et à me dire que je dois commencer par ça. J'y vais vraiment au feeling et je commence par les œuvres qui m'attirent le plus. Je n'ai pas de plan. Non, j'y vais vraiment comme j'ai envie de faire et je peux rester 30 minutes, comme je peux rester 1 h 30 - 2 h parce qu'il y a des choses que je trouve vraiment très enrichissantes et intéressantes. Et maintenant où je vais peut-être moins accrocher bon, je ne le sens pas, je repars. Mais oui, je me sens vraiment cool. À chaque fois, je me sens comme une petite fille, je suis en mode : « Oh c'est trop beau, ça! » Ou il y en a c'est un peu triste, tu essaies de lire l'histoire et il y a des choses qui te touchent vraiment. Mais voilà, une fois que je suis dans le musée, moi, on m'a perdue, quoi.

**[00:48:38.110] - Maëlle**

**Tu te laisses vraiment guider par tes sentiments.**

**[00:48:40.260] - Pélagie Gbaguidi**

Oui, c'est ça. Mais je ne dis pas que oui, il y a des gens qui suivent [le plan – problème de réseau]. Je ne les prends d'ailleurs même pas, moi, les petites cartes. Ça fait un peu la meuf qui s'y connaît pas trop. Mais non, je préfère plus découvrir par moi-même comme ça.

**[00:49:15.700] - Maëlle**

**Sur le plan de la diversité et de l'inclusion, quels sont les éléments que tu aimes voir dans les musées ? Ou alors que tu détestes voir? Des choses qui te mettent mal à l'aise, ou alors où tu te dis : « Ah mais ça, c'est génial ! »**

**[00:49:34.060] - Pélagie Gbaguidi**

Pas mal à l'aise, mais qui me fait mal, on va dire, c'est tout ce qui est lié à l'esclavage, à la colonisation. C'est des choses sur lesquelles je peux vraiment pleurer. Je n'ai pas honte de le dire. Non, je n'ai pas un malaise vis-à-vis des œuvres, c'est plus de la peine. Après c'est l'Histoire, on ne peut pas changer, c'est ce qui a été fait, mais je ressens quand même cette peine-là et ces douleurs comme si c'était moi ou mes proches qui auraient pu subir ça. Ce qui me plaît, c'est quand je vois des œuvres des femmes [problème de réseau], encore plus quand c'est des femmes noires super bien représentées, sans rentrer dans les clichés, aussi quand on peut voir plusieurs cultures, on peut voir des œuvres asiatiques, de l'Amérique, de l'Afrique, un peu partout dans le monde. Ça, je trouve ça chouette de pouvoir un peu tout rassembler. Et voilà, c'est ce qui fait la population actuelle. Il y a beaucoup plus de mixité et tout le monde se mélange un peu et je suis contente de retrouver ça à chaque fois, même si, quand je vois des femmes noires bien représentées, ça me fait quand même plaisir, je suis fière un petit peu. « Ah, c'est chouette de voir ça. »

**[00:51:15.260] - Maëlle**

Je fais un petit *trigger warning* parce que c'est une question qui peut être un peu violente, mais c'est justement pour évaluer si tu penses ou pas qu'il y a du racisme systémique. Et donc voilà, je préfère prévenir. Euh, si tu postulais dans un musée d'art avec, - je sais que tu n'es pas dans ces études-là -, mais imaginons à un poste qui est au niveau de tes études, donc vraiment pour un poste lié à ce que tu as étudié, est-ce que tu penses que ta couleur de peau aurait un impact sur le fait qu'on accepte ou pas ta candidature ?

**[00:52:02.680] - Pélagie Gbaguidi**

Ma couleur de peau. Malgré moi, à chaque fois que tu postules quelque part, tu as toujours cette crainte-là. Avant, même, je ne mettais pas de photo. Maintenant, je me suis rendu compte que c'est très bête parce qu'il y a mon nom de famille qui n'est pas très belge. On le voit bien (rires). C'est pour ça que je me suis dit: « Autant mettre ma photo. » Ils savent très bien que je ne suis pas belge, « pure belge ». Du coup, maintenant j'ose mettre ma photo. Mais oui, je vais peut-être postuler mais j'aurais peut-être moins mes chances que [problème de réseau] si j'étais blanche. S'il faut évaluer, je ne serai peut-être pas première. Mais oui, c'est triste de pouvoir toujours se demander s'il y a une discrimination. Je ne vois pas en quoi c'est dérangeant, en quoi je serais moins compétente qu'une personne qui a fait les mêmes études que moi, qui est juste de couleur de peau blanche. Oui, je pense que ça jouerait quand même beaucoup. Ou on va peut-être te donner ... (perte de son) ... un métier moins bien qu'une personne qui a fait les mêmes études que toi et qui est blanche. Je trouve que la couleur de peau, elle joue toujours malheureusement en 2023.

**[00:53:37.140] - Maëlle**

**Oui, c'est encore quelque chose qui est perceptible pour toi. Vraiment ?**

**[00:53:42.870] - Pélagie Gbaguidi**

Oui, moi, je pense actuellement, on va pas se mentir, ça l'est encore. J'ose croire qu'il y a des personnes qui maintenant sont quand même très bien informées et qui évitent cela. Mais on va dire que, dans 90 % des cas, c'est encore d'actualité. On va encore se battre contre ça, malheureusement.

**[00:54:03.870] - Maëlle**

**Et est-ce que le fait d'être une femme, ça joue aussi ?**

**[00:54:10.350] - Pélagie Gbaguidi**

Ça joue beaucoup. Ça joue beaucoup parce que les femmes ... Je vais peut-être être prise, mais à mi-temps parce qu'ils disent: « A tout moment, elles tombent enceintes, à tout moment ... » Je veux dire, une femme est toujours lésée à côté d'un homme dans le milieu du travail. Ça, malheureusement, c'est encore là. Ils vont préférer engager un homme qui ne va pas prendre trois mois de congé maternité qu'une femme qui, à tout moment, tombe enceinte. Voilà, on est toujours un peu mises de côté, moins considérées. Si c'était un homme qui postulait pour ce poste-là, ça marcherait très bien. Ils ne vont jamais se poser des questions en disant : « Et s'il prend des congés ? » Non. Et si c'est une femme, d'office, il y a la question alors que c'est totalement normal. Il y a la question de congés qui se pose et, normalement, les hommes eux aussi doivent prendre des congés de paternité. Sauf que

maintenant, la plupart des hommes ne le prennent pas, mais une femme est un peu obligée en fait, pas tous les trois mois ou je ne sais plus combien de temps, mais tu es obligée de prendre ces congés-là et tu n'y peux rien. Mais oui, ce sera un contrat peut-être moins bien qu'un homme.

**[00:55:37.560] - Maëlle**

**Alors, on va continuer un peu dans cette situation. Si tu es engagée dans un musée pour faire un projet inclusif, peut-être par exemple justement sur un sujet qui t'engage, donc peut-être féministe ou féministe intersectionnel, quelles seraient les conditions pour que tu acceptes de travailler avec le musée ? Qu'est-ce qui pour toi serait vraiment important que le musée mette en place pour que tu sois bien dans la manière de travailler ?**

**[00:56:20.500] - Pélagie Gbaguidi**

Pas de stigmatisation. Je ne veux pas qu'il y ait des remarques parce que je suis une femmes, des remarques sexistes. Je me battrais pour ça dans l'équipe. Je mérite d'être respectée au même titre qu'un homme, donc je mettrai peut-être ça en place. Vraiment, je me battrais sur tout ce qui est remarques sexistes ou haine, ou même, dans mon cas, racistes. Parce que il y a des blagues, c'est limite, entre collègues ... avant de dire : « C'est une blague. » Il y a des choses qui, je suis désolée, ne sont pas drôles. Je ne rigole pas avec ça. Et c'est plus au sein de l'équipe ou au sein du musée ?

**[00:57:13.670] - Maëlle**

**C'est par exemple toi, ce serait si c'était en tant que assistante sociale, ça pourrait être intéressant de diversifier l'équipe. Imaginons vraiment quelque chose qui serait adapté à ce que toi tu as fait donc comme études.**

**[00:57:33.680] - Pélagie Gbaguidi**

Ben oui, là oui, comme tu l'as dit, diversifier l'équipe, ne pas être la seule pour avoir le quota : « Oui, on a regardé, on aime tout le monde. » Parce qu'on a une noire dans l'équipe. Y en a marre de promouvoir cette noire-là pour entrer dans les quotas de « Oui, on aime tout le monde ». On prend une noire, un arabe et ainsi de suite et puis voilà. Non, ça fait pas de mal d'avoir deux, trois noirs ou arabes. Oui, déjà diversifier les équipes parce que voilà, c'est important le petit truc que beaucoup entreprises font juste pour avoir le quota. Là, ça y est, on a compris leur jeu. Aussi, en tant qu'assistante sociale, ne pas rentrer dans les clichés, les préjugés qu'on peut avoir sur les personnes racisées, des personnes issues de l'immigration, que soi-disant, s'ils sont là, [c'est pour profiter]. Il y en a qui ont fait des longues études. Il ne faut pas directement rentrer dans le préjugé de : « Oui, ces personnes-là bénéficient du CPAS ou du chômage. » Il y en a pour qui, dès qu'ils voient un noir, d'office cette personne est au chômage ou gagne sa vie via le CPAS alors que ce sont des personnes qui peuvent être des médecins. Peut-être se battre contre ces préjugés-là. Et oui, le plus important c'est diversifier l'équipe parce que ça fait pas de mal, ça représenterait plus la société actuelle parce qu'en Belgique, on est quand même fort diversifié, il n'y a pas qu'une seule partie de la population. Et je ne vois pourquoi il ne devrait y avoir qu'une partie qui est représentée et nous autres on se retrouve un peu à faire des métiers de merde. Je suis désolée pour le terme.

[00:59:28.370] - Maëlle

Il n'y a pas de filtre ici. Tu peux dire tout ce que tu veux. Super.

[00:59:41.160] - Maëlle

Alors là, c'est une question qui va faire aller ta créativité, complètement. Je sais que ce n'est pas ton domaine d'études.

[00:59:51.660] - Pélagie Gbaguidi

Pas du tout, [je suis] nulle en créativité vraiment.

[00:59:54.300] - Maëlle

Si tu veux, tu es libre et voilà, je te demande d'imaginer. Donc sur le plan de l'inclusion et de la diversité, si tu pouvais créer ton musée idéal en Belgique. Comment est-ce que tu l'imaginerais ?

[01:00:10.360] - Pélagie Gbaguidi

Avec des œuvres d'un peu tous les continents. Je mettrais l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, l'Europe. je catégoriserais plus par continent.

[01:00:30.190] - Maëlle

Et donc présentés dans des espaces séparés ou dans le même espace?

[01:00:33.430] - Pélagie Gbaguidi

Dans le même espace.

[01:00:35.030] - Maëlle

Oui, OK.

[01:00:36.210] - Pélagie Gbaguidi

Il y en a qui iront juste du côté Afrique parce qu'ils sont plus branchés Afrique. Je veux vraiment qu'il y ait cette diversité-là, même au sein du musée. Je ne séparerais pas, ce serait dans le même espace, mais qu'on trouve un peu de tout, des œuvres d'Afrique ou d'Amérique, d'un peu partout et essayer de raconter l'histoire de manière neutre. Je dis bien essayer parce que des fois j'avoue que c'est pas très facile non plus, mais je ferais de mon possible pour pouvoir raconter l'histoire de manière neutre.

[01:01:24.910] - Maëlle

Et alors ça, ça veut dire quoi pour toi « Raconter l'histoire de manière neutre » ? Si tu peux définir un peu.

[01:01:32.700] - Pélagie Gbaguidi

Essayer de raconter correctement, sans rabaisser une population. Raconter. Il y a des mots qui peuvent je pense, choquer ou blesser. C'est vrai, l'histoire ça s'est passé comme ça, mais

pas non plus que les gens sortent du musée, en ayant mal comme j'ai pu le ressentir moi en visitant un musée.

**[01:01:59.830] - Maëlle**

**Faire attention à comment on exprime les choses?**

**[01:02:00.940] - Pélagie Gbaguidi**

Oui, c'est ça, faire attention aux mots qu'on utilise et qu'on choisit parce que les mots peuvent blesser et vraiment faire mal. Oui, faire attention à comment on raconte et peut-être avoir des espaces où il y a des quiz concernant les œuvres qu'on vient de voir. Peut-être plus catégoriser les préjugés que les gens peuvent avoir sur une partie de la population d'un continent, est-ce qu'ils ont changé d'avis au vu de ce qu'ils viennent de découvrir, plus interroger les personnes qui visitent. Et ça je pense que c'est aussi enrichissant de voir un peu ...

**[01:02:51.160] - Maëlle**

**Voir l'influence des musées?**

**[01:02:52.840] - Pélagie Gbaguidi**

Oui, l'influence que peuvent avoir les expos sur des personnes. Qu'est-ce que je pourrais dire d'autre? Ce serait vraiment le musée idéal. Gratuit pour les moins de 30 ans et pas les moins de 26 ans. Parce que, une fois que tu as 26 ans, tu souffres. Il y en a qui n'ont toujours pas fini leurs études à 26 ans. J'ai une copine, maintenant qu'elle a 26 ans, ça y est quoi, tout coûte cher, on ne sait plus vivre. Donc pour les moins de 30 ans, on va être large (rires). Je n'ai plus d'inspiration.

**[01:03:46.600] - Maëlle**

**C'est parfait, ça me va. On arrive à la dernière question et tu as bien géré tout ça. S'il y avait une seule adaptation majeure à faire pour que les femmes, et j'entends bien toutes les femmes, avec les femmes racisées incluses, à faire dans un musée, pour toi, ce serait quoi ?**

**[01 :04 :56.570] – Pélagie Gbaguidi**

Euh. Elle est un peu vague, la question.

**[01 :05 :04.070] – Maëlle**

**Je vais essayer de t'aider à voir un peu ce que j'entends par là.**

**[01 :05 :12.830] – Pélagie Gbaguidi**

S'il te plaît.

**[01 :05 :18.230] – Maëlle**

**Il faut que j'arrive à t'aider sans être suggestive. Je vais essayer de tourner ça comme ça. S'il fallait adapter différents niveaux dans les musées, par exemple, montrer la collection ou avoir une telle manière de composer le personnel ou faire des aménagements au niveau de**

**la direction, au niveau des recherches, qu'est-ce qui pour toi aurait le plus d'impact sur la société ?**

**[01 :06 :07.920] – Pélagie Gbaguidi**

Bah que déjà, même au niveau de l'organisation, de la personne qui dirige les musées, qu'il y ait plus de femmes parce qu'il y a des femmes qui s'intéressent à ça. Il y a des femmes qui aspirent à plus et elles ne s'y retrouvent pas parce qu'il y a des personnes qui estiment qu'elles sont moins compétentes que d'autres. Je pense qu'on devrait peut-être plus mettre aussi des femmes en valeur parce que des femmes qui ont réalisé des choses, c'est écrit en fait dans l'histoire, mais dont on parle moins parce que tout simplement c'est des femmes, plus mettre ça en avant, pas dans le sens : « Oh, regardez, les femmes sont mieux que les hommes ». Mais juste elles aussi, elles l'ont fait aussi. On en entend moins parler que d'un homme qui a fait la même chose ou moins bien, mais, parce que c'est une femme, on va peut-être moins en parler ou même, limite, changer l'histoire, carrément dire que c'est une invention d'hommes. Il y a des femmes qui se sont battues pour des choses, pour qu'il y ait une évolution. Là je pense spécialement à Rosa Parks qui s'est vraiment battue pour la cause noire. Elle a fait quelque chose de très grand que beaucoup de noirs n'auraient pas faite à l'époque, encore moins des femmes noires. Je ne dis pas qu'on n'en entend pas parler, mais beaucoup moins que d'un Martin Luther King par exemple. Alors que ce qu'elle a fait, elle n'a peut-être pas fait de discours, mais ce qu'elle a fait était significatif. Oui, mettre en avant les femmes qui sont être sous représentées. Parce qu'il y a certainement des femmes qui ont fait des choses extraordinaires dont on ne connaît pas l'histoire parce que personne ne nous a parlé de ça, plus faire des recherches, essayer de retrouver tout ce que ces femmes-là ont fait. Diversifier un peu tout, que ce soit l'équipe qui dirige le musée, qu'on voie plus de femmes, ça ferait du bien de voir une femme directrice d'un musée, à des postes où on ne nous attend pas, tout simplement, mais qu'on peut exercer parce qu'on a aussi ces compétences-là de pouvoir diriger toute une équipe. Du coup, je pense que c'est ce que je mettrais en place.

**[01:09:00.000] - Maëlle**

**OK. Super. Je te remercie énormément.**

**[01:09:12.300] - Pélagie Gbaguidi**

Bon courage.

**[01:09:13.950] - Maëlle**

**Merci. Ça ne t'a pas trop traumatisée ?**

**[01:09:18.030] - Pélagie Gbaguidi**

Non, non, j'avais peur de ne pas savoir quoi dire en fait. Quand tu m'as dit 1 h 10, je me suis dit : « Bon, moi, ça va être bouclé en dix minutes », mais moi, j'ai prolongé parce que je trouvais bien de parler, d'échanger. C'était chouette, j'avais trop peur de ne pas savoir quoi dire. J'espère que ça t'a aidée.

**[01:09:38.460] - Maëlle**

Ça m'a bien aidée et j'ai trouvé ça très intéressant. Mon public cible, à la base, c'était beaucoup de femmes racisées qui sont activistes au niveau de la culture. Mais on m'a dit ce serait bien d'avoir d'autres personnes que des activistes. Et, du coup, là, c'est intéressant d'avoir quelqu'un qui est un peu hors du champ. Et puis en étant assistante sociale, en tout cas en étudiant pour être assistante sociale, tu as déjà aussi tes combats et tes intérêts sociétaux. Donc voilà, je pense que de toute façon c'est très lié.

**[01:10:52.750] - Pélagie Gbaguidi**

Merci beaucoup.

**[01:10:54.070] - Maëlle**

Merci à toi.

## Annexe 6 : Entretien avec Kim Cappart le 19 mai 2023

Kim Cappart, née dans les années 1990, a un master en architecture d'intérieur et en scénographie. Dès son mémoire de fin d'études intitulé *Comment la scénographie d'exposition peut aider à sensibiliser les publics sur des problématiques contemporaines dans un musée de société? - Le cas du MuCEM*, elle s'est intéressée au monde des musées. Chercheuse et artiste sensible à l'environnement, elle a co-fondé l'ASBL Renew Art Gallery, qui a pour objectif d'être un tremplin pour des artistes émergents au cœur de Bruxelles.

L'entretien s'est déroulé dans un espace public assez bruyant.

**[00:00:34.140] - Maëlle**

**Je te propose qu'on commence.**

**[00:00:39.220] - Kim Cappart**

Tu peux résumer ton objectif?

**[00:00:41.490] - Maëlle**

**Voilà, j'ai une petite feuille de route. Pour résumer un peu mon mémoire, je m'attache à l'inclusion intersectionnelle des femmes dans les musées d'art, puisque les femmes sont quand même encore un peu sous-représentées, ne serait-ce que même au niveau de la collection, et parfois méreprésentées. Je m'attache en particulier à l'intersectionnalité des femmes racisées. Ici, je voulais rencontrer différentes personnes, surtout des femmes, et potentiellement racisées, pour recueillir leur ressenti sur la manière dont elles perçoivent le musée et le musée d'art. J'ai choisi surtout des femmes qui sont dans le domaine culturel, parce qu'elles peuvent quand même avoir plus de... Comment dire ?**

**[00:01:52.920] - Kim Cappart**

Être plus ouvertes, peut-être?

**[00:01:55.850] - Maëlle**

**Oui, plus ouvertes et elles ont plus conscience de la manière dont le musée interagit avec elles.**

**[00:02:04.560] - Kim Cappart**

Quand tu dis « dans le domaine culturel », est-ce que tu veux dire hors académique, pas des personnalités académiques ?

**[00:02:12.480] - Maëlle**

**Voilà. J'ai surtout interviewé des militantes dans le milieu culturel, dans le milieu décolonial.**

**[00:02:21.450] - Kim Cappart**

Ah oui, qui n'a pas vraiment à voir avec le musée ?

**[00:02:24.690] - Maëlle**

**Qui a à voir avec le musée, parce que, souvent, elles font des activités dans les lieux proches des musés. Il y en a beaucoup qui ont travaillé avec les Journées du Matrimoine, ici à Bruxelles, et aussi certaines avec le musée d'Ixelles. Je ne sais pas si tu as déjà eu l'occasion de travailler avec un de ces deux projets.**

**[00:02:55.560] - Kim Cappart**

Le Musée d'Ixelles, je suis un peu proche. Je connais un petit peu l'équipe, Stéphanie. Maintenant, il est fermé, donc il y a toute une autre dynamique. Mais depuis longtemps, ils sont très actifs. Stéphanie est représentante du CECA Belgique. C'est pas étonnant non plus que le Musée prenne une direction aussi un peu plus ouverte et expérimentante.

**[00:03:29.850] - Maëlle**

**Oui, plus de positions engagées. C'est pour ça que je voulais te rencontrer aujourd'hui. M. m'a conseillé de te rencontrer. Mais je ne sais pas si tu te considères vraiment comme une femme racisée ou plutôt comme une personne asio-descendante.**

**[00:03:56.210] - Kim Cappart**

Déjà, c'est une bonne question. Non, en fait, pas trop. Ma mère est chinoise. Elle est 100 % chinoise. Mon père est belge, mais ma mère est née en Hollande. Et puis, après, elle est venue en Belgique. C'est vrai que moi, je suis née en Belgique et j'ai fait toutes mes études en Belgique. Aussi, du fait que ma mère n'a pas de contact avec sa famille, je n'ai jamais eu d'attaches en Asie, donc je n'ai jamais été non plus en Chine. Ma mère non plus. Elle ne parle pas chinois, elle m'a parlé un peu de la culture. Même si c'est ma mère, elle est très loin, lointaine. Du coup, c'est vrai que parfois, les gens pensent que, si tu es à moitié chinois.e, d'office, tu as des petits chats [maneki-neko porte-bonheur]. Est-ce que tu vois, quoi ? Mais, de ce point de vue, même quand j'étais petite, ça me semblait bizarre si on me disait « chinoise », parce que ça ne voulait rien dire pour moi.

**[00:04:59.880] - Kim Cappart**

Depuis que je suis petite, je ne me sens pas du tout racisée. Après, maintenant, ça m'intéresse, je suis consciente de tout ça. Donc c'est intéressant, mais on ne peut pas vraiment dire que je me sente racisée et aussi surtout j'ai rarement subi des discriminations. Ou bien je ne les ai même pas remarquées parce que ça ne me touche pas trop. Je ne me sens pas comme une victime de ce genre de situation. Parfois, par exemple, on me dit « Ni Hao » (ndlr : bonjour en chinois) dans la rue, et je comprends que c'est un peu difficile, mais c'est débile. Tu vois, ça me passe au-dessus de la tête. Je veux dire là, pour le coup, souvent, quand j'y pense, je me dis qu'il y a eu toute une vague il y a trois ou quatre ans.

**[00:05:49.110] - Maëlle**

**Au début du COVID ?**

**[00:05:50.020] - Kim Cappart**

Oui, je pense que c'était lié au COVID, du fait qu'on visait les Chinois et les asiatiques. Il y avait tout un mouvement pour défendre notre identité et tout ça.

**[00:06:13.330] - Kim Cappart**

Quand j'y pensais, à ce moment-là, je me disais : « Ce racisme de bas niveau, je trouve que ça n'a même plus rien à voir avec du racisme. » C'est tellement la racine, qu'au final, moi, je ne le vis pas comme du racisme, mais juste comme une stupidité sociétale en général. C'est de l'intolérance, pas nécessairement du racisme. Je ne sais pas, dans la classification, ce qui est quoi, mais ...

**[00:06:43.710] - Maëlle**

**Un peu un racisme ordinaire?**

**[00:06:46.200] - Kim Cappart**

Oui. Je pense que, si j'étais handicapée ou quoi, ça aurait été pareil. Ils avaient vraiment cette idée-là. Je pense pas que ces gens soient antichinois, c'est plus une situation. En tout cas, c'est mon expérience.

**[00:07:22.730] - Maëlle**

**Du coup, je t'ai dit que l'entretien durait entre 1h10 et 1h40. Je t'encourage à t'exprimer le plus librement possible. Déjà, si tu as une question qui peut potentiellement te rendre mal à l'aise, si jamais tu as des embarras ou des appréhensions, des inconforts, tu n'hésites pas à m'en parler et on gère ça ensemble. Je ne suis pas du tout là pour juger ce que tu veux me livrer et, surtout, c'est toi la source du savoir. Tu n'hésites pas, en toute liberté. Et alors aussi, je peux te donner ceci. On fera un petit exercice un peu plus pratique. OK?**

**[00:08:10.710] - Kim Cappart**

La nouvelle définition du musée?

**[00:08:12.060] - Maëlle**

**C'est ça, exactement. Je te demanderai de réagir à cette nouvelle définition, mais, pour le moment, j'essaie que ça ne t'influence pas trop, mais je suis sûre que tu la connais. Je te donne des feuilles blanches aussi si tu veux t'exprimer par schéma, par dessin.**

**[00:08:35.700] - Kim Cappart**

Oui, c'est toute une organisation.

**[00:08:47.360] - Maëlle**

**Je vais juste avoir quelques petites questions très précises. C'est juste pour cadrer un peu. Sans me révéler ta date de naissance, dans quelle décennie es-tu née ?**

**[00:08:59.820] - Kim Cappart**

Si ça peut t'aider, je peux dire l'année.

**[00:09:02.100] - Maëlle**

**Non, juste la décennie, c'est très bien.**

**[00:09:06.113] - Kim Cappart**

90

**[00:09:07.040] - Maëlle**

**Comme moi. Est-ce que tu pourrais estimer le nombre de musées que tu as visités l'année dernière ?**

**[00:09:15.620] - Kim Cappart**

L'année dernière ?

**[00:09:18.500] - Maëlle**

**Oui.**

**[00:09:21.320] - Kim Cappart**

L'année dernière, c'était 2022. Pas énormément, mais bon, dix, je crois.

**[00:09:38.530] - Maëlle**

**Une dizaine, oui. Est-ce que tu sais combien de ces dix étaient des musées d'art ?**

**[00:09:43.390] - Kim Cappart**

Combien de ces dix ? Je pense la moitié. C'est un peu vague.

**[00:09:54.090] - Maëlle**

**Mais non, mais c'est tout ce que je demande. Moi, c'est une estimation, donc franchement, pas de souci. C'est juste pour être sûre que je pose des questions à quelqu'un qui a déjà au moins visité un musée d'art. C'est juste le but de la question. On va commencer par une question vraiment très générale. Comment est-ce que tu perçois l'institution musée et en particulier l'institution musée d'art ?**

**[00:10:24.700] - Kim Cappart**

De manière générale?

**[00:10:25.460] - Maëlle**

**En général.**

**[00:10:30.600] - Kim Cappart**

L'institution musée. Moi, j'ai fait la scénographie en master. Donc je me suis dirigée vers l'intérêt pour le musée avec mon mémoire aussi. J'étais plutôt axée sur les musées de société. Dans ce sens, je me suis vraiment bien focalisée sur tout ce qui est rôle du musée, de l'institution en général, son rôle, son impact dans la société ou son impact éventuel dans la société, toutes ces questions qui ont émergé avec les musées de société : en collaboration avec la société, avec les citoyens. De ce point de vue, pour résumer, de manière générale, je pense que le musée a tout un potentiel, pas de façon utopique, du genre « il lie aussi des choses », « le forum de la société », « l'agora contemporaine » etc. Même si on en parle théoriquement, je n'y crois pas. Je n'y crois pas trop parce que c'est trop théorique. Pour l'instant, ça ne matche pas du tout avec les choses telles qu'elles sont dans le milieu muséal ou dans la société en général. Tout est lié : comment est-ce que les pays considèrent la culture, les musées ? Pour couper court, je pense qu'il y a encore trop de travail à faire sur la considération en général de l'art et de la culture pour qu'on puisse ensuite dire : « Oui, les musées deviendraient une place importante dans le développement de la société. »

**[00:12:14.050] - Kim Cappart**

Je pense que c'est quand même des réflexions qui ne sont pas nouvelles, notamment qui ont émergé dans les années 70 et que c'est comme un discours qui traîne depuis tellement longtemps comme d'autres trucs, c'est un peu parallèle à l'écologie. Moi, je pense que, de ce point de vue-là, il y a comme une utopie derrière l'institution, mais je ne pense pas qu'on va l'atteindre tout de suite. Maintenant, je pense qu'au niveau aussi plus de la conservation ou même de partage de connaissances, de savoirs ou d'art, tout simplement, je pense que ça reste des institutions toujours importantes. Si on veut juste se limiter aux collections et à ce que le public peut voir, sans traiter la partie « Comment c'est géré ? », le personnel ou même « Comment c'est accessible ? », je pense que ça reste des lieux intéressants et bénéfiques pour tout un chacun qui veut y entrer. Parce que justement, vu que ça touche à l'art, à l'histoire et qu'on voit pas assez ça à l'école, je pense que c'est des lieux extrascolaires où on peut apprendre énormément. C'est pas apprendre au niveau « J'ai retenu quelque chose qui va me servir pour la vie », mais en fait, d'avoir une expérience de la vraie vie, entre guillemets, de la vie personnelle qu'on vit avec nos yeux, avec ce qu'on aime voir ou pas, à nous poser des questions, tout bêtement, aussi.

**[00:14:05.440] - Kim Cappart**

Justement, en muséologie, il y a peut-être beaucoup de recherches sur l'efficacité d'une expo, d'avoir soit une expo très didactique ou scientifiquement valable, très importante, etc. Mais après, il y a tout aussi la partie ressenti historique. S'il y a un jeune qui dit juste « Je n'aime pas du tout. C'est moche. », il ne faut pas le prendre comme une incrédulité, mais ça part de

quelque part. C'est qu'il a des connaissances ou, en tout cas, il a une expérience de vie qui l'amène à dire ça, par exemple. Je pense qu'à ce niveau-là, la confrontation avec toute œuvre d'art, expo ou matière qui n'est pas spécialement vue à l'école ou utile dans la vie quotidienne, mais en fait se poser des questions qui sortent de ton cadre, ça te fait évoluer, quoi qu'il en soit. Je crois que c'est vraiment quelque chose de global.

**[00:15:17.550] - Maëlle**

**Oui, je trouve que c'est très intéressant. En plus, tu as déjà répondu à la sous-question suivante. J'ai une petite question sur la manière dont tu définirais le public des musées d'art à l'heure actuelle. Sans être trop dans les types de public, mais plutôt quel profil le visiteur-type a.**

**[00:15:44.110] - Kim Cappart**

De ce que je lis aussi dans les chiffres et les statistiques ou quand je vais moi-même ou quand je travaille avec quelques musées et que je vois un peu en interne, je ne peux pas nier que ça reste une espèce d'élite sociale, de classe sociale plutôt. Après, homme – femme – jeune, j'ai moins d'idées là-dessus. Oui, je pense que quand même, on voit moins, on ne voit pas vraiment des jeunes, de 20 ou 30 ans venir au musée. Bref, quand on va au musée, ce n'est pas le type de public qu'on voit le plus, je pense.

**[00:16:33.610] - Kim Cappart**

En tout cas, le public, ça reste une sorte d'élite. Après, je ne sais pas trop définir dans quelle mesure, mais je pense que, quand on regarde, au contraire, qui ne vient pas au musée, c'est peut-être parfois plus intéressant parce que tu vois quand on regarde qui vient, mais en fait, c'est comme si on effaçait de notre vue tout un panel qui est 1000 fois plus large que ce qu'on veut vraiment dire. Quand moi-même je faisais mon mémoire, j'avais posé ce genre de questions aussi au MuCEM, à Marseille. Le gars qui me répondait, qui était « chargé de public », c'était marrant, quand même, j'avais remarqué, parce qu'on parle toujours des publics défavorisés qui ne viennent pas, etc. Mais il disait « En fait, il y a aussi une partie d'ultra riches, des milliardaires qui ne viennent pas. Ils préfèrent jouer au golf. » Dans ma tête, ça m'a fait « Tiens, c'est marrant » parce qu'il faudrait plus focaliser sur les raisons de ne pas aller plutôt que les raisons d'aller [au musée] (on va s'instruire et tout ça). Parce que je trouve que, dans les musées, quand on parle de démocratisation du public ou de l'élargissement des types de publics, ils sont toujours fort focalisés sur comment on va attirer le public, comment on va faire pour le rendre plus intéressant, je ne sais pas, pour les jeunes, pour les femmes ou les personnes qui ne savent pas lire ou des immigrés. Ils sont toujours focalisés sur comment on va les intéresser. Mais moi, j'essaie de me mettre à la place aussi de quelqu'un ou chacun de nous. Pourquoi est-ce que tu fais de la musique, est-ce que tu fais du sport, est-ce que tu vas jouer aux cartes, est-ce que tu joues au Lotto ? Il y a plein de trucs que tu ne fais pas, mais ce n'est pas parce que tu es contre ou que tu n'en as pas envie. C'est plutôt parce que ton chemin de vie, ton contexte social fait que tu n'es pas confronté au golf, à l'équitation ou à faire des croisières. Ce n'est pas parce que tu ne veux pas, mais c'est que ce n'est peut-être pas dans ton contexte social global. Ça, ça m'intéresse de plus en plus aussi de voir que c'est pas

vraiment aller chercher comment on va les intéresser, mais je pense qu'il faut plus voir comment fonctionner avec d'autres réalités si on veut vraiment les côtoyer.

**[00:19:06.880] - Kim Cappart**

Si on veut vraiment qu'il y ait des jeunes dans le musée, peu importe la raison, si on pense vraiment, en tant que porteur et de porte-parole de ce secteur, si on pense que les jeunes auraient un bénéfice à aller au musée, pourquoi pas s'associer à des clubs de sport ou faire des trucs qui les concernent de manière plus naturelle dans le contexte de ces personnes-là ?

**[00:19:36.920] - Kim Cappart**

Il y a beaucoup de projets aussi qui sont construits sur mesure pour des publics-cibles. Et alors, c'est tellement sur mesure, mais ça a été mesuré aussi par des personnes qui ne sont pas forcément concernées. Je n'ai pas d'exemple sous la main, mais quand ça n'a pas été coconstruit avec ces publics qui n'ont rien demandé, on peut quand même s'attendre à ce que ça foire ou, en tout cas, que ça n'apporte pas l'utopie que l'on espère au niveau de l'impact ou du vécu de la personne.

**[00:20:28.990] - Maëlle**

**Je trouve ça intéressant. Je vais poser une question qui n'est pas prévue, mais parce que j'ai envie de plus approfondir justement par rapport à ton expérience en tant que scénographe. Tu as évoqué la manière d'aller vers les publics de manière plus naturelle, de les confronter de manière plus naturelle au monde muséal. Toi qui es scénographe, tu as étudié la manière dont on fait les choses dans un cadre, dans le cadre intérieur du musée, est-ce que ça peut aussi se faire dans tous les milieux, dans les milieux extérieurs, hors les murs ? Comment tu l'envisagerais ?**

**[00:21:26.550] - Kim Cappart**

C'est-à-dire le musée ?

**[00:21:30.240] - Maëlle**

**Si le musée allait vers les personnes hors ses murs.**

**[00:21:36.800] - Kim Cappart**

Justement, hors les murs, c'est vraiment un mot fort utilisé aussi dans tous les musées peut-être, mais particulièrement dans les musées de société qui se rendent compte depuis un demi-siècle qu'il y a des choses à faire. Le fait de sortir des murs du musée, ce n'est pas du tout nouveau comme idée. Maintenant, tout dépend un peu de l'objectif et de comment les musées établissent leurs projets. Par exemple, quand j'ai travaillé sur le MuCEM, c'est vrai que j'étais très critique sur l'ensemble des choses, mais ça n'attaquait pas vraiment le MuCEM. C'était plus un constat plus général sur la situation des musées de société et comment il y a quand même une énorme différence entre ce qu'on annonce en tant qu'institution qui va changer le monde et qu'en réalité, ça ne reste qu'un musée pour l'instant. Pour toutes les

raisons qu'on a déjà un peu évoquées, ça ne va pas vraiment plus loin. Par contre, j'étais quand même fort impressionnée par tout leur programme hors les murs qui était très diversifié et donc ça atteignait énormément de publics, mais justement par des événements associés au quotidien des gens. Par exemple, à Marseille, dès qu'il y a le soleil, il y a beaucoup d'apéros de plage. Là, il y a les plages, il y a les terrasses. Il s'associait par exemple à je ne sais pas quel bar, mais, - je pense même que c'est tous les étés -, c'est MuCEM-plage ou des choses comme ça. Donc, ils font des projections extérieures de films. J'imagine, je ne sais pas exactement, mais j'imagine en lien avec leur programmation actuelle. Mais ça, par exemple, c'est un chouette exemple parce que les publics « forcés » qui ne savent pas trop, ils ne viennent pas forcément parce que c'est le musée. Ils viennent parce que c'est une chouette projection et ils ne sont pas forcément au courant que ça a à voir avec les collections du musée. Mais ça, je trouve que c'est quelque chose qui marche parce que, en tant que musée, tu as quand même atteint un peu ton objectif, sans devoir clamer que c'est la collection, en se détachant aussi d'un de ses rôles de collection, conservation, en se détachant un peu de manière plus légère, mais ça veut pas dire moins conséquente. En prenant les choses de manière un peu plus légère, on arrive à des résultats qui sont peut-être meilleurs parce que les personnes ne sont pas censées être rigides sur le rôle du musée. Les personnes ne vont pas dire « Oui, c'était une super opération du musée. » Ils vont juste dire « C'était un chouette film. » Et pareil, en lien avec une exposition culinaire, qui s'appelait « À table », je crois, ils avaient organisé des banquets de quartier. Justement, il y avait beaucoup de publics différents, de communautés différentes et ils avaient documenté ça. L'événement était intégré dans l'expo aussi : des photos, des documentaires, des petits films, etc. Le but était de récolter des infos pour une expo, mais, entre-temps, ils ont passé un chouette dîner. Ils n'ont pas lancé la machine juste pour avoir des photos ou des documents. Ils ont vraiment créé un événement social qui a fonctionné. Ça, je pense, c'est des opérations importantes. Quand je pense qu'au contraire, peut-être, j'essaie d'avoir des contre-exemples, mais je n'ai pas d'exemple sur la main. Peut-être un musée qui, pendant une fête de ville, a un stand, par exemple et organise des activités. Toute cette idée d'activités forcées pour attirer je ne sais pas qui, il y a quand même un manque de consistance avec ce que le musée a envie de partager à la base. C'est comme s'il se forçait à se détacher de son rôle complètement en se disant que ça va mieux matcher, mais, si c'est juste une façade, les gens ne sont pas stupides non plus, ils n'en retirent pas grand-chose à part peut-être que c'était sympa de faire des dessins sur base de je ne sais pas quoi, mais quand il n'y a pas vraiment de lien direct avec le public, c'est plus compliqué.

**[00:26:42.180] - Maëlle**

Oui.

**[00:26:47.120] - Kim Cappart**

L'exemple de la plage ou des projections, si les gens décident de venir voir cette projection, c'est qu'ils ont quand même décidé d'aller voir une projection et pas subir une activité parce qu'ils sont là. Oups, le musée est là avec un stand et alors ils subissent un peu. Donc c'est cette manière de ne pas décider à quoi tu vas t'intéresser.

**[00:27:18.040] - Maëlle**

Je pense que la question suivante, avec ton expérience de scénographe, ça sera peut-être encore très intéressant. Si tu devais poser un regard critique sur les éléments qui structurent fréquemment les expositions des musées d'art, type courants, chronologie, géographie, qu'est-ce que tu dirais ?

**[00:27:58.970] - Kim Cappart**

J'essaie de me remémorer les dernières expos que j'ai vues. C'est une question difficile parce qu'évidemment, moi, je ne vais peut-être pas voir des expos comme d'autres. Je pense qu'il y a différentes catégories de personnes qui vont au musée. Comme toi aussi, par exemple, quand tu vas dans un musée, je suppose bien que tu as un intérêt tout à fait différent qu'un touriste, par exemple. Mais justement, je pense que si quelqu'un d'intéressé, un touriste ou un amateur, va voir une expo parce que vraiment, il a envie de voir cet artiste ou il a envie de voir ce courant, alors, tu vois, il est d'office intéressé et d'office, il va pas forcément critiquer ce qu'il voit. Un des trucs auxquels je pensais, c'est par exemple que, dans des grosses expos, par exemple, on montre beaucoup d'œuvres. C'est vrai qu'il y a souvent un texte historique de fil conducteur, mais c'est beaucoup de matière. Tant mieux pour ceux qui sont intéressés. Justement, les expos, j'imagine, sont faites pour ceux qui sont intéressés par la matière de l'expo, mais par contre, ça n'aide pas du tout à des nouveaux publics, par exemple, ou des publics qui n'ont pas l'habitude, à apprécier ce qu'ils voient. C'est beaucoup quand tu passes une heure et demie à voir des centaines de tableaux. Moi-même aussi, je ne lis pas tous les textes. Personne ne lit tous les textes.

**[00:30:10.590] - Kim Cappart**

Soit tu as envie de vraiment comprendre et tu lis le plus possible ou même tu vas acheter le livre à la fin. C'est tout un ensemble, ça dépend de pourquoi tu viens. Si tu cherches quelque chose pour avoir un coup de cœur culturel, on va dire, ce n'est peut-être pas évident. Peut-être le fait que ce soit sur un parcours dirigé, comme tu ne sais pas exactement où est la fin, tu ne sais pas non plus mesurer de quelle manière tu veux te poser à un tableau ou pas. Je peux imaginer, surtout pour les gens qui ne veulent pas passer une heure et demie là, c'est difficile de se dire sur quoi je m'arrête pour mieux apprécier quand tu ne sais pas où est le bout. Typiquement, BOZAR à Bruxelles, c'est toute une boucle. Moi, je le sais, maintenant combien ça fait, mais si tu viens là pour la première fois, c'est grand cet c'est vraiment chouette. Mais après, si tu n'as plus de temps, tu traces sur la dernière partie et c'est dommage.

**[00:31:29.150] - Kim Cappart**

Ça, c'est lié aussi à l'espace, à la lecture ou à la taille des expositions aussi. Parce que des grosses expos, pareil, ça va presque peut-être peu les intéresser.

**[00:31:48.320] - Kim Cappart**

Mais bon, c'est pas vraiment une critique pour dire qu'il ne faut plus faire ça. Mais je pense que c'est un peu comme on disait concernant « hors les murs ». Une de mes théories aussi, - mais ça, c'est en général, même pas forcément au musée -, c'est que quand tu veux partager un savoir ou quelque chose, le mieux pour que ça marche vraiment, c'est de le diffuser de plein de manières différentes. Admettons que tu veux faire une expo sur Tintin, par exemple. Je ne sais pas si tu as déjà visité le musée, mais il est géant aussi. Même si tu aimes bien Tintin, franchement, tu deviens fou. Je veux dire, c'est trop grand. C'est énorme. Donc oui, c'est un musée à succès, c'est trop bien. Mais justement, parce que c'est un musée à succès, à la fin, je crois que tu as bien aimé ton expérience, mais je ne suis pas totalement sûre que tu as apprécié une ou l'autre œuvre ou un détail sur la vie d'Hergé. Je ne sais pas comment dire, c'est un peu un blockbuster. Il y a les films qui fonctionnent d'office, mais ça écrase un peu l'intérêt intellectuel ou des petites pépites parce qu'on oublie qu'il y a des autres choses aussi qui sont intéressantes.

**[00:33:08.930] - Maëlle**

**Tu es un peu submergée par le contenu?**

**[00:33:13.400] - Kim Cappart**

Tu n'as pas le choix que d'apprécier quand tu vois un blockbuster pareil. Ou bien tu détestes ou bien, d'office, tu apprécies, mais on ne te donne pas trop le [choix]. Le but, ce n'est pas de débattre, en soi, ce n'est pas de essayer de voir pourquoi tu aimes bien ou pourquoi tu n'aimes pas. Ce n'est pas le but de ce genre de musée, je pense. Quand tu fais une expo sur un thème, je pense que le mieux, c'est de multiplier les formes de communication sur le sujet. C'est ce que beaucoup de musées font. Il y a l'expo, il y a la publication, il y a les conférences, il y a le livre, il y a le mini-film, les activités, les médiations. Ça, c'est déjà quelque chose de bien dans les pratiques des musées. Ta question, c'est plus sur la critique dans le musée, dans l'expo. Je pense que si le musée, à côté de ça, développe toujours un panel de sous-expos, il n'y a plus vraiment de critique à faire. Dans les musées d'art, là, comme ça, je n'ai pas d'autre idée.

**[00:35:07.390] - Maëlle**

**Pas de souci. Tu peux toujours revenir à une autre question. Encore une question un peu vague. Tu vas voir qu'il y en a beaucoup qui sont peut-être parfois un peu impressionnantes, mais il ne faut pas être impressionnée franchement. Quel terme, concept ou valeur, positif comme négatif, tu peux dire ce que tu veux -, associes-tu aux musées d'art ?**

**[00:35:42.270] - Kim Cappart**

Terme, concept, valeur, Musée d'art. Comment dire ? Déjà, entre guillemets, c'est plus « prestige », du point de vue aussi de relations aux œuvres, par exemple, parce qu'il n'y a pas n'importe quoi dans les musées d'art. Et donc, ça pose déjà plein de questions sur comment les artistes font pour rentrer dans les musées, rentrer leurs œuvres, comment est-ce que des œuvres rentrent dans des collections, pourquoi ? Et de façon forcément prestigieuse. Là encore, ce n'est pas tout à fait vrai parce qu'il y a des musées qui, je pense, de plus en plus,

s'ouvrent à un rôle de galeriste comme ça, de repérer des nouveaux artistes. Je ne sais pas si tu as déjà vu l'IKOB à Eupen ?

**[00:36:41.030] - Maëlle**

**Non.**

**[00:36:41.760] - Kim Cappart**

Ça, si tu as le temps encore pour ton mémoire, ce sera très intéressant.

**[00:36:53.070] - Maëlle**

**Je pensais justement aller faire une excursion à Eupen bientôt. Mais en fait, c'est là que je suis née.**

**[00:37:03.040] - Kim Cappart**

Il faut vraiment aller là. Tu peux même prendre contact, si tu as l'occasion aussi, avec le directeur. Je ne sais pas si c'est dans ta liste d'interviewés, mais le directeur est très sympa aussi. C'est Frank-Thorsten Moll. Mais, sur le site, il y a les contacts de tout le monde. Tout au début, je parlais de Stéphanie Masuy, mais je pense que la destinée des institutions dépend énormément des personnes qui y travaillent. Ça, on ne peut pas nier non plus. Heureusement et malheureusement, c'est quand même des personnes qui gèrent ça et donc ils ont le pouvoir de diriger vraiment la mission d'une institution. Par exemple, Frank-Thorsten, il est très, très ouvert à tout ce qui est inclusif. Justement, quand j'avais été la dernière fois il y a un petit temps, il avait fait une expo en lien avec la thématique [de ton mémoire]. En fait, c'était une artiste femme qui a eu un parcours très, très difficile, rejetée par la société ou même abusée. Le discours de la personne avant même celui de l'artiste était très impactant ou en tout cas, c'était déjà quelque chose de savoir que cette femme était exposée là.

**[00:38:38.690] - Kim Cappart**

Il y a des profils, - et c'est sûrement dans ce que tu cherches -, qui n'ont peut-être même aucune chance d'arriver un jour à exposer dans un musée. L'IKOB, c'est un musée qui s'ouvre beaucoup à exposer des jeunes, des minorités, parce que la personne est attentive à ça. Sinon, « prestige » parce que, bien sûr, il y a quand même tout un processus d'acquisition des œuvres. Ça reste des collections qui ont un but de garder jusqu'à on ne sait quand des œuvres et de les exposer. C'est vraiment un type de sélection aussi de « Qu'est-ce qu'on garde dans l'histoire de l'art ? » C'est un rôle de prestige qu'on peut trouver légitime ou pas. Mais là, ta question est vraiment sur les musées d'art. Je pense que c'est le mot qui me vient par rapport aux musées d'art parce que je pense qu'il y a des musées plutôt de société ou d'histoire qui ont un autre rapport au prestige et que ce n'est pas du tout le mot auquel je penserais pour d'autres musées peut-être. La « beauté » aussi quand tu vas au musée d'art, je pense que quand même aussi en tant que public ou même pour les conservateurs, tout est beau pour celui qui veut bien considérer l'art comme quelque chose qui doit mener à ça.

**[00:40:29.610] - Kim Cappart**

En tout cas, pour l'instant, ce sont les mots auxquels je pense. Parce que je ne pense pas que tout est forcément beau. Dans l'art contemporain, énormément d'œuvres, quasi la majorité des œuvres n'ont plus la vocation à être belles. Mais voilà, le Musée d'art en général quand même, je pense qu'on cherche une sorte de beauté. Quoi d'autre ? Je réfléchis.

**[00:41:02.390] - Maëlle**

**Pas de souci. Je peux peut-être te poser une sous-question. On associe souvent aux musées les termes de neutre et universel. Qu'est-ce que tu en penses ?**

**[00:41:38.980] - Kim Cappart**

Neutre. J'ai fait tout un chapitre là aussi dans mon mémoire aussi, sur la neutralité soi-disant des musées. Attends, ta question, c'est qu'est-ce que j'en pense ?

**[00:41:56.460] - Maëlle**

**Oui.**

**[00:41:57.380] - Kim Cappart**

Avec cette idée de neutralité que d'abord, à la base, les musées devraient peut-être être neutres pour transmettre un savoir sans influencer, surtout pas politiser d'ailleurs. Quelque part, dans un certain sens, ça a peut-être un sens objectif. Justement, si on parle de la beauté, par exemple, forcément, être neutre, ça permet d'ouvrir, je pense, de laisser chacun apprécier ce qu'il veut. Dans ce sens, la neutralité, ce n'est pas mal, mais, dans tout ce qui est plus mission du musée, plus profondément dans l'institution, je pense que, par ses choix sur ce qu'il veut exposer ou qui il engage, - il n'y a pas que l'expo -, la neutralité, c'est plus trop ce que le musée devrait pratiquer. Surtout parce qu'il n'est pas du tout neutre, même s'il veut être neutre. Par exemple, dans les subsides qu'il reçoit, il est obligé de faire une expo avec autant d'œuvres. Il doit faire une expo sur tel thème, mais pas comme ci, pas comme ça à cause des sponsors. Je pense que la neutralité, elle est biaisée de toute façon. Tant qu'à faire, autant utiliser justement un des rôles de l'institution actuelle de vraiment se positionner sur des questions de société et de réagir peu importe comment, mais de réagir quand même de façon non neutre pour que les personnes qui sont concernées par la problématique ou intéressées par la problématique sachent le pour et le contre. Si j'avais préparé cette question, ça aurait été plus ordonné.

**[00:44:13.430] - Maëlle**

**Non, c'est très bien. Le but, c'est aussi d'avoir tes réactions spontanées.**

**[00:44:20.650] - Kim Cappart**

Pour moi, les musées ne peuvent plus être neutres. Ils n'ont plus le choix.

**[00:44:43.880] - Maëlle**

**Tu dis que les musées n'ont plus le choix. Selon toi, ils doivent s'engager parce qu'il y a une pression extérieure de la société ?**

**[00:44:54.040] - Kim Cappart**

Je pense à la définition que tu m'as cachée. Le débat sur la nouvelle définition, ce n'est pas pour rien. Comme tu as eu Manuelina en cours, je pense que c'est un peu sur la muséologie sociale et tout ça. Il y a dans le vaste monde de la muséologie des courants comme ça qui prônent vraiment le rôle du musée avant tout, le rôle sociétal, la muséologie sociale, etc. Donc, il y a quand même, je pense, dans le secteur, toute une réflexion sur, peu importe le musée, d'art ou autre, toute une réflexion sur le rôle, l'identité et la responsabilité du musée. En ce sens, n'importe quel musée n'a plus le choix que de répondre à cette demande sociétale, que le musée soit plus que ce prestige dont on vient de parler ou plus qu'un lieu pour juste voir des belles choses. Comme je disais au tout début, il a son potentiel de connaissance, de développement de l'esprit critique de chacun et peu importe la manière.

### **Interruption entre les deux enregistrements**

Reprise au moment de l'analyse de la définition du musée

**[00:01:40.710] - Kim Cappart**

Il y a certaines choses où je pense que ça mériterait une couleur, mais je n'ai pas d'argument pour développer. Donc je préfère ne rien mettre. Et ce n'est pas tout à fait noir ou blanc quand je marque parce que je pense que, sur une définition aussi générale pour le monde des institutions muséales, c'est difficile d'être d'accord à 100%. Oh, je n'ai rien mis « d'important ».

**[00:03:40.500] - Maëlle**

**Tu peux le faire au fur et à mesure si tu veux, si tu vois des choses.**

**[00:03:47.340] - Kim Cappart**

Mais, sur ce que j'ai mis en vert (bien ou très bien fait), c'est, de manière objective, une « institution permanente ». Donc, là, pour le coup, les musées sont assez permanents, c'est bien respecté. C'est en effet une institution permanente, ce qui permet, il faut bien l'avouer, à une institution d'être un point de référence constant au travers des siècles et des générations. Ça, je trouve ça important parce que ça amplifie son potentiel d'impact. Si les musées devaient s'écrouler de directeur en directeur ou de renouveler ou de réinventer la roue à chaque fois, je pense que ce serait moins efficace. L'idée de permanence, de pérennité et de long terme, ça c'est bien. D'ailleurs, je vais mettre « important » peut-être, dans le sens c'est important de garder une évolution, aussi une histoire des musées. Comme n'importe quel projet, ça aura ses hauts et ses bas, mais je pense que l'important, c'est toujours de s'aligner avec l'air du temps et avec la nécessité des changements qui vont avec. But non lucratif: je n'ai rien mis parce que, de manière pas assez intéressée ou pas assez au courant, je ne pense pas que ce

soit très bien fait. Oui, je pense que, forcément, il sont objectivement non-lucratifs, mais je pense que, dans les faits, le lucre, en tout cas, a une trop grosse place dans les institutions. Donc je ne pense pas, je n'espère pas qu'il y a des dirigeants de ces entreprises qui s'en mettent plein les poches, mais, quand même, je pense que le lucre en général prend une place trop importante dans la recherche de performance, dans le chiffre d'affaires, tout ça pour des choses que moi, je ne peux pas trop peut-être comprendre ou imaginer. C'est pour ça que j'ai rien mis. Mais j'imagine qu'il y a d'autres questions derrière, tout simplement. Ah oui, donc en vert: « conservation ». Là je parle juste en termes de ce que j'observe dans le rôle, pas dans la manière dont c'est fait parce que je connais pas les coulisses des restaurations, de la conservation réelle, mais en termes de longévité des collections, je pense que c'est bien fait, c'est très bien fait. Après, c'est quand même le rôle primaire dans l'histoire des musées. Je pense que ces trois-là, c'étaient les trois piliers et il y avait éducation aussi dedans, dans les piliers de base de l'institution. Donc, c'est très bien fait.

### **[00:07:12.730] - Kim Cappart**

« Patrimoine matériel » : peu importe ce qu'on en pense, je peux dire que c'est bien fait. C'est bien respecté. « Ouvert au public » : dans le sens « on peut y aller », ça oui. Après, on peut aussi négocier sur le sens du mot « ouvert », mais, en général, lu comme ça, on ne va pas chercher la petite bête. Avant, ce n'était que pour les étudiants en art et pour les riches. Là, ce n'était vraiment que pour une certaine classe. Je sais pas quand ça a changé réellement. Je ne sais plus. Mais, oui, avec l'idée qu'avant, c'était fermé au public, on peut dire que c'est bien fait actuellement. Le fait que, maintenant, ce soit toujours quelque chose d'assez élitiste, j'imagine que ça découle de cette histoire. C'est pas quelque chose qui, initialement, était proche de tout le monde. Donc je pense que de toute l'histoire des musées, forcément ça a été bâti sur des mauvaises bases. C'est comme l'histoire d'une société capitaliste, c'est pas tout d'un coup que c'est arrivé comme ça. Ça a des bases profondes et très liées à d'autres choses. En ce sens, pour l'instant, c'est bien ouvert au public. Donc, ça va. Et ensuite en marge de progression, j'ai mis « au service de la société », mais ça, tu peux te rapporter à ce que j'ai dit au tout début sur l'idéologie des musées de société. Moi, j'avais émis comme une hypothèse que tous les musées étaient appelés à devenir des musées de société dans le sens où, actuellement, les musées de sociétés sont une catégorie de musées au même titre que les musées d'art ou musées d'histoire. Les musées de société, je ne sais pas si tu as eu ça dans tes cours, à la base, ça découle des musées d'ethnologie, [des musées] ethnographiques, Maintenant, les musées de société, c'est majoritairement des anciens musées ethnographiques. Donc ça reste une catégorie à part entière pour l'instant. Et ma thèse, dans l'avenir, c'était que tous les musées sont appelés à devenir des musées de société comme quoi ce ne serait pas vraiment une catégorie, mais plus comme un caractère. Pour donner une image : tu es une fille ou un garçon, mais tous les deux peuvent être beaux. Plus dans cette idée. Musée d'art ou musée d'histoire, peu importe, chacun peut être un musée de société en ce sens qu'il est « au service de la société », dans le sens où c'est un peu dommage de se dire qu'il n'y a que les musées de société qui ont cette perspective d'action dans la société, alors que les autres peuvent y contribuer mais ce n'est pas leur rôle. Donc, finalement, ça, c'est très

bien que ce soit dans la définition. C'est peut-être le meilleur truc que je trouve qui est mis dans la définition par rapport à l'autre. Je pense pas que c'était dans l'ancienne.

**[00:11:05.370] - Maëlle**

**« Au service de la société », c'était dans l'ancienne aussi, mais c'était atténué par autre chose. C'était « au service de la société et de son développement » qui était dans l'ancienne définition.**

**[00:11:33.520] - Kim Cappart**

En tout cas c'est bien qu'ils l'ont gardé. Ça, c'est clair que c'est nécessaire vu tout ce qu'on a dit auparavant. « La recherche »: c'est bizarre mais j'ai mis « régression ». J'ai hésité. J'aimerais mettre « bien fait ». De nouveau, je ne connais pas les coulisses et je suis sûre que la recherche est bien faite. J'ai choisi « en régression » en lien à cette idée de service à la société, dans le sens où c'est très bien de faire des recherches sur un tableau par exemple, et j'imagine que c'est bien fait et j'imagine que les recherches sur tel ou tel artiste sont très bien faites. J'imagine que les recherches actuelles des musées sont bien faites, mais je ne l'ai quand même pas mis comme ça dans le sens où je pense que le département de recherche peut être plus développé que juste centré sur l'unique base de la collection ou de « l'être » du musée. Je pense plutôt à toutes les manières possibles d'être plus en phase avec ce rôle sociétal. C'est aussi une de mes thèses. Je fais des projets artistiques aussi et c'est là-dedans que j'essaye de développer ça. Pour moi, les collections devraient pouvoir être presque uniquement des prétextes de recherche sur des thématiques actuelles.

**[00:13:16.980] - Maëlle**

**Je suis d'accord.**

**[00:13:19.410] - Kim Cappart**

Dans le sens où forcément ils doivent continuer la conservation, la collecte et tout ce qu'on veut, mais, justement, la partie recherche, pour moi, c'est la plus importante parce que c'est le département qui peut rassembler des financements publics pour que des gens cherchent, trouvent, étudient des sujets qui nous touchent aujourd'hui et donc qui font avancer la société. Ce département-là est censé accélérer le développement des musées. C'est pas le département conservation et même pas exposition qui va pouvoir permettre ça, parce que c'est pas une même temporalité. Ça aussi, c'est une de mes grosses critiques générales dans la muséologie. C'est que il y a toute la partie théorique, académique, il y a un tas de chercheurs, de muséologues et de tout ce qu'on veut qui font des recherches bien jolies sur comment le musée devrait fonctionner et, en fait, la pratique d'exposition, au final, c'est ce que les publics voient, c'est l'expo, c'est pas la recherche. Si on dissocie les deux, eh bien, il y a tout ce qui concerne la nécessité de faire vite, parce que la société va vite. Donc il faut faire vite de nouvelles expos, vite du nombre, vite des expériences variées et vite inventer de nouveaux trucs. C'est pour ça que je disais l'idée de lucre est trop derrière parce qu'il faut faire concurrence à un tas d'autres. Puis il y a le marché touristique. il y a trop d'enjeux, des enjeux

économiques aussi et beaucoup de pression de ceux qui donnent les subsides pour que les choses se fassent très vite. Et, dans ce sens, forcément, je pense qu'il y a moins de budget et moins de temps consacrés à des recherches plus amples et plus pertinentes au niveau de ce rôle. Dans ce sens, la recherche a une marge de progression. J'ai bien étudié le sujet. Le MuCEM a, depuis son ouverture, un fonctionnement d'expositions assez intéressant. Je ne sais pas pour toutes [les expositions], mais, en tout cas, ils font des recherches collectes. En fait, chaque grosse exposition, c'est comme un projet de recherche pour plusieurs départements qui collaborent ensemble. Et donc la collecte ne va pas sans la recherche et vice versa. C'est un musée de société. Après, c'est le MuCEM. Ils ont des énormes moyens aussi. Tout est relatif mais je crois que tu as compris.

**[00:16:12.340] - Maëlle**

**Mais du coup, par rapport à ton idée de temporalité, entre la recherche et l'activité de diffusion de l'exposition, ils intriquent les deux temporalités de la recherche [et l'expo]?**

**[00:16:30.160] - Kim Cappart**

Tu veux dire le MuCEM?

**[00:16:30.760] - Maëlle**

Oui.

**[00:16:31.210] - Kim Cappart**

Par exemple, ces recherches collectes pour une expo prennent au moins quatre ans, ce qui est quand même déjà pas mal pour une recherche. C'est quasi le temps d'une petite thèse. Vu leurs moyens, c'est efficace. Si un musée a deux employés temps plein et des bénévoles et des stagiaires, ça ne marche pas. Cette idée, ça peut pas fonctionner s'il n'y a pas d'argent. Rien que dans ce sens-là, tout est malheureusement trop lié aussi au lucre parce que, s'il n'y a pas l'argent, il y a plein de choses que tu peux zapper dont la recherche principalement. Et combien de conservateurs dans les musées en Belgique je n'ai pas rencontrés qui sont débordés de travail administratif par exemple, alors qu'ils sont conservateurs, qui sont historiens. Ils voudraient bien faire de la recherche. Ils voudraient bien passer du temps à lire des ouvrages ou à aller visiter d'autres musées pour faire une auto-évaluation. Pour faire évoluer une institution, il faut pouvoir voir ce qui se fait ailleurs, il faut pouvoir se mettre en relation avec les choses, voir des gens, voir des artistes, voir des spécialistes, un peu sortir de son « île ». Et ça, malheureusement, quand il n'y a pas d'argent, on ne peut pas faire ça parce qu'il faut trop prendre tout en charge. Et finalement, les personnes qui sont capables de faire ça parce que c'est leur métier, elles sont débordées par d'autres choses. Tout le monde se met à faire de la « communication ». Là aussi, j'ai rien mis là-dessus. J'ai des avis un peu mitigés là-dessus en général. Mais la communication, c'est devenu tellement une espèce d'empire en soi, que c'est clair qu'on y perd une masse d'énergie et que donc j'ai mis aussi en régression « expériences variées d'éducation ». « Divertissement », ça j'en sais rien, j'ai pas trop d'avis là-dessus parce que j'en sais rien, mais voilà c'est pareil, en fait, en faisant tout plus vite. Oui peut-être qu'il y

a beaucoup de choses qui se font, mais comme on disait tantôt, c'est pas des choses qui ont forcément de bonnes racines et pas non plus des intentions profondément utiles pour les publics qui en profitent. « De réflexion » : ça, pareil, je sais pas. Et c'est pas non plus une critique frontale, c'est juste une espèce de constat que si c'était bien fait, on le saurait déjà. La situation serait différente d'il y a 50 ans, alors que pas du tout.

**[00:20:01.660] - Kim Cappart**

« Interprétation » : marge de progression parce que ça touche à la fameuse neutralité, dans le sens où justement, - ça, c'est un bon mot aussi -, parce que qui dit « interprétation », dit qu'il faut se mettre d'accord, il faut déjà bien cerner son propre sujet et ensuite pouvoir donner son interprétation et surtout faire savoir que c'est une interprétation, dans le sens où, justement en tant qu'institution, c'est trop important. Si tu dis, par exemple: « les canards sont bleus », quelqu'un qui n'en sait rien, il prend ça pour argent comptant parce que c'est l'institution qui le dit.

**[00:20:51.040] - Kim Cappart**

Même si tu dis par exemple : « Polluer, c'est mal », tu ne peux pas dire ça comme ça. Je pense à l'expo « Vide-ordures », qui s'intitule « Ordures » au Musée de la Vie wallonne. C'est une expo du MuCEM en fait à la base. Et je trouvais que c'était très intéressant parce qu'il y avait énormément de données, d'exemples. Tu peux bien sentir que le message général, c'est « Attention la planète », tu peux plutôt bien l'imaginer. Sinon, il n'y a pas trop de raisons de faire une expo comme ça. Il faut pas être intelligent pour comprendre que, si tu as une expo sur les « Ordures », c'est quand même pas pour les glorifier. Mais, par contre, tout était trop simplement donné dans le sens où l'interprétation était justement neutre.

**[00:22:03.260] - Maëlle**

**Laissée à l'appréciation du public?**

**[00:22:06.320] - Kim Cappart**

Oui, mais c'est pas des sujets où tu peux laisser les gens comme ça. Ce serait utile de développer « pourquoi cette expo? Qu'est-ce qu'on peut faire? » Il faut tendre plus vers la réalité, qui est quand même catastrophique. Et je ne veux pas dire qu'il faut faire des expos qui font peur, mais quand même, il faut pouvoir montrer les choses comme elles sont.

**[00:22:34.570] - Maëlle**

**Avoir un regard critique?**

**[00:22:35.800] - Kim Cappart**

Oui, avoir un regard critique et vraiment aussi réaliste. Là, c'était pas mal mais il y avait une marge de progression dans l'exposition même. On est dans une ère où on parle beaucoup du sujet. Ce n'est pas le musée qui a ouvert ce sujet. C'était la période de la Cop, pré-Greta Thunberg, c'était une période dense au niveau de la conscience écologique, politique, où

chacun est interpellé. J'ai l'impression que c'est quand même un coup raté d'avoir juste donné des infos sans plus, avec des images, un reportage, mais c'est pas des nouvelles choses. C'est pas de la réflexion. Si quelqu'un regardait un documentaire bien fait, il aurait peut-être eu la même chose ou plus sur sa conscientisation du problème. Là, tu sortais d'une grosse expo, où tu étais resté quand même deux heures parce que c'était vraiment intéressant. Ça, il y a pas à dire. Mais voilà, si tu compares avec un documentaire ou même un film de fiction, si l'impact d'un film est meilleur au niveau de la conscience, au niveau du message transmis au public, alors là, il faut se demander « C'est quoi, la finalité de l'expo ? » Je sais pas si t'as vu le film récent, la satire *Don't Look Up*.

**[00:24:17.960] - Maëlle**

**J'ai vu passer la bande annonce.**

**[00:24:38.770] - Kim Cappart**

C'est avec Leonardo Di Caprio. C'est vraiment une satire totale. C'est trop bien fait.

**[00:24:42.640] - Maëlle**

**J'ai vu une analyse de ce film mais j'ai pas vu le film mais j'ai vu que c'était vraiment « montrer les mécanismes du déni humain ».**

**[00:24:53.980] - Kim Cappart**

Oui et, en fait, c'est bien fait parce que, d'un côté, c'est ridicule, d'un autre, c'est alarmant. En fait, on ne sait tellement pas quoi penser. Tu te divertis à voir ce film et puis il y a pas vraiment de discours. On peut voir ce film de manière très simpliste, c'est catastrophiste, c'est nul. Ouais, d'un autre côté, pour tout un chacun, dans le long terme, tu vas plus facilement reparler de ce film, peu importe si tu l'as apprécié ou pas, que d'une expo où tu as eu une masse d'infos que tu vois tous les jours au journal. Tous les jours, tu entends des trucs et tu ne vas pas dire « Ah oui, à l'expo au MuCEM ... » Je pense pas que, sur le million de visiteurs qu'il y a eu là, il y a deux-trois qui retiennent les choses qui soient liées au musée ou à sa collection. Justement, comme je disais, le prétexte des collections prétexte à mon avis, ça peut être beaucoup plus impactant au niveau de comment on utilise. Je me perds un peu.

**[00:26:12.480] - Maëlle**

**Ce sont des réflexions très intéressantes.**

**[00:26:20.600] - Kim Cappart**

« Immatériel / matériel »: en re-regardant, je pourrais mettre « progression ». « Matériel » : j'ai mis aussi « bien fait ». Manuelina aussi réfléchit beaucoup là-dessus. Mes données de projet, c'est aussi sur l'accumulation.

**[00:26:43.550] - Maëlle**

J'ai répondu au sondage. J'ai trouvé que le questionnaire était vraiment très intéressant et ça m'a fait même réfléchir à mon impact, à ma consommation parce que je me considère comme quelqu'un de pas matérialiste. J'ai pas de déco chez moi et pourtant je me suis rendu compte du fait que j'ai quand même beaucoup trop d'objets. Et non, c'était très intéressant. D'ailleurs, je voulais te le dire à un moment. Voilà, c'était l'occasion.

**[00:27:15.020] - Kim Cappart**

Du coup, c'est plus dans la progression inverse qu'on pourrait se poser la question. Est-ce qu'on a vraiment besoin de tout accumuler? Surtout maintenant. Après, comme je viens de le dire, je ne fais pas très confiance à la technologie en général. Je ne pense pas que le numérique soit la solution ... Mais, bon, on peut pas nier que ça existe. Mais donc, alors que, d'un côté, on mise tout sur le numérique, je trouve ça très bizarre d'aussi miser sur l'amas constant. En tout cas, je veux dire, c'est pas possible, la planète va exploser de biens à un moment. Moi, je n'y connais rien non plus en biologie physique. Mais rien ne se perd, rien ne se crée. Un moment, si tous ces objets sont créés, il y a quelque chose dans la planète qui va en pâtir si t'arrêtes pas de créer des choses humaines qui ne peuvent pas retourner à la terre, à un moment, tu te dis: « la Terre, il n'y en aura plus ». Ça m'a l'air logique comme raisonnement. Pour revenir à mon travail, je ne sais pas si tu avais vu l'installation aussi ...

**[00:28:27.350] - Maëlle**

**Non, malheureusement, j'avais un autre entretien. J'ai pas pu y aller.**

**[00:28:33.950] - Kim Cappart**

Par mail, je pourrais te donner le lien YouTube. Il y a une petite séquence vidéo. C'est un peu une vidéo contemplative plutôt. Qu'est-ce que je vais dire ? Voilà. Enfin, je n'ai pas prétention de pouvoir régler les problèmes des musées, mais, dans ma pratique de scénographe artiste, c'est un peu vers quoi je tends à chaque fois dans mes installations, etc. En fait, ce qui me gêne, c'est de créer pour créer. C'est une grosse question pour les artistes. En tant qu'artiste, tu es confronté à la création de quelque chose. Mais ça me bloque de plus en plus dans le sens où, au fond de moi, j'ai pas envie de participer à la création d'encore quelque chose d'autre. Même s'il faut mettre chaque chose dans sa case et il y a pas de souci : ce n'est pas parce que je crée une œuvre que c'est ma faute. Mais il y a comme une conscience qui m'empêche de profiter de mes capacités artistiques parce que j'ai une gêne à créer.

**[00:29:40.620] - Maëlle**

**Et moi je trouve que c'est tellement une manière artistique de réfléchir, de s'interroger même sur sa création, sur la manière dont toi, tu conçois ton art.**

**[00:29:53.020] - Kim Cappart**

Mais oui, c'est pour ça que des installations comme *La bouteille à la mer* et la précédente (c'était à St-Luc Liège), vu ma formation en scénographie aussi, l'idée, c'est que je crée des installations scénographiques qui mettent en scène divers éléments, que ce soit des œuvres,

des objets ou des récoltes de témoignages. Mais il y avait un audio aussi parce que j'avais interviewé les personnes justement dans cette idée de faire, à mon échelle, une recherche-interprétation-expo, un peu comme si je condensais un peu tous ces rôles. Je pense que la scénographie et les expositions sont en effet la fenêtre pour les musées pour communiquer avec le public. En fait, c'est un peu la seule chose que le public voit du musée. *In fine*, une personne lambda qui pense le musée, elle pense à l'expo. Je ne peux pas imaginer qu'elle pense à la recherche, aux médiations, aux conférences. C'est un peu la seule fenêtre grande ouverte pour le grand public. Et, en ce sens, là, il y a une espèce d'énorme marge de progression à faire, parce que, justement, au niveau des expos, est-ce qu'on a toujours besoin d'avoir autant d'œuvres ? Pourquoi est-ce qu'on expose toujours les mêmes ? Les grandes expos, c'est Van Gogh, Picasso. Il suffit de voir des projets comme les expos immersives. Les expositions immersives, là, c'est du divertissement. C'est très bien pour ce que c'est. C'est du divertissement. On ne peut pas dire que c'est de l'éducation ou quoi que ce soit d'autre. C'est pas grave, ça existe, c'est du divertissement. Mais voilà, faut quand même voir, c'est toujours van Gogh, c'est toujours Monet. Il n'y a pas un répertoire ultra large de l'esthétique, qu'on veut partager avec le public, et donc, forcément, c'est un peu comme un tourbillon. Au moins tu diversifies l'offre intellectuello-culturelle, au moins le public va le chercher. Je compare vraiment n'importe quoi, mais c'est comme des espèces de pommes ou de poires. Oui, enfin, bref, de n'importe quoi, de toute la nourriture. Il y a des centaines d'espèces différentes de fruits et de légumes qu'on ne connaît même pas parce que, maintenant, ça fonctionne comme ça.

**[00:32:49.950] - Maëlle**

**C'est standardisé, on mange tous la même chose.**

**[00:32:51.000] - Kim Cappart**

Les agriculteurs veulent produire un truc qui est facile à produire, efficace, mais, finalement, il y a plein de variétés qu'on ne connaît plus. ça ne nous manque pas parce qu'on les a jamais eues. Il y a le besoin, le manque et toutes les sensations comme ça. Et, si tu ne sens pas le manque, c'est déjà bien pour un humain. Tu ne te sens pas frustré d'avoir loupé quelque chose, quelque chose dont tu n'as pas connaissance. C'est un peu dans ce sens, la proposition de réflexion que je fais parce que, en plus, on essaie de vulgariser de plus en plus parce qu'on pense que c'est peut-être la solution pour attirer de nouveaux publics qui soi-disant ne sont pas experts. Et, je répète, ce n'est pas toujours dans l'intention des personnels des musées, mais, dans l'évolution globale, dans comment les choses sont prises, ça ne va pas forcément vers toujours du plus qualitatif, pas au niveau scientifique, mais au niveau, simplement de ce que vaut une expo, un discours, une institution.

**[00:34:17.670] - Maëlle**

**Franchement, tu viens d'exprimer un truc qui me bloquait depuis longtemps, avec ta parabole des fruits et légumes, le fait que le public ne ressent pas le manque d'une offre qui n'existe pas. C'est très intéressant parce que moi, je travaille sur le fait que les femmes**

sont sous-représentées. Forcément, les publics ne peuvent pas ressentir le manque d'une représentation.

**[00:34:59.700] - Kim Cappart**

C'est ça. Enfin, en plus, là aussi, il y a plusieurs manières de voir les choses. Mais si tu t'intéresses au sujet, tu vas commencer à voir que huit sur dix, c'est des hommes, tu vas le voir ce que tu recherches là-dessus. Et, du coup, ça va de plus en plus te vexer, t'énerver. Tu vas t'impliquer dans le débat. Mais oui, quand ça ne t'intéresse pas directement, - au final, c'est pas la femme qu'on expose, c'est les œuvres -, tu ne peux pas te rendre compte si ça te fait du bien ou pas parce que, au fond, ça n'a pas d'importance. Au fond, justement, au niveau de l'égalité de ce que chacun fait, ça n'a aucune importance. Après, c'est pas tout à fait vrai vu qu'il y a des œuvres plus politiques. Mais il faudrait pouvoir juger sans savoir. Mais quand on commence à creuser, c'est le cas non seulement pour les femmes, mais aussi au niveau des sujets.

**[00:36:52.900] - Kim Cappart**

Et c'est pour ça. La neutralité, c'est aussi lié au fait de décider de ne pas parler d'un sujet, de l'exposer ou pas. Ce n'est pas intentionnel de cacher quoi que ce soit. Il faut en fait l'audace de vouloir parler d'un sujet qui fâche un peu ou qui n'est pas forcément facile à développer parce que, justement, c'est pas la tendance. En fait, c'est plus la recherche de l'authenticité aussi, de comment les personnes qui travaillent derrière l'exposition peuvent aborder la situation, le sujet d'expo ou l'expo. Ça aussi, je le disais dans mon mémoire. Je parlais des scénographes et de commissaires. Si l'institution demande à ses commissaires d'expo de faire une expo sur les femmes, si ça ne touche pas du tout a priori ces personnes, par exemple le commissaire, ils vont juste faire une expo peut-être moyennement efficace, intéressante et tout ce qu'on veut, mais en fait c'est peut-être pas le meilleur moyen de parler du sujet, si on n'a pas la voix des concepteurs, l'interprétation réelle, authentique des concepteurs. On va difficilement arriver à quelque chose qui touche la réflexion de haut niveau, qui amène un dialogue et une réflexion avec le public. Et, dans ce sens, intégrer la participation des diverses communautés, à mon avis, c'est important. On n'en a pas beaucoup parlé. Mais la co-construction, en tout cas l'inclusion de citoyens dans des comités, dans les débats ou dans les décisions initiales, c'est des choses qui sont lentes mais ça arrive petit à petit donc c'est déjà pas mal. Mais il ne faut pas oublier non plus de considérer, je pense, les professionnels comme eux-mêmes partie d'autres communautés. Par exemple, au sein du personnel, si plusieurs membres ne sont pas très portés écologie ou pas très portés végan ou vélo, ou d'autres points de vue un peu militants, les personnes qui ont des petites étincelles militantes au fond d'eux parce qu'il y a des sujets sociétaux qui personnellement les intéressent, ils n'osent pas en parler et ils n'ont pas trop d'intérêt d'en parler, au sein de l'institution parce que ce n'est pas leur rôle ou, en tout cas, on ne leur laisse pas cette liberté-là de décision pour l'avenir de l'institution. Alors c'est dommage parce qu'on perd toute une partie de la motivation des personnes, des membres du personnel en tant que membres de communautés, membres d'une société et pas juste des fonctionnaires dans une institution qui a sa liste de sujets. Dans ce sens, la neutralité en fait et le fonctionnement actuel du financement force les choses.

**[00:40:30.610] - Maëlle**

Hum. Je sais pas combien de temps tu peux encore me consacrer.

**[00:40:38.350] - Kim Cappart**

Peu importe, on n'est pas pressés.

**[00:40:38.730] - Maëlle**

Je vais quand même essayer de faire une sélection de questions. On en a parlé un tout petit peu au début, j'ai un volet un peu plus identitaire sur mon sujet de recherche et donc je vais un peu aborder ton identité sociale et la manière dont tu définis en tant qu'être social. Mais, avant ça, je pense que pour l'exercice, c'est très intéressant que moi je me présente à toi pour qu'on soit à égalité. Je suis une femme cisgenre, hétérosexuelle et blanche, avec une conscience de ce que blanc signifie et des privilèges que ça m'accorde. Et si je suis de classe moyenne haute. Du coup, c'est aussi une classe plutôt privilégiée, mais j'ai d'importants troubles dys et des troubles de l'apprentissage et je suis de culture wallonne liégeoise, ce qui fait que je parle wallon. J'ai pas l'air comme ça, mais je suis vieille dans ma tête.

**[00:42:23.800] - Kim Cappart**

C'est un patrimoine immatériel.

**[00:42:31.210] - Maëlle**

Oui, mais je trouve que c'est très important aussi, mais ce n'est plus très courant chez les personnes des années nonante.

**[00:42:39.250] - Kim Cappart**

Et le wallon, c'est pas le picard.

**[00:42:42.390] - Maëlle**

Ça se rapproche, ça se rapproche. Mais moi je parle le wallon liégeois. Je comprendrais quelqu'un qui parle picard, mais il y a quand même des termes différents, mais c'est tout autant un patois.

**[00:42:57.760] - Maëlle**

Mais la société ne me perçoit pas comme ça, ne me perçoit pas comme je me définis. Donc j'ai déjà remarqué que la société me percevait comme une femme lesbienne sans handicap apparent, en surpoids ou enceinte. D'ailleurs, on m'a offert une place dans le bus. Voilà, je ne veux pas que ça te mette mal à l'aise. Moi je me suis définie sur plein de plans, mais je te laisse te définir sur les points sur lesquels tu te sens à l'aise de révéler des choses. Tu t'es déjà un peu livrée là-dessus au début, mais c'est juste pour que ça rentre dans le cadre du questionnaire évidemment. Tu peux te définir sur les différents plans du genre, de la race

**sociale, de la classe sociale, de toutes les identités qui définissent, même aussi de tes engagements, s'il y a des sujets qui te mobilisent en particulier.**

**[00:43:39.190] - Kim Cappart**

Je vais prendre ton schéma. Je suis une femme. J'ai 30 ans et je suis une femme hétéro, métisse, moitié chinoise, moitié belge. Classe moyenne basse alors. Après, tout dépend comment on définit. Donc non, quand même classe moyenne plutôt pauvre. Je n'ai pas de trouble apparent non plus. J'ai une tendance végétarienne, même si je mange encore un peu de viande. J'ai vécu dans le Brabant wallon, j'ai grandi dans le Brabant wallon, ce qui fait que, justement, on peut transiter sur la partie de comment les gens, dès que je dis: « Je viens de Genval », on me considère plus comme quelqu'un de riche, de favorisé, alors que pas du tout. Donc déjà en fait, c'est marrant comment tu as construit le parallèle avec comment on voit les choses. Par exemple, j'ai fait un master et d'autres formations. Par intérêt pour les études, je me suis beaucoup formée et, après, j'ai eu la chance de travailler sur plusieurs projets importants. Ce qui fait qu'en fait, de l'extérieur, beaucoup de gens ou des collaborateurs du secteur me voient comme une jeune femme puissante qui a une carrière tracée et qui a tout pour réussir. Mais c'est plus compliqué que ça au niveau personnel, dans le sens où, justement, j'ai pas mal de problèmes de famille ou d'argent. J'ai pas d'argent. Vraiment, il y a plein de galères économiques aussi qui m'ont toujours accompagnée. Donc, en fait, entre ce que des professionnels voient en toi et ce que tu as vraiment la possibilité de faire, il y a déjà comme un déséquilibre qui ne rend pas les choses faciles. Je ne sais pas si ça a à voir avec le fait d'être une femme ou pas. Sinon, je m'intéresse beaucoup à l'écologie, vraiment depuis toujours. Mon père est jardinier, par exemple, et donc j'ai toujours été dehors. Donc ça m'a éveillée très tôt et j'essaie toujours d'appliquer cette valeur à tout ce que je fais dans mon travail, comme je le disais tantôt à propos de la création. Dans ma pratique artistique, j'ai comme une espèce de gêne à créer. Donc, quelque part, il y a aussi cette valeur-là. C'est un choix, je ne vais pas me lamenter, je suis contente de ça, mais parfois c'est contraignant. Ce serait plus simple par exemple si j'avais une voiture. Enfin, il y a beaucoup de choses qui sont plus simples si tu agis comme les autres attendent de toi. Comme je disais, pendant tout un temps, j'ai été très productive sur des projets. Je travaillais sur énormément de choses, ce qui fait que, de l'extérieur, il y a beaucoup d'attentes : « De toute façon, elle fera bien tout ça, de toute façon, elle travaille bien, vite. » Il y a toute une attente aussi, comme une pression, qui devient personnelle, même si, en soi, je pourrais dire mais je m'en fous des autres. En fait, c'est pas exactement que je m'en fous puisque c'est quand même toujours des professionnels avec qui j'ai envie de travailler ou des beaux projets. C'est un peu un cercle vicieux aussi, qui influence ma situation économique. Donc, parfois, je travaille avec mon père dans les jardins pour gagner de l'argent. C'est un déséquilibre, qui n'est pas 100 % en phase avec l'image que d'autres aimeraient voir peut-être.

**[00:49:35.450] - Maëlle**

**Pour aller plus loin dans la réflexion justement, est-ce que cette différence entre les attentes des personnes envers toi, la manière dont on peut percevoir et la manière dont tu vis la réalité va t'affecter dans ton travail culturel, dans ta vie culturelle ?**

**[00:49:57.600] - Kim Cappart**

Ça m'est déjà arriver, mais je ne vais pas expliquer parce qu'il y a une neutralité à garder.

**[00:50:09.570] - Maëlle**

**On peut toujours anonymiser l'entretien si tu le souhaites.**

**[00:50:15.720] - Kim Cappart**

Comme je dis, en fait, depuis que je suis sortie des études, j'essaye de trouver un équilibre entre mes valeurs, pas seulement écologiques, mais aussi une valeur d'empathie sociale. Je préfère travailler pour des valeurs que pour de l'argent. Je déteste l'argent. Mais c'est un fait que ça ne matche pas avec mes besoins. Travailler pour de l'argent, je m'en fous, mais, à un moment, j'en ai besoin, sinon je me complique la vie. Donc, depuis mes études, je cherche à concilier tout ça au point qu'après un premier job, j'ai quitté une assoc. C'est le projet de cocréation sur lequel je bossais quand je suis venue faire une intervention. Et le projet était génial. Tout était génial les partenaires, les groupes, le projet, les idées. Je croyais justement participer à tout ce développement. Et je me sentais bien à ma place. C'était enfin du concret par rapport à toute cette théorie que j'avais étudiée pendant autant de temps, pendant mon mémoire. Mais voilà, au sein de l'association, là, c'était pourri: un directeur pourri qui s'en mettait plein les poches, irrespectueux avec tout le personnel, un truc horrible. Humainement, tu te dis: « Mais je vais pas rester là-dedans. C'est mon premier job. » On était parti sur l'idée que j'allais peut-être avoir un CDI (contrat à durée indéterminée), mais j'avais pas du tout envie de rester. Tu te dis: « Je ne crois pas en cette valeur-là du travail. » Donc ça n'a plus rien à voir avec les musées ni même avec l'écologie. Mais, humainement, ça n'allait pas. Et donc j'ai décidé de démissionner de là et depuis je cherche aussi à trouver cet équilibre.

**[00:52:23.930] - Kim Cappart**

Mais tout cela pour revenir à tes questions, plusieurs fois depuis ce temps-là, étant donné que j'avais collaboré avec énormément de gens du secteur, à chaque fois, on m'appelait pour faire une conférence, pour faire çà, pour faire ça, pour faire un cours. Ça c'était chouette, mais on m'appelait pour beaucoup de trucs. Je faisais ça avec plaisir, mais, à un moment, un employeur m'appelle, hyper intéressant. En fait, la coordinatrice m'appelle pour dire qu'elle allait s'en aller de son job et que ce serait bien que je reprenne sa place, un super bon job. À la base, je ne cherchais pas trop parce que j'étais déjà dans ce rééquilibrage, avec mes projets artistiques. On n'avait pas encore créé l'assoc. Il y avait plusieurs projets et je sais que je peux pas me permettre un temps plein. Mais bon, c'était tellement un bon job aussi dans le secteur des musées et justement au cœur de tout ce problème et je me dis que ça m'intéresse.

**[00:53:31.430] - Kim Cappart**

Donc je postule. J'arrive tout au bout de cette grosse procédure et on n'était plus que deux. L'entretien se passe très bien. Au final, ils ne m'ont pas prise. Ils m'ont dit que c'était difficile, mais que l'autre personne, elle avait vraiment besoin d'un job. Un peu des excuses bidon

comme ça. Et là, je tombe du ciel. Je me dis: « Moi aussi, j'avais besoin du job. » Quand on m'a appelée, je travaillais dans le jardin, avec mon râteau, tout ça pour gagner deux sous. J'ai vraiment besoin d'un job aussi. Quand tu t'entends dire ça, c'est une espèce d'injustice. Je n'en veux même pas à l'institution, mais c'est juste une situation que j'ai ressentie comme une injustice sociétale parce que sur base de quoi est-ce que j'avais moins besoin d'un job que l'autre?

**[00:54:40.750] - Kim Cappart**

Comme si ma carrière était tracée. C'est le genre de phrase: « Et ça, c'est pas pour toi. Tu as tellement de compétences. » Et donc, dans ce sens, ma perception sociétale est un peu étrange.

**[00:55:07.490] - Maëlle**

**En fait, ils te sentaient surqualifiée?**

**[00:55:09.700] - Kim Cappart**

Ah non, je ne pense pas. Ils devaient choisir l'une ou l'autre. Après, j'ai un peu vu ce qu'elle développait. Déjà, elle n'était pas du tout issue du milieu muséal et même pas minimement impliquée dans le domaine muséal, alors que c'était tout un projet d'inclusion au musée. Donc c'était un peu mon domaine. Donc même un job pour lequel j'ai 100 % les qualités, on te dit non parce qu'une autre avait besoin du job. Dans cette idée d'inclusion, ils préféraient engager quelqu'un qui a moins d'expérience, mais ça n'a aucun sens.

**[00:55:49.610] - Maëlle**

**Je vais encore te poser quatre questions. Première question : Sur le plan de la diversité et l'inclusion, dans un musée d'art, quels sont les éléments qui rendent la visite agréable ou au contraire complètement désagréable ?**

**[00:57:44.800] - Kim Cappart**

Personnellement?

**[00:57:45.610] - Maëlle**

**De ton expérience, de ce que tu as déjà pu vivre.**

**[00:57:46.030] - Kim Cappart**

*Je pense qu'on n'y fait pas vraiment attention. J'aurais tendance à répondre comme ça. Par contre, on voit quand même qu'au niveau des handicaps, aveugles, chaises roulantes, c'est compliqué pour les musées. Après, chaises roulantes, je pense que c'est une des choses déjà à faire de manière urgente, si le musée a du budget, c'est de s'adapter pour avoir des facilités pour les personnes en chaise roulante. C'est vrai que, quand on y pense, c'est un peu choquant. Choquant, c'est peut-être trop dire, mais c'est très dommage de voir que*

l'expérience n'est pas focalisée sur des personnes avec un handicap. Alors on peut dire : « oui d'accord, c'est une minorité, mais on fait des trucs exprès pour eux ».

**[00:59:00.550] - Kim Cappart**

Je parlais avec quelqu'un de la langue des signes parce que moi, j'aimerais bien un jour apprendre la langue des signes. Et puis, on s'est dit que c'est un peu le monde à l'envers parce que, du coup, il y a des personnes non handicapées qui doivent faire un effort insurmontable parce que c'est difficile comme langue. Enfin je veux dire, même au niveau de l'apprentissage, à mon avis, tu n'apprends pas ça partout, apparemment, c'est super cher. Donc il faut que des personnes motivées se motivent à dédier une partie de leur personne, à connaître le langage des sourds muets, alors que, si on avait tous une mini base à l'école, au même titre que les maths ou le néerlandais, si on avait une heure par semaine de langage des signes dès notre enfance, peut-être qu'on ne saurait pas le parler, c'est clair, mais, comme le néerlandais, il a quand même la possibilité d'être un peu bilingue. Alors, si on a ça avec différents langages, comme la langue des signes, ou différentes manières d'interpréter les choses, la société serait déjà un peu plus communicante. Il y aurait peut-être moins de problèmes et des actions « pour les sourds », « pour les aveugles ». Mais ça, c'est un problème en dehors de l'institution, à mon avis. ça commence déjà beaucoup plus loin, dans l'éducation en général. De nouveau, on ne peut pas vraiment dire que c'est une critique de front au musée parce que c'est quand même illogique de penser à montrer des œuvres autrement que visuellement. Ce n'est pas non plus une attaque aux gestionnaires du musée.

**[01:01:40.190] - Kim Cappart**

On peut encore parler de l'âge et du prix. Et ça, c'est spécial. C'est peut-être plus personnel, mais je me dis que les prix en fonction de l'âge, ça c'est un peu discriminant, je trouve. Ma mère, elle est retraitée, elle est toute contente d'avoir son prix. Mais je veux dire, ça dépend parce que c'est quand même encore marteler des étapes de vie standard. Tu vois, un étudiant, c'est jusqu'à 25 ans. Alors, quand tu en as 26, tu ne peux plus étudier ? Il y a des prix jusqu'à 25, en dessous de 12. Enfin je sais pas, peut-être que c'est moi qui ait fait des fabulations. Ces différences de prix font que déjà tu divises ton public en fonction de tout ça.

**[01:02:49.600] - Kim Cappart**

Il manquerait plus que mettre « tu as un master ou tu n'as pas de master », ce serait la même chose. C'est déjà dissocier le public. Pourquoi pas une entrée à 5 € et tout le monde paie 5 €.

**[01:03:29.860] - Maëlle**

**Je trouve la question intéressante, même si tu as déjà un peu répondu, mais c'est pour voir si tu veux ajouter quelque chose. Donc si tu postulais dans un musée d'art à un poste correspondant à ton niveau d'études, quel impact aurait sur ta candidature la manière dont on te perçoit ? Est-ce que tu penses que justement, par rapport à la situation dont tu as parlé plus tôt, est ce que tu penses que justement la manière dont on t'a perçue, à savoir « une carrière bien tracée », est-ce que ça a eu un impact vraiment décisif sur ta candidature ?**

**[01:04:17.830] - Kim Cappart**

Sur comment je me proposerais à une autre institution ?

**[01:04:21.010] - Maëlle**

**Non, non, sur le fait qu'on ait rejeté ta candidature par exemple, en l'occurrence sur le fait qu'on accepte ou pas ta candidature.**

**[01:04:29:620] - Kim Cappart**

Quand j'y repense, ça ne me met pas en sécurité sur comment je dois me proposer maintenant, en fait. Après, je suis la première à dire que je ne suis pas forcément pour la méritocratie dans le sens où je pense qu'il y a tellement de gens qui ont un parcours hybride. Mais c'est quelque part un peu mon cas aussi parce que je suis tombée dans des rôles de coordination assez importants alors que je n'y étais pas formée. Enfin, tu vois ce que je veux dire, le parcours des choses fait que tes diplômes ne sont pas toujours tout à fait cohérents avec tes postes, les postes que tu reçois. Donc, pour cela, je ne suis pas forcément pour la méritocratie qui serait de dire : « ben moi j'ai fait toutes ces études, donc j'ai droit à une meilleure place ». ça, je ne pense pas. Mais j'y ai toujours cru plutôt sur l'expérience et l'intérêt : c'est mon domaine, c'est mon expertise. Donc j'imagine que je mérite quand même de mettre ça en avant et d'en profiter. C'est vrai que cet épisode m'a un peu perturbée dans le sens « Mais qu'est-ce que je dois faire ? » Maintenant, dans le contexte où on se tourne de façon pas toujours sincère vers les minorités, ça devient loufoque, mais tu te dis : « Est-ce que je mise plus sur l'identité de femme racisée ? ça va peut-être mieux marcher. » C'est un peu hallucinant comme mécanisme. Et ce n'est pas que personnel, mais parfois j'ai entendu dire dans des projets ou des réunions : « On va la mettre, elle, parce qu'elle est africaine » ou « C'est bien parce qu'elle est africaine ». Alors, en fait, c'est un double penchant, soit c'est sincère, tu as vraiment d'aider cette personne-là, soit c'est un pion. Parfois ça marche comme ça malheureusement. Parfois, ce n'est pas mal intentionné. Tu sais qu'il y a des problèmes de racisme ou de minorité des femmes. En fait, il y a plein de circonstances où c'est mieux d'être peut-être « positivement raciste ». Comment dit-on ?

**[01:07:48.760] - Maëlle**

**Discrimination positive ?**

**[01:07:50.660] - Kim Cappart**

Parfois c'est mieux que rien. Mais ça dépend aussi de la mentalité derrière. Ensuite, c'est très difficile à juger, donc je pense que maintenant ça devient un peu difficile, - en tout cas, ça, c'est ma perception, c'est juste ma perception -, je pense que c'est tellement difficile de discerner quelles sont les intentions authentiques des personnes, si elles veulent améliorer les choses ou simplement respecter des quotas. C'est simplement avoir des quotas pour des quotas. De fait, c'est ce qui va arriver. Je suis un peu comme la victime d'un quota. J'imagine. C'est la seule interprétation que je peux donner à cette situation où, si tu mets vraiment les deux

expériences l'une à côté de l'autre, c'est clair. Après j'ai été voir les choses qu'elle organisait, mais ce n'était malheureusement pas du tout à la hauteur de la situation muséale. C'étaient de grosses réunions et on parlait de poulets transgenres élevés dans des laboratoires. C'était un sujet funky comparable à je ne sais pas quoi. C'était nul parce que c'est totalement anxiogène. Donc la personne, ce n'est pas pour la critiquer, elle. Mais elle est venue avec une autre expertise et en essayant de la matcher à sa manière. Mais bon, parfois il y a des sujets pour lesquels tu ne peux pas nier qu'il faut une expertise pour avoir une espèce de voix, une voix pertinente là-dedans. Même si tu es expert en biologie, je ne me vois pas t'appeler pour faire une chirurgie à quelqu'un. Il y a comme un équilibre à chercher entre l'expertise réelle et, au cas par cas, les parcours hybrides.

**[01:10:19.440] - Maëlle**

**Et maintenant, je vais avoir une question pour te permettre de rêver un peu. Alors tu as déjà parlé justement du fait qu'il y avait parfois un peu trop d'utopie, mais on imagine, on te permet l'utopie. Sur le plan de l'inclusion et de la diversité, si tu pouvais créer ton musée d'art idéal en Belgique, comment l'imaginerais-tu ?**

**[01:10:47.210] - Kim Cappart**

En cinq minutes? Nous, on a déjà mis des choses en route avec l'association. On a créé une association pour soutenir des artistes émergents.

**[01:11:04.850] - Maëlle**

**Je sais. J'ai trouvé l'information sur Google.**

**[01:11:09.750] - Kim Cappart**

Notre philosophie dans ce projet, c'est vraiment qu'on se focalise sur la problématique des artistes en général et que, en effet, vivre de son art, ben c'est carrément presque impossible. Enfin, ça dépend d'où tu viens, justement, socialement parlant. Il y a tellement de situations différentes. Mais, en général, la carte artiste n'est pas une bonne carte pour vivre de son métier. Et donc notre philosophie, c'est vraiment que chaque chose qu'on entreprend, des projets, des expos ou des collaborations, il faut que le bénéfice, que ce soit financier ou autre, revienne à l'artiste ou au travailleur principal, parce que les institutions et la panoplie des métiers autour de l'art, ça enrichit tout le monde sauf les artistes, souvent. Donc je pense que déjà l'aspect de s'intéresser aux artistes contemporains au sens très large du terme, pas juste à succès, c'est essentiel en soi pour un musée d'art. Après justement, si je veux ouvrir un musée, faut que je respecte un minimum sa définition et donc avoir quand même une collection ou un patrimoine.

**[01:12:51.500] - Kim Cappart**

Peut-être que ce serait une collection un peu hybride, qui ne soit pas l'art moderne ou l'art ci ou l'art ça parce que ça restreint déjà la possibilité de dialogue entre différents courants peut être, en tout cas en essayant de miser sur une collection qui est plus centrée sur une

thématique ou juste la sensibilisation au métier d'artiste. Juste un musée d'art, point. Et faire interagir les différents courants de pensée, comme un peu en même temps, pour développer une espèce de recherche, de réflexion ouverte aussi avec les publics. Un peu comme à l'univ., avoir des cours d'art, d'histoire, mais de manière désintéressée, donc pour le coup « neutre », où on pourrait peut-être inviter des profs, des historiens, des artistes, créer un peu sa propre histoire de l'art ou une propre vision ou interprétation de l'histoire de l'art jusqu'à maintenant et réinterpréter la situation des artistes d'aujourd'hui et la supporter en tout cas. Ouais. Si je devais créer un musée d'art, il faudrait réfléchir à qui va le financer ma maison.

**[01:14:22.470] - Maëlle**

**Ici, on n'est pas dans une réflexion financière.**

**[01:14:25.370] - Kim Cappart**

Mais ce serait aussi une question de voir comment on finance un musée. Je pense que ça impacte quand même l'avenir du musée et la direction qu'il prend. Je pense qu'il faudrait un maximum se détacher d'une dépendance financière de de tout Etat ou parti. Je ne pense pas qu'en Belgique ce soit très lié à des partis mais je veux dire que c'est quand même l'Etat qui finance et donc une sorte de financement politique. Et là pour le coup, on voit très bien ainsi avec le milieu associatif c'est un peu *hand shake, hand shake*. Si tu as un ami dans l'un ou l'autre parti, ça te facilite malheureusement bien la tâche.

**[01:15:11.360] - Kim Cappart**

Parfois, c'est bien. Parfois, c'est pas bien. Au final, le monde fonctionne comme ça, avec des connexions et des contacts, donc ça c'est normal. Mais parfois, comme je l'ai vu dans mon ancien boulot, c'est un peu des situations pourries. Parfois, on donne des budgets à des projets qui sont déjà surfinancés, où franchement, il n'y a plus trop d'objectivité dans la répartition des budgets parfois. Je parle un peu des expériences que j'ai eues. Si on est dans l'utopie, je ne sais si on pourrait financer sans dépendre de l'Etat. On pourrait envisager une contribution de toute la société. Oui, pourquoi pas ? Mais alors c'est vrai que c'est dommage parce que alors du coup, ça veut dire renoncer au fait que, normalement, l'Etat est censé s'occuper du financement de la culture.

**[01:16:32.780] - Kim Cappart**

Enfin bon, je m'éloigne un peu. Ben oui, déjà c'est l'idée de la collection des artistes contemporains, c'est déjà pas mal.

**[01:16:48.560] - Maëlle**

**Dernière question. Si tu es déjà allée au Musée d'Ixelles, pourrais-tu me donner un peu de feedback ? Parce qu'en fait, moi je vais travailler avec eux dans le cadre de mon mémoire. L'idée est de proposer deux trois petites choses pour implémenter l'inclusion des femmes de manière intersectionnelle dans le musée. Je dois dire que ton entretien m'a déjà donné**

**pas mal d'idées. Mais voilà, si tu as un feedback à donner, par exemple une expérience que tu as particulièrement appréciée ou qui t'a marquée au Musée d'Ixelles.**

**[01:18:03.040] - Kim Cappart**

Le musée est fermé depuis trois ans maintenant.

**[01:18:06.330] - Maëlle**

**Non, cinq.**

**[01:18:08.810] - Kim Cappart**

Ah oui, déjà En terme d'expo, je ne sais plus trop, mais ...

**[01:18:30.070] - Maëlle**

**Est-ce que tu as participé au Musée comme chez soi ?**

**[01:18:32.860] - Kim Cappart**

Mais voilà, je sais qu'ils font ça se fait ça. C'est vraiment une chouette initiative mais j'ai pas vraiment bien suivi. Je n'ai jamais participé. En tout cas, de ce que j'ai bien compris comment ça fonctionne, c'est vraiment une chouette initiative. Ça montre aussi que, comme je disais, l'équipe est très ouverte à ça, c'est vraiment chouette et ils arrivent à se dissocier un peu de la rigidité muséale en général parce que mettre des œuvres chez des particuliers, oh mon Dieu, il ne faut pas demander ça à tout conservateur. Ça, c'est déjà vraiment cool. Ensuite, on avait ensemble aussi participé à une des deux journées, mais nous, on est allés à une seule, je pense, des journées de réflexion citoyennes en fait sur justement la replanification totale du fonctionnement du musée. C'était assez intensif. Il y avait je ne sais plus combien de personnes. On s'était inscrits en tant que citoyen, pas du tout à voir avec mon métier. Mais bon, comme je les connaissais, elles m'avaient demandé d'être rapporteur aussi, de faire une synthèse de la chose. Mais voilà, il y avait plusieurs sujets, notamment au niveau de l'accueil, les horaires, les prix, le resto, l'ambiance, les expos. Je ne me souviens plus des détails. Par contre, si tu veux, j'ai un rapport de ça, si ça t'intéresse.

**[01:20:06.280] - Maëlle**

**J'apprécierais beaucoup. Oui, franchement ça m'intéresse énormément parce que je trouve que c'est très novateur en fait.**

**[01:20:12.910] - Kim Cappart**

Il faudrait que je retrouve ça alors. Et du coup, c'était avant le COVID ? Non, on avait pas de masque. Sinon c'est pas possible. On était plein des gens. ça fait déjà un petit temps, alors.

**[01:20:38.350] - Maëlle**

**Je pense que c'était en 2020, entre les confinements, j'ai l'impression.**

**[01:20:47.470] - Kim Cappart**

En tout cas on était beaucoup et j'ai pas le souvenir d'avoir des masques. Bon, je retrouverais. Donc on avait participé à ça et c'était vraiment très intéressant. Et c'est là aussi, quand tu vas à des journées comme ça, que tu te rends compte que c'est compliqué, la participation. C'est très beau comme objectif. Mais en fait, justement, ça c'est compliqué dans le sens où c'est pas exactement ce qu'on attend aussi d'un musée. Je reviens sur le mot « temporalité », comme quand je disais pour la recherche, ça peut s'améliorer pour toutes les raisons qu'on a dites. La participation, c'est la même chose. La temporalité de la mise en route de ce genre de projet, c'est une temporalité humaine. Par exemple j'ai jamais comparé comme ça avant, mais quand tu penses à des problèmes familiaux.

**[01:21:51.880] - Kim Cappart**

Si tu as une famille compliquée, avec un parcours compliqué, une communication compliquée, tu ne sais plus pour qui ou pourquoi, comme dans beaucoup de familles. Mais, pour les besoins de la famille, la famille est obligée de construire autour de ça, de tomber sur des compromis, des accords, et de traverser des crises. Mais voilà, ça prend toute une vie parce que ça touche la conscience intime de chacun par rapport aux autres, aux émotions, à l'orgueil. Mais il y a plein de trucs humains qui ne touchent que l'humain et pas l'institution. Ça ne touche pas les besoins de l'institution, ni même les capacités de l'institution comme institution à devenir quelque chose d'autre. Tout simplement, il suffit d'un humain qui « fout la merde » un peu, je ne sais pas comment dire, mais il suffit de de quelques humains bloqueurs de projets que c'est déjà foutu en fait. Comme je viens de le dire, si tu engages quelqu'un qui n'est pas compétent pour remplir le rôle, ça ralentit, ça bloque, puis quelqu'un tombe en burn-out, puis s'en va. Il faut le remplace. Ça ne marche pas, changement de directeur et, en fait, c'est perpétuel. Et donc c'est ça qui est compliqué dans le participatif parce que, à ces journées, tu te rends compte que les gens qui sont là sont déjà ultra intéressés. C'est déjà positif de voir que des citoyens que tu n'aurais jamais rencontrés à moins de faire un appel à projets comme ça, ils sont super intéressés et sont super curieux, Ils sont super exigeants et sont super diversifiés en soi. Donc en fait, y a plein de visions différentes qui sont toutes basées sur des expériences personnelles qui sont justifiées parfois, qui sont plus riches que d'autres. Mais tout se vaut, enfin dans une certaine mesure. Il faut en tout cas tout entendre si c'est ça le but de la participation.

**[01:24:14.010] - Kim Cappart**

Et donc comment tu fais une synthèse cohérente et efficace de tout ça ? Ben vas-y. C'est compliqué. Donc, pour ça, on retombe sur des histoires de budget, à moins d'engager quelqu'un qui s'occupe de cette recherche. Alors, du coup, c'est ça que j'appelle recherche, non pas juste de la recherche académique sur la dorure de je ne sais pas quel artiste, mais justement la recherche en sociologie, en socio-muséologie, en planification culturelle, en planification, en gestion, bref de la recherche dans d'autres domaines qui vont permettre un jour de mettre tout ça en concret et pas de de toujours devoir relancer. C'est un peu comme si on te propose un tour en montgolfière puis après on redescend et, après, pour remonter

dans le niveau, il faut retravailler encore. C'est dur, c'est lourd à chaque fois, parce que, au plus tu amènes de gens évidemment, au plus c'est intensif comme travail. Nous aussi, on voit avec notre association, pour l'instant on gère ça à deux et on sait que on ferait bien de déléguer ou d'agrandir comme une équipe. Mais, pour l'instant, malheureusement, c'est plus simple pour nous de prendre tout en charge à deux parce que, comme ça, on va plus vite. On sait ce qu'on doit faire, ça va vite. Si on doit commencer à prendre en compte l'avis de ci, de ça et d'être vraiment cohérent avec cette démarche, il faut prendre le temps de débriefer etc., ça prend une éternité en fait. Donc si y a personne qui est employé à ça, ça commence à devenir compliqué. Donc tu peux leur suggérer de nous employer pour ça. Je pense que c'est un problème très complexe qui nécessite des moyens et, oui, malheureusement, des financements, c'est de la ressource humaine, c'est des connaissances, c'est une capacité d'intégrer tout ça, de vouloir aussi réfléchir à ça. C'est compliqué. Comme c'est pas des problèmes concrets comme faire une expo avec dix œuvres. Là, on veut changer l'organisation du musée, ce n'est pas concret du tout.

**[01:26:38.010] - Maëlle**

**Ça peut partir dans tous les sens.**

**[01:26:40.760] - Kim Cappart**

Tu n'as pas de vision, tu n'as même pas de sécurité de ce qui va se passer. L'insécurité, ce n'est pas trop à la mode. Donc c'est ça qui est un peu compliqué, c'est cette gestion de l'ingérable. C'est assez complexe et donc, parfois, c'est démoralisant. Et je pense que c'est pour ça que, en tout cas pour moi, dans mon cas, ça mène à des réflexions un peu « pessimistes ». Peut-être pas pessimistes, mais comment dire ? Je parlais de la pression. étant donné que ça repose, comme je disais, sur la bonne volonté de certaines personnes, le problème maintenant, c'est que, comme on vit dans une société où tu travailles pour l'argent, en fait, tu n'as pas le droit de te reposer de tes projets. Pense à Stéphanie. Elle doit prendre en charge un énorme projet d'inclusion. Eh bien, le jour où elle sera malade, le projet va tout simplement être mis en pause. C'est comme ça que ça marche actuellement. Ce n'est pas un projet sociétal, c'est pas un projet de l'institution. Donc alors ça met une pression sur les personnes responsables qui, si elles s'en vont, le projet s'arrête. C'est donc un peu compliqué. À mon avis, c'est vraiment des processus internes pour lesquels il faut se permettre de ne pas avoir des résultats directs. Il faut peut-être penser aussi, comme je le disais, à échelle avant tout humaine que comme fonctionnaire dans sa fonction. Comme je disais, tu vois, moi, je parle d'écologie, c'est mon histoire, j'ai toujours été dehors, mais ça ne regarde que moi. Ça ne veut pas dire que le reste ne m'intéresse pas, ça veut juste dire que je suis plus sensible à ça. Et si j'ai la possibilité de, tout naturellement, instaurer des trucs liés à ça, ce serait bien. Je prends un exemple au niveau de la famille. Si ta fille devient végétarienne, tu t'intéresses un peu forcément à la chose pas parce que toi aussi tu vas devenir directement végétarienne. Mais au final, petit à petit, tu vas te poser la question et puis, au fil des conversations avec d'autres personnes, ça peut avoir un effet boule de neige. C'est ça qui doit se passer dans le musée aussi.

**[01:29:53.210] - Maëlle**

**Merci, merci beaucoup. J'ai une toute dernière question par rapport à ce que tu disais : « Il faut se permettre de ne pas avoir les résultats directement. » Justement, par rapport à ton expérience de cette consultation citoyenne du musée d'Ixelles, est-ce que tu as ressenti une attente des autres participants de se dire : « Ah ben oui, on va avoir directement avoir un résultat sur ce qu'on dit » ?**

**[01:30:36.240] - Kim Cappart**

Mais ça oui, c'est vrai, dès que tu touches à ce genre de participation qui est quand même audacieux. Et donc je pense que, quoi qu'il arrive, il faut jamais critiquer et il faut surtout voir l'audace dans ce genre d'entreprise plutôt que de dire : « Mais ils ont fait ça et ça n'a servi à rien. » Au moins, ils ont essayé alors que c'est assez compliqué. Mais oui, c'est vrai qu'il y a des gens qui ont ce type de réaction. Il y en avait même un qui a râlé. À un moment, il a dit : « Oui, mais vous nous demandez un avis gratuit » En fait, il y a tout un cercle. Les musées font des efforts, puis les citoyens, ils arrivent. Et il suffit d'un rageux qui dit : « Oui mais vous nous demander notre avis gratuitement. » Et il voit ça plus comme une façon de profiter d'eux, comme une usurpation de l'innocence des citoyens qui n'ont rien à gagner dans cette affaire. Oui, il y en avait un qui disait : « Vous n'en ferez rien après. » Et puis il y a des divergences dans les attentes de l'expérience muséale. Il y avait une dame bourgeoise qui disait : « Mais moi, j'en ai marre d'avoir des enfants dans l'expo, ça crie. Une autre disant : « Moi, j'ai des enfants, j'aimerais bien de ne pas être obligée de leur dire de se taire. » En fait, il y a des divergences comme ça que tu dois gérer. C'est pour ça que je dis que c'est complexe et que, à un moment, le musée, il ne peut pas devenir tout et n'importe quoi non plus. Ce n'est pas un supermarché. Il a un rôle. Mais il y a des manières de faire. Du coup, cela avait ouvert le débat. Peut-être qu'il faut des horaires, pas des horaires « enfants », mais, sachant que le mercredi, il y a plus d'enfants, il faudrait peut-être juste l'annoncer. Comme ça, les gens, comme la rageuse, ils n'ont qu'à pas venir, c'est chacun sa responsabilité. Il y a bien des horaires pour lui faire prendre un peu à la rigolade. Les hommes d'art ne reviennent pas. Ou bien des « horaires bruit » : prendre ça à la rigolade et dire : « Le mercredi, il y a plus d'enfants, c'est donc *horaire bruyant*. » Comme ça, tu le sais. C'est comme les horaires de pointe dans les transports. Si tu ne veux pas être confinée dans le couloir du train, tu ne prends juste pas ce train-là. C'est tout, c'est ton choix. Tu prends un avant ou un après. C'est un peu un équilibre pour transformer les exigences de tout un chacun en un maximum de possibilités le plus ouvertes possible sans que ça fasse réagir l'un ou l'autre. Oui, ça prend du temps. Mais moi, je pense que des gens, en général, ils ne peuvent pas avoir un manque de quoi que ce soit sans avoir au moins vu le résultat. Je pense que ce sera intéressant, quand le musée va rouvrir, de voir à quoi ça ressemble. Par exemple, il y a la discussion sur l'espace restaurant. En fait, beaucoup d'études recensent que le restaurant, la librairie, qui font l'expérience extra muséale, sont des espaces importants pour les visiteurs. Moi, j'adore les librairies, les shops des musées. Tu y trouves des pépites, des livres artistiques d'un bon niveau. Et donc on a parlé du restaurant qui serait donc quelque chose de plus ouvert au quartier, donc où on pourrait aller sans être obligé d'aller au musée. Ce sont des idées très chouettes. Donc je pense qu'on verra aussi à la réouverture du musée comment ces gens-là réagiraient, mais c'est ça aussi le problème du participatif. Il n'y a

pas beaucoup de moyens de suivre ça en fait, à moins de rester en contact avec 200 personnes par trimestre pour savoir ce qu'ils en pensent. Et ça c'est ingérable, tu vois. Donc c'est ce que je disais, c'est un peu la gestion de l'ingérable. Comme en société tu ne vas pas envoyer 10 000 messages à tout le monde à chaque fois pour savoir si ça a plu, si ça va bien. Tu ne peux pas toujours vérifier si les gens sont contents, si ça marche. C'est un peu inquantifiable.

**[01:34:57.540] - Maëlle**

**Je suis en contact avec Stéphanie, elle m'avait dit qu'en mai, il y aurait les résultats de cette analyse de la consultation citoyenne, l'analyse du questionnaire qui a été complété en ligne par voie postale aussi et le recoupement avec les consultations qu'ils avaient faites.**

**[01:35:24.050] - Kim Cappart**

C'est une sacrée entreprise. Et ça par exemple, ce n'est pas anodin. En effet, ils ont pris le temps d'un musée fermé pour faire ça. Sinon, en temps réel, quel musée a le temps de faire tout ce travail ?

**[01:35:37.610] - Maëlle**

**Elle était débordée, Stéphanie. Elle me dit : « Je dois rendre les résultats le 6 mai. Je ne sais pas comment je vais faire. Je te remercie vraiment beaucoup.**

## Annexe 7 : Entretien avec Véronique Alain alias Esoken le 24 mai 2023

Française née à Paris de parents antillais, liégeoise d'adoption depuis 2010, arrivée en Belgique par un voyage, « accompagnée des cigognes », à l'âge de 8 mois, elle atterrit dans son couffin dans le Limbourg, elle, Véronique Alain.

Véronique Alain alias Esoken est passionnée par le dessin depuis son enfance. Après des cours de peinture et de dessin à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, elle se tourne ensuite vers la photographie, art qu'elle s'approprie et shoot à sa guise : paysages urbains, maisons, immeubles... la ville de Liège principalement. Elle est particulièrement intéressée par la lumière et la couleur, qui donnent le « ton » à l'image - dessin, peinture (mixed média), photo. Elle saisit la poésie d'un moment et vous l'offre via ses photographies. Esoken est également férue de slam, de poésie et de haïkus. Elle aime être créative et, de nature curieuse, elle s'adonne à beaucoup d'activités. Elle aime partager et notamment son travail d'artiste qu'elle expose pour un vrai partage avec les visiteurs. Très sociable, elle aime le contact humain.

L'entretien s'est déroulé dans un espace public bruyant. Certaines parties de phrases ont été reconstituées à partir du contexte et sont marquées comme telles.

**[00:00:00.510] - Maëlle**

**En fait, je vais commencer par des questions assez précises. Aucune question n'a une obligation de réponse mais, c'est des questions qui peuvent m'aider à te situer. Donc, sans me révéler ta date de naissance, est ce que tu peux dire la décennie durant laquelle tu es née ?**

**[00:00:28.600] - Véronique Alain Esoken**

Les années 60.

**[00:00:35.130] - Maëlle**

**Est-ce que tu saurais me donner une estimation du nombre de musées que tu as visités l'année dernière ?**

**[00:00:42.330] - Véronique Alain Esoken**

Ah, l'année dernière, je vais dire trois en 2022 et cette année, j'en étais déjà à peu près une dizaine.

**[00:02:14.080] - Maëlle**

**Sur ces trois en 2022 et plus ou moins une dizaine en 2023, est-ce que tu sais combien étaient des musées d'art ?**

**[00:02:24.550] - Véronique Alain Esoken**

Ce n'est pas un nombre, mais une estimation : 5 en tout.

**[00:03:17.950] - Maëlle**

**Là, on va commencer à toucher ce que tu as pu un peu préparer. Une des questions principales de cette partie, elle rejoint ce que tu as eu dans le mail, c'est comment perçois-tu l'institution « musée » et le musée d'art en particulier ?**

**[00:04:03.730] - Véronique Alain Esoken**

Bon, d'accord. Ne serait-ce que selon la ville où l'on se trouve il y en a plus ou moins et ils peuvent aussi être visibles ou moins visibles aussi, et accessibles ou moins accessibles. Aujourd'hui, ce qui est bien, c'est que les écoles sont plus emmenés au musée. C'est très chouette. Mais l'accès à la culture, c'est quand même plus pour une population aisée. Je dirais que oui, c'est cher, les musées, pour le public lambda.

Les musées sont une « porte ouverte » pour l'institution « école » aujourd'hui, bien plus qu'avant même si des efforts peuvent encore être faits pour que les enfants et les jeunes puissent aller dans les musées plus facilement (entrée moins chère ou gratuite, publicité ou propagande pour stimuler les jeunes à fréquenter plus souvent les musées...).

**[00:05:13.920] - Maëlle**

**C'est ce que tu souhaites dire ?**

**[00:05:23.520] - Véronique Alain Esoken**

Mais dans le monde, d'un endroit à l'autre, le musée n'est pas toujours conçu de la même façon par exemple en Afrique ou en Europe.

**[00:05:45.570] - Maëlle**

**Tu peux donner des exemples si tu le souhaites, si tu en a en tête.**

**[00:05:50.340] - Véronique Alain Esoken**

Je vais revenir sur cette question un petit peu après, je crois. Mais je peux déjà un peu développer ici. C'est vrai qu'en Afrique, la culture, l'Histoire, c'est vraiment à l'oral. Ici, c'est plus les musées, c'est dans des murs qu'on va voir des choses, de l'art, de la culture.

**[00:06:45.920] - Maëlle**

**Si je te demandais : « Quel est le rôle du musée d'art dans la société et qu'est-ce que tu en penses ? »**

**[00:06:55.940] - Véronique Alain Esoken**

Quel est le rôle ? Alors, je pense que le rôle est que le musée d'art est là pour enseigner, montrer ou permettre aux différentes populations de connaître un peu leur histoire et savoir qui ils sont, d'où ils viennent, connaître des peintres, des modes et des métiers, les différents mouvements artistiques du Moyen-Âge à aujourd'hui, les différents courants, et les différents cultures aussi, selon la thématique du musée. Il est important de se rendre compte qu'il existe une multiculturalité.

**[00:07:38.360] - Maëlle**

**C'est intéressant ce que tu dis : « permettre aux différentes populations de connaître un peu leur histoire ». Est-ce que, quand tu dis différentes populations, aujourd'hui, en Belgique, tu as l'impression qu'on expose l'histoire de différentes populations ou c'est plutôt l'histoire de certaines populations ?**

**[00:08:05.840] - Véronique Alain Esoken**

Oui, c'est plus de « certaines populations ». C'est justement ce qui est bien dommage, parce que, même si on est en Belgique, on a envie de connaître aussi [d'autres populations] parce que ça permet aussi de voyager. Et si on n'a pas pu voyager dans le monde, on peut voyager à travers le musée, en connaître un peu plus des autres cultures. Et c'est ce qu'on n'a pas, c'est vraiment ce qui manque, peut-être pour accepter l'autre. Non, mais c'est vrai qu'ils avaient fait une exposition au Reflektor, une exposition qui n'était pas mal faite. Je ne me rappelle plus le titre du nom de l'expo où l'on parlait de plusieurs endroits du monde et je trouvais ça bien.

Ce serait vraiment très enrichissant d'avoir la possibilité au musée de découvrir l'histoire d'autres civilisations, d'autres populations, et comme à Paris, le musée des arts asiatiques – Guimet, ou encore de pouvoir découvrir les œuvres de Basquiat, d'organiser au musée d'art, des collections temporaires d'artistes du monde entier, du monde moderne.

**[00:09:06.810] - Maëlle**

**Ils ont peut-être des archives sur leur site. J'irai voir le site web à la maison.**

**[00:09:16.260] - Véronique Alain Esoken**

Je suis ouverte d'esprit et je suis très intéressée par les différentes cultures et les différents arts dans le monde.

**[00:09:53.270] - Maëlle**

**Si tu devais poser un regard critique sur la manière dont sont construites les expositions d'art généralement, par exemple organisées par courants, par chronologie, par géographie, qu'est-ce que tu dirais ?**

**[00:10:32.460] - Véronique Alain Esoken**

Tu sais, c'est pas mal qu'on puisse se situer dans le temps, savoir ce qui se faisait avant. Ça permet aussi d'avoir une large vue parce que c'est ce qui se faisait avant et maintenant, et connaître aussi les différents courants. Parce que c'est important de savoir aujourd'hui ce qu'il y a de nouveau, ce qui se fait et donc c'est intéressant. Je pense qu'on a besoin de se retrouver avec des choses un peu plus anciennes, qui font partie du passé, qu'il vaut la peine de voir. C'est important. Et à la Boverie, on a bien cette exposition permanente qui est en bas et je trouve que ce serait très chouette que ça puisse remonter à l'étage. (Problèmes de son)

L'histoire de l'art devrait être enseignée à l'école, cela fait partie aussi de l'histoire d'un pays, d'une époque, d'une tendance et voir ainsi l'évolution d'hier à aujourd'hui, avec les nouvelles technologies, tout change. Peut-être aussi mêler ce qui appartient au passé à l'actualité, pouvoir faire un comparatif en exposant « l'ancien » avec le récent. Une innovation dans les musées, qui « rafraîchirait » l'image du musée, un peu vieillot et poussiéreux.

**[00:12:02.780] - Maëlle**

**Alors ça, c'est la question qui a perturbé le plus de monde, je préviens, parce que c'est une question très floue. Mais voilà, tu réponds le plus librement possible, vraiment, ce qui te passe par la tête. Quels termes, concepts ou valeurs aussi bien positifs que négatifs associes-tu aux musées d'art ?**

**[00:12:35.540] - Véronique Alain Esoken**

Le premier mot qui sort est « joie ». D'abord, j'adore l'art. Je me sens bien dans un musée, j'aime découvrir déjà l'endroit, le lieu et l'atmosphère. C'est du bois, j'aime bien un parquet. C'est un petit peu un côté parfois vieillot, mais j'aime bien cette ambiance et ce mélange peut-être aussi du mobilier, des choses du siècle dernier avec des choses un peu décalées. Alors la question ne m'a pas dérangée.

Et en même temps, le musée d'art reste très « classique », comme je le disais « vieillot », « poussiéreux ». Juste le bâtiment, sa structure, son architecture font souvent référence à un vieux dinosaure, c'est un peu comme ça que je vois la chose !

**[00:13:57.180] - Maëlle**

**Toujours par rapport à cette idée de concepts, termes et valeurs, on associe souvent les mots neutre et universel aux musées. Qu'est-ce que tu penses de cette association de termes ?**

**[00:14:16.600] - Véronique Alain Esoken**

Neutre, je ne comprends pas trop le terme. Je ne comprends pas pourquoi le terme neutre. Je ne l'ai pas encore entendu ou alors je n'ai pas compris. Mais universel, oui puisque le musée parle à tout le monde. Toutes les populations vont pouvoir découvrir, même si c'est un peu paradoxal. On sait bien que ce n'est pas du tout comme ça devrait se passer. Ce n'est pas du mensonge, mais ce n'est pas vraiment universel. Déjà, parfois le musée est très cher, donc tout le monde n'a pas accès au musée. Il y a des populations qui ne sont pas à l'aise, parce qu'elles ne se sentent pas attirées par ce qui se fait au musée, par ce qu'on présente au musée. Oui, c'est ça. Universel, c'est un mot qui est resté depuis ces derniers siècles, en fait depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et les expositions universelles. C'était quelque chose de spectaculaire. Mais le terme n'a plus de sens aujourd'hui pour moi, ça ne correspond plus vraiment au musée.

Neutre, le musée ne l'est pas puisque il ressort toujours un thème. Donc il attire une catégorie de personnes plus avec une culture de l'art. Or une population défavorisée n'a pas accès à la culture. Le musée d'art ne peut pas être assimilé à l'adjectif « neutre » et « universel », Donc, idem on tend à le faire croire, et c'est tout l'inverse aujourd'hui, encore.

**[00:16:06.880] - Maëlle**

**Alors on va passer à un petit exercice un peu plus actif. Donc voilà, ça c'est vraiment la base de mon métier. C'est la nouvelle définition du musée selon l'ICOM, l'organisme international des musées. Tu ne la connais peut-être pas encore.**

**[00:16:45.130] - Véronique Alain Esoken**

Ça m'intéresse.

**[00:16:47.470] - Maëlle**

**Je t'invite à la lire. J'ai quatre couleurs ici : en bleu, je t'invite à souligner ce qui te semble important, en vert, ce qu'il semble plutôt bien réalisé dans les musées de manière générale, mais plutôt dans les musées d'art. En orange, ce qui a une marge de progression. Si tu vois des choses qui régressent complètement, tu peux les souligner en rose.**

**[00:17:24.700] - Véronique Alain Esoken**

OK

**[00:17:25.120] - Véronique Alain Esoken**

Il y a beaucoup de choses à souligner.

**[00:18:37.170] - Maëlle**

**Et si tu veux expliquer tes choix au fur et à mesure, tu peux le faire. Tu peux souligner en plusieurs couleurs certaines choses.**

**[00:19:08.451] - Véronique Alain Esoken**

D'accord. C'est important, la conservation. L'interprétation, je ne comprends pas bien le sens.

**[00:20:04.560] - Maëlle**

**Les personnes qui ont écrit la définition ont jugé que c'était dans le sens de la transmission vers le public. Donc c'est la manière dont le musée prend un contenu, qui peut être des objets, et va le faire passer ou faire passer un message à travers ces objets au public. Maintenant, tu peux aussi le comprendre dans différents sens, donc peut-être justement porter plusieurs messages ou avoir un rôle plus actif dans la manière dont on regarde le patrimoine.**

**[00:21:03.570] - Véronique Alain Esoken**

C'est important, ouvert au public. Accessible et inclusif : il y a des musées où il n'y a pas vraiment d'accès pour les personnes handicapées. Je ne sais pas si c'est en progression ou en régression. Je pense qu'on y réfléchit. Je vais mettre « marge de progression » : vis-à-vis des jeunes publics, une publicité pour que les gens puissent plus venir au musée.

**[00:22:41.890] - Véronique Alain Esoken**

« Encourage la diversité » : oui, progression. « Avec la participation de diverses communautés », là, je ne sais pas trop ce que c'est. C'est bien si ça se fait ainsi, mais est-ce que c'est la réalité ? Je ne sais pas si tu peux m'en dire plus.

Alors, oui encourager la diversité, car c'est souvent très restreint en terme de thématique dans les musées d'art. Ils montrent toujours un peu la même chose, les mêmes peintres connus ou moins connus, les objets d'une même culture, celle d'Europe.

**[00:23:40.540] - Maëlle**

**Malheureusement, non, je ne peux pas t'en dire plus.**

**[00:23:43.210] - Véronique Alain Esoken**

« Donner à leur public des expériences variées d'éducation, de divertissement » : je vais mettre ça aussi bien sûr. « Réflexion et un partage de connaissances », c'est important. Je peux mettre aussi du vert ici. Je n'ai pas mis de régression. Non, je pense qu'il y a vraiment quelque chose qui est peut-être long à mettre en place mais qui se passe à ce niveau-là.

Je me rappelle d'avoir assisté des parents avec leur jeune enfant, à une visite en matinée au musée de la Boverie, qui avait pris l'initiative d'accueillir des petits enfants avec des animations pour leur expliquer l'art. C'était une belle approche, et une belle expérience d'éducation et de divertissement

**[00:25:01.570] - Maëlle**

**Je vais reparcourir avec toi pour te permettre de justifier certaines parties. Tu as déjà parlé plusieurs fois que les musées étaient chers et tu as mentionné l'importance du but non lucratif. Peux-tu expliquer ?**

**[00:25:21.570] - Véronique Alain Esoken**

Je peux comprendre qu'on demande une participation, mais, par contre, c'est cher. A but non lucratif ? Je me demande où va cet argent. Un musée, c'est sensé gratuit ou même presque symboliquement 1 €, mais c'est parfois 15 €, voire plus. Où va cet argent ? Dans le fonctionnement ? A quoi sert cet argent ? C'est pour la conservation, la rénovation. Je pense que c'est trop cher pour le public.

Tous publics confondus, l'accès devrait se faire avec aisance, gratuitement comme le 1<sup>er</sup> dimanche. du mois, ce qui ne suffit pas.

**[00:26:20.380] - Maëlle**

**Ici, c'est une question qui n'est pas prévue, mais c'est par rapport à ce que tu dis. Est-ce que ça t'intéresserait que les musées expliquent où va leur argent ?**

**[00:26:35.420] - Véronique Alain Esoken**

Oui.

**[00:26:35.580] - Maëlle**

**Ce serait important pour toi, en tant que public ?**

**[00:26:39.070] - Véronique Alain Esoken**

Oui, tout à fait. C'est vrai que c'est à but lucratif si c'est un musée où il faut payer. Donc c'est un non-sens. Ce serait bien de savoir où va cet argent.

D'en connaître le détail, juste pour comprendre ce que le musée fait de cet argent. Les musées pour une grande partie, ont une large autonomie de gestion, et soutenus souvent par l'État (France) et comment est géré cet argent des citoyens.

**[00:27:01.750] - Maëlle**

**Tu as parlé un peu d'accessible et je voulais peut-être que tu reviennes sur la marge de progression que tu as mise à « inclusif, et encourage la diversité et la durabilité ». Peux-tu un peu exprimer pourquoi tu as mis une marge de progression là ?**

**[00:27:20.200] - Véronique Alain Esoken**

Inclusif à toute classe sociale, pour les personnes à mobilité réduite. C'est vrai qu'il y a des choses qui se font mais il y a encore beaucoup de choses à faire. Moi, que j'entendais aussi par-là, c'est que les musées agissent pour toutes les populations puissent venir au musée, toutes les catégories socio-éducatives, l'envie que les grands comme les petits viennent au musée et qu'il encourage cette diversité. Parce que ce n'est pas toutes les populations qui ont la facilité d'aller au musée. Là, il y a encore un gros travail à faire. Et il faut que ce soit permanent.

Les jeunes enfants, les étudiants... connaissent aujourd'hui, quelques facilités grâce à l'institution « école » d'accéder aux musées et il reste à agir pour toutes les catégories de population, les précarisés et les populations d'autres ethnies, et des aménagements de plus

en plus pour les personnes à mobilité réduite, même s'ils commencent à faire des aménagements.

**[00:28:54.340] - Maëlle**

**J'aimerais aussi savoir, parce que ça, c'est une partie qui a fait beaucoup débat dans la discussion de la définition, c'est la partie « de réflexion et de partage de connaissances ». Comment est-ce que toi, tu comprends cette partie de la définition et qu'est-ce que tu souhaites que les musées fassent pour la partie « réflexion et partage de connaissances » ?**

**[00:29:59.950] - Véronique Alain Esoken**

Il y a d'abord la partie « réflexion ». Ça peut être un tableau, les couleurs, les formes. Ça porte à la réflexion ou la représentation de ce que ça exprime. Forcément, ça va amener à la réflexion, avoir un récit de ce qu'on a vu à une autre personne et peut-être se documenter par la suite encore dans des livres ou permettre à cette personne d'aller au musée elle-même, qu'elle aille découvrir. Oui, ça amène à la réflexion et au partage de connaissances. Je suis d'accord là-dessus.

**[00:30:53.860] - Maëlle**

**Est-ce que ce partage de connaissances, tu aimerais aussi pouvoir partager tes connaissances avec un musée ? Est-ce que c'est uniquement dans un sens ou est-ce que c'est un échange ?**

**[00:31:04.000] - Véronique Alain Esoken**

Que dans un sens. Mais ça peut se faire dans l'autre sens puisque moi, j'ai emmené ces derniers temps une famille, parents et enfants, au musée et donc il y a des parents qui s'exprimaient et j'ai entendu d'autres parents, des animatrices. Et je vais citer aussi un autre exemple. J'ai exposé dans une galerie d'art et donc là je présentais ce que j'ai fait et j'ai aussi raconté un récit qui m'appartient et les personnes me questionnaient. Voilà, il y avait vraiment un bel échange libre. Et beaucoup de gens d'ailleurs me posaient des questions sur ce que j'ai fait, dans cette couleur. Ils s'intéressaient. C'était très particulier. Ce n'était pas un musée. C'est très particulier au fait d'exposer, que l'on ne trouve pas réellement dans le musée. Au musée, si on a des questions à poser, on les pose à qui ? Il n'y a personne. Parfois, c'est un peu documenté parce qu'il y a de petites explications, mais parfois, il n'y en a pas.

La partie « réflexion » ouvre l'esprit à découvrir, à apprendre et à en savoir plus par la suite, ou pas. Dans tous les cas, le musée a laissé percevoir quelque chose que l'on le comprenne ou pas, que l'on soit d'accord, c'est-à-dire, qu'on ait apprécié ou pas, ce que l'on a vu, ou compris. Parfois, il manque des informations pour un meilleur partage de connaissances.

**[00:33:00.010] - Maëlle**

**Merci beaucoup. On va passer à une deuxième partie de l'entretien. Et donc, comme j'ai pu te dire, je travaille aussi sur la complexité des identités et la question de savoir si ces identités complexes sont comprises par le musée. Est-ce que le musée en fait quelque chose ? Donc avant de t'interroger sur toi, la complexité de ton identité, il me semble important de moi me présenter à toi pour qu'on soit à égalité. Donc voilà, je me présente, on se connaît un petit peu. Je m'appelle Maëlle, j'habite à Liège et je fais des études d'histoire de l'art. Je suis une femme cisgenre hétérosexuelle. Moi, je suis blanche et je commence vraiment à comprendre ce que ça veut dire, les privilèges que cela implique. Et je suis aussi d'une classe**

sociale aisée, plutôt classe moyenne aisée. J'ai des troubles dyslexiques importants et ce qu'on appelle un trouble de l'attention qui me handicapent beaucoup. Et j'ai une culture wallonne liégeoise héritée de mes grands-parents. Je parle le wallon. Et donc voilà, ça c'est la manière dont je me définis. Mais la société, elle ne me voit pas forcément comme ça. Donc la société, j'ai remarqué qu'elle pouvait me percevoir comme une femme sans doute lesbienne, en surpoids, voire enceinte, on ne sait pas trop, et aussi sans handicap apparent. La dyslexie, on ne la voit pas. C'est un handicap invisible.

**[00:35:22.690] - Véronique Alain Esoken**

Tout à fait.

**[00:35:23.830] - Maëlle**

Et donc ça peut entraîner des quiproquos, des différences entre la manière dont elle peut me percevoir et la manière dont moi, je vis le monde. Je t'invite à faire le même exercice.

**[00:35:42.970] - Véronique Alain Esoken**

D'accord.

**[00:35:43.660] - Maëlle**

Mais tu me dis ce que tu souhaites, il ne faut pas que tu sois mal à l'aise avec une information que tu me révélerais. Moi, je t'ai donné un modèle, mais tu me dis ce qui toi, te semble important dans ta définition de toi et peut-être aussi la manière dont les autres te voient.

**[00:36:01.930] - Véronique Alain Esoken**

OK, quoi dire alors ? Je suis née à Paris. Des parents qui viennent des Antilles, qui se sont rencontrés à Paris. Je suis l'aînée d'une fratrie de cinq enfants, arrivée ensuite en Belgique à l'âge de huit mois en Flandre. Et il s'avère que je parle le néerlandais. J'ai toujours une partie de cette famille qui est à Hasselt, avec mon frère qui est venu très jeune, et une partie de ma famille vit à Paris. Moi, je suis retournée en France pour faire ma vie quand je devais faire mes études secondaires. Je suis revenue en Belgique ensuite, ne pensant pas du tout revenir dans ce pays. Je n'y pensais pas du tout. La vie a fait que je suis revenue en 2010. Je suis grand-mère d'un petit-fils, bientôt d'un deuxième. Je suis cisgenre. Je ne suis pas métisse comme beaucoup le croient. Je suis moi. Peu importe ma couleur de peau, je suis avant tout un être, un être entier. Sauf que j'ai quand même du métissage en moi puisque les îles avaient été colonisées par les colons français. Je suis noire avec beaucoup de brassage parce que j'ai fait mon arbre généalogique et je « suis » ainsi représentative, issue de diverses cultures ethniques dues à mes ancêtres, du monde entier. Je suis hétéro. Que dire de plus ? Je suis d'une classe moyenne, je suis contente de ma vie, je ne manque de rien. J'ai une maison, j'ai une voiture. Je suis heureuse dans ma vie. Je suis très fière de ma vie.

**[00:38:37.970] - Maëlle**

Est-ce qu'il y a des sujets de société qui te mobilisent, qui te tiennent à cœur ?

**[00:38:56.350] - Véronique Alain Esoken**

Oui, tout à fait. Je suis une combattante et j'essaie d'être de tous les fronts. Je ne suis pas une femme féministe mais j'œuvre pour la cause de la femme parce qu'on doit faire des choses dans tous les domaines et aussi par rapport à l'art. On est en minorité. Beaucoup de femmes

artistes qui sont connues, qu'on voit. Oui, je suis combattante dans l'âme. Sinon, comment je suis perçue par la société ? Forcément comme une personne de couleur. Pour le reste, je sais que les hommes me voient tout de suite comme quelqu'un de souriant, d'avenant. Sinon, je n'ai aucune idée de comment je suis perçue par le monde et je m'en fous royalement. Je ne me pose pas la question. Je veux juste être moi, c'est super important, et être bien dans ma vie, quoi. Le regard des autres, - pour moi, je les appelle un peu des fantômes -, ça ne m'intéresse pas.

Oui, défendre le droit des femmes, notamment dans l'art, car elles sont peu reconnues, et encore moins les femmes avec des origines ethniques, quoi que je n'aime pas ce mot non plus, mais appelons un chat un chat. Les femmes ont plus de place dans la musique et moins dans l'art, c'est un vrai débat, et un vrai challenge à se faire connaître et à être vues !

**[00:40:49.240] - Maëlle**

**Même si le regard des autres ne t'affecte pas outre mesure, est-ce que tu as déjà ressenti dans ta vie culturelle et par exemple, quand tu allais au musée, qu'on pouvait te considérer différemment de la manière dont tu te définis.**

**[00:41:16.660] - Véronique Alain Esoken**

Non, jamais. Je n'ai pas non plus vécu le racisme même si, quand je suis venue à huit mois en Belgique, il n'y avait pas beaucoup de personnes de couleur noire, il y a eu quelques réflexions, c'est ce qu'on m'a rapporté, mais je n'ai jamais vécu le racisme, je ne me suis jamais sentie différente, au musée non plus. Par contre, j'ai une petite anecdote par rapport au musée qui est assez récente.

**[00:41:56.890] - Maëlle**

**Oui.**

**[00:41:57.120] - Véronique Alain Esoken**

Peut-être que tu la connais. C'était à Paris. Il y a une femme qui s'est présentée habillée avec un petit décolleté qui montrait la naissance de sa poitrine.

**[00:42:07.630] - Maëlle**

**Oui, on en a parlé au cours.**

**[00:42:11.050] - Véronique Alain Esoken**

Et donc ça, je ne comprends pas. J'avais l'impression que, dans un musée, c'était « Venez comme vous voulez ». La personne disait : « La poitrine ne doit pas être sexualisée. Ma poitrine, c'est comme mon bras que je dévoile. » Ça, je ne comprends pas, l'idée que la société peut se faire par rapport à quelque chose mais surtout par rapport à la femme. Non, ce n'est pas normal.

**[00:42:52.780] - Maëlle**

**Ce sexisme, tu as déjà pu le vivre dans un musée en Belgique ou en France ?**

**[00:43:06.880] - Véronique Alain Esoken**

Non.

J'essayerai d'y aller avec un décolleté.... C'est à en rire !!

**[00:43:07.420] - Maëlle**

**Il me semble aussi que c'était un cas extrême et relativement isolé.**

**[00:43:19.780] - Véronique Alain Esoken**

Oui.

**[00:43:20.770] - Maëlle**

**Mais c'est vrai que c'était très très très limite.**

**[00:43:26.480] - Véronique Alain Esoken**

Je ne sais pas ce qui s'était passé. Peut-être que la personne ...

**[00:43:32.710] - Maëlle**

**En plus, elle était afro-descendante, la jeune femme, il me semble.**

**[00:43:37.150] - Véronique Alain Esoken**

Je ne sais pas. Mais j'avais vu une femme blanche.

**[00:43:41.710] - Maëlle**

**Je ne sais pas. Il me semble que c'était une artiste afro-descendante. Et, après, elle a fait une action avec ses collègues artistes dans le même musée, une action un peu coup de poing. Il ne faut pas fâcher les artistes.**

**[00:44:04.000] - Véronique Alain Esoken**

Non, parce qu'après, elles se sont toutes manifestées, seins nus.

C'était un prétexte pour ne pas faire rentrer cette femme à priori noire dans le musée, alors.

**[00:44:39.730] - Maëlle**

**Est-ce que la culture de tes parents, leur culture antillaise, est-ce que ça t'a influencée dans ton développement en tant qu'individu ? Et est-ce que tu te sens une personne avec une multiculturalité, en dehors du fait que tu as vécu à la fois à Paris, en Flandre ? Est-ce qu'il y a aussi des racines antillaises qui font partie de ta personnalité ?**

**[00:45:16.750] - Véronique Alain Esoken**

Oui, oui, même si on n'a pas parlé le créole en étant jeune. En grandissant, il y a toujours une influence qui est là de mes parents, de notre culture aussi parce qu'on est quand même des descendants d'africains. Oui, je suis vraiment imprégnée de ma culture, notamment de femme noire. Ben ça oui, au niveau culinaire, au niveau du folklore, ça joue beaucoup. Mais je suis aussi imprégnée des autres cultures parce que c'est comme ça et que je m'intéresse au monde. J'ai côtoyé plusieurs nationalités, des êtres humains et je fais un avec les autres populations, avec les autres cultures.

Je me sens femme du Monde, avec mes « particularités », mes différences, née de parents des Caraïbes et née à Paris, ayant vécu en Belgique, et m'étant imprégnée d'autres cultures dans la capitale cosmopolite Paris où, à l'époque où j'ai grandi, tout le monde (toutes cultures confondues) se côtoyait et se respectait. Je suis une personne « riche » de cultures et de partage.

**[00:46:32.780] - Maëlle**

Et cette multiculturalité, est ce que tu as l'opportunité de la mobiliser dans les musées d'art notamment ? Est-ce que tu peux la voir, cette multiculturalité, quand tu vas au musée ?

**[00:46:47.420] - Véronique Alain Esoken**

Elle est vraiment représentée succinctement, ce sont vraiment des clichés, c'est blessant parfois. C'est très stéréotypé. Et il y a beaucoup de choses dans l'histoire de l'art qui sont cachées, qui ont été transformées, détournées et beaucoup de gens ne le savent pas. Il faut toujours que la vérité éclate au grand jour, que les choses soient dites. Et je voudrais aussi rajouter que beaucoup de musées que j'ai été voir à Paris, des super musées avec la culture d'art de l'Afrique, de l'Océanie, de l'Asie. Ce sont des choses, jolies, belles. Ce sont des objets qui ont été volés, pillés. Différents pays ont demandé, ont réclamé à ce que ça retourne dans leur patrimoine. Donc on a l'impression que c'est normal, naturel que les objets soient là alors qu'il y a beaucoup de choses qui sont quand même cachées. Il faudrait qu'on dise les choses telles qu'elles sont. Aujourd'hui, les médias ont informé la population, des injustices faites concernant l'art, des objets pillés et volés des nombreux pays d'Afrique et d'ailleurs. La multiculturalité est assez absente des musées d'art. Sinon elle est typique à l'intitulé du musée, par son thème.

**[00:49:23.180] - Maëlle**

Un petit avertissement par rapport à cette question. C'est une question qui peut paraître un peu violente parfois. Du coup, je préfère prévenir. Est-ce qu'il y a des institutions culturelles, que ce soit le cinéma, le musée ou n'importe quelle autre institution culturelle dans lesquelles tu as des appréhensions d'aller, dont tu as peur de passer les portes, par exemple pour moi, c'est les galeries d'art.

**[00:50:12.350] - Véronique Alain Esoken**

Ah oui. Et tu sais pourquoi ?

**[00:50:17.660] - Maëlle**

Parce que c'est plus lié au marché de l'art. J'ai peur de faire perdre son temps à la personne qui a exploité la galerie en fait, parce que je n'ai pas les moyens d'acheter alors que je suis dans le métier et que ça m'intéresserait surtout d'apprendre sur les artistes vivants.

**[00:50:36.680] - Véronique Alain Esoken**

C'est ça.

**[00:50:37.430] - Maëlle**

Mais j'ai toujours l'impression que je ne suis pas à ma place parce que je n'ai pas la possibilité d'acheter.

**[00:50:45.140] - Véronique Alain Esoken**

Tu peux aller voir simplement.

**[00:50:47.100] - Maëlle**

Mais oui, je sais.

**[00:50:49.060] - Véronique Alain Esoken**

Le galeriste, il est content qu'il y ait du passage, que les gens s'intéressent à l'artiste. Parfois, c'est même l'artiste qui est là.

**[00:51:01.180] - Maëlle**

**Mais oui ! Je l'apprends.**

**[00:51:05.560] - Véronique Alain Esoken**

Non, non, non. Même si personne n'achète, ça fait plaisir qu'on s'intéresse, que des personnes viennent voir, même cinq minutes. C'est chouette. Pour répondre à la question, je réfléchis. Non, non, non, pas du tout. Elles sont gentilles, tes questions.

**[00:51:42.680] - Maëlle**

**La suivante peut aussi être un peu violente. Donc, tu es artiste, mais si tu postulais dans un musée d'art à un poste correspondant à ton niveau d'études ou à ta renommée en tant qu'artiste, à ton avis, quel impact aurait sur ta candidature la perception qu'on peut avoir de toi, justement par le fait que tu es une femme noire ?**

**[00:52:25.610] - Véronique Alain Esoken**

Ce milieu-là est un peu fermé. En gros, c'est vraiment des gens de l'élite. Donc je pense que ce serait difficile que je puisse même être ... Peut-être que je ne suis aussi pas assez ... J'ai fait un peu l'académie des beaux-arts, mais qu'une année au lieu de trois pour des raisons personnelles. Je cherchais du travail. C'est le fait que je n'ai pas de formation vraiment poussée dans l'art. Je pense que j'aurais des freins à faire ma place alors que toute forme d'art même autodidacte peut avoir sa place quelque part, et pourquoi pas au musée ? Quand je vois le Trinkhall Museum, qui expose les œuvres de personnes déficientes. J'y suis allée, c'est magnifique. Ces gens-là aussi, ils ont leur place. Et je pense qu'il serait intéressant pour la Boverie d'un jour ouvrir le musée à tout artiste, toutes disciplines confondues. Et moi, je trouve que ce serait un truc fabuleux. Pourquoi pas ? Le musée d'art, c'est vraiment très très fermé.

**[00:55:28.590] - Maëlle**

**Je pense que j'ai encore trois dernières questions. Et puis je pense qu'on aura pu faire le tour. Sur le plan de la diversité et de l'inclusion comme on l'a dit peut-être un peu tout à l'heure dans la définition, quand tu visites un musée, qu'est-ce qui t'est agréable de remarquer sur la manière dont le musée inclut les personnes, dont le musée se diversifie. Et qu'est-ce qui te semble vraiment inadmissible, inconfortable ? Je donne les deux possibilités. Tu peux me donner un peu des deux. Il n'y a pas d'obligation.**

**[00:56:17.550] - Véronique Alain Esoken**

Ce que je trouve bien, c'est qu'il y a parfois une petite plaque pour les personnes malvoyantes. C'est chouette. Il y a aussi des ascenseurs et donc l'accès aux personnes à mobilité réduite. Par contre, ce que j'aime moins, parfois, il n'y a pas de banc pour s'installer. Ce que j'aime moins, mais bon, ça peut être pratique aussi, ce sont les audiophones. C'est chouette, mais je préfère avoir un guide.

**[00:57:17.670] - Maëlle**

**Toujours sur le plan de la diversité et de l'inclusion, si tu pouvais créer toi-même ton musée idéal en Belgique, comment est-ce que tu l'imaginerais ? Alors là, tu peux me répondre ça de manière très exhaustive, tu peux aller très loin. Libre à toi.**

**[00:57:45.970] - Véronique Alain Esoken**

Oh la la, une question un peu difficile. Déjà, il serait accessible comme un café : la porte du musée ouverte, vraiment comme un café, entrer dans un petit salon où on pourrait se poser, échanger, parler de ce qui se fait, avoir un petit programme, mais aussi proposer des choses qu'il serait intéressant d'avoir à l'avenir dans le musée. Je pense justement qu'il y aurait tous les arts, tous les styles, des cultures différentes, ce serait mélangé. Très en couleurs aussi. Un musée accessible à toute personne, aux personnes à mobilité réduite, aux sourds et muets, accessible à tout le monde. Ce serait presque un lieu de fête où on pourrait aussi aller boire un verre, discuter. Situé au centre de la ville. Ça, c'est important. Si c'est à l'extérieur de la ville, il faut un accès facilité pour le stationnement des voitures et l'accès aux transports en communs.. Bien sûr gratuit. Oh oui ! Et donc aussi le respect des œuvres, un grand respect de ce qu'il expose et de ce qui est à disposition. Il faut que le lieu soit respecté, qu'il n'y ait pas de vandalisme. Puisqu'on parlait de connaissances, il pourrait y avoir des ouvrages sur les différents courants, qui soient disponibles en service libre pour les personnes présentes, pour connaître un peu mieux, parce que parfois on voit des choses et on ne comprend pas tout de ce que le musée veut raconter, partager. À part peut-être quelques musées qui sont très bien faits. Dans un musée, il y avait tout un pan de mur où on expliquait le courant impressionniste, avec les années s'y référant aussi. C'était très chouette de situer l'exposition. Bon, je ne dis pas que je lis tout. En général je lis, mais je ne vais pas lire toutes les explications sur les œuvres. Je veux avoir aussi la réflexion de me laisser porter, sans rentrer dans les explications. Des artistes pourraient exposer dans le musée d'art, en expliquant leur travail, avec un réel échange avec les visiteurs.

**[01:02:15.240] - Maëlle**

**Comme dernière question, imaginons qu'il y ait trois choses à absolument faire pour que les femmes, y compris les femmes racisées aient une meilleure place, une place plus inclusive au musée. Selon toi, quelles seraient ces trois choses ? Qu'est-ce qu'il faudrait absolument faire ?**

**[01:02:55.500] - Véronique Alain Esoken**

Absolument faire ... Je comprends que pour ton sujet, tu doives utiliser des termes assez forts. Mais les mots qui sont sur les races, ça me dérange. On met les gens dans des cases. Moi, je ne suis pas là-dedans. Et j'ai l'impression qu'aujourd'hui, tout ce qui est dans la normalité n'est plus entendu. Et tout ce qui est de nouveau toutes les formes d'individus, de genre, c'est nouveau. On essaie de comprendre ce qui se passe, c'est accepté ou pas, mais on a l'impression que ça, ça rentre dans les normes d'être différent de l'individu lambda. Ça c'est dans les normes. Je voulais juste ajouter ceci. Pour les trois mots que je trouverais importants pour inclure la femme racisée dans le musée.

**[01:04:08.480] - Maëlle**

**Pas forcément trois mots, mais s'il y avait peut-être quelques actions qui te semblent importantes à mettre en place au musée.**

**[01:04:20.660] - Véronique Alain Esoken**

Oui, peut-être que la femme de toute nationalité puisse entrer à l'aise dans un musée parce qu'on parlerait de sa culture, de différentes cultures, peut-être la représenter en tant qu'individu. Qu'on parle plus des différentes cultures dans le monde et qu'on puisse se sentir accueilli, mais pas dans quelque chose froid, masculin, vraiment quelque chose où elle se sentirait à l'aise parce qu'elle est femme. Et notamment les populations qu'on voit moins, qu'elles puissent se dire : le musée a une nouvelle image, quelque chose de nouveau qui est un peu hors du commun et que j'ai envie de découvrir et j'ai envie d'y aller parce que je m'y sens bien. Peut-être encore plus parler de la femme en général. Ou alors faire des expos où, uniquement certains jours, les femmes pourraient être présentes, pour que les personnes de religion musulmane puissent aussi se sentir à l'aise, mais loin des regards des hommes.

**[01:06:12.900] - Maëlle**

**Donc peut-être même des journées entre femmes au musée ?**

**[01:06:16.290] - Véronique Alain Esoken**

Oui, c'est ça. Je pense que ce serait pas mal. Je pense que ce serait assez délirant, quelque chose de particulier. Ou même une journée, pourquoi pas, maman - enfant. Moi, je travaille en tant qu'animatrice dans une ASBL dans le domaine socio-culturel et j'emmène des familles avec les enfants au musée. Et ça, c'est aussi une de mes tâches. Et donc on parle beaucoup de la parentalité et on sait que la femme est plus concernée par la charge mentale. Et donc je me dis : pourquoi ce ne serait pas juste la maman et l'enfant, notamment pour les mamans solos qui ont beaucoup moins l'envie ou d'autres choses à faire que d'aller au musée ? Pourquoi pas dédier une journée aux femmes et vraiment aux mamans et à leurs enfants ?

**[01:07:50.360] - Maëlle**

**Est-ce que je peux avoir le nom de l'ASBL où tu travailles ?**

**[01:07:53.030] - Véronique Alain Esoken**

Oui, le Babibar. Pourquoi as-tu besoin de savoir ça ?

**[01:08:03.230] - Maëlle**

**C'est juste pour aller faire des recherches sur l'ASBL et la présenter un petit peu. Dans la manière dont je vais remettre en forme l'interview, je mettrai juste quelques infos pour situer un peu qui tu es.**

**[01:08:29.750] - Véronique Alain Esoken**

D'accord. Justement, le Babibar est très bien puisque c'est vraiment pour les femmes et pour les enfants. C'est quasi toujours les femmes qui s'occupent des enfants. C'est vrai que les papas d'aujourd'hui s'investissent un peu plus. Le Babibar, c'est pour les parents et tout est fait pour que les parents se sentent à l'aise. Notamment, la maman et l'enfant sont à l'aise dans ce lieu et donc il y a des sorties culturelles qui sont organisées notamment au musée pour les familles. C'est chouette. Moi, comme on parle du mot « racisé », en tant que femme noire, j'amène ces familles au musée. C'est quand même quelque chose d'exceptionnel par rapport à ton thème. Tout se passe bien. L'autre fois, il y a eu des Ukrainiens. C'est la première fois. Peut-être que, chez eux, ce n'était pas comme ça. C'est super, ils se sont insérés.

**[01:09:45.740] - Maëlle**

**Il y a des échanges culturels ?**

**[01:09:47.420] - Véronique Alain Esoken**

Pas vraiment. C'est plutôt le groupe qui est là pour découvrir autre chose. Ils s'installent dans la société, dans la culture belge. Pour moi, c'est une belle expérience. J'aime bien le côté humain, j'ai besoin de ça. Avant, je travaillais en tant qu'indépendante. J'étais accueillante d'enfants. Donc je travaillais chez moi, à domicile et, aujourd'hui, mon but, c'était de rencontrer différentes populations, des gens, des enfants. Je crois que j'ai trouvé ma place.

**[01:10:42.950] - Maëlle**

**C'est peut-être plus propice à ta création d'avoir un travail plus extérieur, lié à la culture, de rencontrer les gens ?**

**[01:10:55.430] - Véronique Alain Esoken**

Oui, tout à fait.

**[01:10:56.420] - Maëlle**

**Oui, parce que j'imagine que ça ne doit pas stimuler la création de rester chez soi. Moi je ne suis pas du tout artiste dans l'âme, donc j'étudie les artistes.**

**[01:11:12.410] - Véronique Alain Esoken**

Chez moi, oui parce que je fais plein de choses chez moi et moi, ce que j'aime, c'est aussi avoir du contact avec des gens. Quand je travaillais chez moi, c'est vrai que déjà des fois je sortais, j'allais à des ateliers d'écriture et autres.

Rencontrer des personnes, échanger, partager, permet la créativité et de se sentir remplie.

## Annexe 8 : Entretien avec Salomé Ysebaert le 23 juin 2023

Salomé Ysebaert est bachelière en sociologie et titulaire d'un master en études africaines de l'Université de Gand. Au moment de l'entretien, elle était coordinatrice de projet à l'Africa Museum. Depuis mars 2024, elle est gestionnaire du projet PEM N'ZASSA d'Enabel.

L'entretien a eu lieu en ligne et la connexion était de bonne qualité.

**[00:00:53.690] - Maëlle**

**Juste pour information, l'entretien est enregistré pour me permettre de ne rien oublier et de ne pas déformer tes propos. Mais si tu le souhaites, tu pourras anonymiser ton entretien pour éviter tout problème, que ce soit au niveau professionnel ou quoi que ce soit. Et aussi, je tiens à dire que ton discours sera strictement préservé dans l'exercice que je mène au niveau universitaire et ne servira qu'à ça.**

**[00:01:46.190] - Salomé Ysebaert**

OK. Non, ça va.

**[00:01:51.200] - Maëlle**

**Tout d'abord, j'ai deux petites questions de contrôle. Sans forcément me dévoiler ta date de naissance, est-ce que tu pourrais m'indiquer dans quelle décennie tu es née ?**

**[00:02:06.940] - Salomé Ysebaert**

Moi, je suis née dans les années 90.

**[00:02:11.080] - Maëlle**

**Ma deuxième question : est-ce que tu peux estimer le nombre de musées d'art que tu as visités au cours de l'année dernière ?**

**[00:02:25.540] - Salomé Ysebaert**

Musées d'art, quand même pas mal, peut être six. Oui, six, sept, un truc comme ça.

**[00:02:34.380] - Maëlle**

**Six - sept ? OK, parfait. On va entrer dans le vif du sujet. J'aimerais savoir comment tu perçois l'institution musée en général et en particulier l'institution musée d'art ?**

**[00:02:58.480] - Salomé Ysebaert**

Comment je les situe ? Comment je les vois dans la société, tu veux dire ?

**[00:03:02.800] - Maëlle**

**Oui, même par rapport à leur rôle, par rapport à toi, à ton identité.**

**[00:03:12.800] - Salomé Ysebaert**

Pour moi, les musées d'art sont des endroits importants. C'est des endroits où, par exemple, on peut parler des choses, des thématiques qui sont importantes dans notre société. Pour moi, aussi, c'est des endroits où on peut informer les gens, on peut leur apprendre quelque chose. On peut faire en sorte que les gens puissent se construire, parce que c'est quand même un

endroit où il y a beaucoup d'écoliers qui viennent. C'est aussi un endroit où des familles viennent visiter. C'est vraiment un endroit où on peut vraiment toucher plusieurs types de personnes, je pense, pour moi. Ça dépend quel type de musée, bien sûr. Il y a des musées où c'est plutôt élitaire, mais il y a des musées où c'est plutôt pour tout le monde. Je pense qu'ils ont vraiment un rôle éducatif pour moi, et informer les gens. Et de parler des problèmes sociétaux aussi, c'est important.

**[00:04:10.400] - Maëlle**

**Pour suivre, je voudrais savoir comment tu définirais les publics des musées d'art ? Comment tu perçois les publics ?**

**[00:04:23.240] - Salomé Ysebaert**

Ça dépend de quel type de musée. Déjà dans le musée où moi je travaille, le public, c'est souvent des familles. C'est des personnes qui viennent pour se détendre, pour regarder. Mais ça dépend quel type de musée. Tu as des musées où c'est plutôt académique, où c'est pas des familles qui y vont, mais c'est plutôt des gens qui font de la recherche. En fait, je pense que chaque musée a un public. Et nous, ce qu'on essaie de faire, c'est de toucher un public plus large. C'est vraiment pas spécialement des gens qui ont une connaissance dans l'art, que même eux (ndlr : les nouveaux publics) puissent comprendre les expositions.

**[00:05:12.670] - Maëlle**

**Vu que tu travailles dans le domaine des musées, si tu devais poser un regard critique sur les éléments qui structurent les expositions, par exemple les expositions d'art, types les courants, la chronologie, la géographie, qu'est-ce que tu dirais ?**

**[00:05:37.980] - Salomé Ysebaert**

Souvent, ce qui est difficile dans ce type d'expo, c'est de montrer plusieurs perspectives. Souvent, c'est une perspective qu'on montre et c'est assez eurocentré pour moi.

**[00:06:08.690] - Maëlle**

**Cette question a posé beaucoup de soucis à mes autres intervenantes. Donc, prends ton temps. Quels termes, concepts ou valeurs, aussi bien positifs que négatifs, associes-tu aux musées d'art ?**

**[00:06:29.670] - Salomé Ysebaert**

Positif, c'est le partage de connaissances. C'est un endroit où les gens se rencontrent. C'est un endroit aussi où les gens peuvent admirer des choses, apprécier des choses, apprendre, aussi voir des choses qu'ils n'ont jamais vues. Et après, la chose négative, c'est que parfois, c'est difficile de faire passer un message. Tu ne peux pas contrôler ce que les gens vont prendre avec. Il y a peut-être quelque chose que toi, tu as montré d'une certaine façon, mais que, si la personne n'a pas le guide ou n'est pas informée avant, elle ne va pas comprendre ce que toi, tu voulais dire. Pour moi, c'est un aspect négatif. Négatif, c'est plutôt... eurocentré, déjà. Mais ça dépend du type d'expo que tu veux faire. Tu vois, j'essaie de penser par rapport à où moi je travaille, qu'est-ce que je trouve négatif ? C'est qu'on ne parle pas assez du présent, c'est trop focalisé sur le passé. Et aussi, on ne voit pas comment certaines cultures ont évolué aujourd'hui. Donc, c'est comme si ça a été un certain temps. C'est comme si les objets, les personnes qui sont liées à cet objet n'évoluaient pas. On ne montre pas assez ce que ça

représente aujourd'hui. Un autre aspect négatif, c'est que, si les gens ne lisent pas les textes, ils ne vont rien comprendre du tout. Moi, c'est vraiment ça, que les gens ne comprennent pas le message. C'est vrai que si tu marches, tu regardes juste, tu vas te dire « C'est des gens exotiques, c'est des gens... » Il y a même des objets qui font peur. On ne va pas comprendre qu'il y a plus de profondeur. Il y a une signification, il y a une fonction à chaque objet. C'est important de lire, mais comment faire passer un message ? C'est un peu un challenge, je trouve, aussi.

**[00:09:21.690] - Maëlle**

**Merci. Encore une question un peu abstraite. On associe souvent au terme musée les termes de neutre et universel. Qu'est-ce que ça t'évoque ?**

**[00:09:34.100] - Salomé Ysebaert**

C'est ce qu'on essaie de faire, mais pour moi, c'est n'importe quoi parce qu'être universel, déjà, c'est hyper euro-centré de penser comme ça, de penser qu'on peut mettre tout le monde [dans le même discours]. Être neutre aussi, pour moi, c'est pas quelque chose [à faire]. En étant neutre, on efface des parties de l'Histoire, je trouve. On parle de certaines choses, pas d'autres choses qui sont importantes. Je trouve que c'est important, en tant que musée, de prendre position. Je sais que la plupart des musées veulent être neutres et parler avec des termes universels, mais pour moi, ça veut dire quoi, « universel » ? Je ne sais pas. Pour moi, ça n'a pas de sens. Je crois que ça montre que certains musées ne savent pas ce qu'ils veulent être. Parce que si tu sais qui tu es en tant qu'institution, ce que tu veux, tu dis ce que tu penses, ce que tu veux faire passer, tu n'es pas obligé d'être neutre. Je trouve que les musées en Allemagne sont moins dans cette optique de neutralité. Ils prennent vraiment des positions et je trouve que c'est beaucoup plus fort et plus intéressant. Parce que tu sors de ce musée et tu sais ce qu'ils veulent dire. Tu as un message clair et, quand tu sors de là, tu comprends. Mais les musées qui sont trop neutres, tu vas voir les expositions et tu ne comprends pas ce qu'ils veulent. Qu'est-ce qu'ils veulent dire par là ? Pourquoi ils montrent ça ? Pour moi, il faut qu'on sorte de là. Je sais que certains pays le font. Je sais que nous, en Belgique, on ne le fait pas vraiment vu que la plupart des musées sont des institutions fédérales aussi. Donc, on est obligé, en fait. Je pense qu'on est obligé. Mais même les centres d'art qui ont plus de liberté, qui ne sont pas dépendants de l'État, tu sens aussi qu'il y a une position qui est prise et c'est beaucoup plus pertinent, je trouve.

**[00:11:55.540] - Maëlle**

**J'aimerais savoir ce que t'évoque le terme « intersectionnalité ».**

**[00:12:03.250] - Salomé Ysebaert**

Pour moi, ça m'évoque le fait que, quand on regarde quelque chose, qu'on étudie quelque chose, on regarde plusieurs aspects. Ce qui est intéressant avec ça, c'est que ça fait sens que, par exemple, quand on regarde, par exemple, un exemple de la pauvreté, on va regarder plusieurs aspects, on va regarder l'âge, la vie de la personne, aussi ses origines. Je trouve que l'intersectionnalité, ça aide vraiment à comprendre la société, parce qu'il y a plusieurs facteurs qui influencent quelque chose. Et ce n'est pas seulement une chose. Et je crois que l'intersectionnalité aide vraiment à ça. Je pense que c'est important de l'appliquer pour plusieurs choses. Ça aide aussi à ne pas trop généraliser, je trouve, vu qu'on regarde plus dans la profondeur des choses. Pour moi, c'est vraiment un terme super intéressant. C'est la même

chose avec le féminisme. Pourquoi il y a le féminisme blanc et le féminisme plus afro ? C'est aussi par rapport à ça, parce qu'on est toutes femmes et on ne vit pas la même chose. Même moi, qui ai une peau claire, je ne vis pas non plus la même chose qu'une personne qui est complètement noire, une femme. Il y a plein d'aspects et l'intersectionnalité aide vraiment à mieux comprendre pourquoi certaines personnes vivent des choses différemment.

**[00:13:35.870] - Maëlle**

**J'ai une question qui est en rapport avec un document que je vais te partager ici sur l'écran. Ici, tu as la nouvelle définition du musée, définition de l'ICOM. Je voudrais savoir quatre choses sur cette définition. D'abord ce qui te semble important, puis ce qui te semble être déjà bien mis en place dans les musées. Ensuite, là où on peut faire plus d'avancées, où il y a une marge de progression. Et alors éventuellement, si tu vois des choses qui régressent.**

**[00:14:42.830] - Salomé Ysebaert**

Je vais commencer par les trucs qui me semblent intéressants : ouvert au public, le fait que ça doit être inclusif, encourage la diversité, c'est ça qui est bien. La durabilité aussi, c'est intéressant. Je pense que pour moi, c'est une définition qui est assez large aussi, qui n'est pas précise. Ça laisse aussi la liberté aux musées d'avoir un peu leur propre manière de penser, mais que les choses importantes, le rôle du musée est bien clair. C'est ce qu'un musée devrait être. Je trouve que c'est assez clair dans la définition. Ensuite ?

**[00:15:25.030] - Maëlle**

**Ce qui est déjà bien réalisé dans les musées.**

**[00:15:29.430] - Salomé Ysebaert**

Je pense la conservation, la recherche, la collecte aussi. Je pense, pour moi, c'est ça. Tout le reste, c'est des choses qu'il faut améliorer : la diversité. On sait que c'est un milieu très blanc, que ce soit les visiteurs ou les employés des musées, qu'il faudrait vraiment diversifier. Je pense qu'en diversifiant justement les employés, ça va faire en sorte qu'il y aura des projets plus diversifiés qui vont attirer d'autres publics. Ça, c'est important. Je pense que ça devrait être plus ouvert au public. Il y a toujours des personnes qui ne s'y sentent pas à l'aise ou qui pensent qu'un musée, ce n'est pas pour eux, que c'est pour la classe moyenne, parce que c'est trop difficile à comprendre. Je trouve qu'au quai Branly, ils font des choses intéressantes aussi. Je ne suis pas très fan du quai Branly, mais ce que j'aime bien, c'est que, quand ils font des expositions temporaires, ils ont des textes pour les enfants, mais je pense, ça aide aussi pour les gens qui n'ont pas fait énormément d'années d'école. Ça fait en sorte que tu puisses comprendre le texte très simplement.

**[00:16:56.420] - Salomé Ysebaert**

L'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Je pense que l'exposition, on peut encore l'améliorer en général. L'accessibilité aussi, il faudrait que ça s'améliore parce que certains musées coûtent très cher aussi, il ne faut pas l'oublier. Ce qui est bien en même temps, c'est que si par exemple tu es au chômage ou quoi, tu peux aller gratuitement au musée ou tu peux avoir des réductions. C'est vrai qu'on n'est pas mal là-dedans, mais il y a toujours des gens qui, même s'ils ont ça, malgré ça, ils n'ont pas l'impression que c'est pour eux, que le musée, c'est pour tout le monde.

**[00:17:37.410] - Maëlle**

**Enfin, est-ce que tu vois des choses qui régressent ?**

**[00:17:43.800] - Salomé Ysebaert**

Non. J'ai l'impression qu'on est constamment en train d'évoluer. Les manières de penser, même les manières d'exposer, c'est vraiment en train de changer. On se rend compte qu'en fait, si on ne change pas, on n'a pas de visiteurs et si on n'a pas de visiteurs, on ne reçoit pas de fonds. Donc, on est obligé de constamment évoluer.

**[00:18:14.400] - Maëlle**

**Merci. Comme mon mémoire s'attache à l'intersectionnalité et à la perception des femmes racisées, notamment, je vais t'interroger un peu sur ta personnalité en tant qu'être social, mais seulement tout ce que tu seras à l'aise de me dire. Maintenant, moi, je trouve que c'est intéressant pour qu'on soit à égalité, que je me présente à toi aussi.**

**[00:19:02.440] - Salomé Ysebaert**

Bien sûr. Oui.

**[00:19:03.440] - Maëlle**

**Moi, je suis une femme cisgenre, hétérosexuelle, blanche. Avec mes recherches de mémoire et aussi un peu avant, je me rends compte de ce que ça veut dire et de ce que ça implique d'être blanche et ce que sont les privilèges de ma couleur de peau. J'ai aussi des privilèges de ma classe. Je suis de classe moyenne et j'ai l'opportunité de faire des études universitaires. J'ai un handicap non visible parce que je suis très dyslexique et dysorthographique.**

**[00:19:49.240] - Salomé Ysebaert**

Bienvenue au club.

**[00:19:55.530] - Maëlle**

**J'ai vécu un peu dans une double culture parce que je viens de la campagne wallonne, donc je parle le wallon avec mes grands-parents. C'est un peu ça mon identité, mais je sais que la société ne me perçoit pas comme ça. La société me perçoit comme une femme en surpoids, voire enceinte, lesbienne sans doute et sans handicap, forcément. Si tu le souhaites, toi, dire un peu comment tu te situes, par exemple, sur le plan du genre, de la race sociale, de la classe sociale. Mais voilà, tout ce que tu es à l'aise de dire, pas besoin de se livrer forcément.**

**[00:20:48.650] - Salomé Ysebaert**

OK. Non, je crois que je vais être prête. Je me vois comme une personne racisée. En fonction des pays, mon identité change. En Europe, je suis vue comme une femme noire africaine. En Afrique, je suis vue comme une femme blanche européenne. Sinon, j'ai aussi un handicap caché, comme toi. Je suis dyslexique. Je trouve que la dyslexie, c'est assez handicapant, parce qu'il y a plein de choses que je n'osais pas faire ou que je n'ose toujours pas faire à cause de ça. Et donc, du coup, les gens ne le voient pas, donc les gens me voient souvent comme quelqu'un de, je pense, intelligente, qui sait faire les choses très vite. Mais quand tu es dyslexique, tu fais les choses un peu plus lentement, tu prends dix fois plus de temps. Donc, je pense qu'il y a ça aussi. C'est comme ça qu'on me perçoit. On me perçoit comme une personne,

je pense, forte. Je trouve toujours qu'on traite les femmes, et surtout les femmes qui ont une couleur toujours plus dures que les autres et qu'on a toujours travaillé deux fois plus dur que les autres. Comment dire ? Pour se faire respecter, pour que les gens aient confiance en nous et en nos capacités, il faut toujours le prouver. Je trouve que c'est un truc qu'il y a moins chez les femmes blanches. Souvent, je trouve aussi que, dans la société, on se permet plus de faire des choses chez moi que chez d'autres. À cause de ma couleur, on peut toucher mes cheveux ou faire des commentaires déplacés sur mes cheveux ou quand je change quelque chose, me faire une remarque, je trouve qu'on fait moins ça chez les autres. Toujours aussi me comparer à d'autres personnes de ma couleur, qui ont la même couleur que moi. On n'est pas tous pareils, déjà. Quoi d'autre ? C'est plutôt ça.

**[00:23:13.930] - Maëlle**

**Merci. En rapport avec le monde culturel, est-ce que cette identité affecte ta vie culturelle dans le monde des musées ?**

**[00:23:26.660] - Salomé Ysebaert**

Oui, j'ai l'impression que oui, quand même. C'est difficile de trouver une place, de prendre une place surtout. Parce que souvent on te sous-estime, je trouve, en général. Aussi quand tu travailles dans un endroit où les gens pensent qu'ils savent mieux que toi, parce qu'ils ont une expertise, ils ont un diplôme, du coup, parfois, ça clache. Moi, par exemple, je m'identifie comme une chercheuse à l'extérieur. Je me vois comme une scientifique, mais ce n'est pas la même chose vu que je n'ai pas de doctorat. J'ai fait de la recherche, mais pour moi-même. J'ai fait de la recherche pour mes propres intérêts ou pour qu'on me demande de faire quelque chose ou de créer quelque chose. Je ne suis pas valorisée, mais à l'extérieur, c'est comme ça que je m'identifie. Quand on me demande qui je suis, je choisis qui je veux être, mais ce n'est pas comme ça que je vais m'identifier dans mon travail, par exemple. J'ai l'impression d'être deux personnes différentes.

**[00:24:58.660] - Maëlle**

**Oui. Pour récapituler, il y un jugement par rapport à la manière dont tu t'identifies en tant que chercheuse de la part des gens qui ont un diplôme qui te prennent de haut ?**

**[00:25:25.730] - Salomé Ysebaert**

Oui.

**[00:25:29.830] - Maëlle**

**OK. Je voulais savoir aussi s'il y avait des sujets de société, par exemple que ce soit le féminisme, le décolonialisme, l'antiracisme ou des choses comme ça ou même l'écologie, par exemple, qui te mobilisent dans la vie et si tu peux les appliquer dans ta vie au quotidien dans le musée.**

**[00:26:02.700] - Salomé Ysebaert**

Oui, par exemple, le racisme est un sujet sur lequel je travaille énormément. Ça, c'est un truc que j'applique dans mon travail aussi. Je travaille sur des projets autour de ça. Et aussi, pour moi, ce qui est important aussi, c'est l'histoire et le passé de beaucoup de personnages ou des moments historiques, souvent l'histoire coloniale un peu oubliée, mais justement de faire en sorte qu'on en parle, qu'on en discute. C'est aussi quelque chose que je fais dans mon travail,

que je peux appliquer dans mon travail. Je pense à la décolonisation aussi. Mais, pour moi, ça fait partie de la décolonisation de montrer différents narratifs. Ça, pour moi, ça fait partie de tout ce qui est décolonisation. C'est quelque chose que je fais dans mon quotidien et que j'applique dans mon travail aussi. Je pense que c'est tout.

**[00:27:05.260] - Maëlle**

**OK. J'ai pu lire l'interview de l'IOM sur la diaspora. J'ai eu l'impression dans cet article que tu avais aussi une double culture ou peut-être même une triple culture, parce que peut-être tu parles néerlandais ou bruxellois.**

**[00:27:36.060] - Salomé Ysebaert**

Oui, je parle néerlandais.

**[00:27:38.310] - Maëlle**

**Et donc, je voulais savoir comment tu vivais les cultures ensemble dans ta vie culturelle.**

**[00:27:49.200] - Salomé Ysebaert**

Dans ma vie culturelle, j'essaie toujours de combiner les trois. Ce n'est pas facile, parce que parfois, ça dépend des sujets. Parfois, il y a une qui prend beaucoup plus de place que l'autre. Là, j'avoue que j'essaie de me focaliser sur mes deux cultures, francophone et africaine. J'essaie vraiment de me focaliser là-dessus. C'est vrai qu'une partie de ma famille est néerlandophone, mais je n'ai pas envie de m'associer avec cette culture. Je pense qu'on me l'a trop imposée quand j'étais petite, on m'a forcée à le parler. Je pense que là, je suis en train de me détacher un peu et j'ai plus envie d'aller vers la culture francophone et l'Afrique, parce que je pense que c'est très connecté aussi, vu que dans plusieurs villes africaines, le français est quand même parlé. Par exemple, Kinshasa, c'est la ville la plus francophone dans le monde. Je me dis qu'il serait quand même temps de plus me pencher là-dessus, parce qu'avant, j'étais très focalisée sur mon néerlandais, vu que je suis un peu perfectionniste en même temps. J'avais un focus, vu que j'ai étudié en néerlandais aussi, sur le fait que mon néerlandais devait être parfait en écriture, en oral. Et du coup, j'ai un peu oublié mon français. Et vu que maintenant, je suis plus intéressée par ce qui se passe en Afrique, je remarque que j'ai besoin plus de mon français, en oral et en écriture. Et vu que je ne l'ai pas pratiqué pendant des années, uniquement avec mes parents, mais pas dans des endroits où il fallait parler de manière très formelle. Je crois que maintenant, j'ai vraiment envie de me focaliser sur ces deux aspects.

**[00:29:48.030] - Maëlle**

**Tout à l'heure, tu as parlé des appréhensions que des visiteurs pouvaient avoir au musée. Est-ce que toi, ça t'est déjà arrivé d'avoir des appréhensions pour entrer dans un musée ou dans n'importe quelle autre institution culturelle ?**

**[00:30:17.850] - Salomé Ysebaert**

Vu que je travaille dans un musée, j'ai toujours envie d'aller voir ce qui se passe. En même temps, il y a certains musées où, quand je vois, par exemple, leur site web ou leur programmation, je me dis « C'est pas un musée qui me parle. » Il faut vraiment me forcer, il faut que quelqu'un me demande, il faut que je sois invitée, qu'ils nous invitent par exemple

avec notre institution pour venir voir. Si les sujets ne me parlent pas, je n'ai vraiment pas envie d'y aller. Mais ça ne m'arrive pas souvent que je n'aie pas envie d'aller voir un autre musée.

**[00:30:56.440] - Maëlle**

**Une petite question sur la diversité et l'inclusion dans les musées. Est-ce que, dans les musées d'art, tu as déjà vu des éléments qui te semblaient soit très agréables ou très inconfortables par rapport à la diversité ou l'inclusion ?**

**[00:31:20.400] - Salomé Ysebaert**

Je trouve que souvent, ce n'est pas assez diversifié, donc c'est très désagréable. Tu sens aussi un peu à l'approche comment on parle de certains sujets. C'est un aspect auquel on ne pense pas du tout.

**[00:31:46.370] - Salomé Ysebaert**

Peux-tu me rappeler ta question ?

**[00:31:55.070] - Maëlle**

**Les éléments que tu trouves inconfortables ou alors agréables en matière de diversité et d'inclusion dans les musées ?**

**[00:32:04.640] - Salomé Ysebaert**

Ça dépend. Moi, j'ai été au Tropenmuseum à Amsterdam et là, c'est un musée, c'est très diversifié. J'ai rencontré les collègues là-bas et tu sens déjà vraiment à l'approche. Tu le sens aux types d'expositions qu'ils montent. Tu vois ça vraiment dans plein de choses.

**[00:32:32.410] - Maëlle**

**Ça, c'est une question peut être un peu difficile parce qu'elle touche au racisme. Je préfère prévenir. Si tu voulais postuler dans un musée d'art, est-ce que tu penses que le fait que tu es une femme noire aurait un impact sur ta candidature ? Je parle ici en Belgique. Est-ce que tu penses que cette perception identitaire jouerait sur ta candidature ?**

**[00:33:08.180] - Salomé Ysebaert**

Je pense que oui. Oui, je pense que oui. Par exemple, je pense qu'ici, j'ai été engagée parce que je suis quelqu'un qui a des origines congolaises. Déjà, moi, c'est différent vu que moi, en tant que métisse, j'ai déjà un privilège, on va plus souvent m'engager que d'autres. Et je sais que parfois, on m'avait déjà dit, pour certains projets, qui sont toujours liés à l'art, qu'on m'a engagée parce qu'on pensait que j'étais moins radicale, par exemple. Pour moi, c'était plus facile de poser des questions malaisantes ou des questions qu'ils n'osent pas poser, vu que je suis claire de peau. Donc, il y a déjà ça. Donc, c'est clair, oui, je pense que ça joue tout à fait. On se trouve dans un milieu où il n'y a pas beaucoup de diversité aussi. Et souvent, on pense qu'on est guide aussi. Oui, souvent, chaque fois que je dis que je travaille dans un musée, on me demande si je suis guide ou si je suis là pour faire l'accueil. On ne pense pas que j'ai un poste un peu plus haut, vu que je suis coordinatrice de projet. Souvent, on ne pense pas ça. Même dans les réunions avec les externes.

**[00:34:34.460] - Maëlle**

**Donc, il y a une dévalorisation ?**

**[00:34:36.690] - Salomé Ysebaert**

Oui, vraiment. Souvent, les seules personnes noires qui travaillent déjà ici, c'est l'accueil, ceux qui font le ménage, la sécurité. Donc, voir quelqu'un dans un plus haut poste, déjà, c'est déjà un peu plus rare. Souvent, on ne pense pas, on ne réfléchit pas que je suis là pour une réunion, on va penser que tu es celle qui va prendre note.

**[00:35:08.100] - Maëlle**

**Alors une question un peu plus optimiste. Si un musée d'art faisait appel à toi pour un projet inclusif, quelles seraient tes conditions pour accepter le travail ?**

**[00:35:34.910] - Salomé Ysebaert**

Ça dépend du sujet, mais il faut déjà que ce soit une équipe mixte, des personnes avec différentes origines, mais aussi différents genres. Ça, c'est important, mais aussi de différentes disciplines. Ce serait intéressant si tu as un sujet d'avoir un historien, mais aussi quelqu'un qui connaît plutôt l'art ou un scientifique ou même un biologiste, qu'elle soit vraiment multidisciplinaire. Le fait aussi d'avoir différentes personnes, d'avoir différentes cultures dans mon équipe, ce serait intéressant parce que j'aurais différentes visions sur un sujet bien précis. Et ça peut être intéressant de les faire dialoguer, parce que ça peut aussi représenter comment la société pense. Il y a toujours différentes visions sur ce type de sujet. Je trouve que c'est important de les mettre ensemble pour un peu discuter. Pour que les gens comprennent que ce qu'eux pensent, ce n'est pas la vérité absolue. Mais je pense que pour moi, c'est vraiment important. Le genre, diversifié, culture, origine. Et après, tout ce qui est rôles, jobs, backgrounds d'études.

**[00:36:54.600] - Maëlle**

**Oui. Alors maintenant, je vais un peu t'inviter à rêver et à imaginer. Sur le plan de l'inclusion et de la diversité, si tu pouvais créer ton musée d'art idéal en Belgique, comment est-ce que tu l'imaginerais ?**

**[00:37:16.400] - Salomé Ysebaert**

Déjà, ce ne serait pas trop grand. Ce serait une bonne taille. Il y aurait déjà toute une partie recherche. Chaque projet prendra deux ans, je pense. Pour faire une exposition, je prends vraiment mon temps j'essaierais vraiment d'être ouverte aussi à des propositions, de travailler avec des artistes qui peuvent faire des propositions. J'aimerais bien plus travailler avec des artistes qui sont curateurs en même temps. Ça, ce serait pour moi l'idéal. Je trouve que ça peut toujours être intéressant de travailler avec des artistes. Que ce soit focalisé sur l'histoire, mais en même temps, il y aura toujours l'aspect d'aujourd'hui. Moi, j'aime bien les expos un peu historiques, mais qui ne s'arrêtent pas à une date, mais qu'après, on voit comment les gens pensent aujourd'hui. J'aime beaucoup les multimédias, donc je ferais beaucoup d'interviews pour voir ce que les gens pensent, mettre un peu de contenu. Je mettrai pas trop d'objets. Moi, ce serait un musée où il n'y aurait pas trop d'objets, mais plutôt où les objets, les œuvres d'art contemporain seront vraiment bien mises en avant. Il y aurait beaucoup d'espace. Et pour moi, ce qui est important aussi, c'est que, pour faire chaque projet, on organise des résidences, justement pour avoir une vision plus large aussi, pour créer peut-être des œuvres qui peuvent être intéressantes pour le projet et parler au public. J'organiserais des workshops, je ferais beaucoup d'activités. Pour moi, c'est important qu'une exposition soit vivante, pas que les

gens viennent juste voir. Ce serait cool que les gens puissent participer, que ce soit vraiment une expérience, le musée. Pour moi, ça, ce serait un peu le musée de mes rêves, vraiment quelque chose de très dynamique, très vivant, que les gens puissent crier dans le musée. S'ils ont envie de chanter, s'ils ont envie de pleurer, ils peuvent.

**[00:39:35.780] - Maëlle**

**Un peu s'approprier le musée.**

**[00:39:38.170] - Salomé Ysebaert**

Oui, en fait, c'est à eux, c'est un endroit public. Même s'ils veulent passer toute la journée là-bas à lire, ça ne dérange pas du tout.

**[00:39:50.870] - Maëlle**

**Il me reste deux dernières questions et on aura respecté, je pense, les 40 minutes. Quels sont les pièges à absolument éviter par rapport à une démarche d'inclusion dans un musée pour toi ?**

**[00:40:11.650] - Salomé Ysebaert**

Le piège, c'est que souvent, on veut travailler ... On prend les gens pas pour leurs compétences, mais juste pour leur couleur de peau, pour leurs origines. Je crois que c'est très important de vraiment chercher une personne qualifiée. Et si on ne trouve pas quelqu'un de qualifié, [prendre] d'une autre origine, ce n'est pas grave. On n'est pas obligé de tout le temps vouloir avoir une personne d'origine africaine ou marocaine ou je ne sais pas quoi. Afrique ou Maroc, c'est africain, mais Afrique subsaharienne. Et tout ça, je crois que c'est vraiment important de regarder. C'est ça le piège, en fait. L'autre piège, c'est qu'on veut toujours parler des sujets qu'on ne connaît pas. Donc, je pense que c'est aussi le piège, c'est que si on n'a pas l'expertise au sein d'une institution, il faut externaliser. On n'est pas experts de tout. Le monde change vite. Moi, j'ai travaillé sur le racisme. Je suis « experte » dans ma vie privée, puisque je travaille beaucoup autour, mais je n'ai jamais fait de recherche là-dessus. Je n'ai pas écrit de livres, de rapports ou quoi que ce soit. C'est important de consulter des gens, d'engager des gens pour leur expertise, de prendre des gens, parce qu'ils sont experts là-dedans, ils ont écrit un livre, ils ont fait de la recherche, ils ont travaillé un projet autour de ce thème, de les mettre autour de la table, de travailler avec eux et de leur donner vraiment le pouvoir, même si tu as une autre idée en tête. Si eux disent que ce n'est pas bien, s'ils ont des bons arguments, il faut les respecter et essayer de trouver autre chose, ce n'est pas grave, c'est normal, je trouve. On ne connaît pas tout. On n'est pas les experts de tout. Je pense que c'est ça qui est un peu le danger. On veut parler de décolonisation, de faire ci et ça, mais on ne sait même pas ce que c'est. Je pense que c'est important qu'il faut d'abord établir en tant que musée, ce qu'on veut, ce qu'on comprend par-là, c'est quoi pour nous. À partir de là, on dit « OK, on n'a pas d'expert. On va en chercher. » Et après, travailler avec eux, mais pas seulement travailler avec eux, aussi leur donner une sorte de pouvoir de décision. Donc ça, je crois que c'est important.

**[00:42:35.380] - Maëlle**

**Et enfin, dernière question, mais ça dépend un peu. Je vais travailler avec le musée d'Ixelles, je ne sais pas si tu le connais.**

**[00:42:46.230] - Salomé Ysebaert**

Oui, c'est là qu'ils vont mettre le buste de Storms aussi, non ?

**[00:42:48.400] - Maëlle**

**Oui, je pense. Au vu de toutes les questions que je t'ai posées dans l'entretien, est-ce que tu aurais un sentiment à partager par rapport au musée d'Ixelles ?**

**[00:43:04.280] - Salomé Ysebaert**

J'avoue que je ne suis jamais rentrée dans ce musée, mais je crois que ce qui est important, vu l'histoire du musée, d'Ixelles en général, en tant que quartier, je crois que c'est important de parler de l'histoire coloniale dedans. Je crois qu'ils vont mettre le buste de Storms dedans. Je crois que c'est important de parler de la multiculturalité du quartier, même si c'est un quartier très européen, mais c'est un quartier quand même qui a vécu plein de choses. Moi, j'ai grandi à Ixelles. Mes parents sont arrivés dans les années 90 comme la plupart des Congolais. Donc parler de l'immigration, je pense que c'est intéressant. Je pense que c'est important de parler de Matonge, de parler de l'histoire de Matonge. C'est tellement important. C'est tellement intéressant parce que l'histoire de la Matongé est très liée à l'histoire de l'immigration belge envers les Congolais et aussi le fait que c'est tellement connecté avec le Congo. Je pense que c'est important de parler des différentes communautés qui se trouvent dans ce quartier et que c'est un quartier qui change aussi. Je crois que c'est important de parler de Storms, parce que c'est quand même une figure importante dans l'histoire coloniale, mais on n'en parle pas beaucoup. Je pense qu'il habitait à Etterbeek, mais vu qu'ils vont mettre sa statue, je crois que c'est important de faire le lien aussi avec ça. A Ixelles, c'est aussi là que les étudiants congolais habitaient, à la maison africaine, c'est là qu'ils étaient logés. Et aujourd'hui aussi, ça reste toujours une maison d'étudiants internationale. Donc ça reste quand même un endroit où on accueille beaucoup de gens à l'international. Je pense que c'est important de parler de ça. C'est aussi un quartier intéressant. Tu sais, dans les années 2000, c'était un quartier hyper dangereux. Nous, c'est à cause de ça qu'on est parti. C'est assez intéressant, je pense, de parler de ça aussi. Pas de manière de dire « les Africains sont arrivés, ils ont foutu la merde. Il y a eu des gangs après », mais de parler justement des crises qu'il y a eu, parce qu'en fait, il y avait une crise au Congo et, en même temps, tu sentais aussi cette crise à Ixelles. Donc aussi, quand il y a un truc qui se passe au Congo, c'est souvent à Ixelles qu'on va manifester. Donc il y a vraiment le lien. Je pense que c'est important aussi de parler de la statue de Patrice Lumumba et du fait qu'Ixelles ne la voulait pas. Et maintenant que c'est à 1000 Bruxelles, c'est entre les deux. Il y a quand même la maison africaine, elle va déménager. Il y avait la maison africaine flamande qui était à Ixelles, mais ils vont déménager à Anderlecht. La plupart des Africains ont déménagé, ils n'habitent plus à Ixelles. La plupart habitent à Anderlecht maintenant. Donc ça a changé à cause de la gentrification. Je pense ça peut être aussi intéressant de parler de la gentrification parce qu'elle est vraiment omniprésente à Ixelles. Et quoi d'autre ? Oui, il y a quand même des œuvres d'art aussi contemporaines. La sculpture de Friedrich Bach qui est là. Mais aussi Paul Panda Farnana qui a étudié à Ixelles. Je pense que ça serait aussi une occasion de faire un focus sur lui.

**[00:46:30.310] - Salomé Ysebaert**

Donc, il y a des petites choses comme ça qu'on peut raconter sur Ixelles. La place Lumumba aussi qui devait être là. Puis finalement, sur Google, elle est là, elle est vraiment sur la place Saint-Boniface. Je pense que ça peut être des choses intéressantes de voir les résistances. Le

premier restaurant congolais, il était à Matonge. Il y a Bob Marley quand même qui a fait un concert à Ixelles, à Matonge. Il y a plein de trucs à raconter, toutes les années 70, en fait.

**[00:47:17.000] - Maëlle**

**Il y a une vraie histoire multiculturelle liée à Ixelles.**

**[00:47:22.540] - Salomé Ysebaert**

Oui, je trouve.

**[00:47:36.060] - Maëlle**

**Merci, merci beaucoup. C'était vraiment génial comme interview.**

**[00:47:59.160] - Salomé Ysebaert**

Avec plaisir.

**[00:48:01.930] - Maëlle**

**Je ne sais pas si tu souhaites anonymiser.**

**[00:48:10.860] - Salomé Ysebaert**

Non, ça va. Non, je suis très ouverte avec ça.

## Annexe 9 : Entretien avec Jemima Kulumba le 2 novembre 2023

Jemima Kulumba a de nombreuses casquettes. Les lignes directrices de sa carrière sont les droits des enfants et des femmes, ainsi que la promotion des femmes artistes, qu'il s'agisse de stylistes, de peintres ou de performeuses. Elle est organisatrice d'événements. Elle développe également des outils pour cocréer de l'emploi et étendre le réseau pour les femmes artistes et les artistes « minoritaires », ainsi que pour les femmes artistes dans l'histoire de l'art et dans l'art contemporain. Jemima Kulumba est la fondatrice et la co-directrice de *Women In Art*, une initiative qui promeut et soutient les artistes femmes. En mars 2024, l'association a organisé la première Biennale belge au féminin, un événement qui a contribué à faire bouger les lignes du secteur pour réduire les inégalités de représentations dans les lieux d'exposition.

**[00:00:38.040] - Maëlle**

**C'est un petit entretien de type anthropologique. J'ai une grille d'analyse, mais c'est essentiellement pour recueillir ton expérience en tant que femme, afro-descendante et en tant que femme militante pour la visibilité des femmes, avoir ton avis sur les musées d'art en Belgique et ailleurs, mais principalement en Belgique. Ce document fera l'objet d'une question plus tard, c'est ma « ligne de base ».**

**[00:01:29.420] - Jemima Kulumba**

D'accord, tu m'intrigues.

**[00:01:32.760] - Maëlle**

**Ce matériel, c'est pour que tu puisses t'exprimer graphiquement ou faire des schémas. N'hésite pas parce que je sais qu'on a tous des moyens d'expression différents.**

**[00:01:43.300] - Jemima Kulumba**

C'est très chouette. Merci.

**[00:02:06.210] - Maëlle**

**Ma première question, c'est sans me révéler ta date de naissance et tu as le droit de ne rien me révéler du tout, est-ce que tu saurais me dire la décennie durant laquelle tu es née ?**

**[00:02:23.160] - Jemima Kulumba**

Non, du tout. Mais bon, j'ai des réponses très militantes ici. J'ai pensé plein de choses. Je me suis dit non. Sinon, je vais m'emballer.

**[00:02:37.710] - Maëlle**

**Est-ce que tu pourrais me donner une estimation du nombre de musées que tu as visités au cours de l'année dernière ? Ça peut être une estimation très vague.**

**[00:02:51.960] - Jemima Kulumba**

Je dirais une vingtaine.

**[00:02:53.570] - Maëlle**

Une vingtaine.

**[00:02:54.360] - Jemima Kulumba**

Je dirais une vingtaine plus ou moins. J'ai même travaillé pour un musée.

**[00:03:04.320] - Maëlle**

**Et sur cette vingtaine, tu sais à peu près combien étaient des musées d'art ?**

**[00:03:09.530] - Jemima Kulumba**

Tous.

**[00:03:09.950] - Maëlle**

Tous ?

**[00:03:10.780] - Jemima Kulumba**

Oui.

**[00:03:11.460] - Maëlle**

**Je te rassure, c'est la réponse fréquente chez les personnes que j'interviewe.**

**[00:03:15.320] - Jemima Kulumba**

OK, d'accord.

**[00:03:20.840] - Maëlle**

**On a fini les questions bêtes et méchantes, on va entrer dans le vif de l'entretien. La première question, c'est très vaste, mais tu t'exprimes comme tu veux. Comment perçois-tu les musées d'art avec toute ton expérience ?**

**[00:03:52.950] - Jemima Kulumba**

Comment je les perçois les musées d'art actuellement ?

**[00:03:55.300] - Maëlle**

Oui.

**[00:03:57.550] - Jemima Kulumba**

Je pense qu'ils doivent être pour la plupart réinventés, surtout en Belgique. Dans les autres pays, il y a des chouettes initiatives qui existent. Je ne dis pas que c'est tous les musées. Ce n'est pas la majorité d'ailleurs même des musées. Même dans les autres pays, il y a des cas particuliers, certes, des musées qu'on dit « novateurs » dans leurs pratiques, dans la technologie qu'ils utilisent, dans les démarches participatives et autres. Je pense qu'en Belgique, malheureusement, concernant les musées, je pense qu'on a un siècle de retard, presque, pour le dire très méchamment. J'en parlais d'ailleurs avec le conseil d'administration du musée de la ville de Bruxelles. J'ai fait une recherche pour eux récemment, je dois faire un rapport de recherche et je leur disais qu'il y avait plein de pratiques. L'idée de ce travail de recherche, c'était de voir les pratiques novatrices qui pourraient amener les gens à revenir dans le musée, ramener la population à revenir dans le musée, parce qu'aujourd'hui, les musées n'attirent plus le public, ils n'attirent plus les clients, ils n'attirent plus du tout, même les artistes qui sont les premières personnes concernées par l'art et la culture. Et c'est par tout simplement un manque de représentation pour moi des différents problèmes socio-

économiques, puisque un musée est là pour éduquer sur les questions artistiques et culturelles à travers les problématiques sociétales également.

**[00:05:33.070] - Jemima Kulumba**

Je pense qu'il y a aussi une problématique plus profonde de cohésion sociale au sein d'un des musées. Il y a vraiment des réalités de terrain. Le public aujourd'hui, c'est les usagers, c'est les citoyens et les usagers, les citoyens ne veulent plus aller au musée, ils n'ont plus l'argent. On est dans une crise économique qui n'est pas des moindres. Mais cette réalité-là, les musées doivent y faire face également en termes de fonds. Ils doivent se réinventer. Et la problématique, c'est que la plupart des musées ne se questionnent pas là-dessus.

**[00:06:18.050] - Jemima Kulumba**

Alors, je sais qu'il y a le mouvement, « l'association » des musées Open Museum, qui s'est attelée à cette mission de rendre les musées plus visibles, de les rendre plus inclusifs, etc. Et je salue l'initiative sur le papier, sincèrement. Mais malheureusement, je ne vois pas ce que ça rapporte, si ce n'est plus de visibilité en soi. La visibilité, ce n'est pas ce qui fait qu'un usager ou un citoyen rentre dans un musée, selon moi. Par exemple, ils ont proposé tous les X du mois, je ne sais plus la date, des visites gratuites dans les musées de Belgique, ce qui est très intéressant. Mais si la thématique derrière l'approche, l'exposition ne permet pas d'attirer le public, il n'y aura aucun intérêt de toute façon à y aller, même si c'est gratuit. Après, apparemment, ça fonctionne, de ce que j'entends de mes collègues. Les open museums fonctionnent. Après, je pense que malheureusement, si ça ne doit fonctionner qu'une fois par année, au moment où il y a quelque chose de spécifique, où on refait un regain d'intérêt, etc., ce n'est pas le but d'un musée. Pour moi, c'est là qu'on se trompe dans la méthodologie, si je dois résumer.

**[00:08:18.310] - Maëlle**

**Ma question suivante, tu y as déjà un peu répondu, mais que penses-tu du rôle social du musée ?**

**[00:08:29.900] - Jemima Kulumba**

Pour moi, le musée doit représenter les citoyens, un musée d'art ou de culture, quel qu'il soit, doit pouvoir représenter la période de l'époque de l'histoire dans laquelle il se situe. On ne demande pas, si on pense à un musée du 20ème siècle qui va montrer des œuvres du 20ème siècle, par exemple, on ne va pas lui demander de ne nous montrer que des œuvres d'artistes contemporaines. Ce n'est pas le but. Par ailleurs, il faut se connecter avec les citoyens et les usagers actuels. Par exemple, la Belgique est multiculturelle et cette multiculturalité, dans les musées, on ne la ressent pas. Les employés du musée sont blancs, les directeurs de musée sont des hommes racisés blancs. La réalité, malencontreusement, bien que peut-être qu'ils se sont battus toute leur vie pour arriver là où ils en sont et c'est tout à leur honneur, je pense sincèrement qu'il faut pouvoir se dire qu'aujourd'hui, dans le monde et surtout la société actuelle, on veut que le musée représente ce que nous, on est aujourd'hui. C'est ce que j'ai reçu comme retour dans cette enquête que j'avais faite.

**[00:09:39.590] - Jemima Kulumba**

La réalité, c'est que ce qui est intéressant dans un musée, même si tu vas montrer des œuvres du XX<sup>e</sup> siècle, par exemple, - et ça peut être très lourd, très formel, finalement, ce type de

musée -, c'est de le ramener de façon innovante, c'est de le ramener de façon attrayante, c'est de parler le langage des jeunes, peut-être même d'aller vers une visite guidée faite par des jeunes. Comme ça, on se parle le même jargon. Il n'y a pas trop de jargon muséal, je dirais, et institutionnel. Donc, pour moi, au niveau social, je pense sincèrement qu'il y a énormément de ponts à faire. Certains musées ont déjà commencé, mais, quand je parle de réinventer, je pense qu'un musée aujourd'hui doit pouvoir se dire « Moi, en tant que musée d'histoire naturelle, je vais aller chercher des personnalités qui travaillent sur ces sujets, les mettre en avant via des initiatives de consultation (panel/talk) », en leur disant bien qu'on parle d'un budget muséal, donc ça veut dire que ce n'est pas aussi onéreux que des conférences internationales. Je pense qu'il faut aller se réinventer en allant chercher justement ces opérateurs de territoire. Ça veut dire aller chercher les associations. Il y a énormément d'associations en Belgique, partout, qui font des choses extraordinaires, notamment à Liège. Je pense que travailler et collaborer avec ces associations qui ont un subside de fonctionnement, comme un musée a aussi un subside de fonctionnement, finalement, on se rejoint dans la méthodologie de diversité économique par rapport à ce type de structure. Et en fait, ce que je pense qui est pertinent pour moi, c'est d'aller chercher ces associations, de travailler avec elles: « Vous, vous faites quoi ? Nous venons, on essaie de faire ce que vous faites, ensemble, tout simplement. » Et je pense que là, on a une dynamique complètement différente. Parce qu'aujourd'hui, je pense que les associations attirent beaucoup plus de monde que les musées. Vraiment. Même les entreprises.

**[00:12:25.100] - Maëlle**

**Les musées entreprises marchent assez bien.**

**[00:12:31.050] - Jemima Kulumba**

Oui, c'est vrai.

**[00:12:36.690] - Maëlle**

**Est-ce que tu pourrais me dire comment tu définirais, avec ton expérience, le public actuel des musées d'art ?**

**[00:12:53.820] - Jemima Kulumba**

C'est une sacrée question. Comment je définirais le public actuel des musées d'art ? Je dirais que c'est les professionnels du secteur. C'est mon avis. C'est beaucoup de professionnels du secteur et un public qui va généralement être intéressé par une expo et une thématique d'expo spécifique. Sinon, on va rarement voir un public défavorisé, un public moyen, un public, je dirais « le grand public », aller au musée. Il faut avoir une certaine éducation aussi pour aller dans un musée aujourd'hui, ce qui, justement, pour moi, n'est pas intéressant par rapport à la réalité du terrain actuelle, puisque les gens deviennent de plus en plus pauvres. On vit dans une nouvelle précarité aujourd'hui, c'est différent.

**[00:13:54.930] - Maëlle**

**Encore une question un peu large, vaste. Si tu devais poser un regard critique sur les éléments qui structurent fréquemment les expositions des musées d'art, type courants, chronologie, géographie, que dirais-tu en tant que professionnelle du monde culturel?**

**[00:14:48.610] - Jemima Kulumba**

Je t'ai demandé de répéter parce que je me disais la même chose. Mon regard? Je pense que **malheureusement, ça manque de novation**. Ce n'est pas novateur. Les trois quarts du temps, les expositions d'art par essence et par leur mode de fonctionnement sont classico-classiques. J'aime à appeler ça classico-classique parce que c'est une façon de dire que c'est un modèle qu'on connaît, qu'on a vu et revu. Souvent, que ce soit même des installations, que ce soit des expositions de peintures, photos, c'est du classico-classique. Or, en fait, ce qui est pertinent et intéressant, c'est presque cette nouvelle façon de curater. Peut-être que je vais donner des exemples extrêmes, certes, mais quand on regarde la Art Basel ou la Frieze London ou la grande foire d'art en Asie, dont je me rappelle plus le nom, on se rend compte qu'en fait, les curateurs ou les curateurs en tout cas qui ont été désignés pour curater la plus grande partie de ces différentes expos et ces différentes plateformes, vont aller chercher vraiment la partie novante de montrer le travail de l'artiste. Accrocher des œuvres à un mur, les musées le font, le Moyen-âge le faisait, on le fait encore aujourd'hui. Je ne dis pas que ce n'est pas bien. Je pense juste qu'il faut réinventer le système. Et ça, j'en suis fondamentalement convaincue. Il faut réinventer les façons innovantes de cocréer, de produire, de présenter de l'art, d'intéresser les gens même à une expo d'art ou à une présentation d'exposition. Je pense aussi que souvent, on a tendance à oublier une partie du public. Et je le dis alors que je le fais aussi, je tiens à le notifier. J'essaie de ne pas le faire, mais je le fais aussi parce que je ne sais pas le choix. Quand on fait des expos d'art, on a en effet tendance à oublier qu'on a un public qui est malvoyant, on a un public qui est sourd, on a un public qui est malentendant. En fait, du coup, aujourd'hui, dans l'art contemporain, quand on va faire une expo et qu'on va curater une expo « malvoyants, aveugles », ça va être une expo-type.

**[00:17:39.520] - Jemima Kulumba**

Or, en fait, ça veut dire que trois quarts des expositions sur Terre, en fait, ne sont pas accessibles à un public qui existe. Donc, je pense que c'est un rôle aussi curatorial, de la curation, et de la direction artistique aussi des fois, de ramener ce côté novateur, d'inclure forcément dans le mode de création, de présentation d'exposition, un mode qui peut convenir à tous les publics. Et quand je dis tout le public, grand public, ce n'est pas juste les personnes qui travaillent dans l'art ou dans la culture, c'est également des personnes malvoyantes, c'est aussi des personnes qui sont issues de minorités, qui n'ont pas l'argent pour se payer 10 € une entrée. C'est aussi des personnes qui vont vraiment avoir des problèmes d'ouïe. On a fait une expo, par exemple « malvoyants et aveugles » en juin. Il faut un certain budget pour créer cette expo, il faut aussi que les artistes soient partants, de relever le challenge, de créer des œuvres qui peuvent être touchées, d'aller travailler sur un autre type de matériau pour démontrer leurs travaux artistiques.

**[00:18:55.080] - Jemima Kulumba**

Je pense que ce côté novateur manque. Il faut vraiment pousser les artistes aussi, parce que je pense que prendre soin des artistes et des œuvres, une présentation curatoriale, quelle qu'elle soit, c'est aussi d'aller requestionner l'artiste, c'est-à-dire qu'on peut trouver le travail d'un artiste très chouette et génial tel qu'il est, mais ce qui est intéressant, c'est aussi d'aller le pousser plus loin. On va aller plus loin, on n'est pas là pour faire quelque chose qui va se vendre pour autant, mais on est là pour aller plus loin en termes de démarches artistiques, parce que c'est ce qui fait que les œuvres requestionnent le monde aujourd'hui.

**[00:19:29.400] - Maëlle**

Il y avait une question qui m'était venue. J'ai lu dans un article du Morgen où tu as été interviewée, que tu prônais une interaction entre l'éducation, le politique et le secteur culturel.

[00:20:02.590] - Jemima Kulumba

Tout à fait.

[00:20:03.370] - Maëlle

Tu parlais du manque de moyens. En termes de moyens, tu penses que pour avoir cette innovation, il y a besoin d'une implication du politique ?

[00:20:21.200] - Jemima Kulumba

Forcément pour que tout ce que je viens de te citer, par exemple, puisse exister. Et ce n'est pas infaisable, c'est ça le pire. Je pense qu'il y a plein de politiques qui seraient partants. Il faut aller vendre le projet, travailler avec eux, etc. Je pense vraiment qu'il y a plein de politiques qui seraient partants, mais je pense sincèrement qu'il doit y avoir une interaction entre politique et art. Et je sais que dans le militantisme, on est souvent contre le politique. Mais je pense sincèrement, fondamentalement, que ça va au-delà de nous, en tant que militants et travailleurs sociaux. Nous, on peut faire ce qu'on peut avec notre petite popote, notre argent, nos fonds, etc, et nos mécènes et autres. Mais je pense que fondamentalement, avant même que nous, on s'attaque à des questions aussi énormes, finalement, c'est des questions d'ordre sociétal, ce sont même des questions qui font partie de l'ordre du jour de certains politiques. Donc, je ne comprends pas qu'il n'y ait pas cette interaction qui se fasse d'instinct. C'est-à-dire que les politiques vont plutôt être sur une optique de « On lance un appel à projet et on va laisser la porte ouverte. » Ce qui n'est pas mauvais pour autant, mais ce qui est intéressant, c'est plutôt de dire « Si on veut une interaction vraiment pour repenser le système de curation dans les lieux culturels et dans les musées, par exemple, là, on va faire des workshops, des ateliers de travail, de réflexion, d'idéation avec différentes personnalités dans le milieu créatif et milieu de l'art et de la culture, qui peuvent amener des outils nouveaux avec des personnes concernées. » Ça veut dire aussi des personnes, par exemple, issues des minorités, des personnes issues d'un handicap physique ou autre. Et en fait, c'est de ramener tous ces gens autour d'une table et dire « Nous, on aura un budget, on peut débloquer un budget d'autant. » Ce qui est très important, c'est cette transparence aussi. Ça, j'insiste beaucoup. C'est très important la transparence. On peut dégager un budget d'autant en tant que politique. En tant qu'association, on est habitué à faire du social avec des bouts de ficelle. Sincèrement, je pense que tout le monde le dira. Je pense que même si c'est des bouts de ficelle, on arrivera à créer quelque chose de ne serait-ce qu' un trait novateur, quitte à aller chercher encore plus loin des budgets. En fait, je pense que c'est possible. Littéralement, je pense que si on arrive à faire une interaction entre public, milieu social, c'est-à-dire les associations, les caritatifs et autres, et des fois entreprises, puisqu'il y a des entreprises qui militent énormément, qu'on arrive à créer ces ponts, créer tous ces différents *bridges*, c'est impossible de ne pas avoir une nouvelle société culturelle, novatrice. Même la Belgique serait l'un des premiers pays à mettre ça en place. Franchement, il y a des musées qui ont fait ça dans pas mal de pays dans le monde, qui ont innové, mais qui ont innové grâce à leurs mécènes, qui n'ont pas innové grâce aux politiques derrière. Or, les musées sont des lieux publics, donc par essence, dépendent du gouvernement. De ce fait, comme les associations, comme le public. Le public dépend aussi

de son gouvernement pour un tas de raisons. C'est un écosystème qui existe déjà, mais qui ne fait pas les bons liens, selon moi.

**[00:24:19.030] - Maëlle**

**Alors, encore une question un peu vaste. J'ai eu beaucoup de fortes réactions par rapport à cette question. Quels termes, concepts ou valeurs, aussi bien positifs que négatifs, associerais-tu au Musée d'art ? En gros, quand je te dis Musée d'art, quel mot te vient à l'esprit ?**

**[00:24:56.380] - Jemima Kulumba**

Je ne peux pas te le dire.

**[00:24:58.900] - Maëlle**

**Tu ne peux pas me le dire parce que c'est politiquement incorrect ?**

**[00:25:03.640] - Jemima Kulumba**

C'est politiquement incorrect.

**[00:25:05.420] - Maëlle**

**Alors vas-y. C'est pour ça que je suis là.**

**[00:25:12.890] - Jemima Kulumba**

C'est horrible. Je vais vraiment le dire. Non, je vais pas le dire. Je me retiens. OK, je vais le dire. Je dirais « mal foutu ». Vraiment, c'est très vulgaire mais c'est vraiment ça. Je trouve que, comme je l'ai dit, il y a tellement de problématiques et on voit qu'il y a des énergies. Les musées ont envie de se réinventer tant. J'ai fait un projet de recherche il n'y a pas longtemps pour un musée qui se questionnait justement sur tout ça et je lui ai rapporté exactement, peut-être pas au mot près, mais à des détails près, exactement ce que je te disais. Et je pense sincèrement qu'aujourd'hui, les musées, moi, « ça ne m'appelle pas ». Là, je vais par exemple aller à une expo d'artistes femmes à Lille, qui a lieu en ce moment. Mais j'y vais parce que ça traite du sujet sur lequel je travaille uniquement et parce qu'il était temps. Il y a encore trois ans, j'étais au Musée de Nantes, au grand musée d'art contemporain à Nantes, et je parlais avec les directrices, je disais « Où sont vos artistes femmes ? » « On ne les met pas en avant parce que ça n'attire pas le public. » « Ah super. » Là, c'est un peu grâce aux féministes et aux mouvements féministes, je pense, que tout le monde a un petit regain d'intérêt et se dit « Ah, c'est peut-être le moment. » En fait, un musée n'est pas censé suivre la mode. Il est censé suivre les nouveaux outils développés, les nouvelles tendances. Ce n'est pas la même chose que de suivre la mode. Pour moi, il y a des phénomènes de tendances sociétales comme TikTok, par exemple, je ne pense pas que ce soit le rôle d'en musée. Et en fait, je pense qu'il y a vraiment ce rapport-là, quand je dis « mal foutu ». Je suis vraiment désolée de le dire parce que je connais tellement de gens qui travaillent dans les musées. Je connais tellement de directeurs de musée super chouettes.

**[00:27:26.560] - Maëlle**

**Non, mais on est là pour parler sans langue de bois.**

**[00:27:29.180] - Jemima Kulumba**

Non, je me doute, mais j'en connais tellement et je les adore, mais on en parle souvent d'ailleurs entre nous. Mais je pense qu'il y a une réalité qui fait que les musées aujourd'hui, ça ne nous parle plus. Moi, ça me parle uniquement parce que je travaille sur le domaine, dans le secteur. Et encore, je ne vais qu'aux expos qui traitent vraiment des sujets sur lesquels je travaille, ça veut dire le décolonialisme, la déconstruction, la réflexion identitaire. Je vais aller voir les expositions concernant les femmes évidemment, les minorités, etc. Et en fait, ce sont des sujets qui, moi, me parlent. C'est pour ça que je vais dans un musée aujourd'hui. Ce n'est pas parce que je me dis « Ah, je vais voir ce qui se passe dans la programmation du musée ce week-end ». C'est vraiment malheureux. Je pense vraiment que c'est mal foutu parce que même leur communication n'est plus à refaire. C'est pour ça que je reviens souvent à ce système politique, parce que, si un musée n'a pas de fonds, il doit pouvoir retravailler avec les politiques. Par exemple, un politique qui va s'atteler à mettre en avant des associations de territoire, pourquoi pas mettre des associations de territoire en avant à travers des espaces muséaux ? Les musées ont des espaces extraordinaires. Pourquoi pas faire déjà ce travail de visibilité, de réappropriation de lieux culturels ? Je pense sincèrement qu'il y a un vrai manque de réappropriation des lieux culturels, des musées, de tout ce qui est lieu culturel ouvert au public en tout cas. Malheureusement, forcément, le mot qui me vient, c'est « mal foutu ».

**[00:29:17.340] - Maëlle**

**Une question me vient comme ça par rapport à ce que tu viens de dire. Tu penses que c'est une démarche consciente de la part des musées de s'isoler un peu de la *polis* en tant que système politique ?**

**[00:29:39.530] - Jemima Kulumba**

Non, parce que le trois-quarts des musées travaillent avec la politique. En tout cas, à Bruxelles, le trois-quarts des musées fonctionnent avec des commissions énormes et longues de personnes qui travaillent au sein du gouvernement ou dans diverses autres commissions, la Fédération Wallonie Bruxelles ou d'autres. Donc, ils ont déjà un lien, forcément, parce que les trois-quarts de leurs fonds leur proviennent des politiques. Maintenant, est-ce que je pense que ce côté « recroquevillé » est conscient ? Je pense que non, c'est pas conscient. Je pense qu'ils essayent, sincèrement. Vu qu'Open Museum existe, on ne peut pas dire qu'ils n'essayent pas. Je pense qu'ils essayent de se réinventer. Je pense juste que qu'ils ne vont pas chercher là où il faut. Si on veut se réinventer en tant que musée, on va chercher des créatifs, on ne va pas chercher des institutions. Or c'est ce qui se passe Open Museum, ce sont des musées, des directeurs de musée, des directrices de musée.

**[00:30:50.210] - Jemima Kulumba**

Qu'est-ce que vous allez réinventer ensemble, concrètement ? Où est l'innovation dans votre démarche ? Allez chercher des citoyens, puisque vous vous adressez aux citoyens. Allez chercher des associations, allez chercher des artistes parce que ce sera super créatif. Ils peuvent réinventer le monde, les artistes, avec leurs idées. Et même s'il y a peut-être cinq idées qui vont sortir, qui vont être intéressantes comme processus innovants, on en prend une et on fait un *proof of concept*. Et après, on voit ce que ça donne après avoir prototypé. Je pense qu'ils essayent, mais pas forcément avec les bons bagages et pas forcément de la bonne façon. Open Museum, ce sont pour trois-quarts des personnes qui travaillent déjà au sein d'institutions. Or, si on reste dans sa zone de confort, qu'on n'en sort pas, on tourne en rond et ça, c'est un fait. Avec *Women in Art*, j'ai mon expertise, je ramène mon expertise sur la table,

mais je sais aussi que, si je n'amène que les gens de mon secteur qui ont la même expertise que moi ou les mêmes avis, ça n'a aucune plus-value en termes d'échanges.

**[00:32:14.950] - Jemima Kulumba**

Ce qui va être intéressant, c'est d'amener un expert comme Christophe Walsh, une experte comme Giovanna Massoni, Arielle d'Hauterives, qui ont des expertises tellement différentes et un vécu tellement différent, qui va permettre que chacun de nos débats soit animé. Là, franchement, je suis médiatrice. Chacun de nos débats est animé parce que tout le monde a son avis. Par exemple : « Là, non, parce que tu n'attires pas les collectionneurs. » Et c'est des questionnements que moi, je n'aurais pas eus parce que je ne dirige pas de galerie, par exemple, comme Arielle. Il y a des questionnements que Giovanna a parce qu'elle, habituée de triennales et de foires d'art, elle a des questionnements totalement différents et habituée aussi de design, toujours dans une démarche de méthodologie. C'est très important d'avoir tellement de diversité de conversation qu'on peut se réinventer parce qu'on ne peut pas se réinventer, on ne peut pas innover ou prétendre innover et prétendre s'ouvrir au public sans pouvoir inclure même ces démarches innovantes au sein même de la réflexion. Par exemple, nos conseils d'administration, nos assemblées générales, une fois ou deux fois par an sont ouverts au public. Les artistes viennent, ils surenchérisent, ils donnent leur avis sur nos prochains projets. Et c'est le but, parce qu'en fait, on n'a pas la science infuse. Et les artistes ont aussi un côté plus créatif. Je n'apprécie pas que les artistes, parce qu'on est suivi par une majorité d'artistes, certes, mais il y a beaucoup de gens qui viennent au conseil d'administration et qui viennent nous parler de leurs projets aussi, ce qui est super chouette. Et des fois, quand on a le temps, on débat sur leurs propres projets aussi pour leur donner d'autres idées pour qu'ils puissent développer leurs propres projets. Et je pense que c'est ce qui est important dans les démarches, mais c'est quelque chose et c'est un processus qui existe déjà énormément en Belgique et partout dans le monde. Ça s'appelle la participation citoyenne. C'est un processus d'innovation sociale. Ça existe partout dans le monde. C'est pour ça qu'il y a beaucoup d'échevins de la participation maintenant, parce qu'en fait, c'est quelque chose qui existe réellement sur le terrain.

**[00:34:33.260] - Jemima Kulumba**

Je ne comprends pas pourquoi on n'applique pas ça au secteur artistique et culturel, puisqu'on en a besoin. C'est très élitiste de penser qu'on va continuer à fonctionner comme il y a deux siècles.

**[00:34:45.030] - Maëlle**

**Peux-tu m'en dire un peu plus sur la participation citoyenne ?**

**[00:40:20.810] - Jemima Kulumba**

On a énormément de méthodologies qui permettent que les groupes fonctionnent de façon presque autodidacte. C'est des grilles de fonctionnement. Ils ont un curseur, une fiche sur les thématiques abordées, des questionnements. Chaque participant se positionne par rapport à ce curseur, par exemple avec un objet qui représente sa personne. Cela va permettre au groupe de voir le positionnement de chacun et de débattre. Et là, c'est un débat intéressant parce qu'on n'est pas là pour se comparer, on est là pour échanger. On n'est pas sur une forme de compétition. C'est là où je dis qu'en fait, dans tous ces focus groups, une fois qu'ils sont créés,

ces microréunions, là, on va avoir à chaque fois tous les groupes qui vont travailler et collaborer tous ensemble.

**[00:41:20.050] - Jemima Kulumba**

Et une fois que chaque groupe a travaillé sur les thématiques, ce n'est pas fini. Le médiateur va présenter les résultats. Les citoyens et les personnes qui vont s'engager à venir collaborer, cocréer, ce qui les intéresse, c'est de voir le résultat aussi. On arrive à une finalité, ce n'est pas juste vous vous gardez votre petite recherche. Ils vont vouloir avoir le résultat concrètement. On fait donc un résumé de tout ce qui s'est passé dans ces focus groups et des choses intéressantes qu'on en retire finalement, potentiellement ces nouveaux outils, ces nouvelles façons de faire, etc. Après, le musée, en tant qu'institution, c'est son rôle à lui de venir avec son petit focus group des gens du musée ensuite, et de dire « Là, on a retiré de tout ça autant de possibilités de faire. Qu'est-ce qui est faisable pour nous par rapport à notre budget, la réalité du terrain ? » Ensuite, une fois qu'on a fait ça, ne jamais oublier les citoyens parce que sinon après, ils ne reviennent plus. Ensuite, on recommuniqué à toutes les personnes qui ont participé aux focus groups de citoyens: « Voilà ce qui s'est passé, voilà ce qu'on a eu. Voilà le résultat. On communique les résultats, très importants, et voilà ce qu'on va faire grâce à vous. » Et ça change tout. Parce que du coup, ces personnes-là, potentiellement, ce sont vos nouveaux citoyens qui vont venir tous les jours à votre musée. Ils vont être même plus intéressés de venir au musée après avoir travaillé comme ça avec vous.

**[00:43:29.960] - Jemima Kulumba**

Il y a une différence, quand je parle de participation citoyenne, c'est qu'on « inclut » et, ce qui peut être intéressant dans les focus groups aussi, c'est aussi de cibler un peu plus. C'est bien de dire « tous les citoyens », mais ce qui est intéressant, c'est d'avoir cette diversité. Ça veut dire autant un public non averti dans la culture, qu'un public très averti, qu'un public expert même, autant que des enfants. C'est ça, on peut avoir des tranches d'âge complètement différentes, certes, mais c'est ce qui a créé, pour moi, dans la démarche novatrice de créer des workshops comme celui-là, c'est de dire « Bon, on ne les laisse pas tout seuls. » En fait, en autonomie, ce n'est pas possible. On ne va pas mettre un enfant de 10 ans en autonomie avec des personnes de 30 ans. Ça n'a pas de sens. Je veux dire, les enfants et les adultes, je veux vraiment que c'est encore différent. Je dirais même plus, au moins. Mais je pars vraiment sur le principe qu'une jeune de 19 ans ou une jeune de 16 ans et un vieux de 50 ans peuvent s'asseoir l'un avec l'autre, échanger, trouver ça super pertinent et intéressant.

**[00:44:38.230] - Jemima Kulumba**

On a eu ça énormément pour notre projet. Mais ça doit être de la médiation. Il y a une expertise à avoir en termes de médiateur, d'animateur aussi. Et puis, il y a aussi la façon dont on traite les citoyens, même si on les demande de venir gratuitement. Il y en a beaucoup qui viennent gratuitement d'ailleurs. Souvent, le malheur de ce genre de système, c'est que c'est souvent les mêmes personnes qui viennent en plus. Ça se voit vraiment, les personnes déjà engagées, des citoyens très engagés quand même et très conscients de leur entourage et qui ont envie de s'inclure dans la vie sociétale. C'est eux qui vont souvent venir. Justement, pour attirer d'autres types de citoyens, on va aller chercher presque, même cibler presque les citoyens à travers la communication qu'on va en faire avant même d'arriver à un workshop de focus group. Je pense que toutes ces démarches-là sont super innovantes, mais on ne peut pas dire que... La méthodologie, comme je le disais, c'était une belle initiative, c'était un bel

essai. Mais il y a des experts de participation citoyenne. Nous, on a travaillé avec deux experts de participation citoyenne. C'est un peu les number one en Belgique.

**[00:45:45.720] - Jemima Kulumba**

Ils travaillent pour tout le monde. Mais je pense que soit on va chercher un expert de la participation citoyenne, soit on va chercher une médiatrice, un médiateur qui a déjà travaillé sur ces questions-là, qui a déjà créé des focus groups, qui a déjà fait des recherches de ce type. Moi, c'est le type de recherche que j'adore faire, par exemple, c'est d'aller vers des citoyens en essayant de requestionner ces gens. Au lieu d'aller questionner des gens, c'est d'être quelque part là où ils ne m'attendent pas et, de là, les requestionner.

**[00:46:48.980] - Jemima Kulumba**

Il y a plein de formats. La ville de Bruxelles avec laquelle j'ai travaillé, le format qu'on a fait, c'était des interviews dans la rue. Je suis partie dans des quartiers défavorisés, pas dans tous, mais je pense qu'on est allés dans 14, 15 communes et on est partis les jours de marché. On venait et on interviewait les gens pour avoir leur avis. C'était génial parce qu'on échangeait et on en parlait et je leur disais, comme c'était tellement informel, finalement, ils disaient « Je peux dire ce que je pense vraiment. » Ils me disaient vraiment ce qu'ils pensaient, que, pour eux, ça les intéressait pas, le musée, ça coûtait trop cher. Pour eux, il n'y a pas assez de lien. Avant, les musées sortaient de leurs carcans. Des fois, les musées sortaient, ils faisaient des activités avec les citoyens dans leurs communes, ils participaient à la vie de quartier. Aujourd'hui, ça, c'est ce que j'ai retenu de mon enquête. Aujourd'hui, les musées ne sortent plus. Ils sont habitués à rester dans leurs murs. Et ça, ça dérange les citoyens parce qu'ils veulent que les musées participent à la vie de quartier.

**[00:48:04.540] - Jemima Kulumba**

Ils le veulent parce qu'en fait, c'est déconstruire ce côté presque élitiste de rentrer dans un musée. Et donc, pour ça, le musée doit aussi se déconstruire lui-même, je pense, dans l'autre sens. Donc voilà, je pense qu'en soi, il y a beaucoup de pistes. Alors, n'hésite vraiment pas à revenir vers moi là-dessus. Sincèrement, je vais vous envoyer 40 000 dossiers à ce niveau-là.

**[00:48:28.640] - Maëlle**

**Oui, ça m'intéresse la participation.**

**[00:48:30.400] - Jemima Kulumba**

C'est super novateur, mais comme je dis, rien que ce schéma-là, c'est le schéma le plus simple, sincèrement, pour faire un format novateur, un micro, un médiateur, quelques tables, c'est fait.

**[00:48:46.720] - Maëlle**

**On parlait tout à l'heure des valeurs. Dans le monde de professionnels du musée, on qualifie souvent le musée de neutre et universel. Qu'en penses-tu?**

**[00:49:12.360] - Jemima Kulumba**

Les musées ne sont pas neutres. Alors, ils ne sont clairement pas neutres. C'est ce qu'on aimerait éventuellement. J'imagine que les gens qui qualifient ça de neutre, c'est qu'ils aimeraient éventuellement que le musée soit neutre. Or, c'est complètement faux puisque,

par essence, un musée est géré, comme je le dis, financé par la ville ou par des politiques derrière, donc par le gouvernement. Si un musée est géré par un gouvernement, par exemple et si le gouvernement décide de rentrer en guerre demain, le musée ne pourra pas faire une expo pour dire « Nous sommes contre la guerre. » Par essence, un musée n'est pas neutre pour moi. C'est ça que je veux dire, c'est qu'ils n'auront pas le droit de le faire même s'ils le voulaient. Et puis, au-delà de ça, je pense aussi qu'il y a ce rapport très vieillot, je dirais, du musée, c'est-à-dire que les personnalités qui dirigent généralement les institutions culturelles, particulièrement en Belgique, sont des personnalités blanches ayant vu et revu la même chose et fait et refait la même chose pendant des années. Ils ont peut-être fait des chouettes choses pendant plusieurs années au préalable. Mais je pense qu'ils ne sont pas neutres parce que justement, ces personnalités, derrière une commission muséale, les personnalités qui décident de la programmation ou de la ligne directrice d'un musée dans les prochaines années ou dans l'année, peu importe, par essence, ne sont pas neutres puisqu'il n'y a pas beaucoup de diversité. À partir du moment où on décide d'être neutre, ça veut dire que quelque part, on prend le parti pris d'avoir des avis qui divergent, d'avoir des débats, d'avoir des questionnements communs. Or, je suis sûre qu'aujourd'hui, dans les instances muséales, c'est rare qu'ils se disputent les commissions.

**[00:51:17.880] - Jemima Kulumba**

Je pense qu'ils se mettent très vite d'accord même, au contraire, parce que justement, ce n'est pas neutre. Je ne vais pas rentrer dans les débats philosophiques, mais je pense que la neutralité, pour moi, ce n'est pas ce qu'on en dit noir sur blanc. Pour moi, la neutralité, ça va au-delà de ce qu'on en entend, c'est le fait qu'on doit se questionner. Et pour être neutre, c'est se questionner qu'il faut. Moi, dans le cadre de mon travail, j'essaie de rester fondamentalement inclusive en permanence. Alors j'essaie de me questionner en permanence. Je fais une micro-expo, je me questionne, je vais voir mon board en permanence. Je les sur-sollicite. Parce qu'en permanence, je veux me questionner pour savoir. Je veux savoir si ce que je fais est inclusif. Parce que oui, je suis tellement la tête dans mes œillères que des fois, on en oublie certains faits. Je pense que, et on est humain, donc c'est normal. Je pense que c'est hyper important de se rendre compte que la neutralité, c'est vraiment de se dire qu'on codécide. C'est vraiment de la cocréation.

**[00:52:28.730] - Jemima Kulumba**

Et quand on fait de la cocréation, de base, ça veut dire qu'on a une diversité sur laquelle cocréer. Parce que si on cocrée avec quelqu'un avec qui on est toujours d'accord, c'est comme si on créait tout seul. Ça ne sert à rien. Ça n'a aucune plus-value. Et je pense que malheureusement, du coup, les musées sont loin, mais vraiment loin d'être neutres. Au contraire, ils représentent les dirigeants qui sont derrière. Ce qui est très compliqué du fait que les citoyens ne se sentent pas inclus, parce qu'un dirigeant blanc, - et ce n'est pas méchant, je ne suis pas du tout raciste -, je pense qu'un dirigeant blanc aujourd'hui où, quand on arrive à un conseil d'administration, il n'y a que des personnes blanches ou une seule personne racisée, on se dit : « Moi, je ne suis pas représentée dans ce musée. » Littéralement, je ne me sens pas représentée dans ce musée. Ce qui est horrible, parce que, finalement, c'est une vraie réalité du terrain, je pense. Malheureusement, les commissions muséales en Belgique, c'est rarement des personnes racisées. Je pense que je ne vais pas dire dans toute la Belgique parce que je suis un peu moins avertie en Flandre, mais j'ai des collègues qui sont là-bas. Je pense qu'on n'est pas loin dans le même système. Ils sont déjà un peu plus en avance, sans doute.

Mais je pense qu'on n'est pas loin dans le système. Il y a beaucoup de personnes racisées dans l'art et la culture là-bas aussi, mais on les retrouve un peu moins à des postes de pouvoir. On les retrouve à des postes de pouvoir, mais pas des postes de pouvoir de très, très grande envergure. C'est ça que je veux dire, mais ça évolue déjà plus parce qu'il y a beaucoup plus de personnes racisées à des postes de pouvoir en Flandre qu'à Bruxelles. Désolée, je me bats contre ça. C'est pour ça que je rigole jaune. Parce que c'est fou, mais c'est vrai. En Belgique, les personnes racisées, je me bats vraiment contre ça, parce que je connais des personnes racisées qui ont un parcours extraordinaire à Bruxelles et qui sont toujours programmatrices, qui sont curatrices. Pardon ? Non, mais attendez. Cette femme, elle pourrait être interviewée par France Inter si elle était en France, mais ici, elle est programmatrice. Ça veut dire on rame, on rame, on rame, mais c'est vraiment une problématique raciale. C'est un fait qu'on fait moins confiance aux personnes racisées dans le secteur de la culture et donc de ce fait, ça va prendre beaucoup plus d'années avant même qu'elles arrivent à un poste de pouvoir d'importance égale, à une commission muséale, par exemple.

**[00:55:13.300] - Maëlle**

**Une autre personne interviewée m'a parlé de cette problématique raciale de toujours sous-évaluation des capacités. Parce que elle, elle le ressent dans le poste qu'elle occupe. C'est bien que ça revienne ici aussi.**

**[00:55:37.780] - Jemima Kulumba**

C'est le but de ton enquête.

**[00:55:39.710] - Maëlle**

**Oui, c'est ça.**

**[00:55:40.490] - Jemima Kulumba**

De voir la similitude. Moi, personnellement, ça me touche beaucoup. Ça veut dire qu'on s'en rend vite compte. Moi, je le vis à 100 %. C'est pour ça qu'on sort un documentaire sur les personnes racisées qui travaillent dans la culture. C'est en 2024 que le documentaire sort et on commence le tournage ce mois-ci avec toute l'équipe de réalisation, qui est au complet. On veut justement montrer et mettre en avant des personnes racisées qui travaillent dans le secteur de la culture et de l'art en Belgique. C'est très important parce qu'il y a une vraie problématique d'invisibilité. Il y a une vraie problématique là où elles vont ramer. Et ce qui est important aussi, c'est qu'elles vont parler de leur vécu raciste à travers ces documentaire. Je pense que ça va te plaire.

**[00:56:40.800] - Maëlle**

Maintenant, je vais te proposer de retourner la feuille. C'est une question un peu scolaire. Je vais te proposer de travailler avec des couleurs. Ici, tu as la nouvelle définition du musée selon l'ICOM, à savoir que cette définition, elle est obligatoirement suivie par les musées en Belgique, parce que ça fait partie de leurs statuts. Je voudrais que tu la lises et que tu soulignes en bleu ce que tu trouves important dans cette nouvelle définition, ce qui est bien fait ou plutôt bien réalisé en vert et alors en orange si tu vois des marges de progression. Et une de mes interviewées m'a dit « Oui, mais tu n'as pas laissé la place pour la régression. » Alors, heureusement, c'était la première personne interviewée. Donc, j'ai modifié. Donc voilà, en rose, tu peux souligner la régression, si tu vois des régressions. Et alors, soit tu m'exprimes au

fur et à mesure ta réflexion, soit tu débriefes après avoir fait tes choix. Tu peux souligner plusieurs choses.

**[00:58:08.520] - Jemima Kulumba**

Je le lis à haute voix ?

**[00:58:10.590] - Maëlle**

**Non, non. Si tu veux, oui.**

**[00:58:12.980] - Jemima Kulumba**

Comme ça, c'est en échange.

**[00:58:14.840] - Maëlle**

**Oui, voilà, tu peux échanger.**

**[00:58:17.150] - Jemima Kulumba**

Un musée se définit comme une institution permanente. Très important, ce mot-là. Institution permanente à but non lucratif et au service de la société. Très important, évidemment. Qui se consacre à la recherche. Régression. Juste parce que je trouve que ce n'est pas... Je t'expliquerai plus tard. La collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. OK, je suis tout à fait d'accord. Ouvert au public, accessible et inclusif. J'aime bien qu'elle ait mis « régression ». Ouvert au public, accessible et inclusif: régression.

**[00:59:35.360] - Jemima Kulumba**

Il encourage la diversité et la durabilité. Je vais mettre beaucoup de régressions, je suis désolée. Je suis désolée, je sais que c'est horrible vu comme ça. Et la durabilité, OK, ça, ça va. En tout cas, en Belgique, je trouve que ça va. Et encore. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle avec la participation de diverses communautés. Bon, c'est une marge de progression. C'est une marge de progression, c'est bien de le notifier. Donc, la participation de diverses communautés. « Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. » Ça, on le sait, on va dire que c'est bien. C'est censé être le cas en tout cas. OK. Alors, est-ce que tu veux que je t'explique ?

**[01:00:40.330] - Maëlle**

**Oui.**

**[01:00:42.120] - Jemima Kulumba**

J'imagine. Alors, une institution permanente à but non lucratif et au service de la société, c'est très important parce qu'en fait, tout simplement, c'est de l'éducation permanente. Et de l'éducation permanente, ça veut dire de la médiation. Ça veut dire que si on a un médiateur permanent dans un musée, c'est impossible que les gens ne reviennent pas dans ce musée si le médiateur est doué, tout simplement. Vraiment, je trouve que c'est assez pertinent. Qui se consacre à la recherche : je parle de régression parce qu'on voit de moins en moins de musées faire de recherches sur leur propre méthodologie ou des démarches novatrices, comme je disais tout à l'heure. L'aspect recherche dans les musées devient de moins en moins au point,

peut-être que ça a un rapport, comme je disais, au budget des musées aussi, particulièrement en Belgique. Mais c'est de moins en moins le cas. Par exemple, là, j'ai fait une étude justement pour le musée de la ville de Bruxelles et, au niveau de la recherche, par exemple, c'est une recherche privée. OK, mais le but quand même, c'est qu'on s'améliore tous ensemble. Le but du Musée est l'éducation permanente. Peut-être que même son premier but avant même de prendre pour lui toutes ces études et cette recherche, c'est de partager avec les autres musées éventuellement pour permettre à plus de musées de mieux correspondre à ce que les citoyens attendent. Je ne rentre pas dans les détails. C'est pour cela que je pense que ce travail de recherche aujourd'hui est en régression totale. C'est comme s'ils pensaient qu'à leur pomme, un petit peu.

**[01:02:26.650] - Jemima Kulumba**

La collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. C'est très bien parce que ça, je pense que les musées le font, sincèrement. La conservation, la collecte et l'interprétation, etc, ils le font. Ils essaient de le faire au mieux en tout cas. Ça, en tout cas, pour ma part et de mon expertise, je trouve que ça s'est très bien fait. Ouvert au public, accessible, inclusif, il encourage la diversité. C'est complètement faux. On est en totale régression. Ouvert au public, un musée, oui. Grâce à Open Museum, merci. Accessible, non, parce qu'en fait, il y a une population qui ne peut pas se payer une entrée à 10 €, comme je le dis souvent. C'est très important, c'est pas pour rien que nous, on fait beaucoup d'événements gratuits. C'est parce qu'il y a une réalité du public qui est minoritaire, il y a un public qui aimerait s'intéresser à ces questions-là, mais qui n'a pas les moyens du tout de pouvoir s'y intéresser. Du coup, inclusif, non plus, parce que tout simplement, accessible dans tout ce qui est appelé handicap, etc, ça, souvent, les musées font un effort là-dessus. Mais tout ce qui est inclusif et encourage la diversité, c'est complètement faux puisque, comme je le dis, un musée ne représente par son essence pas les personnes racisées. Et justement combien de femmes racisées travaillent dans les musées en Belgique ? Je vous le demande. Il suffit de faire un travail de recherche pour se rendre compte que c'est moins que la moitié des employés.

**[01:04:00.080] - Maëlle**

**Je dirais qu'il n'y a même pas 10%. sur la Belgique.**

**[01:04:02.610] - Jemima Kulumba**

Et donc, on ne peut pas dire qu'il est inclusif, du coup, ni qu'il encourage la diversité. Parce qu'encourager la diversité, ça veut dire avoir des représentants quelque part. On ne demande pas de prendre des Noirs pour prendre des Noirs, on ne demande pas de prendre des Arabes pour prendre des Arabes, on demande d'encourager la diversité. Ça veut dire que quand on va sélectionner des gens qui vont travailler pour nous, OK, je ne vais peut-être pas prendre la personne qui a dix diplômes et quatre masters. Je vais peut-être prendre la personne qui a fini ses études secondaires, mais par contre qui a un travail de terrain dans les musées, dans les galeries, etc, qui est intéressante pour amener une plus-value différente. Parce que ça ramène une plus-value différente. C'est le choix de fonctionnement même de sélection des personnes qui travaillent dans les musées. C'est qu'ils ont des normes et des barèmes à respecter. Toutes ces normes ne sont pas déjà inclusives de base. Quand on sélectionne des personnes, et ce n'est pas grave qu'on prenne une personne qui fait des grands études ou non, qui a fait des doctorats ou non, ce n'est même pas la question.

**[01:05:06.270] - Jemima Kulumba**

C'est de dire que même s'il y avait des personnes racisées qui ont des doctorats, mais qui ne sont même pas incluses dans ce fonctionnement, qui ne sont même pas envisagés. Et c'est triste. Donc, on peut pas dire qu'il encourage la diversité et qu'ils soit inclusif, le musée, aujourd'hui, je ne pense pas. La durabilité, je dis que c'est très bien fait parce que c'est un des domaines dans lesquels je trouve que les musées travaillent beaucoup, justement. Beaucoup de durabilité, ils essayent en tout cas d'y mettre un point d'honneur. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, etc. Avec la participation de diverses communautés. Ils opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, ça oui, vraiment. Sauf que des fois, les musées, et c'est souvent la grosse problématique des musées pour moi, c'est la communication. Ils communiquent très, très mal. la communication est souvent très nulle dans les musées. La communication dans les musées aujourd'hui n'est plus ce qu'elle était. Quand on a une exposition, on n'a pas une grosse communication excessive. C'est peut-être nous qui nous disons : « Moi, j'aime bien le KASK et donc, de temps en temps, je vais regarder sa programmation. » Mais ce n'est pas parce qu'on a vu passer une proposition. C'est ça qui est malheureux. Ils n'ont pas une bonne communication. C'est le seul reproche que j'aurais à leur faire. Avec la participation de diverses communautés : là, je reprends mon petit schéma, diverses communautés incluses dans le même endroit et qui sont prêtes à cocréer. Il suffit juste un peu plus de s'inclure et d'inclure les citoyens, l'entourage. Ça peut même ramener des gens du monde entier, mais ils ne se rendent pas compte de l'impact que ça pourrait avoir. Je ne vais pas extrapoler plus que cela. Ils offrent à leur public des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. Là, j'écris très bien parce que ... J'aurais dû écrire « régression ».

**[01:07:14.100] - Maëlle**

**Tu peux ajouter des couleurs, il n'y a pas de souci.**

**[01:07:19.050] - Jemima Kulumba**

Je vais faire ça parce qu'en fait, je pense sincèrement que je suis répartie entre les deux. Ça veut dire que les musées aujourd'hui n'offrent pas ça. Sincèrement, ils n'offrent pas ça au public. C'est pour ça que je mets de la régression. Par contre, c'est très bien de le dire parce que c'est un fait, ils doivent le faire. C'est dans ce sens-là. Dans les deux sens, je pense que c'est un fait, une expérience variée d'éducation, non, puisqu'il n'y a pas d'innovation. Donc en fait, donc on n'attire pas les étudiants. Comment on peut éduquer si on n'attire pas les étudiants ? Je ne sais pas, sincèrement. Et même, pas forcément que les étudiants, même le plus grand public a besoin d'expériences variées. Il y a un musée dans un pays scandinave, je ne sais plus lequel, qui a créé une exposition interactive. Ils ont demandé à leurs citoyens, par exemple, d'aller chercher l'histoire du quartier, des choses, des photos de comment était la vie avant puisque ces citoyens, qui sont là depuis 80 ans, qui sont peut-être dans leurs petites maisons depuis hyper longtemps, qui ont vu et vu des générations passer, ils ont aussi leurs photos des quartiers d'avant, de comment l'architecture a évolué, de comment la vie a changé, des dynamiques de quartiers différentes, etc. Et cette expertise citoyenne-là, on ne la met pas en avant. En fait, l'éducation, ça va aussi par la réflexion de ce qu'était la Belgique, ce qu'était le musée en soi avant. Comment il a évolué dans le temps, comment il se déroule et pas forcément du point de vue des personnes du musée, mais du point de vue du public, du point de vue du citoyen qui, lui, a participé à cette évolution. Et puis, de divertissement, de partage

et de connaissance. Je pense que le divertissement dans un musée, c'est ce qui manque cruellement, mais vraiment. On a souvent des expositions très classico-classiques, où on a de temps en temps un peu de musique à écouter dans un écouteur. Et puis on avance, on doit lire des cartes. Et moi, ça m'ennuie au bout d'une heure. Honnêtement, et pourtant, je lis. Mais ça n'empêche que ça m'ennuie parce que je lis, parce que ça m'intéresse, moi, en tant que sujet. Mais je sais que c'est très ennuyeux. Et puis, de par l'étude de recherche que j'ai faite aussi, j'ai appris que les citoyens aussi, ça les ennue, ça les emmerde. Aujourd'hui, ils ne veulent pas aller dans un musée pour lire. En fait, ils veulent bien lire par rapport aux sujets, etc. mais ce qui les intéresse, ce sont les différentes interactions. Ça va être l'interaction qui va intéresser un citoyen aujourd'hui, c'est de voir une vidéo de citoyen qui raconte ce que c'était le Musée d'Ixelles avant. Pour te donner un exemple, puisqu'on parlait du Musée d'Ixelles, c'est aller chercher des séances de workshop. Par exemple, une fois par mois, le musée donne sa séance de workshop de médiation, etc. concernant une thématique clé : comment on peut réinventer le monde demain ? Comment on réinvente ces choses-là ? Parce que d'ailleurs, en tant que musée d'ailleurs, on a une neutralité politique. Finalement, on a ce pouvoir d'éducation et l'éducation, ça passe aussi par la cocréation ensemble, on réinvente le monde de demain et puis on peut potentiellement proposer aux politiques ce qu'on a fait comme travail avec les citoyens.

**[01:10:50.400] - Jemima Kulumba**

Et je pense que le rôle de partage de connaissances d'un musée, c'est ça. Et après, le divertissement, comme je disais, c'est primordial. On en a marre d'avoir des expos pareilles. On en a marre d'avoir des expos dans le même format. On en a marre de voir les choses pareilles, excessivement tout le temps. Et on veut que ce soit divertissant. Et le divertissement, ça ne veut pas dire que l'art doit devenir quelque chose de rocambolesque. Mais non, ça veut dire tout simplement que moi, je vais à une expo. D'ailleurs, en ce moment, j'aimerais bien aller à Argos parce qu'il y a une super expo installation, justement interactive, intéressante. Je vais à une expo, ce qui va m'intéresser, c'est : Qu'est-ce que j'apprends ? Qu'est-ce que j'en retire ? Qu'est-ce que j'en retire vraiment en termes d'éducation ? Qu'est-ce que j'en apprend ? Quelles sont les méthodologies intéressantes que je vois qui étaient développées dans le musée ? Parce qu'en fait, moi, je peux reprendre ça dans mon travail. N'importe quel citoyen qui travaille dans une entreprise, une grande entreprise, même un citoyen qui est dans une très grosse entreprise, peut remettre en question la méthodologie de son entreprise grâce au musée. Je pense que ces méthodologies, comme, par exemple, des workshops, ce sont des choses à mettre en avant. Si, quand on rentre dans le musée, il y a quelqu'un qui vient et qui explique : « Nous, on travaille avec différentes méthodologies. » On peut avoir une pièce qui est faite pour les sons uniquement. Là, tu as une expo, avec différentes pièces, différentes ambiances, différentes possibilités. Et tout ça, honnêtement, ça ne coûte rien. Contrairement à ce qu'on croit. Et je pense que c'est ça le malheur des musées, c'est que, comme ils sont enfermés dans ce qu'ils sont habitués, ils ont un petit peu des œillères. Et donc, ils ne se rendent pas compte que ça peut ne rien coûter. Ça veut dire aujourd'hui, mettre quatre planches de bois pour te faire une salle insonorisée et mettre un petit mousse, désolée, ça ne coûte rien. Donc, en fait, concrètement, ce n'est pas comme si ça allait exploser leur budget, mais ça leur permet d'avoir une interaction différente dans un musée.

**[01:12:59.720] - Jemima Kulumba**

Et après, le design de ce projet-là, ça peut être un artiste du quartier, ça peut être n'importe qui et avec un petit budget en expliquant bien que c'est un *low budget* de projet. Éventuellement, si ça fonctionne bien, dans le temps, quand on arrive à avoir plus de budget, à partir de ce moment, on revient vers le même artiste pour le repayer au mieux. Donc, il y a une espèce d'interaction, de partage, vraiment des connaissances et des savoir-faire aussi. Parce que finalement, c'est aussi travailler avec ses citoyens que de travailler avec ses savoir-faire, menuiserie et autres. Et je pense sincèrement que c'est le malheur des musées, pour moi, j'insiste là-dessus, je sais que je me répète, c'est qu'ils sont avec leurs petites œillères, souvent, quand je suis confrontée et que je présente des projets ou des choses à des musées, c'est : « Oui, mais on ne sait pas trop comment on va faire ça. » Non, mais vous vous positionnez déjà comme si c'était infaisable. Moi, je me positionne toujours axée solutions, c'est la différence. Aussi maintenant, on me dit « Le musée d'Ixelles veut une chambre de sons par rapport à chaque expo », parce que ça peut être chouette. Je vais arriver avec mon projet, mon designer, on va faire ce truc-là, ça va revenir à autant. On va le faire *low budget* parce qu'on sait que c'est un musée, qu'ils n'ont pas beaucoup de sous, etc. On propose quelque chose. C'est faisable avec moins de 500 €. C'est fou qu'on me dise qu'en termes d'innovation, ça va demander trop. Non, c'est faux. C'est complètement faux. C'est juste qu'on a tendance à rester sur ses acquis, dans cette zone de confort, on n'en sort tellement pas qu'on ne se rend plus compte des possibilités d'innovation. C'est pour ça que moi, le partage des connaissances, le divertissement, la réflexion, pour moi, c'est mis entre la régression et bien fait. Ce qui est bien fait, c'est le fait que c'est un fait, on doit le faire, mais c'est vraiment de la régression actuellement. Comme je le dis, j'ai été confrontée tellement à des directeurs de musée, de commission qui me disaient « C'est pas possible, ça, c'est pas possible, c'est cher ». Et à chaque fois, je leur ai dit « C'est cher ? Vous ne vous rendez pas compte. Nous, on est dans le milieu associatif, on fait tout avec des bouts de ficelle, donc on peut vous apprendre à faire avec les bouts de ficelle. Moi, avec le budget que vous avez, je vous assure, je refais le monde. » Je pense que c'est un peu ça qu'ils ont du mal à voir ça. C'est pour ça que travailler avec des associations de territoire, ça peut leur donner des perspectives différentes.

**[01:16:13.600] - Maëlle**

**Mon travail s'intéresse à la partie racisation, mais au-delà de ça, à l'identité sociale. Ici, on va aborder une partie de l'entretien où je vais t'interroger sur la manière dont tu te positionnes en tant que personne sociale dans la société. Mais pour qu'on soit à égalité, je te propose de moi me situer à toi avant, pour que ce soit sur base d'un échange.**

**[01:16:51.810] - Jemima Kulumba**

Avec plaisir.

**[01:16:52.150] - Maëlle**

**Moi, je suis une femme cisgenre, hétérosexuelle. Je souffre, comme je t'ai dit, d'un handicap invisible, une dyslexie, dysorthographe et de gros troubles de l'apprentissage. Je suis liégeoise d'origine et je te dis liégeoise profonde, campagne, rurale. J'ai « une double culture parce que je parle le wallon ». J'ai une culture rurale. Je comprends et je parle le wallon. Pas aussi bien que mes grands-parents, mais ça va, je me débrouille.**

**[01:17:38.490] - Jemima Kulumba**

C'est déjà pas mal.

**[01:17:41.590] - Maëlle**

**C'est un peu ma manière de me présenter. Oui, j'ajoute, je suis de classe sociale moyenne haute, c'est-à-dire que j'ai l'opportunité de faire toutes les études que je veux et que j'ai des parents qui me soutiennent financièrement. C'était ma présentation. Je t'invite à le faire, mais tu me dis ce avec quoi tu es à l'aise. Tu n'es pas obligée de suivre mon modèle.**

**[01:18:19.900] - Jemima Kulumba**

Moi, je suis toujours à l'aise. C'est une petite force dans la vie, je ne sais pas pourquoi. Concrètement, moi, je suis Jemima Kulumba. Je suis une femme racisée noire qui a travaillé pendant des années dans l'événementiel pour atterrir dans le secteur culturel. Maintenant, ça fait plus de 15 ans que je suis dedans. J'ai une expertise de terrain parce qu'à la base, j'ai pas fait des études qui allaient dans ce sens. J'ai fait des études de médecine qui n'ont rien à voir. J'ai grandi dans une très grande précarité pour redécouvrir, adolescente, qu'on était de la classe moyenne haute, des histoires d'ego de ma mère. Aujourd'hui, du coup, ça me permet d'avoir une perspective sur le monde très différente, c'est-à-dire la perspective de la précarité, tout comme la perspective de personnes qui sont de classe sociale moyenne, voire bourgeoise. Ça me permet de me confondre dans tous ces milieux différents, tout en restant toujours dans cet équilibre, selon moi. Je suis une femme forte. Je suis hétérosexuelle. J'ai vécu des agressions toute ma vie, physiques, verbales et non-verbales. J'ai grandi et j'ai appris, à mes dépens, qu'être une femme racisée, c'était un défaut en Belgique. J'ai cru que c'était jamais un problème pendant très longtemps à cause de ça.

**[01:19:47.050] - Jemima Kulumba**

J'étais en quête d'identité pendant très longtemps. Maintenant, je dirais que je ne suis plus en quête d'identité. Je pense que je me suis trouvée, concrètement, depuis un petit moment. Je pense simplement que je continue à me réinventer tous les jours et j'espère ne pas perdre ça parce que j'adore l'éducation permanente, je m'éduque sur tous les sujets en permanence. Je suis aujourd'hui, du coup, experte concernant les artistes femmes et artistes minoritaires. Ça fait beaucoup.

**[01:20:15.850] - Maëlle**

**C'est difficile de se résumer en quelques mots.**

**[01:20:19.030] - Jemima Kulumba**

Oui, c'est très compliqué.

**[01:20:20.170] - Maëlle**

**Une identité, c'est tellement complexe.**

**[01:20:21.870] - Jemima Kulumba**

Oui, c'est très vaste. En fait, identité, ça peut être tellement de choses. J'ai essayé d'aborder tous les sujets.

**[01:20:26.290] - Maëlle**

**Moi, je trouve ça très bien.**

[01:20:32.220] - Jemima Kulumba

OK.

[01:20:32.410] - Maëlle

Tu en as déjà un peu parlé. Il peut y avoir une différence entre la manière dont toi, tu te définis et la perception que la société va projeter sur toi. Comment est-ce que ça affecte ta vie culturelle ?

[01:20:47.530] - Jemima Kulumba

En fait, j'ai envie de te donner des exemples parce que je peine à expliquer. Si je dois résumer sincèrement, c'est que je pense qu'il y a un rapport de la projection que les citoyens ou les personnes vont avoir en me regardant ou en me connaissant, on va vite me juger, - c'est vraiment très fort -, parce que je suis une personne racisée noire et que les personnes racisées noires sont censées être un peu en marge de la société dans la tête de la majorité des gens, malheureusement. Et il y a aussi ce rapport de confiance. On fait moins confiance à des personnes racisées, surtout dans le secteur de l'art et de la culture qui est un secteur très bourgeois et très intellectuel. On va faire moins confiance à des personnes racisées. Les projections qu'on a de moi, c'est que du coup, c'est qu'on remet en question en permanence mon expertise. En permanence mon expertise de terrain, mon travail. On remet en question en permanence ce que je suis, ce que je fais. Et comment ça impacte vraiment mon travail? C'est qu'aujourd'hui, je dois faire mes preuves trois fois plus que trois-quarts des gens. C'est un gros débat que j'ai eu avec beaucoup de mes amis qui travaillent dans le secteur culturel, c'est qu'ils ne se rendent pas compte qu'en tant que personnes blanches, ils ont de la chance de ne pas avoir à se justifier, de ne pas avoir à se battre trois fois plus que la moyenne. La plupart des gens, il y a des femmes blanches qui travaillent dans mon secteur et qui font ce que je fais. Elles travaillent depuis moins longtemps que moi et elles ont une reconnaissance du secteur inimaginable. Moi, je pourrais être là dans 30 ans, ce sera peut-être toujours au même stade en termes de reconnaissance. Et je ne cherche pas à avoir la reconnaissance, c'est juste que quand on se rend compte de l'injustice, parce que c'est une injustice pour moi, ce n'est pas une question d'avoir un prix. Et j'en ai reçu des prix, donc ce n'est pas ça. C'est vraiment une question d'injustice, de savoir qu'une personne racisée doit ramer trois fois plus pour atteindre un objectif, pour arriver à sensibiliser les gens, pour faire bouger les codes, pour se faire accepter dans certains cercles, on se rend compte à quel point ce n'est pas une mince affaire. Moi, je suis rentrée chez moi en pleurant. Moi, ça m'impacte énormément. En plus, je suis HP, donc ça m'impacte énormément. Je me suis retrouvée des fois dans des événements... Je suis invitée dans des événements très privilégiés, très bourgeois, milliardaires, etc. Tout le monde sait qui je suis alors que le trois-quarts, moi, je ne les connais peut-être pas, sincèrement. Donc là, je me dis, c'est chouette, ça veut dire que je fais bien mon travail quand même. Ce que je fais, c'est chouette. Mais par contre, je suis la seule personne racisée, vraiment la seule personne racisée.

[01:24:01.100] - Jemima Kulumba

Il n'y a même pas de personnes racisées blanches. Et alors, à ces moments-là, moi, ça me fait un électrochoc. Parce qu'en fait, quand on est blanc, on ne réalise pas ce genre de choses. On ne pense pas, quand on est dans un lieu, à « Je suis la seule personne blanche. » Puisque, généralement, ce n'est pas le cas. Là, moi, dans l'art et la culture, c'est ça la grosse problématique, selon moi, c'est qu'en fait, souvent, je suis la seule personne racisée. C'est

génial parce que je me dis que je sais que je suis arrivée là, c'est pas mal, mais, en fait, ça me fait quand même un électrochoc parce que je me dis, mon Dieu, ça veut dire que je ne peux pas me planter. Et c'est ça, l'impact que ça a réellement sur mon travail. Je me dis que, si moi, je me plante, l'enjeu, c'est que les autres femmes racisées, qui, derrière moi, veulent venir et rentrer dans ces sphères très privilégiées, elles ne le pourront pas. Elles n'auront pas l'occasion parce qu'en fait, ils vont se refermer. Ils vont refermer les portes.

**[01:25:15.360] - Jemima Kulumba**

Ils vont essayer de laisser rentrer une personne racisée pour une fois. Si elle se plante, tout le monde se plante derrière, entre guillemets, pendant au moins la prochaine décennie. Et donc, à un moment donné, je pense qu'on n'a pas à subir ce poids sociétal. C'est une vraie réalité et je le dis, mais ce n'est pas comme si c'était impossible d'en sortir. Je vois deux psys. Je n'ai pas à m'imaginer que je subis le poids de toutes ces femmes racisées qui travaillent dans la culture avec moi et que je connais. Je n'ai pas à imaginer ça, mais je le ressens fort. Et c'est ce problème de légitimité, c'est ce problème d'inclusivité, de diversité. Moi, je le ressens fort parce que tout simplement, je me rends compte que ce n'est pas le cas. On va parler souvent, on va parler de genre, on va parler d'inclusivité, de diversité, et ce n'est qu'avec des personnes blanches. Non, désolée, vous vous voilez la face, vous ne vous rendez pas compte que vous n'êtes pas du tout inclusif, rien que dans votre panel.

**[01:26:33.170] - Jemima Kulumba**

Même si l'intention derrière est bonne, la pratique est mauvaise. Et en fait, ces problématiques-là, on les ressent très fort en tant que personnes racisées, puisqu'en fait, on est les premières touchées. Je pense sincèrement que, pour moi, c'est ce qui est le plus perturbant parce que ça va m'impacter. Des fois, je rentre de l'événement, je pleure pendant quatre jours. Je suis là et je me dis : « Je vais y arriver, je vais y arriver, je vais m'y remettre. Je vais m'y remettre vraiment. » C'est vraiment psychologiquement très, très lourd. ça ralentit même son propre travail, finalement. On s'auto-ralentit parce qu'on a besoin de digérer le fait qu'en tant que personne racisée, c'est normal qu'on va ramer plus et que, des fois, c'est tellement une injustice criarde qu'on a envie de crier au monde: « Mais non, stop. » Mais on ne peut pas parce qu'on attend aussi des femmes racisées noires qu'elles ne soient pas hystériques, qu'elles ne soient pas dans le cri, qu'elles soient dans une tempérance, etc. Donc on peut pas le dire. Ce n'est pas bien. On peut tirer la sonnette d'alarme en le disant très gentiment. Or, on aimerait taper du pied et dire : « Mais non, mais merde, il faut arrêter, là. » On peut pas dire que vous êtes tous pour la diversité, que vous voulez tous investir pour les artistes femmes et il y a une seule personne racisée dans ce panel, et c'est moi. Je pense que ça, c'est quelque chose de très fort puisque le milieu de l'art contemporain et de l'histoire de l'art, c'est un milieu extrêmement bourgeois, extrêmement embourgeoisé et pourtant, je côtoie des cercles de bourgeois racisés. Je ne comprends pas qu'il y ait vraiment une fermeture. Il y a vraiment une forme de fermeture aux personnes racisées dans certains cercles, dans les hautes sphères artistiques et culturelles, finalement. Il y a vraiment une fermeture que je ressens fort. Je suis contente parce que ça s'est ouvert avec moi, un petit peu. Mais ça me donne des enjeux et des douleurs que je ne suis pas censée avoir, je pense. J'aimerais juste faire mon travail et rentrer chez moi et oublier. Peut-être pas oublier, mais ne plus être dans mon travail et ne plus en pleurer en tout cas pendant quelques jours. Je ne sais pas si j'ai répondu totalement à ta question.

**[01:29:09.710] - Maëlle**

**Très bien.**

**[01:29:10.440] - Jemima Kulumba**

C'est pour ça que je te dis que c'était plus de l'expérience, ça. Je t'ai donné des exemples de mon ressenti plutôt.

**[01:29:18.420] - Maëlle**

**C'est bien parce que c'était avec le cœur.**

**[01:29:22.310] - Jemima Kulumba**

Oui, vraiment.

**[01:29:25.620] - Maëlle**

**Alors, toujours dans le chapitre de l'identité, quels sont les sujets de société qui te tiennent particulièrement à cœur, qui te mobilisent et est-ce que tu arrives à les articuler avec le monde culturel dans lequel tu vis ?**

**[01:30:02.600] - Jemima Kulumba**

Des sujets de société, il y en a plein. Sincèrement, je suis une militante quand même. Je pense qu'évidemment, la diversité, l'inclusion, l'espace public, le genre, la déconstruction du genre, le décolonialisme dans l'art contemporain, le décolonialisme dans la culture. Pardon, je vais trop vite ?

**[01:30:25.990] - Maëlle**

**Non, non, vas-y.**

**[01:30:27.110] - Jemima Kulumba**

J'essaie de citer tout ce dans quoi je suis engagée. Je suis aussi et je soutiens énormément les mouvements de lanceuses d'alerte comme *Balance Ton Bar*, je travaille avec une amie à moi, Maïté, Anna Toumazoff aussi, elle fait partie d'ailleurs de nos ambassadrices. Je vais travailler avec *Les Sous-Entendu·e·s*, par exemple, qui sensibilisent énormément et qui font vraiment un travail de lanceuses d'alerte. Je vais être très active pour tout ce qui est déconstruction du secteur de l'art. Ça résume vraiment beaucoup de choses pour moi. Je dirais que je vais être vraiment très active pour tout ce qui est humain, pour le dire très naïvement. Par exemple, les propos de guerre, moi, ça me touche énormément. Parce que c'est horrible, tout simplement. La société actuelle va mal et ça va de mal en pis. Les mouvements de droits des femmes commencent à prendre un coup, malgré le fait qu'on parle tout le temps de féminisme, il y a beaucoup de régression qui se passe au niveau sociétal mondial. Je vais me tenir au courant de tout ça parce que ça va impacter la culture, ça va impacter le secteur artistique également.

**[01:31:45.580] - Jemima Kulumba**

Je vais vraiment être engagée dans divers mouvements très différents, mais toujours dans le militantisme, en résumé. Le militantisme, c'est très vaste. Là, mon combat depuis quelques semaines, c'est de déconstruire chez tous les gens que je connais la définition du féminisme. La plupart des gens ne se rendent pas compte qu'ils ne connaissent même pas la vraie définition du féminisme. Et ça me rend malade parce que du coup, aujourd'hui, on a des

mécènes, on a des partenaires qui ne veulent pas être associés au terme féministe, au terme et au mouvement féministe. Or, en fait, le mouvement féministe sont des mouvements contre les injustices sociétales. Et moi, je suis féministe, c'est-à-dire que je milite contre les injustices sociétales dans toutes formes. Le mouvement *Black Lives Matter*, par exemple, c'est un mouvement qui me parle énormément, puisque j'ai été déjà agressée par la police plus d'une fois dans ma vie à Bruxelles et en Belgique. Et donc moi, je sais ce que c'est, en tant que personne racisée qui s'est déjà fait agresser par la police parce qu'elle est black. Forcément, on sait que ça existe. Forcément, pour l'avoir vécu, on sait que c'est une injustice sociale dont on ne se remet pas parce que ça crée des traumatismes à vie. Moi, maintenant, je rentre très tôt chez moi. Ça crée des traumatismes, ça crée des réalités différentes du secteur et de la vision même de l'art et de la culture aujourd'hui. Ma vision n'est pas la même, aussi dû à ce vécu. Et je pense que tous ces mouvements amplifient tout ce travail qui a déjà été fait par des féministes il y a des siècles de cela. Ça amplifie tout ce travail. Et moi, mon travail à moi va,- c'est ce que j'espère un tant soit peu -, venir amplifier ces mouvements féministes. Parce que finalement, malheureusement, et là, j'insiste vraiment là-dessus, on ne se rend pas compte, mais il y a un problème systémique concernant les artistes femmes qui revient au fil des différents siècles. Ça revient, ça repart, ça revient, ça repart. Et à un moment donné, cet effet boomerang qui n'est vraiment pas en faveur des artistes femmes, ne permet jamais qu'elles atteignent des parts de marché, qu'elles se pérennisent, qu'elles perdurent dans l'histoire même.

**[01:34:22.840] - Jemima Kulumba**

Et donc, moi, mon but, c'est de dire stop à ça, à ce manque de représentation historique, recherche, travail artistique concernant les artistes femmes. Et je pense que ce stop aussi va venir amplifier ces mouvements que je suis activement et dont je viens de te parler. Évidemment, je suis *Tétons Marrons* aussi, par exemple, qui est une bonne copine à moi aussi, une collègue militante. On se connaît toutes. On se connaît, toutes les militantes, on se côtoie, on va à nos anniversaires. Je pense que je suis tout ça parce que c'est dénoncer, c'est important de dénoncer les choses qui nous font mal. Moi, par exemple, je ne me positionne pas et je les soutiens toutes et tous, parce que des fois, il y a des hommes. Je vais soutenir tous ces mouvements, mais en même temps, moi, je ne me positionne pas de cette façon pour le trois quarts des personnes que je *follow* ou avec qui je travaille. Moi, je vais me positionner comme quelqu'un pour trouver des solutions. Moi, mon job, mon rêve, c'est tellement d'améliorer le monde qu' un peu naïvement, c'est que je vais toujours me positionner de façon à créer des outils et des solutions.

**[01:35:41.010] - Jemima Kulumba**

Je vais entendre une problématique, j'arrive à un talk comme la dernière fois avec *Psst Mlle* (mademoiselle), qui est un réseau queer de Bruxelles, qui est assez connu. C'est des amis et je vais à leur talk, parce que c'est une amie qui parlait à ce moment-là, qui présentait les problématiques des personnes transgenres en termes d'identité, combien de temps il fallait attendre pour avoir une carte d'identité, quelles étaient les problématiques, même quand on a la carte d'identité, de trouver un emploi, de trouver un propriétaire qui veut bien nous loger, etc., d'autres problématiques liées aux personnes transgenres. Et je me rappelle très bien que je suis sortie de là,- j'ai un petit carnet -, et j'avais noté 40 000 outils. Qu'ils les prennent en compte ou pas, qu'ils les fassent ou pas, moi, c'est juste que mon cerveau fonctionne « outils ». Ça veut dire je ne vais pas me mettre dans une position de lanceuse d'alerte, de sensibilisation, mais plutôt de l'autre côté, je dirais, qui va être « Trouvons les solutions pour

faire en sorte de pallier à la problématique. » C'est ma force et c'est mon travail, en fait. Concrètement, c'est pour ça que je suis consultante de droite à gauche. Je vais aller chercher des solutions et trouver. Je pense qu'aujourd'hui, c'est très important de continuer lesancements d'alerte, les sensibilisations. Ça va peut-être être horrible ce que je vais dire. Mais pour moi, aujourd'hui, on n'est plus au stade où il faut pointer du doigt. C'est pour ça que je me positionne « solutions ». Pour moi, aujourd'hui, on est au stade où il faut des solutions. Ça veut dire que pointer des problématiques du doigt, on sait qu'elles existent, on sait qu'elles sont là. Aujourd'hui, pour moi, c'est « venez, on va travailler à la solution ensemble. Venez, on va trouver des outils. » Une solution, ça peut être faire un panel, ça peut être un talk, ça peut être plein de formats d'outils, évidemment. Mais moi, je vais essayer de trouver une façon de faire. Par exemple, je ne sais plus, j'allais proposer à *Psst Mlle* de créer une database des propriétaires, d'aller répertorier, de faire un appel à des propriétaires qui seraient à même et ouverts d'esprit à prendre des personnes transgenres, en fait, et pas prendre sans payer un loyer, mais qui vont faire fi de leur genre, comme étant une normalité, que pour leur permettre de payer un loyer, etc. Je pense que ça, c'est un des outils, par exemple, si moi je travaillais sur cette thématique, c'est ce que je ferais puisque c'est une vraie problématique pour ces personnes. Elles ont vraiment du mal, elles se font jeter de chez elles, elles ont du mal à trouver un nouvel appartement une fois qu'elles ont fait leur transformation.

**[01:38:50.010] - Maëlle**

**C'est scandaleux. Unia ne fait rien ?**

**[01:38:52.170] - Jemima Kulumba**

En fait, ils essayent. Je sais que les trois-quarts n'ont pas de soutien du tout. Mais ce n'est pas juste à Bruxelles, c'est vraiment en Belgique.

**[01:39:04.050] - Maëlle**

**Parce que techniquement, la discrimination sur base de genre, c'est interdit chez nous.**

**[01:39:08.730] - Jemima Kulumba**

Oui, c'est interdit techniquement.

**[01:39:10.170] - Maëlle**

**Oui, c'est ça.**

**[01:39:11.080] - Jemima Kulumba**

Techniquement, c'est interdit, mais après, c'est différent sur le terrain. Et c'est pour ça que de créer une communauté et une database de personnes de soutien. Moi, je suis propriétaire, je connais par exemple un tas de propriétaires et de collectionneuses qui ont encore 1 000 maisons et appartements, qui s'en fichent complètement, qui adorent au contraire les personnes transgenres, qui adorent la diversité de genres, qui au contraire seraient l'allié numéro 1. Mais en fait, il faut pouvoir créer cette database. C'est du temps, c'est de l'argent, c'est des ressources quand même de créer une database pareille. C'est là où je te dis que je suis orientée « solutions ». Je vais essayer de trouver tout le temps des solutions pour tout. J'ai entendu que c'était ça la problématique. C'était une des choses très fortes qui ressortaient pendant ce panel. Je leur ai dit « Créez une database parce qu'en fait, là, vous allez avoir une database gratuite au début, mais après, vous allez demander aux gens 2 € peut-être, parce que

vous, vous avez besoin de pouvoir travailler dessus. Vous avez besoin de pouvoir rentrer un minimum de fonds et on sait que les personnes transgenres n'ont pas beaucoup de fonds ». Donc il faut que ce soit très accessible en termes de prix. Je ne sais pas s'ils le feront un jour ou pas, mais en tout cas, je pense que c'est ça qu'on peut faire. Moi, je suis la personne à l'esprit créatif, qui va venir et dire « Attention, là, on peut trouver des solutions. Là, on peut faire ça. » Moi, je suis pour que l'action se mette en place en fait. C'est ce que les collègues de mon board me disent souvent, c'est : « Jemima, tu es une femme d'action. » Quand ils me disent « Oui, on doit réfléchir, par exemple, on parle d'un sujet, on doit réfléchir sur ça, ça, ça. » « Non, non, non, non, on trouve une solution, on trouve une action maintenant à mettre en place. » Moi, c'est très important pour moi parce que je pars du principe que, là où on a suffisamment montré du doigt, on a suffisamment dit que ça n'allait pas, c'est important d'agir. Par contre, c'est important de sensibiliser, de dire que ça ne va quand les choses ne vont pas. Mais je pense que c'est aussi important de se rendre compte que, dans le monde, il y a des choses qui vont bien et que de ce fait, on peut aussi se positionner de façon à trouver des solutions, trouver des collaborateurs ou alors des alliés qui sont là pour soutenir. Et je pense qu'il y a mille et une choses à faire concernant plein de problématiques et pas uniquement l'art et la culture.

### **Interruption entre les deux enregistrements**

#### **[00:00:00.000] - Jemima Kulumba**

Qui va acheter nos œuvres ? Qui va venir dans notre galerie ? Ils vont dénoter avec notre public un peu bobo. On n'est pas forcément contents de les avoir. Du coup, on fait semblant que c'est tellement privilégié. Or, les galeries font des vernissages tous les jeudis à Bruxelles. C'est tout public normalement. Parce que c'est comme ça que tu peux vendre de l'art, d'autant plus que maintenant, il y a la crise et, en tout cas à Bruxelles, de ce que j'entends des galeristes, ils ont plus de mal à vendre, pour certains. Pour les galeries moyennes, ils ont plus de mal à vendre et donc du coup, au contraire, ils seraient emballés de pouvoir vendre des œuvres, peu importe. La plupart des collectionneurs que je connais, ils ont toujours acheté à crédit, on se fait un plan de paiement sur plusieurs mois, on signe un contrat. Et voilà, tous les mois, je donne, je ne sais pas, 100 €. Moi, quand les collectionneurs ou les collectionneuses que je connais me proposent ça, je dis OK, en sachant ce qu'ils gagnent et ce qu'ils ont en fonds. Et c'est vraiment parce qu'ils font attention à leur argent, ils font attention à ne pas dépasser une certaine limite.

#### **[00:01:26.110] - Maëlle**

**Et ça leur permet peut-être d'acheter des œuvres simultanément.**

#### **[00:01:29.840] - Jemima Kulumba**

Aussi. C'est un écosystème différent. C'est très intelligent, finalement, je trouve.

#### **[00:01:37.810] - Maëlle**

**Je ne savais pas. Ça m'ouvre des perspectives.**

#### **[00:01:42.520] - Jemima Kulumba**

Maintenant, elle va aller acheter plein d'œuvres.

**[00:01:45.370] - Maëlle**

Je ne sais pas parce qu' à la fois, j'aime bien l'art, mais je me dis, il y a tellement de belles choses, je ne sais pas si je saurais choisir. Maintenant, je regarderais à la Biennale parce que j'ai vu qu'il y avait quand même vraiment des trucs magnifiques. L'artiste qui travaille sur base du textile.

**[00:02:09.000] - Jemima Kulumba**

Charlotte Stuby ?

**[00:02:10.500] - Maëlle**

Oui, j'adore ce qu'elle fait. Franchement, ça m'a séduite.

**[00:02:16.940] - Jemima Kulumba**

C'est super. Elle fait un super travail et même ce travail de recherche artistique derrière est incroyable. Elle est très timide, mais elle est super chouette. Je pense que il faut se jeter à l'eau. Je pense qu'il faut se dire que moi, comment j'achète, c'est vraiment me dire « Qu'est-ce qui me touche vraiment ? » C'est très personnel, l'art. C'est une histoire de ressenti, c'est une histoire d'émotions, c'est une histoire de couleurs, c'est une histoire d'installation. Il y a tellement de choses différentes. C'est aussi une histoire d'installation chez soi, par rapport à la réalité de sa maison ou de son appartement. Moi, j'ai une cliente qui veut acheter une œuvre pour sa villa à Ibiza, mais elle a plein de murs blancs. Elle me dit « C'est super beau, ça fait très minimal, mais je veux une œuvre pétante, plein de couleurs, 3m/ 3. » Je lui ai dit « Écoute, à ce niveau-là, moi, je connais des artistes qui font ça, qui travaillent des couleurs et qui te renvoient une esthétique très forte. Je dirais que, dans le lieu, ça te met un cachet. »

**[00:03:25.820] - Jemima Kulumba**

Je comprends que son envie, c'est une déco à l'intérieur plus qu'autre chose, parce qu'elle est aussi décoratrice d'intérieur. C'est pour avoir encore plus de plus-value sur sa maison en termes de location. C'est là où je dis que c'est vraiment une question de ressenti personnel. Pour moi, l'art, en tout cas en termes d'achat, à moins d'être collectionneur, où, des fois, les perspectives sont très différentes pour les collectionneurs et les collectionneuses, il faut vraiment se dire « Qu'est-ce qui, moi, me touche ? Qu'est-ce qui me parle ? » Moi, c'est le cas pour toutes les œuvres que j'ai. Par exemple, les trois œuvres là, mon dernier, d'un artiste, Simon Roobaert, qui est un très bon ami et j'adore son travail artistique, ce n'est pas les plus belles qu'il ait faites. C'est vraiment celles qui m'ont le plus touchée. Je dirais que lui, il adore justement faire des trois mètres sur trois avec plein de couleurs et il renvoie plein d'émotions. Moi, bizarrement, c'est cette œuvre que j'ai acheté. Et je la revendrai à jamais parce que ce n'est pas du tout mon style.

**[00:04:26.520] - Jemima Kulumba**

Personne n'a l'habitude de voir ce genre de travail. Moi, je l'achète parce que, je ne sais pas pourquoi, elle m'a parlé. Je ressentais un truc lumineux. Mon fiancé est devenu dingue : « De toutes les œuvres qu'il fait, c'est celle-là que tu as voulu acheter. Il fait des trucs hyper vivants avec la couleur. Et toi, tu me prends l'œuvre noir blanc. » On se dit : « ça ne tient à rien. » Ça tient vraiment à une émotion d'un moment donné. Moi, je me rappelle que je suis tombée sur cette œuvre, parce que j'étais dans son studio à ce moment-là, dans son atelier. J'ai dit « Waouh ! C'est magnifique. C'est très nouveau, c'est pas toi. » Et moi, ça m'a parlé. C'est pour

ça que je dis que c'est une question de ressenti. Et si tu as ressenti Charlotte Stuby, achète Charlotte Stuby.

**[00:05:25.010] - Maëlle**

**Je viendrais voir à la Biennale, je suppose qu'on peut acheter certaines œuvres.**

**[00:05:31.840] - Jemima Kulumba**

Pas à ce moment-là. On ne fait pas de vente pendant la Biennale. Évidemment, après, tu peux acheter, c'est un but caché. C'est un but secondaire de la Biennale, de leur permettre de vendre. C'est ce qui permet à des artistes de pouvoir vivre un peu de leur art ou au moins de se dire « Bon, mon travail plaît au point que quelqu'un veut venir l'acheter », de moins souffrir d'illégitimité, surtout en tant qu'artiste femme, etc. Je pense que l'un des buts derrière, mais pas pendant la Biennale parce que, sinon, on rentre en concurrence avec Art Fair et les galeries. Non, merci.

**[00:06:23.700] - Maëlle**

**Et de se faire critiquer.**

**[00:06:24.770] - Jemima Kulumba**

Oui, clairement. Et nous-mêmes, ce n'est pas notre but de faire de la concurrence. Notre but, c'est juste de leur permettre à elles, qui existent déjà et qui sont sur le terrain, qui travaillent tellement dur, malgré tout, qui ont trois jobs pour arriver à continuer à créer leur art, pouvoir se dire « Oui, je continue. » C'est un peu pousser pour dire « Continuez. »

**[00:06:48.150] - Maëlle**

**On va reprendre l'entretien après et, méthodologiquement, je ne suis pas censée échanger avec mes interviewées, mais en même temps, je trouve que le travail de *Women in Art* est très intéressant et j'ai trouvé que les artistes que j'ai rencontrées, notamment pendant le networking et pendant le speed dating, elles se promouvaient toutes entre elles. Il n'y avait pas de concurrence. C'était ça qui était chouette. C'est vrai que je me posais par curiosité la question, ça porte le nom d'une biennale, souvent une biennale, c'est un marché de l'art ouvert. Comment ça se passe au niveau de la concurrence ? Parce que ça n'a pas l'air d'être concurrentiel comme univers. Comment ça s'articule ? Qui va à la biennale ? Est-ce que ça permet de rencontrer des acheteurs ? Est-ce que ça permet de rencontrer des galeristes ? Et du coup, je m'interrogeais vraiment là-dessus. Moi, j'ai fait des études d'histoire de l'art, mais on est assez déconnecté du marché de l'art, à part les personnes qui font les études d'art contemporain et ce n'est pas mon cas. Et du coup, c'est un peu obscur. Parfois même, moi, dans mon secteur, la muséologie, « marché de l'art », c'est un gros mot.**

**[00:08:28.900] - Jemima Kulumba**

En fait, le but, moi, du public que j'aimerais avoir, c'est un grand public. Quand je dis ça, c'est très, très large. Le grand public, on sait que, de base et par essence, c'est très large. Par ailleurs, dans notre envie, dans notre concept, c'est vraiment de permettre à ces artistes d'avoir le coup de pouce dont elles ont besoin. C'est très complexe parce que c'est un vrai challenge. C'est pour ça que c'est un prototype. Parce que c'est un vrai challenge, je veux dire, comment on fait pour pousser un artiste ? Comment on fait pour le mettre sur le devant la scène, au-delà de la presse qui nous aide parce qu'il y a plein d'articles dessus ? Comment on fait ? Pour moi,

c'est vraiment d'aller chercher à créer un écosystème. C'est un peu le but de *Women in Art*, je pense. C'est de créer un écosystème, entre autres, qui va soutenir ces artistes. Ça veut dire, en tant qu'historienne de l'art, par exemple, et qu'on donne des cours, par exemple, au KASK à Gand, on pourra citer certaines de ces artistes parce qu'elles existent, parce qu'elles sont dans le marché actuel, parce qu'elles sont en plus des artistes contemporaines.

**[00:09:39.670] - Jemima Kulumba**

Ce n'est pas comme si on ne parlait même plus que de l'histoire de l'art dans le passé, même si on aborde cette question-là, je pense que je vais pas rentrer là-dedans. Là où j'en viens, c'est de dire que la communication, c'est la clé pour moi. Et cette communication, elle doit être non seulement locale, mais internationale. C'est pour ça qu'on est d'office international. On invite des personnes qui viennent de Londres comme de Barcelone, par exemple. Ce public-là, c'était la directrice d'une *Art Fair*, c'était la femme qui cocréait avec la directrice de Tate Museum. C'est un monument, cette femme, en tout cas, à Londres. Et à côté de ça, elle est *art dealer* et elle travaille avec des artistes. Et là où j'en viens, c'est par exemple une personnalité comme ça. Moi, ce qui m'intéresse, c'est que, en plus de travailler avec nous, c'est qu'elle vienne à nos événements, qu'elle nous invite aussi son réseau, qui est un réseau énorme et pas des moindres.

**[00:10:40.130] - Jemima Kulumba**

Parce que si, dans l'idéal, le Tate Museum ou la directrice passe à notre biennale ...

**[00:10:48.840] - Maëlle**

**Ce serait génial. Frances Morris ?**

**[00:10:50.100] - Jemima Kulumba**

Oui, dans l'utopie. L'utopie, ce n'est pas vraiment l'utopie, vu qu'elle travaille avec elle, donc c'est une possibilité. Mais là, aujourd'hui, c'est par exemple qu'elle vienne à notre Biennale et qu'elle se dise : « Waouh, telle artiste est géniale. Moi, je la veux dans notre programme. » L'avantage, c'est qu'en fait, les artistes se disent « On en ressort gagnants. » C'est-à-dire que ce n'est pas juste qu'on a fait une expo, c'est que on en ressorte gagnants. Et on essaie de vendre aussi un nouveau concept de l'art, c'est-à-dire que les artistes sont rémunérés pour montrer, ce qui est très rare. C'est carrément rare, pour le dire très gentiment. C'est pour ça qu'on a eu plus de 200 candidatures, c'est tellement rare qu'on paye les artistes pour *show-up*. Généralement, on dit : « On vous donne la visibilité. Du coup, vous, vous ne gagnez rien. » En fait, cette visibilité, c'est un travail, c'est des remises en question, c'est un travail artistique derrière, c'est une réécriture pour les artistes. C'est un travail monstrueux que ces femmes, en tout cas dans notre cas, vont entraîner et faire. On ne peut pas dire que ce travail-là n'est pas pris en compte dans la visibilité.

**[00:11:58.890] - Jemima Kulumba**

Parce que si maintenant, il y en a qui n'ont pas de « retour », c'est-à-dire que malheureusement, il n'y a personne qui les achète par la suite, s'il n'y a pas de musées qui sont venus vers elles par la suite ou de galeristes ou la presse même qui a parlé d'elles, elles n'y ont rien gagné. C'est pas qu'elles n'y ont rien gagné, elles ont passé une chouette aventure. En tout cas, on espère qu'elles ont passé une chouette aventure. Mais concrètement, après, elles rentrent à la maison avec juste « C'était une chouette aventure. » Une chouette aventure

humaine, oui, mais ce que nous, on aimerait, c'est vraiment que ça aille au-delà de ça, c'est-à-dire qu'elles se disent au moins : « J'ai gagné du fait que j'ai été payée. J'ai été payée pour le travail que j'ai fourni. J'ai été payée en tant qu'artiste. J'ai été valorisée pour mon travail artistique. » Et ça, ça change toute la différence pour moi. Et donc, on espère vraiment avoir un public, quand je vivdise large, c'est-à-dire un public qui va être dans une certaine bienveillance.

**[00:13:00.060] - Jemima Kulumba**

Pour ça, je touche du bois. Je souhaite que ça continue comme ça, parce que pour le moment, on a énormément de partenariats bienveillants. J'espère donc que ça reste très bienveillant et qu'en même temps, il y a ces possibilités de « Moi, je suis curatrice à Londres. Moi, je suis là, ça m'intéresse de curater deux ou trois artistes, etc. J je t'envoie mon adresse, tu peux m'envoyer le nom de ces trois-là ou leur dossier ? » Moi, ça, ce serait le top. Ce serait vraiment le top parce qu'après, c'est le but ultime, si tu veux, qu'on s'est fixé. Et donc, de ce fait, pour moi, ce n'est pas un lieu de concurrence. Ce n'est pas un lieu de concurrence, c'est un lieu de partage, d'échange et de cocréation. C'est pour ça que je dis souvent que la Biennale, c'est de la médiation culturelle. On ccocrée ensemble ce qu'on voudrait comme écosystème demain. Et donc, l'écosystème de demain, la réalité, c'est qu'on imagine que c'est beaucoup de compétition, l'art contemporain. Or les artistes, entre eux, au contraire, ils s'entraident beaucoup. Donc, il faut démystifier tout ça.

**[00:14:01.080] - Jemima Kulumba**

Ils vont s'entraider entre eux. Et en plus, derrière ça, peut-être qu'ils auront encore plus de chance. Par exemple, dans le networking de lundi, s'il y en avait qui voulait collaborer les unes avec les autres, nous, on est là, on peut leur apporter un accompagnement. On va conceptualiser votre projet ensemble parce que, comme ça, on vous accompagne au début. Et après, s'il faut démarcher tout ce qui est fonds de production, parce que ça se paye, tout le travail de recherche, le travail artistique, à ce moment-là, vous allez candidater peut-être à la Fédération Wallonie Bruxelles, au Kunst Punt. On va essayer de les envoyer vers des sphères qu'on connaît. On va leur créer un dossier parce que les artistes ne savent même pas comment créer un dossier. On va leur apprendre à créer un dossier et puis à se lancer. On va essayer vraiment de faire de la médiation, d'être un accompagnateur, ou plutôt des accompagnatrices d'ailleurs, on a plus de femmes, des accompagnatrices de terrain.

**[00:15:04.130] - Jemima Kulumba**

Ça veut dire : « C'est quoi, être sur le marché de l'art ? Comment on y arrive ? Comment on essaie de se pérenniser dessus ? » C'est très compliqué parce que le marché de l'art en Belgique n'est pas le même que celui à Londres. Le marché de l'art de Londres n'est pas celui même de Barcelone. C'est là où on se trouve avec des écosystèmes tellement différents qu'à chaque fois, si on veut travailler en tant qu'artiste à Londres, par exemple, Londres, les œuvres d'artistes femmes, la situation, le manque de visibilité, le manque de reconnaissance de pérennisation du marché des artistes femmes, ils en sont tous conscients. Ce n'est même pas une question de « Est-ce que c'est encore la peine de le faire ou pas ? » Ils en sont tous conscients et ils ont créé 1 000 écosystèmes, 1 000 potentielles solutions, 1 000 mouvements et cercles de femmes dans le secteur de l'art qui soutiennent les autres artistes femmes, etc. Ils ont créé 1 000 choses, vraiment. Ils sont très avancés sur ces questions-là. De ce fait, ce

n'est pas le même écosystème. Si maintenant on veut travailler là-bas, il y a plus de concurrence là-bas.

**[00:16:03.560] - Jemima Kulumba**

L'écosystème n'est même seulement un truc où tout le monde se connaît, mais il est plus large et plus grand puisqu'il existe depuis longtemps. Ce qui fait qu'on va cibler vraiment en fonction de son art, de ce qu'on sait. Par exemple, la femme de Londres me parlait de *Procreate project*<sup>5</sup>. Et *Procreate project* est un projet de remise d'awards aux artistes femmes. En fait, ils ont déjà fait tout ce que j'espère faire dans un futur lointain. Ils ont déjà tout fait. Super, vous avez vraiment un award pour les artistes femmes. Oui, elles gagnent 5 000 € et un accompagnement en motoring avec Abelia, génial. Génial, quoi !

**[00:17:00.280] - Maëlle**

**La Tate Modern, elle a aussi un concours, pas forcément pour les artistes femmes, mais je sais qu'elle a un concours pour les jeunes artistes, il me semble, la jeune création. Et ils ont aussi une proposition de résidence. Dans le cadre de mon mémoire, j'ai étudié aussi la Tate modern parce qu'ils font plein de choses intéressantes en matière d'inclusion. Il y a des améliorations qui sont encore possibles. Mais par rapport à la Belgique...**

**[00:17:39.250] - Jemima Kulumba**

Oui, ils sont bien en avance, c'est vrai. Je pense qu'il y a plein de pistes intéressantes partout dans le monde. Je pense juste que Londres est très en avance. Londres, les États-Unis aussi. Je pense qu'ils commencent à être plus en avance que nous parce que, tout simplement, le seul musée qui existe au monde d'artistes femmes, il est aux États-Unis. En fait, on est sur des écosystèmes très différents et des outils très différents partout dans le monde. Tous ces outils, certains communiquent et certains travaillent les uns avec les autres, mais la plupart non. Moi, c'est ça le but de la Biennale, c'est de rassembler toutes ces personnes au même endroit. Parce que Londres est méga en avance sur ce ton-là. Le *Washington National Museum of Women in the Arts*<sup>6</sup> est en avance là-dessus. Au Canada, ils ont depuis les années 60 une résidence spéciale artistes femmes, le Mahua, qui est exceptionnelle (accompagnement extraordinaire). Il y a tellement d'initiatives dans le monde. Mais je pourrais t'en citer mille qui sont tellement intéressantes, mais la plupart n'ont pas de *bridge*, ne communiquent pas.

**[00:18:54.380] - Jemima Kulumba**

Or, moi, ça m'intéresserait d'avoir les gens du Mahua, du Canada, qui viennent qu'ils présentent leurs résidences. Mais ils se sont tout discrets, ils sont dans leur petit cocon, j'imagine, dans leur écosystème aussi. Ils arrivent à survivre depuis les années 60 quand même. Ce n'est pas une mince affaire, puisque justement, avec les problématiques systémiques d'oubli de ces problématiques, j'admire leur pérennité, sincèrement. C'est un peu un des buts de la Biennale, c'est vraiment d'arriver à dire « On rassemble tous ces opérateurs culturels et on travaille tous là-dessus. » À New York et en Afrique du Sud, ils ne traînent pas sur ces questions. Depuis quand on ne se communique pas ? Alors qu'en plus, entre nous, si on travaille ensemble, c'est encore plus fort, en termes d'impact sociétal, en termes de changement sociétal. On peut arriver à changer vraiment les choses si on arrive à faire en sorte

---

<sup>5</sup> <https://www.procreateproject.com/about/>

<sup>6</sup> <https://nmwa.org/>

de créer un network et un écosystème pérenne, durable, qui travaille en accompagnement, qui n'est pas là dans un esprit de compétition, mais plutôt d'accompagnement du territoire.

**[00:20:04.760] - Jemima Kulumba**

Bon, et après, je m'arrête. Mais moi, c'est des questions qui me touchent, forcément en général. Je suis passionnée, je ne peux pas m'arrêter.

**[00:20:15.800] - Maëlle**

**Tu as compris l'essence même de mon mémoire. Là, tu viens de résumer. Moi, ce que j'aimerais bien faire, c'est rassembler un maximum d'initiatives et dire au musée : « Vous voyez, ça existe. Il faut aller ailleurs, il faut chercher dans les associations, il faut chercher chez les militants, il faut chercher dans les musées internationaux. Il faut sortir de votre zone de confort. » Mais bon, ça, je ne suis pas censée te le dire.**

**[00:20:43.000] - Jemima Kulumba**

OK. Pour l'instant, je vois qu'on est vraiment alignées. Mais en fait, je pense que ça a un écho puisqu'il y a tellement de choses et d'initiatives et de luttes. Moi, je me fais contacter en permanence. Ce matin, je reçois d'ailleurs un mail d'une initiative pour te dire à quel point. Et c'est génial qu'ils viennent tous vers nous, qu'ils ont compris que nous, on est là pour les rassembler. Ça, c'est génial, vraiment. Parce qu'on est là pour les mettre en avant à travers la mappemonde qu'on a créée. C'est un des outils qu'on a créés, où on répertorie toutes ces personnes, justement. Dans le mail de ce matin, la dame disait : « Nous avons une plateforme digitale pour promouvoir les artistes latino-américaines (femmes) en Europe. On est basés à Bruxelles. On raconte leurs histoires, leurs processus artistiques et c'est un travail complètement associatif. » Et elle m'expliquait qu'ils font un pont entre l'Europe et l'Amérique latine via cette initiative.

**[00:21:59.130] - Jemima Kulumba**

Et donc, elle me disait qu'elle voulait qu'on travaille et qu'on mette leur initiative en avant à travers notre travail. Parfait, vous rentrez parfaitement dans ce qu'on propose. Ce que je veux dire, c'est que c'est ça qui est intéressant, c'est que maintenant, aujourd'hui, c'est un peu le monde entier qui va venir vers nous. Ils ont saisi ce côté « bras ouverts » qu'on a. La Biennale, elle est là pour faire de la médiation culturelle en premier temps. Et cette médiation culturelle passe par le fait que tous ces opérateurs se réunissent au même endroit et s'y échangent leurs pratiques. Parce qu'en fait, on a tous des pratiques différentes, et si on les fait coïncider ensemble ou qu'on cocrée des projets ensemble, c'est intéressant. C'est pour ça qu'on va créer un consortium international à partir de l'année prochaine.

**[00:22:59.960] - Jemima Kulumba**

La plupart des initiatives créent un outil ou deux maximum. C'est rare comme nous, qu'on en crée plusieurs. Ils ont déjà des idées, du coup, ils se sont toujours dit : « Si j'avais de l'argent, j'aurais pu créer un autre outil, j'aurais pu développer ça. » L'avantage, c'est de dire qu'on va cibler un pays du monde et on va trouver des solutions ensemble. Au début, bien évidemment, on va rester sur l'Europe par facilité de commission européenne et de budget, mais, après, on va chercher des budgets pour cocréer ensemble et créer le monde de demain et de venir ramener tous ces experts au Portugal, faire un travail de terrain, de recherche, de mise en place, de cocréation de ces nouveaux outils, etc, de communication aussi sur ces nouveaux

outils. Il n'y a pas que le fait de créer des outils, de dire « Ils sont là. » Parce qu'en fait, c'est bien beau de faire ça, mais malheureusement, quand le public, comme les artistes ne sont pas au courant que ces outils existent, les outils n'ont aucune utilité puisqu'ils ne sont pas utilisés. Donc, je pense qu'il y a beaucoup de choses à faire et je pense aussi surtout que toutes ces initiatives, il y en a, mon Dieu, d'extraordinaires, vraiment.

**[00:24:15.880] - Jemima Kulumba**

Parce que je pense qu'il y a une résidence d'artistes femmes qui travaillent sur un aspect écolo durable dans l'art et la culture à travers leur travail artistique. Donc, super intéressant comme propos et comme projet, aux États-Unis. Je pense que c'était en Floride. Mais en fait, par exemple, c'est où qu'on les retrouve ? C'est pour ça que nous, on va être là pour dire que c'est chez nous qu'on les retrouve. Ça va être chez nous à Bruxelles pour le moment, mais aussi sur notre plateforme digitale. On va les retrouver parce que c'est important de montrer qu'elles sont là, elles existent et on peut faire des choses. Si demain tu vas en vacances au Canada, tu pourrais dire « Attends, je vais aller sur la mappemonde de *Women in Art*, je vais chercher s'il y a des choses intéressantes que je pourrais aller visiter ou une expo ou un lieu culturel qui travaille sur ces questions-là ». Tu vas trouver directement. Tu vas tomber directement sur une proposition, le Mahua, par exemple, tu vas tomber forcément dessus. Et c'est plus intéressant parce que tu te dis « Oui, alors je vais te payer 5 € ou 10 € à mon entrée, mais au moins j'aurai soutenu la cause et j'aurai été visiter aussi ce qui se passe là-bas comme énergie, ce qu'ils ont créé comme écosystème, etc. pour être aussi pérenne ». Et donc voilà, je pense que le but du team, c'est de rassembler parce qu'une fois qu'on rassemble, tout est possible. Petra Van Brabandt, tout début de mon travail de recherche a pleuré quand je lui ai expliqué que j'allais créer ça. Elle m'a dit : « Jemima, je pleure parce qu'on en a tellement besoin. » Petra Van Brabandt, je ne sais pas si tu vois qui c'est. C'est une historienne de l'art qui travaille en Flandre, Je l'adore, elle est gentille comme tout et elle se met à pleurer. Elle me dit « Je n'en reviens pas que tu vas créer ça. C'est génial. » C'est pour ça qu'elle pleurait. Et, en fait, on ne se rend pas compte, mais même les opérateurs culturels en ont besoin, parce que ça va leur permettre de générer plus de contacts, plus de projets, avec de nouveaux collaborateurs aussi. Je me stoppe.

**[00:26:35.680] - Maëlle**

Je vais essayer de diffuser *Women in Art* à l'université de Liège. S'il y a des affiches ou des flyers, je peux les diffuser. Je te donnerai mon adresse ou alors je viendrai les chercher.

**[00:26:53.220] - Jemima Kulumba**

Écoute, je peux aussi me déplacer à Liège.

**[00:27:08.030] - Maëlle**

**Oui, parce que je sais que dans notre bâtiment Histoire, les historiens et historiennes de l'art, ils regardent souvent les flyers et les affiches. Donc, si ça peut quand même aider. Et puis, pour en parler à mes profs, ma promotrice.**

**[00:27:24.880] - Jemima Kulumba**

Oui, dis-leur qu'il y a une formation qui arrive, qu'on va bientôt en créer une sur les femmes dans l'histoire de l'art en Belgique. Je te touche du bois pour que ça passe.

**[00:27:34.9200] - Maëlle**

**C'est bien parce qu'il est temps.**

**[00:27:37.210] - Jemima Kulumba**

Oui, il est temps. Après, les députés sont sensibilisés, mais ça met cinq ans d'écriture quand même. Je n'ai pas hâte, je t'avoue. Je sais que c'est important de le faire. Je suis contente qu'ils soient partants, mais je n'ai pas hâte parce que je sais que c'est un projet de cinq ans de travail ensemble avec les politiques, avec des politiques et des députés et autres, pour la cocréation de ce nouveau programme d'études concernant les artistes femmes dans l'histoire de l'art et les artistes minoritaires dans l'histoire de l'art. Et ce n'est pas rien. Ce n'est pas rien du tout.

**[00:28:09.040] - Maëlle**

**Je vais sélectionner un peu mes questions parce qu'on a déjà pu aborder plein de sujets.**

**[00:28:15.800] - Jemima Kulumba**

Je te laisse. Mon rendez-vous, à mon avis, sera en retard pour ne pas changer. Je la connais. Elle travaille avec *Women In Art*, en fait. C'est pour le travail, c'est pour faire le point sur des prochains projets dont elle va s'occuper.

**[00:29:17.930] - Maëlle**

**Petite question sur le plan de la diversité et de l'inclusion, quand tu visites un musée d'art, quels sont les éléments qui te rendent la visite agréable ou, au contraire, désagréable ?**

**[00:29:36.630] - Jemima Kulumba**

Quand je visite un musée, qu'est-ce qui me rend la visite agréable ou désagréable ?

**[00:29:41.580] - Maëlle**

**Sur le plan de l'inclusion et de la diversité.**

**[00:29:47.260] - Jemima Kulumba**

En termes d'œuvres, de contenu, de lieux ?

**[00:29:50.990] - Maëlle**

**Tout. Moi, je fais une analyse « structurelle », donc je m'attaque à tout.**

**[00:29:55.710] - Jemima Kulumba**

L'inclusivité, moi, c'est le lieu. Il y a les toilettes, on ne pense pas aux personnes non-binaires dans les toilettes. On ne pense pas aux personnes transgenres dans les toilettes. On ne pense pas à tout cela. Donc l'inclusivité dans un lieu, quel qu'il soit, particulièrement d'éducation permanente, doit remettre, doit être remis à jour en permanence pour moi aussi. Puisque c'est de l'éducation permanente, on se remet aussi en question, en soi-même, je pense, en termes de lieu et tout ce qui est design architectural. Je pense que ce qui me dérange également, c'est la représentativité des citoyens et des citoyennes, particulièrement en Belgique. On est un des pays les plus multiculturels au monde et cette diversité ne se ressent aucunement dans un musée. On est accueilli par une personne blanche, on est guidé par une personne blanche. La femme qui va même lire, si on doit écouter (audio-guide), ça va être une personne blanche, parce qu'après, on met le nom des personnes qui interviennent dans le cadre d'un musée.

Quand on va faire un panel de conversations, ce seront aussi des personnes blanches, à part quand on va parler de décolonialisme, attention, on met des personnes Black.

**[00:31:11.290] - Jemima Kulumba**

Cette partie inclusion, pour moi, n'existe pas. Même si on met des personnes racisées, ce sont des personnes racisées blanches. L'inclusivité, c'est jusqu'à un certain point, et encore. Je pèse mes mots. Ce qui me dérange aussi fondamentalement, c'est qu'on ne s'adresse pas à une personne transgenre, non-binaire, par exemple, à une personne dont le genre a fluctué au fil de sa vie, on ne s'adresse pas à cette personne de la même façon qu'on ne s'adresserait à un citoyen cisgenre. Et la problématique de communication pour moi, c'est-à-dire qu'on ne communique pas de la même façon. Pour être inclusif, la communication est primordiale. On doit se sentir inclus par cette communication. Je ne dis pas que les gens sont cons, pour le dire très vulgairement, mais souvent, dans un musée, on va être super jargonneux quand on va dans un panel de conversation. Tu peux être jargonneux si tu es en commission d'experts, de réflexion entre vous, je comprends. Parce que finalement, on parle le même langage. À partir du moment où on s'adresse à un grand public, les jargons doivent évoluer. Ça veut dire que peut-être même prendre un médiateur qui, lui, va s'adapter au public qu'il a en face de lui, ce qui est très important puisque c'est comme ça qu'on se sent inclus, justement, dans les processus artistiques et culturels. En termes d'inclusivité, ce qui va bien dans les musées, c'est qu'on sait que tout le monde peut y aller. Moi, je suis consciente en tout cas que tout le monde peut y aller. Par contre, - je reviens sur la communication, mais sur un autre point -, le public, lui, ne le sait pas. Moi, je me base beaucoup sur l'étude que j'ai faite récemment et que j'ai déposée il y a un mois. Ce que j'ai beaucoup entendu par exemple du public avec cette recherche, c'était : « Moi, je ne savais même pas que je pouvais y aller. Je ne savais même pas qu'il y avait des jours d'ouverture gratuite. » Et, quand c'est le cas, ce qui me revient souvent, c'est aussi : « Je ne me sens pas légitime et je ne me sens pas à ma place dans ces lieux ».

**[00:34:10.530] - Jemima Kulumba**

Et pour ça, quand on parle d'inclusivité, pour moi, c'est l'une des problématiques, des points clés à ne pas omettre, on est obligé de faire en sorte que tout un chacun se sente à sa place. Et pour cela, on doit penser à l'espace, on doit penser à la façon de s'exprimer. Par exemple, pour une expo sur le *street art*, on peut aller chercher des rappers locaux qui ne gagnent pas un rond. On peut leur demander de nous faire des slams, au lieu que ce soit une lecture, dans le cadre d'un parcours curatorial d'une exposition. En général on a une voix qui récite « Ah ah ah ah ah ! » (voix chantante pour décrire l'expo) et, souvent, c'est une voix de femme parce que ça passe toujours mieux, évidemment. Mais non, un homme aussi, ça peut très bien passer, mais il suffit de savoir comment le faire, l'intonation qu'on va y mettre. Pourquoi pas que ça devienne novateur ? Au lieu de prendre quelqu'un qui va juste parler, pourquoi pas rapper ? Pourquoi pas chanter ? Il y a plein de formats possibles qui feraient que, par exemple, dans une expo *street art*, tout le monde sentirait un truc. Tu aurais certainement plus de gens, même issus du milieu *street art*, même issus des quartiers défavorisés, parce que le *street art* leur parle énormément en plus, qui viendraient dans ces musées ou dans ces expositions, s'ils savaient qu'il y avait une expo rap. Il y aurait un « Waouh ! C'est quoi ce truc ? » Il y a une côté novateur, inclusif de la réalité de ces gens-là, parce qu'ils ne parlent pas le même langage. Un directeur de musée ne va pas parler comme un rappeur. De ce fait, on doit pouvoir s'adapter à son public et un musée, pour moi, doit se réinventer parce qu'on ne va pas garder la même expo toute l'année, donc on est obligé de se réinventer en fonction de l'expo, s'adapter à

différents publics pour ramener un public différent, ce qui ferait que tout ce milieu des personnes défavorisées, par exemple, qui s'intéresseraient à une expo *street art* dans un musée, pourraient aller à une prochaine expo qui s'intéresse au « genre », alors qu'ils ne sont pas forcément sensibles à ces questions-là, s'ils sont dans un musée duquel ils ont le souvenir de « C'était fun, je me suis éclaté. » Il y a une grande partie de divertissement, comme je dis, qui est importante dans cette notion d'inclusivité.

**[00:36:57.730] - Maëlle**

**Ce serait super intéressant, je trouve, aussi, cette idée d'audioguide ou de performance slamée, par exemple, dans des lieux qui,- je vais utiliser un mot polémique -, se disent « décoloniaux ». Je pense au musée de Tervuren. Je me dis que ce serait une belle réappropriation, par exemple.**

**[00:37:41.550] - Jemima Kulumba**

Je ne sais pas s'ils le feraient un jour. De toute façon, ça peut être une très bonne idée. Dans tous les cas, dans n'importe quel musée, c'est très bien par rapport au rap, évidemment, à l'histoire du rap, du hip hop, de faire ça dans un rapport décolonial, évidemment. Au musée de Tervuren, cela aurait encore plus de pertinence.

**[00:38:45.510] - Jemima Kulumba**

Je pense que c'est l'enjeu des commissions muséales et cet enjeu-là, les commissions ne sont pas toutes prêtes à l'accepter. On est face à des personnes souvent âgées, blanches, à qui l'innovation fait plus peur que ne les excite. Donc, elles vont être moins excitées par une nouvelle offre innovante que le public qui va être à l'affût et qui va être le premier au rendez-vous. Donc, c'est vraiment un enjeu de commission pour moi. Et malheureusement, vas-y pour convaincre des commissions. Sincèrement, j'en ai rencontré quelques-unes au cours de ma carrière et je peux te dire que des fois, tu fais comprendre quelque chose, on te dit le contraire, tu dis : « Non, je vous ai expliqué ». C'est un peu ça. C'est un peu compliqué parce que les gens sont dans leur confort. C'est très compliqué, d'autant plus quand on a fait quelque chose qui a fonctionné pendant des années. On se dit « Vous me racontez n'importe quoi. ». Or non. C'est juste qu'aujourd'hui, on a besoin d'institutions qui nous ressemblent. Aujourd'hui, les institutions sont critiquées. Les institutions, les musées sont critiqués, sont mal vus. C'est très rare. Il y a très peu de musées qui sont très bien vus. Il y en a, mais il y en a très peu. Moi, tout ce que j'entends, même de mes amis qui sont artistes ou qui eux vont dans des musées qui sont dans le milieu de l'art et de la culture, c'est « Ouais, mais t'as vu ce qu'ils ont fait ? » On n'entend que des plaintes de chaque institution, quelle qu'elle soit. Et c'est dommage parce que finalement, leur but premier est bon, les intentions sont bonnes. Mais c'est la pratique qui ne suit pas l'intention.

**[00:40:39.180] - Maëlle**

**Je vais essayer de clôturer en quatre questions. Si un musée te proposait de travailler avec lui sur un projet inclusif, quelles seraient tes conditions pour accepter ce travail ?**

**[00:41:38.870] - Jemima Kulumba**

Mes conditions, c'est que mon équipe et moi, on soit payées et bien payées. Ça veut dire à hauteur du travail qu'on fournit. C'est primordial puisqu'on y met du cœur et que même, au-delà du budget qui sera convenu, si on doit faire des heures supp', on le fera. C'est comme ça,

on est militants ou on ne l'est pas. Ça, en connaissance de cause, moi, connaissant ma personnalité, je sais qu'on le fera toujours. Si on labellise demain un musée, parce que c'est un peu ça ta question, selon moi, ma condition, ce serait les points qu'on vient d'aborder, c'est-à-dire il faut que ce soit divers, il faut qu'on parle de diversité, il faut qu'on soit ouvert aux changements, à l'innovation, qu'on soit ouvert à l'inclusivité, aux questionnements du genre et aux questionnements socio-économiques. À partir du moment où, - même si ce n'est qu'une de ses missions -, le musée a vocation, aimerait dans le temps s'attaquer à ces sujets, s'ouvrir en tout cas sur ces questions-là, à ce moment-là, moi, je serai vachement partante. Je suis toujours ouverte. Je te dis, je suis orientée solutions. Ce n'est pas moi qui vais recalcr un musée. Vraiment, ce n'est pas moi qui vais les recalcr parce que, même si je ne suis pas d'accord avec leur mode de fonctionnement, s'ils viennent vers moi, c'est qu'ils sont prêts à initier un changement. À partir du moment où le musée prend en compte tous ces aspects, je serai ravie. Notre association, c'est professionnel quand on labellise. Ce n'est pas des blagues. On va faire tout un dossier de prépa, on va faire toute la proposition, on va arriver avec cette proposition au niveau de la labellisation, par exemple, du musée. On va arriver avec la proposition de partenariat et de labellisation, puisque on labellise lorsqu'on est payés pour faire une mission. Ensuite, il y a un petit sticker « Labellisé *Women In Art* », mais le but, c'est vraiment d'accompagner.

**[00:44:03.820] - Jemima Kulumba**

Si on définit un prix pour la mission de workshop, de recherche participative citoyenne et inclusion et d'innovation pour le musée, la démarche est de dire « Pour ce budget, notre but, c'est d'arriver à ça. » Nous, on va faire ce projet de recherche. Mais après, ce qui va nous intéresser, c'est de le continuer. Donc, quitte à ce qu'on prenne un mois de plus parce qu'on sait que ça vaut le coup après, on va le faire. Ça, c'est le côté militant et ça, c'est le malheur peut-être d'être militants, je pense sincèrement. Pourquoi ? Parce que ce qui nous intéresse, c'est de faire un suivi et qu'il y ait une action concrète qui soit menée à la fin. Ça veut dire, même si toute cette mission doit arriver en commission, être acceptée après et que les propositions d'actions soient mises en œuvre après, on est prêts à venir avec nos petits outils et mettre le projet en place concrètement sur le terrain. Parce qu'en fait, vu qu'on a accompagné le processus, on est le plus à même d'être experts pour la mise en œuvre. Nous, ce qui nous intéresse, c'est vraiment le suivi de processus dans l'action. On a été missionnés plusieurs fois pour des projets de recherche. C'est juste qu'on ne le met pas sur le site web, parce que justement, sinon, je pense qu'on serait un peu trop missionnés, je t'avoue. Mais je pense que nous, ce qui nous intéresserait, ce sont ces *bullet points* : inclusivité, échange, partage, mais vraiment cette position de cocréation. Pour nous, cette position de participation citoyenne et de cocréation est primordiale. Ça veut dire que ce n'est pas les dirigeants dans leur petit cocon ou dans leur petit bureau qui vont décider de la pluie et du beau temps, de comment ça va devenir. Ce n'est plus cohérent dans la société actuelle. Donc, tout leur intérêt est de dire que ce musée doit être prêt à innover. Parce que c'est innovant pour un musée de faire de la cocréation et du participatif.

**[00:46:37.530] - Jemima Kulumba**

C'est clairement ça. Alors que les musées sont habitués à se cacher dans leurs « commissions », à faire leurs popotes internes et puis à les divulguer au public dix ans plus tard, nous, ce qui nous intéresse, c'est de dire « On appelle le public, on l'intègre dans la discussion, on ramène un tel, on ramène tel expert, telle, telle ou telle... » Et là, on en discute. Et là, il y a un impact.

Et là, il y a un changement concret, même d'approche novatrice et même de cocréation. Parce que là, ça nous donne la co-idéation, de la cocréation, de la co-innovation. Et je pense que c'est la base de la nouvelle société aujourd'hui qu'on devrait créer.

**[00:47:35.790] - Maëlle**

**J'aime beaucoup cette question, même si je pense qu'on a déjà abordé tout ça en long, en large et en travers, mais j'aime bien de terminer là-dessus. Sur le plan de l'inclusion et de la diversité, si tu pouvais créer ton musée d'art idéal en Belgique, comment l'imaginerais-tu ? Je trouve que c'est une belle question pour terminer notre interview.**

**[00:48:02.880] - Jemima Kulumba**

C'est une super question, mais je ne veux pas te la donner parce qu'un jour, je voudrais le faire. Moi, j'ai des ambitions dans la vie.

**[00:48:08.030] - Maëlle**

**Libre à toi.**

**[00:48:15.340] - Jemima Kulumba**

Je ne sais pas si je vais te la donner vraiment parce que je me dis, je suis très *share*, je suis très dans le *sharing*, il y a le *sharing*, *caring*, tout ça, je suis à fond dedans. Mais il y a vraiment ce truc que les musées, les politiques, ils adorent reprendre des idées des militants, les retaper à leur sauce et ça me plaît pas. C'est un peu ça qui me fait me retenir. Je peux te donner des pistes et sans te dire celui que je voudrais, je vais te donner des pistes, on va dire ça comme ça.

**[00:48:53.250] - Maëlle**

**Sinon, tu peux me donner, par exemple, les musées que tu validerais à l'heure actuelle et tu dis que ce serait un peu entre ça et ça. Comme ça, tu ne me dévoiles rien.**

**[00:49:10.570] - Jemima Kulumba**

Moi, je ne veux pas faire un musée, ce n'est pas le but. Ce n'est pas un musée que j'aimerais faire, c'est autre chose. Mais ce n'est pas loin, c'est pour ça. Moi, je veux être tout à fait honnête et transparente parce que je n'ai pas envie qu'on me vole mon idée. C'est juste ça. À toi de voir si tu la notes ou pas. Je te laisse y aller au feeling. Moi, c'est vraiment de créer...

**[00:49:31.840] - Jemima Kulumba**

Il faut un lieu qui soit novateur, forcément, donc ça veut dire un lieu qui soit différent. Ça veut dire que même si on a quatre murs, on le rend différent. On peut rendre un lieu différent par son essence, par son charme, par sa disposition. Ça veut dire que moi, si je devais créer un musée, déjà, toutes les structures, les bureaux, les fournitures matérielles sont créées par des artistes locaux. Ils sont créés parce qu'avec les artistes locaux, on va favoriser une économie locale, une économie circulaire. Je pense qu'on va créer au moins quatre toilettes différentes pour tous les genres possibles, plus les enfants, parce qu'on ne pense pas à eux. Il n'y a pas partout, dans les toilettes publiques des musées, une plateforme pour changer les enfants. Or, on continue à procréer sur cette terre.

**[00:50:40.400] - Jemima Kulumba**

Je pense que je créerais un musée qui est ouvert le soir, tout comme la journée, un musée H24. Pourquoi ? Parce qu'en fait, aujourd'hui, le monde est de sorte que tout le monde travaille tout le temps. On est dans le capitalisme, dans la surconsommation et donc, en fait, les gens n'ont pas le temps. Et donc, s'ils ont le temps, ce n'est pas toujours prévu. On n'est plus dans le même format qu'auparavant, où on prévoyait d'aller le week-end prochain dans un musée en famille, entre amis. C'est très rare maintenant, aujourd'hui. Je trouve que ce n'est plus représentatif de la société actuelle. On doit pouvoir se dire que c'est un musée H24 parce que la journée, il y a des gens qui ne travaillent pas, ceux qui travaillent la nuit sont disponibles pendant la journée, ceux qui travaillent la journée ne sont pas nécessairement disponibles le soir. Il y a des réalités de terrain qui doivent s'adapter à tout le monde, ce qui est très complexe. Du coup, tu es obligé de faire un musée H24. H24, avec certains jours, bien sûr, parce que ton équipe va être épuisée après un an. Mais je pense que je travaillerais à un musée à base de thématiques associatives, c'est-à-dire j'irais voir des associations locales. Par exemple, en ce moment, Les Sous-Entendu·e·s n'arrêtent pas de parler en tant que lanceuses d'alerte et d'organiser des manifestations à la Bourse tous les soirs. « Venez dans mon musée, venez en parler, venez dire ce que vous pensez. Invitez des citoyens, invitez des Palestiniens, invitez, faites un panel. Et venez, on collabore. » Alors oui, moi, je vous offre le lieu, donc je ne vous paye pas, parce que je vous offre un local pour faire ce que vous faites en temps normal. Et je vous offre une possibilité d'élargir encore plus votre voix, d'amplifier votre mouvement. C'est un exemple. Je pense que le musée a vocation à conscientiser, mais pas forcément à rappeler les problèmes et les maux de la Terre. On peut en parler, on peut conscientiser, on peut en faire une thématique, mais il ne faut pas que ça devienne lourd en tout cas.

**[00:52:59.810] - Jemima Kulumba**

Parce que le but aussi, quand on va se promener dans un musée, c'est cette légèreté qu'on peut ressentir en regardant une œuvre d'art. Ça doit être aussi léger et agréable de discuter dans un panel de questions. Ça ne doit pas être un panel où les gens sont dans un vrai débat presque politique, là où ils se disputent presque sur un micro. Quand je parle de ça, c'est vraiment quelque chose de très *sharing*. On échange nos idées, on échange nos pratiques, on échange nos *tips*. Qu'importe les thématiques, il y a des associations de territoire comme l'*Armande ASBL*, qui travaille avec le secteur musical, avec des artistes, par exemple, à Liège. Il y a *Les Volumineuses* aussi à Bruxelles. Par exemple, moi, j'ai beaucoup d'artistes musicales qui viennent me voir au *Women In Art*, qui est clairement dans l'art contemporain, audiovisuel, etc. Bien qu'on est hyper *open door* et qu'on a une liste aussi d'artistes musicales, il y en a énormément qui viennent nous voir parce qu'ils veulent bosser avec nous, parce qu'ils n'ont pas de database, etc. Nous, on les réoriente vers des associations qu'on connaît.

**[00:53:59.300] - Jemima Kulumba**

En fait, on ne se rend pas compte, mais les citoyens, les citoyennes, ils vont chercher des nouvelles associations, vont chercher des choses qui correspondent à leurs centres d'intérêts. Et en fait, le but d'un musée, l'éducation permanente, c'est de dire « Voilà, à Bruxelles, on a des centres d'intérêt très différents et très variés. On vous les met en perspective, on vous donne un micro, on vous donne un espace pour aussi être à un pont et programmer une curation en rapport avec ces sujets. » Ce qui permet une dynamique différente et, évidemment, moi, je partirais sur des curations très folles. J'irais chercher de l'innovation. Je ferais des cocréations, des workshops de cocréation, d'idéation pour développer de l'innovation en fonction de ce que les gens voudront. Est-ce que les gens voudraient écouter

du rap quand ils marchent dans un musée ? Oui, on est habitué à entendre de la musique dans les expos et à écouter de la musique classique, souvent. mais tu m'étonnes que tout le monde ne se sente pas inclus parce que tout le monde n'écoute pas la musique classique, parce que ce n'est pas populaire, la musique classique, en réalité. C'est populaire dans un certain cadre, dans une certaine bourgeoisie, où il faut avoir une certaine éducation. Et en fait, concrètement, je pense qu'il faut pouvoir s'imaginer avoir Angèle dans un musée. Oui, en fait, il faut pouvoir s'imaginer se sentir « Chouette, je connais cette musique », que je vais mettre dans mon musée. « J'ai une référence, je me sens dans un *safe space* » parce qu'il y a aussi ces notes d'attention de qui je suis en tant que citoyen. C'est « Qu'est-ce qui va me parler ? Qu'est-ce que j'écoute en tant que citoyen en termes de musique? Qu'est-ce que je regarde à la télé ? Qu'est-ce que je mange ? »

**[00:55:59.400] - Jemima Kulumba**

Si maintenant il y a un rapport à la nourriture, que vous me mettiez de la nourriture, des cacahuètes, OK. Que vous mettiez de la nourriture bio dans un musée, aucun intérêt. Les trois-quarts des citoyens ne mangent pas de la nourriture bio. Ils vont faire attention à ce qu'ils mangent, c'est sûr, aujourd'hui, mais ils ne vont pas manger de la nourriture bio. C'est trop cher. Tu ne vas pas leur parler du tout. Tu vas juste surtaxer quelque chose qui n'a aucun intérêt, ni pour le citoyen, ni pour vous, finalement, parce qu'ils vont pas le consommer. Si on prévoit de manger, on peut faire venir des food trucks, par exemple, mais peut-être pas dans le musée, mais à l'extérieur du musée, donc faire des collab' avec des food trucks locaux. Parce qu'il y a énormément de jeunes qui sont en train de créer des food trucks, par exemple. Ça crée une dynamique complètement différente. On aura envie de venir visiter parce qu'on sait qu'après, on peut aller manger une petite frite d'un food truck qu'on connaît bien et qu'on avait croisé une fois à un festival. Du coup, on débat, on échange et on découvre de nouvelles personnalités.

**[00:56:59.940] - Jemima Kulumba**

Et aussi participatif, très important pour moi. Ça veut dire que le musée doit avoir une zone très participative. Ne me sortez pas un livre d'or, on n'en peut plus. Non, on veut une zone, une phrase générale, où tout le monde va laisser sa trace peut-être, un écran vidéo qui permette aux gens de s'enregistrer eux-mêmes et de raconter leurs perspectives de Bruxelles après ça, leurs perspectives muséales, leurs recommandations. Mais le musée ne peut que s'améliorer tous les jours. Et ça crée une dynamique de cocréation en permanence, mais aussi toujours, d'une importance capitale, - et nous, c'est ce qui fait un succès d'ailleurs aujourd'hui dans *Women In Art*, entre autres -, c'est d'avoir un parcours pour enfants, de penser que peu importe l'expo que tu vas nous faire, les enfants sont inclus. Par exemple, tu nous parles de l'histoire de Sofonisba Anguissola de l'époque de la Renaissance, l'artiste italienne, ça peut être très rébarbatif et très lourd comme sujet. Si on n'est pas passionné, tu me sors des gonds. Mais tu peux aussi mettre une ambiance *dolce vita*, avec une femme habillée comme une femme d'opéra, parce qu'il y a beaucoup de référence à l'opéra italien. Tu rentres dans des perspectives de jeu de rôle, là où tu me parles de l'époque de Renaissance, etc, presque du théâtre, tu travailles avec une troupe de théâtre peut-être ou avec des gens qui sont étudiants de théâtre aussi. Parce que ce n'est pas obligé de prendre des gens confirmés puisque ça coûte cher. On peut prendre peut-être plus des gens qui sont en passe de se découvrir dans ce perspective-là et de collaborer, de créer une possibilité et une aventure où on cocrée tous ensemble. Et en fait, rien que ça, je suis sûre que ton musée, demain, tout le monde y est. Tout

le monde en parle et tout le monde veut y être et partout. Et peut-être même que ça se dépasse les frontières. Je pense qu'à un moment donné, il y a 1000 possibilités et tout ça, ça ne coûte pas cher puisque ce sont des collaborations, puisque ce sont des partenariats, puisque c'est faire confiance aussi aux partenaires extérieurs. C'est accorder aussi sa confiance à l'écosystème, c'est accorder sa confiance à la cocréation de nouveaux écosystèmes aussi. Et tout ça, ça s'apprend sur le tas, souvent.

**[00:59:25.020] - Jemima Kulumba**

Moi, dans l'idéal, il y a tous ces éléments dans le musée. Ça, c'est pour moi le musée de demain qui doit correspondre à un citoyen ou une citoyenne. Il doit être complètement *awake*, c'est-à-dire qu'on a des citoyens et citoyennes qui ont besoin, qui ont cette soif d'apprendre aujourd'hui. Au cours des siècles précédents, c'était pas pareil du tout. Et là, en ce moment, on est à une période de l'histoire où les gens, les citoyens, les usagers, les artistes, tous, même les experts, tout le monde a soif d'apprendre. Or, la problématique, c'est que les gens vont aller apprendre via Internet. Et sur Internet, tout n'est pas juste, tout n'est pas vrai. Et la problématique, comme je disais, par exemple, la définition du féminisme aujourd'hui, les gens l'ont dénaturée parce qu'ils sont allés taper sur Internet et ils ont 1 000 définitions qui sont faussées. Et donc non. Et en fait, le rôle du musée, c'est de dire « Vous êtes, le public, en ce moment, en train de parler de féminisme. On va faire deux mois sur des sujets féministes et on va traiter le féminisme dans la durabilité, dans le mouvement raciaux, le féminisme dans les mouvements culturels. » Mais le jour de l'ouverture de cette expo et de la présentation du projet, le premier rôle du musée, pour moi, c'est de dire : « Alors, est-ce que vous savez ce que c'est le féminisme ? Donnez-moi votre définition. » Et là, les gens vont se rendre compte à quel point ils se trompent. Et en fait, ça requestionne. C'est ça, le musée, ça requestionne les gens. Et aujourd'hui, le musée ne prend plus ce parti-là, il ne questionne plus les gens. Or, en fait, c'est « ton » rôle pour moi. Enfin, c'est le rôle des gens qui travaillent dans ces institutions muséales et qui veulent travailler dans ces institutions. On doit requestionner le public en permanence et on doit se requestionner soi-même. Et pour ça, il faut apprendre à se requestionner soi-même. Et pour ça, il faut travailler avec des opérateurs culturels externes en permanence. Et c'est ça que les musées ne font pas parce qu'ils sont là « Oui, mais on n'a pas de budget. »

**[01:01:33.420] - Jemima Kulumba**

Oui, oui, oui. Honnêtement, il faut arrêter. Parce que je suis sûre que, si le musée d'Ixelles va voir l'association *Les Sous-Entendu.e.s* en disant : « Écoutez, nous, on veut que vous veniez faire un talk sur la Palestine demain. » Pourquoi pas ? Par contre, ils vont se renseigner pour voir si le musée est inclusif, comme je disais, si on a de la diversité, etc, parce qu'on doit être fidèles à ses propres valeurs pour pouvoir collaborer, c'est un fait. Mais en-dehors de ça, personne ne te dira non. Tu offres un espace, tu offres un lieu, tu offres une possibilité d'amplification puisque le musée a ses propres clients, a déjà sa propre réalité. Et derrière, les associations te ramènent leur public aussi. Donc, on te ramène un public potentiel intéressé par notre musée, parce que ton musée est inclusif et parce que ces associations, ces projets, ces gens qui portent ces divers projets inclusifs, ils ne pètent pas plus haut que leur cul. Donc, le public se sent plus proche de quelqu'un dont on n'a pas l'impression qu'elle est à trois mètres au-dessus de moi dans la tête, pas du tout. Et donc, de ce fait, il y a un rapport avec le public, qui les suit en permanence, peu importe les événements, peu importe le sujet abordé, que les événements soient payants ou pas, les événements soient gratuits ou pas. Il y a un

public permanent. Et ce public-là, les musées ne l'ont pas. En fait, un musée qui fait aujourd'hui une expo à 20 € l'entrée, il ne va pas avoir ce public. Enfin, il ne va pas avoir le grand public. Or, nous, les associations, nous l'avons. Donc, en fait, c'est un *making sense* que de rejoindre les deux, pour moi

**[01:03:33.920] - Maëlle**

**C'est parfait. Je ne mettrais pas toutes tes chouettes idées pour que tu puisses les garder pour toi. Je pense que je mettrai sans doute, j'ai bien aimé que tu parles d'une aventure collective. Sans doute, je dirai que ton musée idéal, c'est une aventure collective, divertissante et éducative en cocréation, avec un esprit participatif. Et il y avait une autre chose qui m'avait bien plu. Ah oui, un *safe space* pour que tous les publics puissent exprimer leurs individualités.**

**[01:04:20.020] - Jemima Kulumba**

Tout à fait. C'est un beau résumé. Sans donner toutes les idées. Mais en fait, c'est pas ça, c'est juste que je me dis, c'est vraiment une histoire d'expérience de terrain. Généralement, on m'engage sur le projet et crois-moi, je dois ramer. Je peux dire « Eh oh ! Moi, mes idées, mon travail, la façon dont je bosse, oui, je vais vous offrir tout sur un plateau, mais ça vaut de l'argent et ce n'est pas gratuit. » C'est un fait parce que c'est un travail long, parce qu'au-delà des idées, je vais avoir une idée, je vais la développer, je vais la réfléchir, je vais la cocréer, je vais l'animer, je la tourne dans tous les sens pour essayer de trouver quelque chose d'innovant ou une vraie proposition concrète par rapport à la réalité du client ou de la demande. En réalité, généralement, les gens et les institutions culturelles rament à ne pas vouloir payer. C'est pour ça que je me suis dit « Est-ce que je donne tous mes *tips* ? » Parce qu'en réalité, payez-moi pour que je vous donne mes *tips*.

**[01:05:26.130] - Maëlle**

**Non, c'est clair.**

**[01:05:28.530] - Jemima Kulumba**

Oui, mais c'est parce que sinon, en fait, en tant que militante, on est tellement dans le *sharing*. Entre nous, on se donne tout, par contre, sans filtre. On se donne des conseils, on se donne tout entre nous. Mais par contre, on sait qu'avec les institutions politiques, publiques, ce n'est pas la même chose. Ils vont prendre tout ce qu'ils ont à prendre et après, ils vont nous mettre sur le bas-côté en disant : « Merci. On va faire le projet. » Et ce n'est pas normal, ce n'est pas cool pour les gens qui ont travaillé et qui ont réfléchi, pensé. C'est pour ça que ce n'est pas chouette. C'est pour ça que ce n'est plus intéressant. C'est presque comme si tu faisais un travail de recherche et qu'on te disait : « Merci pour les idées que tu as lancées pour le travail de recherche, on va les prendre et on va le faire sans toi. » Et peut-être limite même prendre quelqu'un d'autre pour le travail de recherche. C'est ce que souvent font les institutions. C'est pour ça que tu m'as vue frileuse.

**[01:06:19.350] - Maëlle**

**Non, je comprends bien. Voilà, pour moi, c'est tout. Je ne sais pas si tu souhaites ajouter quoi que ce soit que tu as envie de partager.**

**[01:06:37.690] - Jemima Kulumba**

Honnêtement, je n'ai pas grand-chose à partager. Je pense qu'on a fait le sujet. Je pense juste que je n'ai pas beaucoup assez parlé de durabilité et je pense que c'est un point pour moi qui est primordial et à garder en mémoire parce qu'aujourd'hui, il y a des économies circulaires qui existent. Il y a des associations. Par exemple, je sais qu'à Londres, ils ont créé la *Gallery Climate Coalition*. Pour moi, ça, c'est génial, c'est novateur. Parce qu'en fait, en Belgique, on n'a jamais eu ça, par exemple. Quand est-ce que nos galeries vont se réveiller et se dire « Peut-être qu'on va réfléchir à une façon durable de travailler » ? L'idée, c'est de dire: « Moi, j'ai trois expos dans tel pays, cette année-là. Qui d'autre ? » Parce que, du coup, on va réduire les frais de CO<sub>2</sub>. Il y a une vraie coalition qui peut se créer. Je pense qu'il y a un écosystème, et c'est parce que je n'ai pas encore eu le temps de m'attarder sur cette question-là pour le moment, vu que je mène un combat à la fois. Mais je pense qu'il y a un écosystème qui est vraiment à créer en tant que musée, institution, galerie. Le monde de l'art et l'écosystème culturel en Belgique n'a pas assez développé son travail concernant la durabilité. On en parle un petit peu, mais on ne se bouge pas. Or, en fait, le monde va mal et on le sait en termes de climat. On a eu l'impression d'être sous les tropiques cette année en Belgique. J'ai envie de dire. On se rend bien compte que le climat va au plus mal. À un moment donné, je pense que ça va de pair avec le fait de se dire qu'aujourd'hui, ça représente la société actuelle aussi, donc nos clients, nos futurs clients aussi, que de pouvoir prendre soin, « prendre soin » de cette planète et donc de ce fait, il ne faut pas oublier cette partie-là, puisqu'il y a énormément de choses qui existent, il y a des modèles qui existent et qui fonctionnent. Donc, ce n'est pas plus mal que de prendre des outils qui existent et qui fonctionnent peut-être ailleurs, les réadapter au territoire et les proposer, tout simplement.

**[01:09:09.030] - Maëlle**

**Juste une question, parce que je suis un peu moins familière avec la durabilité, même si ça reste dans un coin de mon esprit. Tu penses « durabilité » aussi bien au niveau de la mise en place matérielle dans un musée que, par exemple, exposer plutôt des artistes locaux pour éviter, justement, qu'il y ait des déplacements en termes de CO<sub>2</sub>, parce qu'un artiste international va avoir besoin de transporter ses œuvres. Est-ce que c'est à ces points-là que tu penses ?**

**[01:09:50.050] - Jemima Kulumba**

Oui, tout à fait. Par exemple, pour rebondir sur ce que tu viens de dire sur les artistes locaux, c'est par exemple, comme je le disais, c'est si délirant à quel point on a énormément d'artistes extrêmement doués en Belgique, extrêmement diminués et sous-visibilisés, sous-représentés, sous-pérennes. Et j'en passe. C'est incroyable. Et quand on en a conscience, favoriser justement vraiment une énergie très locale, des représentations locales, etc. Ça ne veut pas dire qu'on est contre le marché international. Ça ne veut pas dire qu'on dit non à des expositions internationales, parce que c'est toujours pertinent, ça ramène toujours du monde, que ce soit en termes d'écosystème, de tourisme. OK, on a Open Museum, c'est sympathique. Mais, s'il y avait une coalition en Belgique sur cette thématique-là et qu'on décide de ramener un artiste international, on dirait : « Si maintenant vous voulez exposer des artistes internationaux, pourquoi vous ne vous concertez pas en tant que musées, en tant qu'association qui représente tous les musées, une majorité en tout cas des musées ? » Dans ce cadre-là, selon moi, les programmations muséales doivent être *sharing*. Elles doivent être partagées. C'est là où on parle de « On n'est pas en compétition, on est en cocréation. » Donc, on partage cette programmation muséale parce que peut-être que le même mois, moi, j'ai

aussi, en tant que musée, envie d'avoir tel ou tel artiste qui va venir de loin pour faire un talk, ne serait-ce que pour un talk. En fait, autant que ces artistes-là, on partage les frais communs pour permettre qu'en termes d'économie durable et de durabilité, on soit vraiment sur quelque chose de économique, efficace, moins onéreux et, en plus, vraiment durable. Là, on est là, oui, on a fait notre petit mot, petit pasta. Si maintenant, on dit « Non, je dois ramener des œuvres parce que je travaille avec le *National Museum of Women Art* à Bruxelles, je sais que, par exemple, le Musée d'Ixelles cette année veut aussi travailler avec une artiste américaine, on déplace les œuvres en même temps. » *That's the point. On share*, on partage le même espace juste pour déplacer nos œuvres, c'est tout. Ce qui nous permet d'arriver à Bruxelles, on va chercher nos œuvres, nos équipes se retrouvent pour le déchargement, on récupère nos œuvres, on se « sépare » à ce moment-là, mais en termes de durabilité, on a fait un effort en tout cas, considérable pour la planète. Cet effort-là, je trouve qu'en Belgique, on n'y pense même pas.

**[01:13:31.010] - Maëlle**

**C'est parce qu'ils sont contraints par les législations internes pour les assurances, mais ça peut se changer.**

**[01:13:39.280] - Jemima Kulumba**

Oui, rien n'est interchangeable.

**[01:13:44.850] - Maëlle**

**Pour avoir les deux faces de la médaille, le côté militant et le côté « je sais comment ça marche dans le musée en termes de législation », moi, j'aurais tendance à dire « Oui, mais est-ce qu'on peut pas peut-être un peu renouveler le cadre ? » Parce qu' on est toujours contraint par ce même cadre. Il faut un convoyeur systématiquement pour chaque pièce de la collection. Oui, si on veut *share* les différentes choses, il faut un peu modifier le cadre.**

**[01:14:23.920] - Jemima Kulumba**

Tout à fait.

**[01:14:25.220] - Maëlle**

**Mais c'est vrai que les musées sont pas encore dans la manière dont tu penses, de voir les solutions plutôt que les problèmes.**

**[01:14:39.940] - Jemima Kulumba**

Oui, je pense que c'est ce qu'il faut s'orienter solutions. ils ont un certain cadre, certaines législations parce que c'est des musées publics, tout simplement. C'est la réalité. Mais je pense aussi que rien n'est interchangeable. J'ai jamais entendu, dans l'histoire de la Belgique, un musée qui t'a dit « Je vais aller au législateur pour demander qu'on la change. » C'est pour ça que je dis que ça ne colle pas loin en termes d'inconfort. Le but, si tu veux de l'innovation aussi dans ton musée, ça passe par plein de choses et, par exemple, pour cet aspect durable, et, si ça devait passer par toutes ces législations et les politiques associées, franchement, ce n'est pas difficile. Je pense que, connaissant les politiques aujourd'hui,- ça fait un petit moment que je travaille avec eux quand même -, ce n'est pas compliqué. Il suffit de leur mettre un coup de pression et d'être tous les jours derrière eux et c'est bon, ça se fait. Sincèrement, c'est un fait. Il faut avoir quelqu'un qui soit là « Bonjour, je travaille sur les législations. » Tous les jours, «

Madame, on vient voir si ça avance. » Et puis, s'ils nous aiment bien, en plus, ils vont plus vite que la normale. Ils se bougent plus vite. Ils y vont aussi beaucoup au feeling, je pense, dans leur travail. Et donc, je pense qu'il y a ce truc de « Il n'y a rien d'impossible, mais c'est vraiment des démarches. » C'est aussi d'aller parler de ça avec d'autres musées, de voir si cette démarche ça intéresse d'autres musées, c'est dire « OK, on a signé une lettre, on est à 20 musées à pouvoir faire ça. » Donc voilà, on va peut-être aller à ce moment-là, par la législation, avec les personnes concernées, politiques concernées, députés concernés, pour faire changer ces choses-là. Et peut-être que ça peut aller même plus vite qu'on ne l'imagine, en fait, concrètement. Mais c'est juste que les gens restent dans leurs petits souliers, comme j'aime le dire, et malheureusement, quand on reste dans son soulier, on ne se rend pas compte qu'on tourne en rond. Et après, on va dire que c'est malgré moi. On a une part, on a une grande part quand même. On a une grande part de travail dedans.

## Annexe 10 : Entretien avec Stéphanie Masuy le 6 septembre 2023

Stéphanie Masuy est historienne et a un Master en gestion culturelle. Elle est actuellement responsable du Service des Publics au Musée d'Ixelles et Correspondante nationale de l'ICOM CECA pour la Belgique.

Le Musée d'Ixelles est actuellement fermé pour travaux. Son équipe a profité de cette période pour organiser une consultation des publics en vue d'adapter le positionnement du Musée lors de la réouverture prévue pour ... Malgré sa fermeture, le Musée d'Ixelles organise régulièrement des événements culturels autour de sa collection.

L'entretien s'est déroulé en ligne. Les quelques pertes de réseau n'ont pas nui à la compréhension des interventions de Stéphanie.

**[00:10:04.350] - Maëlle**

**Selon toi ou vous, en fonction de si tu t'exprimes en ton nom ou au nom du musée, quel est le rôle du musée d'art dans la société ?**

**[00:10:16.620] - Stéphanie MASUY**

Pour moi, un musée d'art, son intérêt, c'est qu'il permet d'aborder certains sujets de société et de permettre, par exemple, les échanges, les discussions, les débats autour de ceux-ci. Il permet d'encourager aussi des rencontres autour des sujets de ce type. Et puis, il a un rôle même, tout simplement, de pouvoir procurer un certain épanouissement ou un plaisir de visite, de susciter de l'émerveillement et donc de permettre aussi à des gens de se développer. C'est cette idée de délectation qu'on évoquait dans la définition de l'ICOM, cette idée de pouvoir avoir un temps à soi, que ce soit un temps d'apprentissage, un temps de mise à distance, justement aussi par rapport à ce qu'on peut vivre par ailleurs. Je dirais que peut-être une fonction que moi je vois maintenant de plus en plus et que nous aussi on valorise, c'est aussi une fonction d'espace de rencontres à travers l'art utilisé comme médium, de rencontres humaines et de moyens de susciter des échanges et de tisser des liens entre les gens. Pour moi, vraiment, l'art peut avoir cette vocation-là. On le voit très, très bien, par exemple, avec un projet comme Musée comme chez soi. Tout comme un musée qui va présenter des objets peut tout à fait aussi avoir cette fonction-là. Mais c'est vrai que l'art, avec sa capacité d'émerveillement qu'il peut susciter, ou de réactivité, je pense, amène des rencontres très intéressantes. Donc je pense que dans la société, le musée d'art peut être un espace d'éducation, d'apprentissage, ça peut être un espace de détente, de divertissement ou un lieu où s'épanouir, que ce soit seul ou en lien avec des gens. Et comme je le disais, moi, vraiment, cette fonction de partage, de rencontre, d'espace où des liens peuvent se tisser. Je trouve que c'est une donnée qu'on explore de plus en plus et qui doit vraiment être creusée dans la mission des musées par rapport à la société. Bien sûr, dans ces notions d'apprentissage et ce genre de choses, il y a l'idée de pouvoir amener aussi un regard critique peut-être sur notre société en prenant de la distance. Je pense que ce rôle sociétal s'affirme davantage, qu'il y a aussi la nécessité, selon moi, pour un musée qui est souvent une institution publique, de justifier un peu son rôle au sein de cette société. Et je pense vraiment qu'on doit veiller à

continuer à faire sens aujourd'hui, à ne pas se figer, mais à évoluer avec les besoins de la société par rapport à des lieux comme les nôtres et, entre autres, nous, notre consultation de public, c'était vraiment ça. On était en train de faire tout un travail de stratégie interne au sein du musée. À un moment, on s'est dit qu'on ne peut pas juste consulter nos pairs, nos stakeholders, comme on appelle ça en marketing, donc des partenaires proches etc., les artistes, les directeurs de nos institutions etc. et rester dans une forme d'entre-nous. Il faut à un moment se confronter aussi vraiment, si on peut le dire, à l'avis du public, pour l'entendre aussi sur des attentes qu'il pourrait avoir par rapport à un lieu comme le nôtre. Et je pense qu'on a tout à gagner à travailler pour ça aussi. En médiation, on le fait déjà beaucoup. Mais là, il s'agit de démarches participatives, cocreatives, pour qu'on ne passe pas à côté de cette adéquation avec ces besoins sociétaux. Et on doit continuer à mesurer ces besoins à intervalles réguliers.

**[00:15:28.900] - Stéphanie MASUY**

Notre public, ce n'est pas la société en général. Ça, on l'a très bien vu en faisant l'enquête de public, quand on a fait l'enquête en ligne. Là, on a interrogé les gens les plus fans du Musée d'Ixelles. On s'est rendu compte qu'on avait un petit segment et une tranche d'âge assez élevée peut-être due au médium, des gens qui ont une disponibilité par rapport à ça. Mais il y a aussi le danger parfois de ces processus participatifs ou consultatifs où finalement on tourne toujours avec les mêmes publics qui sont des habitués. Et à ce moment-là, je pense que tout l'intérêt aussi de ces projets-là, c'est de varier les publics qu'on interroge, qu'on emmène dans ces réflexions ou qui nous emmènent. Et donc là, je pense que si on travaille de cette façon-là, on est alors dans un perpétuel renouvellement tout en admettant qu'il y a une cohérence et une espèce de base à définir pour ne pas partir dans tous les sens. Parce que ça peut être aussi le risque de ce genre de processus. Mais c'est en tout cas passionnant et essentiel.

**[00:16:41.660] - Stéphanie MASUY**

[passage avec perte de réseau] C'est aussi une notion à bien réintégrer davantage dans notre façon de travailler, c'est de prendre ce temps. Là, nous, c'est peut-être facile de le dire parce qu'on a cette période de fermeture qui nous force aussi à le prendre. Mais c'est un vrai questionnement pour nous de trouver comment, lorsqu'on sera rouvert, intégrer un peu plus cette méthodologie participative et cocreative sans qu'elle soit trop énergivore.

**[00:17:18.140] - Maëlle**

**Tu as répondu spontanément à la deuxième question, mais la deuxième question abordait les publics des musées d'art et tu as parlé de la consultation des publics. J'aimerais approfondir ça. Par rapport à la manière dont vous avez structuré la consultation en trois phases, ça vous a permis de consulter une multiplicité de publics, une variété des type de publics ou peut-être même des non-publics ?**

**[00:17:59.530] - Stéphanie MASUY**

Oui, oui, c'était vraiment ça. On s'est douté de toute façon qu'on s'adressait à un public déjà intéressé par la culture ou par le musée, donc un public déjà en quelque sorte acquis ou en tout cas très concerné. Donc on avait déjà ce pressentiment. Après, ça a été révélé encore plus fort puisqu'on avait des gens qui nous disaient qu'ils visitaient en moyenne plus de quatre musées par an, ce qui est quand même beaucoup. On voit que c'est vraiment des passionnés. Donc, on avait anticipé ça. On avait prévu une rencontre forum, mais là, c'était plutôt dire « OK, on va avoir des gens très, très motivés. Profitons-en pour prendre du temps avec eux parce qu'ils auront sûrement envie de nous en dire encore un peu plus. » Et là, le choix des questions découlait un peu des réponses qu'on a pu obtenir. Là, on avait posé la question de l'engagement du public parce qu'on était face à un public très engagé et qui disait vouloir s'engager. Et on voulait voir un peu, essayer de comprendre ce que ça voulait dire. Parce qu'il y a quand même beaucoup aussi ces questions de temps. On s'interroge beaucoup sur ces processus participatifs et comment les mener au mieux. Et puis la question du musée lieu de vie, parce que ça ressortait aussi un petit peu. On se rend compte aussi que les musées sont aimés pour ce qu'ils représentent, le plaisir d'être entouré d'œuvres, etc., mais parfois, c'est presque envisagé comme un réceptacle, comme un bel écran, qui, nous, nous pose quand même pas mal de questions. Et donc, on voulait quand même voir un petit peu comment les gens réagissaient quand on les interrogeait sur ces questions-là et que nous, on a aussi nos difficultés, donc c'était intéressant. Et alors, la dernière phase qui est évidemment la plus riche, je dirais par rapport à des évolutions possibles, vers plus de diversité et d'accessibilité, ce qui est une préoccupation, je pense, de la plupart des institutions artistiques publiques, - là, je pense qu'on est quand même tous dans ce même état d'esprit de constater qu'on a quand même une diversité de public assez restreinte -, c'était de se dire: « On cible, on segmente quelques types de publics qu'on n'a pas et qu'on aimerait avoir ». Selon nous, il y a un réel potentiel à ce qu'ils soient davantage représentés parce qu'il y a une proximité, parce qu'il y a quand même des évidences, si ce n'est que ce public ne passe pas les portes du musée.

**[00:20:36.340] - Stéphanie MASUY**

Et donc là, on a pris le temps d'interroger certains groupes et on a choisi aussi ces groupes avec un panel consultatif, donc d'une dizaine de citoyens qui nous entouraient tout au long du processus. Donc c'était intéressant. Par exemple, nous, dans ces groupes-là, on parlait plus sur des publics minorisés ou discriminés d'une certaine façon. Et eux, en fait, par exemple, nous ont dit qu'il fallait absolument interroger les expats. Parce qu'à Ixelles, il y en a beaucoup. Il y a un public européen et autre très présent et qui était très peu représenté. Donc c'était intéressant aussi de voir comment la diversité était envisagée. Ce n'est pas un public qu'on imagine discriminé, mais c'était intéressant de dire pourquoi, alors qu'ils habitent à côté, ils ne viennent pas, ils ne font pas le chemin. On en a, mais c'est vrai que là, c'était intéressant en tout cas. Et donc, cette partie-là était vraiment, pour moi, très, très intéressante pour nous aider à voir un petit peu plus clair sur comment on pouvait améliorer l'accessibilité. Je peux continuer en roue libre là-dessus parce que ça me ...[passionne].

**[00:21:44.650] - Stéphanie MASUY**

Mais je ne sais pas si ça t'arrange par rapport à ton protocole, mais je peux te dire quelques résultats, je peux te donner quelques pistes en tout cas qui ressortent de cette partie-là ou on en reparlera plus tard, c'est comme tu veux. Je ne veux pas te compliquer [l'analyse]. Qu'en penses-tu ?

**[00:21:59.920] - Maëlle**

**J'ai pas mal de questions, mais on peut continuer un peu là-dessus encore quelques instants parce que c'est fascinant et en même temps, c'est très positif pour mon protocole, donc il n'y a pas de souci.**

**[00:22:20.130] - Stéphanie MASUY**

Pour continuer sur ce phasage et ce que ça a pu nous amener en termes de résultats, la première partie où on était plus sur l'enquête publique, ça nous a aidés à bien définir, à bien étudier comment le musée était perçu par des gens qui le connaissaient, qui connaissaient ses collections. C'était quand même intéressant pour nous, c'était des gens qui, quelque part, pouvaient nous aider à donner la voix du public qui fréquentait le musée d'Ixelles. C'était intéressant de voir que ça nous a permis d'asseoir certaines valeurs, comme le côté, par exemple, intime, humain. Ce n'est pas des valeurs en soi, mais en tout cas, ce sont des mots-clés que nous, on veut garder. Un lieu petit, mais propice à la rencontre, très convivial. Et aussi cette idée que ça rejoint aussi une des questions ultérieures, un peu sur ce que les musées d'art peuvent évoquer, à savoir la question du beau, la question de la qualité, la question de la richesse des collections, etc. C'était quand même assez important de voir que ça faisait partie aussi de l'identité du musée. Ça a permis de poser des questions sur, par exemple, quelles étaient leurs œuvres favorites. Et il était amusant de voir que ce n'était pas forcément celles que nous, on avait relevées, parce qu'en fait celle qui est leur œuvre favorite, c'est une œuvre de Spilliaert que nous, on n'avait même pas relevée dans la liste. C'est quelqu'un du comité d'accompagnement qui nous a dit « Je ne comprends pas qu'elle ne soit pas dans la liste. Moi, c'est mon œuvre préférée. » Et en fait, c'est elle qui a été plébiscitée. Donc ça, c'est un petit enseignement assez intéressant de ce processus, accompagné, en fait, par le public qui a un regard critique sur la démarche participative. Ça, c'était vraiment riche, cet aspect-là. Sur des questions comme le musée lieu de vie, là, on est plus dans la rencontre forum. Il y avait cette idée que, dans le musée, on avait besoin d'espaces pour se poser. Ce qui est revenu beaucoup, c'est que le musée, c'est un lieu où le parcours est souvent fatigant. Et pour tous les publics, qu'ils soient passionnés ou pas, ça revenait quand même pas mal, qu'ils soient jeunes ou pas. Parce que beaucoup ont fait des réflexions sur la nécessité d'espaces où se poser ou bien des manières de déambuler un peu différemment, proposées de façon cocasse par les enfants, du style "en mettant des tapis roulants partout" ou "un grand toboggan" ou des étudiants de la Cambre qui font des propositions d'accrochage super créatives, mais où il fallait regarder les œuvres en position couchée. Il y avait vraiment une réflexion là-dessus. Je ne sais pas encore comment on pourra l'intégrer, mais en tout cas, c'est intéressant parce que ça, c'est vraiment des réflexions transversales. Mais quand même, c'est l'idée d'avoir ce projet de se détendre, de rencontrer des gens avec une offre HORECA, des espaces verts, si possible, voire des salles de réunion. Parfois, pour nous, il y avait peut-être même une confusion parce que le musée

n'est pas non plus un centre communautaire ou culturel et on est déjà une toute petite équipe. Donc si on doit en plus faire de la logistique de location de salles et de mise à disposition, est-ce que c'est vraiment ça notre mission ?

**[00:26:10.480] - Stéphanie MASUY**

Mais la question, elle est posée. Il y a peut-être aussi des entre-deux à trouver où on peut lier à la fois une forme d'utilité sociale, mais couplée, par exemple, à une découverte, néanmoins, des collections du musée qui permette quand même de donner un sens aussi à l'accueil de ce groupe à un moment donné chez nous. On ne pourra pas trouver toutes les offres de ce style-là chez nous parce qu'on n'est pas un centre communautaire, forcément. Et donc, cette idée de collection et d'art reste un axe central et qui, pour nous, est aussi une valeur forte à laquelle on peut se rattacher. Et alors, quand on a eu les groupes Focus, ce qui était vraiment intéressant, c'est qu'il y avait pas mal d'enseignements pour comment intéresser de nouveaux publics. Et là, avant même de tenter d'attirer des gens chez nous, il faut peut-être aller les rencontrer là où ils sont. C'est ce qu'on a fait pas mal pendant la fermeture, rencontrer via le porte-à-porte, organiser le *Musée comme chez soi*. C'est déjà le genre de démarche qui est super intéressante et passionnante et qui nécessite des efforts, mais ce qui est inouï, c'est la meilleure campagne de communication qu'on puisse faire dans un quartier. Parce que c'est aller porter un message, une invitation à la porte des gens. Et ce projet-là, le *Musée comme chez soi*, nous a aussi amené à essayer d'aller vers l'associatif. Je pense par exemple à une association comme Kuumba à Matonge. Sincèrement, moi, je n'avais jamais eu le temps. Mais de commencer à aller frapper à la porte des associations et d'aller voir aussi ce que d'autres faisaient avant même de leur proposer de venir chez nous, c'était une approche très différente. On est donc allé vers les gens pour les inviter. Tout ce mouvement-là était vraiment intéressant. On nous voyait déjà à travers nos expos. Quand on a fait une expo Pierre et Gilles, forcément, on a un public acquis, par exemple, par rapport aux artistes, mais parce que ce sont des artistes qui évidemment, travaillent autour de problèmes sociétaux. En tout cas, à une certaine époque, ils travaillaient beaucoup autour de la question du SIDA, puisqu'ils ont perdu beaucoup d'amis dans cette période-là. Ça, évidemment, ça attire tout un public qui s'identifie aussi à ces artistes-là. Et donc, je pense qu'on peut attirer du public à travers une programmation d'expos diversifiées. On l'a vu aussi concrètement en organisant une expo sur le graffiti à Bruxelles, où on avait beaucoup de jeunes qui venaient, parce qu'ils s'identifiaient. L'expo, c'est le plus gros canal, le plus gros vecteur d'appel parce qu'on a une grosse promo autour. Mais ça peut passer aussi à travers la programmation ou à travers des cartes blanches données sur une programmation culturelle, des choses comme ça. On le voit très bien avec un événement comme le Young Life Events, où, si des jeunes sont aux manettes d'une programmation, leurs copains viennent les voir parce que, d'un coup, ça a du sens de venir pour des raisons humaines, de valorisation d'un travail qui est montré. Donc cette notion d'identification, elle revient tout le temps. Vraiment, il y en a qui disaient : « Pourquoi on viendrait ici ? Parce qu'en fait, nous, on ne voit pas très bien ce qu'on a à faire ici. On trouve ça très beau, on trouve ça intéressant. L'invitation en soi nous touche, on est contents d'être là, mais qu'est-ce que ça peut faire pour vous qu'on soit présents ? » Donc ça, c'est une grosse réflexion à mener. Quand on parle plus de communautés, je pense qu'il faut travailler avec des

relais qui nous permettent de réfléchir à comment travailler cette question de l'appropriation, à travailler en programmation culturelle, par exemple, ou à travailler aussi sur les discours qui peuvent être proposés. Et donc, on revient sur cette idée de multiperspectivisme, qui apparaît maintenant aussi dans notre volonté pour le futur d'être beaucoup plus dans un discours qui ne soit pas toujours le discours d'historiens de l'art assez classiques. Alors, il y a aussi la question d'une communication bien ciblée qui n'est pas forcément notre communication de masse. Ce n'est pas forcément nos affichages locaux. C'était assez drôle parce que, pour la campagne de consultation, on avait utilisé une affiche que moi, je trouve toujours très, très chouette, mais qui était une affiche Art Nouveau. Il était écrit: "Dites-nous tout." Les gens ont dit: "Ah, c'est joli, c'est vraiment chouette ». Et puis, dans le comité d'accompagnement de la campagne de consultation, quand on s'est dit: « Mais comment ça se fait qu'on a tellement le même public qui a répondu ? », on nous a dit: "Parce que c'est une affiche tellement "Musée d'Ixelles", donc vous ne pouviez avoir que des gens de ce type." Et donc, en effet, on reproduit aussi en quelque sorte quelque chose puisqu'on a une identité quand même très incarnée qu'il ne faut pas perdre forcément. Mais c'est vrai qu'il faut savoir dès lors que si on veut toucher à un moment donné d'autres publics, à ce moment-là, il y a un effort particulier à faire avec des communications beaucoup plus "niches", qui passent par des relais. Donc ça, c'était intéressant. Donc il est vraiment question de relais partenaires, et ça, le public l'a souvent évoqué. Même les publics très fans du Musée d'Ixelles à qui on posait la question de l'accessibilité, ils revenaient très souvent avec cette proposition-là. C'était aussi fort intéressant que les groupes focus nous renvoient à [des questions confrontantes]. Une personne en particulier avait dit « Le musée ne fait pas partie de notre culture ».

**[00:32:19.420] - Stéphanie MASUY**

C'est hyper difficile de se voir renvoyer ce genre de phrase. D'un coup, ça remet beaucoup de choses en question et, à la fois, ça explique aussi beaucoup de choses quand on entend ce genre de phrase-là. C'est en effet comment proposer cette découverte culturelle autre et comment lui donner sens. Mais ça, je pense qu'on ne peut arriver à une réponse pour autant qu'il y en ait une ou des propositions et des ébauches de réponses qu'ensemble. Ça, c'est vraiment des choses à travailler ensemble.

**[00:32:55.220] - Maëlle**

**J'ai une petite question par rapport à ça. J'ai lu aussi cette réaction « Le musée ne fait pas partie de notre culture ». Lors de ma recherche, j'ai eu beaucoup cette confrontation culturelle. Moi, je m'intéresse aux femmes et aux femmes racisées en particulier. Du coup, il y a beaucoup de personnes qui viennent de la diaspora africaine. Quand on dit « le musée ne fait pas partie de notre culture », par exemple, ce n'est pas tellement le musée d'Ixelles. Ce serait plutôt l'idée du musée en général et surtout de la muséalisation, le fait de faire mourir un objet. Il y a beaucoup de gens qui se disent « Mais le musée occidental n'est pas vivant. Le musée occidental, ce n'est pas la culture en train de se faire. » Ça, c'est quelque chose que j'ai trouvé très intéressant de voir apparaître dans la consultation du public parce que ça confronte aussi les personnes du milieu de « l'Histoire de l'art » et aussi le milieu**

culturel, aux limites de notre culture occidentale. Je me permets de réagir, mais je ne devrais pas.

**[00:34:17.060] - Stéphanie MASUY**

Non, mais c'est vraiment ça. D'ailleurs, il y a une grande demande aussi d'échanges avec des artistes vivants. C'est quand même revenu et ça, c'est transversal aussi. Et les jeunes aussi demandent ça beaucoup. Donc c'est vrai que c'est peut-être encore plus vrai pour un musée d'art moderne comme le nôtre. Et ça se sent peut-être moins sur l'art contemporain. Mais c'est vrai aussi, oui, par rapport à ce que tu dis, par exemple, quand on a voulu faire un projet de *Musée comme chez soi* et qu'on est allé à Matonge en disant « C'est notre quartier, est-ce qu'on pourrait... » Déjà, on a réalisé que beaucoup de gens n'habitaient pas là parce que forcément, la plupart des gens ne peuvent pas se payer les loyers qui sont pratiqués maintenant dans ce quartier. Et donc les personnes de la communauté afro-descendante ou de diaspora sont plutôt dans les commerces. Là, ce qu'on nous a renvoyé, c'est « Ce serait chouette, mais alors, mettez ça dans notre café » ou des choses comme ça. Et là, il y a des questions de conservation qui se posent évidemment.

**[00:35:23.470] - Stéphanie MASUY**

Et d'ailleurs, même, ils disent « Si on a des œuvres, nous, si on a une expo, on la fera plus volontiers dans un café ou dans des lieux de vie. C'est vrai qu'il y a une approche qui est très différente et c'est quand même intéressant de se poser ces questions-là. Mais par exemple, quand on a fait le groupe focus avec des personnes liées à Kuumba, à Matonge, il y a eu des propositions, des réflexions intéressantes. Mais il y a quand même une idée de « oui, ce serait quand même chouette qu'on continue à se revoir ou vous venez nous présenter la programmation du musée de temps en temps, qu'on voit si des ponts sont possibles. » Et ça peut déjà juste être ça aussi, à un moment donné, se tenir informé. En fait, je pense qu'il faut apprendre à se connaître. Si on a l'impression qu'il y a un choc de culture, parce que c'est un concept qui se révèle, à ce moment-là, là, c'est qu'il faut apprendre à se connaître et voir où la rencontre est possible, sachant qu'il y a une ouverture de deux côtés en plus et qu'on est en plus sur un terreau artistique de deux côtés.

**[00:36:41.590] - Stéphanie MASUY**

Je parle de Kuumba qui fait beaucoup de choses aussi. Donc là, c'était pour ça aussi qu'on s'était adressé à eux, parce qu'ils avaient aussi déjà peut-être ce lien commun. Et là, ils étaient présents. Et aussi cette idée de vouloir amener des rencontres, etc. Donc là, on se rejoignait beaucoup. Donc moi, je suis pleine d'espoir. Ça m'a plutôt donné tout un chantier ouvert, mais quelque part, on a commencé à enfoncer une porte et que simplement, on ne pouvait pas y aller tout seul. C'est quelque chose qu'on devrait coconstruire et qu'il faudrait qu'on prenne ce temps. Ça, c'est maintenant qu'on est en train de construire une ouverture et de voir comment prendre ce temps et comment le structurer pour ne pas se décourager non plus. Là-dedans, il faut qu'un processus soit engagé. C'était intéressant aussi, je trouvais, l'autre *verbatim* qui est repris dans le petit carnet, ça, c'était une adolescente. Parce que c'était en

partie des étudiants des classes artistiques, pour un peu les stimuler aussi avec leur créativité, on leur avait demandé de représenter les visiteurs types d'un musée d'art, selon eux.

**[00:38:02.870] - Stéphanie MASUY**

Et une jeune avait fait un calque avec trois ou quatre couches superposées en disant « En fait, c'est un visiteur... On n'est pas un seul visiteur. Nous-mêmes, on est plusieurs visiteurs parce qu'on n'a pas toujours les mêmes envies au même moment. » Et donc son calque lui permettait de superposer plein de types de visiteurs et de dire qu'à un moment donné, on pouvait être des personnes un peu composites. Et je trouvais ça super chouette. Et ça correspondait aussi à ces écarts d'envie qu'on note, cette envie contradictoire qu'on voit même parfois chez les mêmes visiteurs et dont on a pas mal discuté lors de la rencontre forum parce que nous, on voyait ça un peu comme un défi pour nous. Les gens ont dit : « C'est vrai. Il y a des fois où j'ai envie de venir dans vos musées pour y voir un événement festif. Il y a des fois où j'ai juste envie de trouver le calme ». Et pourtant, ça peut être la même personne qui a ses envies à des moments différents. C'était quelques petits enseignements intéressants.

**[00:39:49.990] - Stéphanie MASUY**

Sinon, il y avait en effet aussi encore cette question des résultats transversaux, où les publics se rejoignent un petit peu. Donc, ces idées, ces envies variées et parfois contradictoires, cette envie généralisée d'un musée accessible et inclusif, ça, c'est vraiment quelque chose qui est ancré, comme tu disais aussi « le rapport du musée à la société ». Je crois que cette notion d'inclusion, elle est importante même pour le public. C'est un lieu aussi, par rapport à la société, où tout le monde, en effet, doit pouvoir se sentir accueilli. Ça, c'est important de l'ajouter, je pense, par rapport à ce que j'ai dit tout à l'heure. Et puis cette idée aussi du... La question du musée Forum, avec des réflexions et des découvertes, est pas mal revenue comme proposition, pour dynamiser un petit peu et, je crois, rejoindre aussi cette idée du multiperspectivisme et de ne pas toujours offrir le même type de discours. Je crois que c'est une belle piste. Et puis, on a pas mal d'enseignements sur les processus participatifs, mais ça, je pense que ça déborde un petit peu du cadre.

**[00:41:03.260] - Maëlle**

**Je pense qu'il y a une question, on aura l'occasion d'y revenir. Mais du coup, tu as un peu parcouru de manière transversale mon questionnaire, donc je vais peut-être devoir m'ajuster de temps en temps pour éviter d'être redondante dans mes questions. Je te propose d'aborder la question que tu as préparée. Quels termes, concepts ou valeurs, positifs ou négatifs, associes-tu au musée d'art ?**

**[00:41:37.130] - Stéphanie MASUY**

Oui, je l'ai préparée rapidement. Je vais te livrer les premières choses qui me venaient à l'esprit en tout cas. J'aurai plus de facilité à trouver des termes positifs. Ça, c'est plutôt rassurant. La question du beau, de l'esthétique, même si c'est une notion très relative, elle me venait très spontanément et c'est marrant qu'elle soit aussi revenue dans le nuage de mots de manière

quand même très saillante. En tout cas, je pense que les gens qui aiment les musées d'art et certainement ceux qui ont répondu à l'enquête et moi qui te réponds, avons cette idée qu'en tout cas, c'est un endroit où on peut être confronté à du beau, comme je pourrais dire la même chose quand je me balade dans la nature. C'est quelque chose qui fait partie de cela, avec aussi parfois des choses moins belles, mais c'est quand même un peu une recherche du beau. C'est très personnel ce que je vais dire. Moi, quand je vais dans un musée d'art, j'attends aussi un peu l'envie d'être surprise ou en tout cas transformée en quelque sorte.

**[00:42:55.730] - Stéphanie MASUY**

En tout cas, les expos qui me restent, les plus marquantes pour moi, c'est celles d'où je sors transformée. Je sors transformée soit parce que j'ai appris quelque chose, soit parce que j'ai été touchée. Et je reviens là-dessus parce que ça rejoint aussi un élément peut-être plus négatif que j'aborderai après. Sinon, pour moi, c'est l'humain. On est dans de la création faite par des humains, on a des humains qui s'expriment, il y a des messages qui nous sont transmis. Ça, pour moi, c'est important. J'associe aussi l'idée d'histoire. Pour moi, il y a une histoire. C'est soit une histoire que l'artiste veut nous raconter, c'est soit l'histoire de son œuvre, même une histoire très classique, mais il y a une histoire. Les émotions aussi. Même si la diversité, on peut la questionner, moi, je trouve quand même qu'il y a quand même une diversité. les musées d'art, il y en a plein. Il y a plein de formes d'expression. Pour moi, ça fait partie aussi de l'émerveillement que ça me procure, c'est de voir chaque fois comment il y a ce renouvellement, cette diversité.

**[00:44:19.260] - Stéphanie MASUY**

Je parle plus vraiment dans les formes qui sont présentées, pas tant que ça sur quels types d'artistes sont représentés. Je n'entre pas dans ces questions-là ici, mais la diversité offerte au regard, diversité d'expression. L'idée d'apprendre. Je pense que c'est plus lié au musée qu'au musée d'art spécifiquement et la créativité vraiment. Ça, c'est quelques mots. Je pourrais encore en citer beaucoup, mais c'est quelques-uns qui me venaient là comme ça. Dans les négatifs, j'avais un peu plus de mal, mais pour moi, quand même, c'est quand même très souvent encore associé à une notion d'élitisme. Dans le public qui ne vient pas au musée, il y a vraiment [des leçons à tirer]. Dans les musées d'art peut-être encore plus que les autres, il y a aussi une forme d'inaccessibilité, qui peut aussi aller jusqu'au fait qu'on ne puisse pas toucher. Donc voilà. Alors, il y a cette question de fatigue, mais c'est plus le musée en général. Peut-être que les musées d'art encore plus, je ne sais pas. Cette fatigue physique que tu ressens. Tu vois, parfois, tu as envie d'aller voir une expo, puis tu arrives dans l'expo, tu ne sais pas pourquoi, tu étouffes un bâillement. Il y a un truc comme ça, même notre corps réagit, il y a quelque chose. Et alors la frustration parfois, frustration de ne pas comprendre. Quand on aborde les choses négatives, j'essaie aussi de me souvenir de visites négatives et de ce qui en ressortait ? Par exemple, une expo où j'avais été. Je suis sortie de là encore plus bête qu'en y entrant, parce que je n'avais rien compris. Et je me disais, mais je n'en ai pas profité esthétiquement. Et là, je me souviens que c'était une expo très verbeuse en texte de salle, mais complètement incompréhensible. Et du coup, ça m'a complètement bloquée. Je n'ai rien

regardé, si ce n'était m'énerver sur des textes que je ne comprenais pas. Et je me suis sentie pas bien, je me sentie un peu frustrée. Je pense que tu peux avoir ça.

**[00:46:36.900] - Stéphanie MASUY**

Peut-être parfois aussi le côté trop événementiel. Je pense plus à des grands lieux un peu blockbusters où tu as des effets de mode et où tu as trop de monde. Tu vois, le côté trop grosse affluence, mal gérée, j'ai l'impression qu'on a plus ça dans un musée d'art qu'un musée de sciences naturelles, quoique je me souviens d'avoir parfois fait une file immense pour aller au Musée des sciences naturelles quand il y avait une expo qui plaisait beaucoup. Mais ça, c'est plus le côté trop événementiel où, à un moment donné, tu ne peux plus profiter. Ce n'est pas très creusé, très argumenté, mais c'était en tout cas quelques mots.

**[00:47:31.170] - Maëlle**

**Non, c'est parfait. Maintenant, je vais aborder peut-être un sujet un peu plus tabou dans le milieu muséal. Même les publics, mais aussi parfois certains spécialistes, associent au musée les termes neutre et universel. Qu'en penses-tu ?**

**[00:47:57.500] - Stéphanie MASUY**

Là, je ne suis pas experte sur toutes ces questions de diversité, etc. Je sais qu'il y a énormément de littérature que je suis loin de m'être appropriée suffisamment. Mais c'est certain que là, j'ai quand même un tout petit peu travaillé par rapport à ça, c'est certain qu'on ne peut pas dire que les musées sont neutres. On est d'accord qu'il y a un discours orienté. Et c'est vrai qu'à une époque, on ne le questionnait pas, alors que maintenant, je pense que c'est questionné. Après, c'est vrai que quand on est dans une expo, on va dire classique, à l'ancienne etc., on ne le reprecise pas forcément. Je me dis : « Est-ce que le public en est toujours conscient ? » Il n'y a pas un petit *warning* disant : « Ceci est le point de vue de telle personne, etc. » Donc c'est vrai que là, je pense que ce n'est peut-être pas assez rappelé que finalement, c'est un point de vue qui s'exprime et on est bien d'accord que généralement, comme nous, en tout cas dans les musées d'art type classique, on a reconnu comme légitimes les discours d'historiens de l'art. Et quand on observe qui sont les historiens de l'art, on est en effet plutôt avec un public plutôt occidental, socio-économiquement parlant privilégié, etc. Ce ne sont pas que des hommes qui ont fait l'histoire de l'art. Donc là, il y a peut-être un peu cette nuance au niveau des genres, mais c'est quand même une voix dominante. Je n'ai pas lu la thèse de doctorat d'Edouard sur les musées en Afrique abordant la question d'une forme de colonisation des discours là-bas à tel point même que parfois ils étaient encore plus colonialistes qu'ici, tellement il y avait cette voix dominante, mais qui a été transmise et que se sont appropriés même des gens du cru. Et ça, j'aimerais vraiment lire, par exemple, cette thèse de doctorat parce que je pense que c'est super intéressant comme questionnement. Donc non, cette neutralité, c'est sûr qu'on ne peut pas en parler et l'universalité encore une fois, c'est un principe aussi très, très relatif et on ne peut certainement pas prétendre [à l'universalité des musées]. D'ailleurs, quand les publics qui ne viennent pas chez nous nous disent qu'ils ne voient pas comment s'appropriier les collections, je crois qu'on a la meilleure réponse qui soit.

**[00:50:39.090] - Stéphanie MASUY**

Mais voilà, il y a pas mal de solutions, en tout cas de pistes qui sont proposées: d'autres types de discours, en donnant la parole aussi à d'autres profils de personnes. Je pense que là, tout doucement, on est en train d'imaginer d'autres choses. Mais je pense que, pour contrebalancer le fait que certaines voix ont été minorisées, on a tendance à les entendre énormément maintenant. Et moi, ce que je note, c'est qu'il y a aussi une certaine lassitude de certaines autres publics qui ne se sentent pas concernés ou qui estiment qu'il y a une forme de matraquage. Pour moi, ce serait intéressant de mettre ça dans quelque chose de très global pour qu'il n'y ait pas une forme de restigmatisation en quelque sorte. J'ai un exemple, que j'avais trouvé hyper inspirant, c'était à Manchester, c'était à la Whitworth Gallery, je pense. Ils avaient fait une expo avec des œuvres magnifiques, très classiques. Il y avait un Munch dont moi, je me souviens. C'était un groupe de travail de personnes, des femmes essentiellement, je crois, qui avaient perdu un enfant, qui avaient fait l'accrochage.

**[00:52:19.120] - Stéphanie MASUY**

Et en fait, ils avaient travaillé sur ce thème très difficile, très poignant. Et ils ont travaillé avec ce groupe. Il y a eu des créations. Moi, je me souviens que quelqu'un avait fait des petits chaussons en céramique qui étaient super beaux. Moi, j'étais retournée en sortant de cette expo. Et là, je trouvais vraiment qu'il y avait eu une lecture de ces œuvres. Quand on voit Munch, on voit cette expressionnisme, on voit ce côté angoissant, etc. Et ça prenait une tout autre lumière. Et c'était intéressant, mais c'était aussi une voix minorisée en quelque sorte, parce que, de parler de personnes qui vivent des situations comme ça, moi, ça m'a fort sensibilisée à ça, donc j'ai pensé à elles et ça m'a même questionnée sur comment moi, j'avais pu aussi accueillir ces nouvelles-là. Je ne sais pas comment dire, mais là, je trouve ça vraiment intéressant de se dire « Multiplions ces voix pour aussi proposer une vraie diversité. » Parce que là, j'ai l'impression qu'on a surtout des voix militantes qui s'expriment et c'est heureux. Et c'est parce que ces mouvements, si ce sont des militants, ce n'est pas pour rien. C'est parce qu'il y avait un rééquilibrage nécessaire et il est toujours nécessaire. Mais il y a encore plein d'autres voix comme ça et je ne sais pas comment dire où parfois, dans notre vie, c'est à un moment de notre vie qu'on est minorisé. Là, par exemple, j'imagine quelqu'un qui vit ça, je ne sais pas combien de temps il faut pour se remettre de ce genre d'événement. C'est très variable et c'est une résilience après. Mais je veux dire, il y a en tout cas un moment de sa vie comme ça où on est en décrochage par rapport à une espèce de majorité ambiante. Et moi, je trouve ça important aussi. J'aimerais bien réfléchir aussi à cette diversité-là. Je suis aussi beaucoup intéressée par toutes ces questions. On est beaucoup intéressé par ça aussi au musée et c'est chouette que ça émerge. C'est important aussi. Tu vois cette façon de dire que les musées peuvent aussi avoir une fonction thérapeutique, etc. Ici, en tout cas, moi je me dis avec un groupe de travail comme ça, il y a quelque chose d'hyper riche à faire si tu collabores avec les assistantes sociales, les psychologues ou des musées qui, maintenant, questionnent aussi beaucoup des approches scientifiques, etc.

**[00:54:59.980] - Stéphanie MASUY**

Je veux dire que les gens qui fréquentent des musées d'art, c'est parfois des gens qui sont très éloignés de ça et c'est bien de pouvoir ramener aussi d'autres sujets. Je pense en tout cas que cette question de la diversité, au-delà de ce nécessaire rééquilibrage par rapport à des discriminations qui n'ont pas lieu d'être et qui sont inscrites dans notre société, qui sont institutionnalisées mêmes, au-delà de ça, je me dis qu'il y a moyen d'élargir et d'enrichir encore tout ça. Ça me paraît passionnant. J'ai l'impression que ces questions-là font que la légitimité de nos musées, de nos questionnements, ça ne peut jamais s'arrêter, puisque c'est toujours lié à l'actualité, à ce qui nous travaille à un moment ou à un autre. Ça, c'est aussi encourageant pour moi, en tant que professionnelle de musée, de pouvoir se dire que tes œuvres, tu pourras toujours les relire et les réexaminer autrement.

**[00:56:12.050] - Maëlle**

**Donc, ton idée, ce serait d'essayer de s'inscrire dans une démarche où, pour ne pas exclure des publics qui étaient fidèles tout en incluant d'autres publics qui étaient minorisés, on partirait du fait que tout le monde peut, à un moment de sa vie, connaître l'altérité ? C'est ça?**

**[00:56:35.670] - Stéphanie MASUY**

Je pense que c'est une dimension intéressante de creuser aussi sur des moments particuliers de la vie. Mais moi, à mon avis, c'est une piste parmi d'autres. Et je ne pense pas non plus que c'est parce que tu intègres les discours militants que tu vas exclure le public classique. Je pense que c'est aussi pouvoir secouer les publics et amener quand même aussi un peu de réactivité. Je dis juste que, si tu observes l'offre par rapport à ces questions de multi-perspectivisme, pour le moment, on a un peu l'impression de revoir d'un lieu à l'autre les mêmes approches et ça, à un moment donné, même en tant que visiteur de musée, tout simplement, si je revois un petit peu les mêmes discours, les mêmes questionnements, j'ai l'impression qu'à un moment, mon intérêt s'éteint aussi. Et, comme je te disais, moi, j'aime me sentir transformée. Donc là, il faut être vigilant. C'est juste ça que je veux dire.

**[00:57:44.500] - Stéphanie MASUY**

Par exemple, des expositions sur la place de la femme dans l'art, on en a déjà vu tellement. Moi, quand je vais en voir, j'attends que derrière, il y ait un discours documenté, qui m'apprenne de nouvelles choses. Par exemple, sur les questions aussi de décolonisation, par exemple, il y a eu au FOMU une super expo, ça s'appelait Recaptioning Congo. C'était toute une réécriture de photos de propagande qui autrefois étaient utilisées dans les rues de l'État belge pour motiver les gens à aller s'installer au Congo. Et on utilisait les Congolais, en mettant des légendes qui ne collaient pas du tout. Ils étaient vraiment instrumentalisés dans cette propagande. Et il y a une chercheuse qui est allée à la rencontre de certaines personnes qui vivaient encore et qui étaient sur les photos, en leur demandant comment eux, ils interprétaient la photo. Moi, cette expo, elle m'a complètement donné la chair de poule. Il y avait une vraie recherche, il y avait une vraie documentation qui me permettait de découvrir encore une facette autre que je ne connaissais pas. C'est juste plus ça : en tant que musée, on

doit amener une plus-value, et c'est à nous d'être vigilants à amener de la recherche aussi là-dessus.

**[00:59:16.960] - Stéphanie MASUY**

Et là, en tout cas, je trouve que ça, c'est un bel exemple d'un musée qui amène un contenu neuf et de recherche et qui donne une expo qui est passionnante. C'est juste ça, mais c'est, je pense, positif de se dire qu'il y a des défis aussi et qu'on ne peut pas juste se dire « OK, on va faire une expo à mettre beaucoup de femmes et beaucoup de [diversité culturelle] » On l'a fait aussi quand on a fait notre audioguide sur la place de la femme dans l'art. Il faut bien commencer quelque part, mais il faut chaque fois progresser en tout cas.

**[01:01:13.700] - Maëlle**

Ici, c'est une question qui va peut-être te paraître un peu scolaire, mais c'est ma question « ligne de base ». C'est la question que j'ai posée à toutes mes répondantes et donc ça m'aide beaucoup. J'aimerais que tu parcoures la définition du musée et que tu me dises ce que tu trouves important dans cette définition, ensuite ce que tu trouves bien réalisé, voire très bien réalisé par les musées en général et ensuite, où il peut y avoir des marges de progression. Une de mes répondantes m'a dit qu'il fallait aussi que j'ajoute potentiellement des régressions. Voilà, si tu peux me dire un peu dans les éléments que tu trouves sous ces différents aspects-là.

**[01:03:13.060] - Stéphanie MASUY**

Institutions permanentes. Permanentes, je ne vais pas m'arrêter longtemps là-dessus, mais simplement signaler que la fonction muséale, elle est aussi valable pour des endroits comme le Palais des Beaux-Arts ou ce genre de lieu qui a aussi son intérêt, d'autant qu'ils sont souvent multi- et transdisciplinaires. C'est noté parce qu'il y a cette notion de conservation. La fonction de conservation me semble importante. Après, je me pose beaucoup la question quand même de la visibilité d'une partie de nos réserves. Je crois que c'est un vaste débat. ça amène cette question-là et je pense qu'il y a encore du travail par rapport à ce qu'on fait avec tout ce qu'il y a dans nos réserves, comment on veille à ce que, quand même, il y ait une visibilité de ces parties-là. Ce mot-là n'est pas aussi anodin que ça. À but non lucratif, je pense que c'est essentiel que ça persiste, mais on voit qu'à côté de ça, il y a toute une offre commerciale pour le très grand public qui se développe par ailleurs.

**[01:04:38.340] - Stéphanie MASUY**

Mais je pense qu'en tout cas, nous, par rapport au patrimoine qu'on conserve, surtout en tant qu'institution publique, ça reste indispensable qu'on reste accessible à des tarifs accessibles à tous. Au service de la société, ça, on l'a abordé tout à l'heure et je pense qu'on est en progression là-dessus, mais ça ne fait pas tant de temps que ça. Je dirais peut-être que c'est plus le cas depuis qu'on considère aussi davantage les publics, peut-être les années 70-80, on peut dire que ça prend de plus en plus de place aussi avec les musées de société et toute la question des écomusées. Mais là, je pense qu'on s'était posé surtout la question de notre

public en tant que visiteurs et maintenant peut-être aussi on a pris conscience aussi des discours et des interprétations de ce qu'on présente. C'est intéressant, mais là, c'est un travail permanent, en progression.

**[01:05:46.450] - Stéphanie MASUY**

Alors, se consacrer à la recherche, là, il y a un point d'attention parce que je pense que nous, nous avons de moins en moins de personnel qui peut travailler à la recherche. Nous, on vient d'engager quelqu'un maintenant qui peut se consacrer à ça, mais avant, on n'avait même pas de poste de recherche chez nous. Donc attention. Et comme je te disais, c'est fabuleux quand tu as des recherches comme celle de cette chercheuse qui avait travaillé sur l'expo au FOMU. Tout l'intérêt aussi pour le discours. Si on ne cherche plus, on ne peut pas non plus soutenir ces discours. C'est juste qu'il faut ouvrir cette recherche pour qu'on ne soit pas dans des recherches purement « historien de l'art ». La collecte, oui, c'est important. C'est important aussi qu'il y ait une collection cohérente, une collecte raisonnée. Et il y a cette question, puisque toi, la question de la diversité t'intéresse, oui, c'est intéressant de se poser la question de la diversité aussi de ce qu'on collecte et de la représentation d'autres artistes dans une collecte. Il y avait même, je suis tombée sur un article du Minneapolis Institute of Art qui en fait se posait la question de comment maintenant intégrer aussi la diversité dans la manière de documenter. Donc, est-ce qu'il fallait par exemple demander aux artistes comment ils se définissaient au niveau du genre ? C'est intéressant comme question. J'avoue qu'on n'en est pas du tout là. On reste encore dans une approche très classique pour tout ça.

**[01:07:37.270] - Stéphanie MASUY**

C'est un article qui n'est pas super récent. Il est de 2019. Je pense que ça vaudrait la peine que je suive un peu ce qu'ils font parce que je sais qu'ils sont très actifs sur ces questions-là. Mais, en tout cas, ils posaient surtout beaucoup de questions: Dans quelle mesure est-ce que c'est intrusif? Dans quelle mesure est-ce qu'on a besoin de se concentrer sur l'objet? Dans quelle mesure est-ce que la personne qu'est l'artiste est essentielle? Ou la démarche, par exemple, qui décide de se focaliser sur les œuvres et non plus forcément raconter toute l'histoire. Est-ce que c'est une forme de voyeurisme ? Je n'en sais rien, mais en tout cas, de reconnaître l'artiste en tant qu'artiste pour qui le produit n'est pas uniquement lié à sa personnalité, si lui, en tout cas, ne décide pas de la faire émerger dans son travail. Ça aussi, c'est un choix qu'il a le droit de poser. Tous ces questions sont passionnantes. C'est un inventaire aussi. La conservation, oui, c'est important. Je crois que c'est un peu en régression parce que les musées ont de moins en moins de moyens.

**[01:08:44.390] - Stéphanie MASUY**

Le problème de la conservation des œuvres se pose quand même pour pas mal de lieux. Les réserves saines, c'est pas une évidence. Interprétation: je pense que là, franchement, on est en progression. En tout cas, les questions, elles se posent. Je ne dis pas qu'on arrive tous à un résultat, mais on se pose beaucoup de questions. L'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Oui, ça, je ne vois pas tellement. Ouvert au public... Oui, il y a la question de « au public » ou « aux publics », au pluriel, qu'on peut privilégier sans doute. En général, nous, on

parle plus des publics que du public. Accessible et inclusif: ça, je pense que c'est un gros travail qu'on est en train de mener. On est à fond là-dedans, mais je pense aussi que, institutionnellement, on nous y encourage. On est aidés. Là, je voyais encore tout récemment un kit pour réfléchir à un plan de diversité et d'inclusion. Le Brussels Museums travaille aussi beaucoup sur ces questions. Je crois que le secteur est conscient qu'il y a encore beaucoup de travail.

**[01:10:10.760] - Stéphanie MASUY**

Mais que là, on est en train de s'armer d'outils et qu'on est encore un peu malhabiles parfois, mais en tout cas, on essaye de se les approprier. Qui encourage la diversité et la durabilité: j'ai envie de dire la même chose, que ce sont des thèmes qui sont en questionnement et en chantier, mais encore assez balbutiants. Sauf pour certains lieux qui ont décidé d'en faire aussi un travail essentiel. J'ai aussi cette impression que certains musées, sur certaines choses, que ce soit le digital, la diversité, etc., à un moment donné, décident de mettre les moyens pour développer une approche, comme quand on voit le Red Star Line Museum ou des endroits comme ça. Et là, c'est parce que leur cœur de sujet, ça va être la diversité, le côté multiculturel, cosmopolite de la ville d'Anvers, ils vont travailler là-dessus et ça va les amener à aller très, très loin. Et je trouve que c'est intéressant parce que ça en fait des lieux un peu labo qui peuvent être inspirants. Moi, je trouve que c'est intéressant d'avoir quelques pôles comme ça ou comme par exemple, je pense à Mons qui travaille beaucoup la question du numérique.

**[01:11:28.090] - Stéphanie MASUY**

Mais en fait, on n'a pas les moyens d'être sur tous les fronts. Et donc c'est intéressant, je trouve, d'avoir parfois des institutions qui ont un gros cheval de bataille et qui, en plus, font un partage d'expérience. En tout cas, en termes de pratique professionnelle, moi, je trouve qu'on doit faire le constat de nos moyens limités et que quelque part, c'est intéressant de pouvoir avoir quelques experts sur certaines questions qui partagent et qui nous aident à avancer en faisant eux-mêmes un peu plus cette expérimentation. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle avec la participation de diverses communautés. Avec la participation de diverses communautés: je dirais que ce n'est pas encore très abouti. On est encore très fort dans notre communication classique, je pense, pour la majorité du secteur. Par contre, la notion de participation, elle entre quand même dans beaucoup de pratiques maintenant. Donc, je pense que ça va finir par aussi apparaître. C'est plus la question de la communication qui me pose la question. Après, la participation de diverses communautés, je crois qu'on y arrive, mais on n'y est pas encore.

**[01:12:59.130] - Stéphanie MASUY**

C'est un vrai sujet et tout le monde y réfléchit et fait des petites expériences, mais ce n'est pas encore très structurel. Ce n'est pas ma sensation. Sauf, encore une fois, dans quelques cas de musées qui décident de prendre ça à bras le corps. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances: ça, je pense, c'est que là, on a bien évolué ces 25-30 dernières années. Là, quand même, les musées se sont un petit peu bougés pour proposer des événements et sont pour certains devenus en

effet davantage des lieux de divertissement. Quand on voit par exemple un événement comme la Nuit des musées qui, par moments, est tout à fait peut-être dans le divertissement, moi, ça me pose pas de souci parce que c'est quand même aussi une invitation à certains publics qui découvrent ces lieux et qui, à un moment donné, peuvent y trouver quelque chose qui leur convient. Mais j'ai envie de dire que ce qui est quand même intéressant, - et je reste aussi avec cette vision peut-être un peu classique -, c'est que notre mission, c'est de valoriser une collection, de lui donner du sens ou une exposition, et que s'il y a un divertissement, pour moi, elle doit être partie prenante.

**[01:14:33.210] - Maëlle**

**J'ai posé la question à toutes mes répondantes. Comment comprends-tu le mot « partage » dans « partage de connaissances » ?**

**[01:14:46.740] - Stéphanie MASUY**

Moi, je te disais, pour avoir fait des enquêtes des publics pour l'organisation des musées bruxellois il y a déjà pas mal d'années, les raisons principales relevées par les visiteurs de leur venue, c'était « apprendre quelque chose ». Pour moi, ça rejoint peut-être aussi l'exemple que je te donnais au FOMU, c'est qu'à un moment donné, en effet, c'est un endroit où beaucoup de visiteurs recherchent quand même cette possibilité d'apprendre quelque chose. Après, ces connaissances, encore une fois, on est bien d'accord que le but, ce n'est pas qu'elles soient figées, mais une forme d'interprétation, c'est aussi une connaissance.

**[01:16:17.480] - Stéphanie MASUY**

Mais c'est bien « connaissances » au pluriel! Je me disais que je ne suis pas sûre qu'on l'aurait mis au pluriel il y a 30 ans et donc ça, c'est intéressant de le voir.

**[01:16:38.720] - Maëlle**

**On va passer au chapitre « Musée et individu ». La question que je t'avais demandée de regarder, c'était, je pense, quel est le profil identitaire, classe, genre, niveau d'études, race sociale des personnes qui collaborent avec le Musée au sein de l'équipe et en dehors ?**

**[01:17:17.950] - Stéphanie MASUY**

Oui, j'ai vu cette question. C'est sûr que la majorité, en tout cas pour ce qui concerne le pôle médiation et même collection, ce sont des personnes qui ont fait des études supérieures, pas forcément un master, mais qui généralement qui sont diplômées de l'enseignement supérieur. Aussi bien des hommes que des femmes, peut-être même plus des femmes, je dirais. Moi, je pense que le milieu de l'art est quand même ouvert à des profils assez variés. J'entends par là, par exemple, tu vois tout le public LGBTQIA+. En tout cas, on n'est pas dans un milieu fermé sur ces questions-là, mais il n'y a pas non plus une recherche particulière de travailler avec cette communauté. Cette communauté, ce n'est même pas tellement large, mais il n'y a pas une orientation particulière par rapport à ça. Mais je dirais par exemple, on a beaucoup de gens dans le milieu de l'art qui sont gays. Mais c'est vrai que c'est une question, comme tu dis,

c'est des questions toujours un peu gênantes parce qu' on n'est pas tellement en train de se questionner là-dessus.

**[01:18:53.370] - Stéphanie MASUY**

Mais c'est vrai que quand on se questionne, on voit que c'est quand même assez homogène. Mais alors après, si tu prends l'équipe technique, là, on va évidemment être avec d'autres types de profils. Parce que là, on aura des métiers aussi plus techniques. On aura sans doute plus d'hommes. On aura sans doute aussi une diversité d'origines ethniques plus variées. Donc sincèrement, au Musée d'Ixelles, on peut dire qu'on est quand même dans les schémas assez classiques où la diversité, par exemple, d'ordre ethnique, elle est plutôt dans les fonctions d'accueil ou des fonctions techniques, même si ce n'est pas que le cas. Je tiens quand même à le souligner. Dans les recrutements, on passe par la commune Ixelles, donc on a de toute façon tout un protocole pour qu'il y ait une vraie volonté d'ouverture des offres d'emplois. Normalement, l'écriture inclusive est privilégiée, on anonymise, etc. Donc on essaie en tout cas de donner la chance aux profils les plus variés et de ne pas trop diriger. Et même quand parfois on a, nous, en tant que équipe, parfois des envies par rapport à certains profils, on redistribue.

**[01:20:25.730] - Stéphanie MASUY**

Je veux dire, les personnes doivent participer à tout le processus et passent aussi par des moments où il y a des évaluations totalement anonymes. Mais le fait est que, en tout cas aussi sur des questions, par exemple, quand on engage un historien de l'art, c'était le cas entre autres pour la question du travail de recherche, puisque nous, on n'avait même pas un historien de l'art travaillant sur la recherche. Il suffit de regarder le type de public qu'on a dans ces filières-là. Moi, ce que je vois très bien, c'est en effet, c'est qu'en tout cas, au niveau de la médiation, quand on voit les musées qui sont très attentifs à ces questions de diversité, ils ont aussi tendance à aller rechercher des profils un petit peu différents de ceux qu'on recrutait généralement pour faire de la médiation ou pour travailler dans un musée. Parfois, ça marche très bien et puis parfois, ça marche un petit peu moins bien. Mais en tout cas, même au niveau de la médiation, je pense qu'on a tout à gagner à même faire appel à des relais extérieurs et à d'autres partenaires pour permettre cette diversité dans les discours et les approches des collections.

**[01:21:44.250] - Stéphanie MASUY**

On va le faire. Au sein de l'équipe, la diversité existe. Je pense que là, ce serait souhaitable que les différentes communautés soient plus représentées. En tout cas, je pense dans les fonctions de niveau A, par exemple. C'est surtout là où c'est frappant et ce n'est pas que dans notre musée. Il y a encore beaucoup de questionnements là-dessus et justement, Open Museum insiste beaucoup sur cette question d'y travailler dès le recrutement, parce que c'est certain aussi que ça a une influence sur les publics qu'on accueille. On en est conscient. Mais j'avoue qu'on était tellement en sous-effectif qu'il y a un moment donné, j'ai l'impression que c'est comme s'il fallait qu'il y ait un noyau essentiel par rapport à nos préceptes classiques, dans lesquelles on est encore pleinement, j'en suis consciente. Et que si la diversité, elle vient

spontanément, c'est génial, mais si elle ne se présente pas spontanément, il n'y a pas une recherche pour l'intégrer à tout prix à ce stade, parce qu'on n'a même pas les fonctions essentielles d'études ou des choses comme ça.

**[01:23:15.070] - Stéphanie MASUY**

Je connais pas de musées avec des équipes comme le Rijksmuseum, où il y a un vrai travail super intéressant qui est fait. Mais il faut alors qu'on soit dans des structures plus grandes, où on se dit « OK, alors on en fait aussi un point d'attention » parce que... A Ixelles, on n'est pas encore à dire « C'est la priorité dans le fonctionnement ». Pour le moment, j'ai l'impression que cette diversité, c'est à travers des projets, par exemple, qu'on peut la faire entrer dans le fonctionnement du musée. Et là, ça peut pénétrer le fonctionnement et ça, c'est vraiment chouette. Après, je sais que la commune, par exemple, est aussi soucieuse de donner une place dans des équipes comme les nôtres, avec des personnes en situation de handicap.

**[01:24:48.790] - Stéphanie MASUY**

Et ça, ce sont des choses qui font leur chemin et qui peuvent vraiment être intéressantes. Et ça, je dirais, c'est plus dans la réflexion globale de la commune, parce que ça permet aussi souvent d'avoir de nouveaux emplois. J'ai l'impression que, par exemple, pour le moment, les fonctions, qui sont un peu différentes des fonctions classiques et qui doivent encore un peu se positionner dans la structure classique telle que les musées l'envisagent, elles arrivent souvent par des emplois qui sont valorisés institutionnellement. Donc, je trouve que ce serait intéressant que ce soit davantage encouragé institutionnellement.

**[01:25:39.090] - Maëlle**

**Et de manière financière, par exemple, aussi ? J'ai vu que la Fédération Wallonie Bruxelles voulait prévoir un financement pour augmenter les projets qui valorisent la parité femmes hommes dans le milieu culturel. Je ne sais pas si c'est déjà mis en place et je m'interrogeais: "Est-ce qu'il y a déjà des financements de divers niveaux de pouvoir qui encouragent la diversité et l'inclusion ?"**

**[01:26:22.490] - Stéphanie MASUY**

Oui, sur les projets, il y en a plein, franchement. Même les sponsors, mais on est encore très, très fort par rapport au public. Ici, j'abordais plus la question en interne. Après, on peut quand même dire que dans les institutions d'art, étonnamment, on a plus de femmes que de hommes, même au niveau des cadres. Là, on est dans une proportion un peu inversée par rapport à ce qu'on peut avoir ailleurs. Il y a une sur-représentation des femmes. Mais l'inclusion, pour des emplois pour des personnes en situation de handicap, je pense qu'il y a quand même des aides à l'emploi. Et ça, ce n'est pas négligeable parce que ça peut permettre de changer de fonctionnement. Moi, j'étais quand même fort intéressée aussi, mais je ne l'ai encore jamais fait. Changer un fonctionnement, ça demande du temps. Et il y a toujours un peu cette angoisse où on se sent étranglé par le temps et à un moment donné, on se dit, avec nos recettes habituelles, on est dans notre zone de confort.

**[01:27:39.060] - Stéphanie MASUY**

Il y a un petit peu de ça quand même. C'est pour ça que je crois qu'il faut des vrais incitants pour arriver à ce qu'on pratique ce genre de choses, peut-être en étant aidé, accompagné et qu'on se dise: « En engageant des profils autres, on peut voir les résultats qui changent, on peut voir qu'on accueille d'autres publics, on peut voir qu'on se renouvelle, qu'on a une créativité sur la programmation qu'on n'avait pas. » Mais si l'usage pouvait être facilité, on pourrait faire bouger les lignes. Mais je trouve ça difficile quand tu es au sein d'une équipe en sous-effectif, ce qui est le cas, par rapport aux attentes et même aux ambitions que nous, on a en interne, c'est difficile de faire ces choix-là parce que ce sont des choix risqués. Par exemple, un engagement à la commune, quand tu optes pour un profil très diversifié, c'est une énorme prise de risque. Parce qu'en plus, si ça ne fonctionne pas bien, tu peux être reparti parfois pour longtemps. Par exemple, on a dû travailler deux ans avant le remplacement d'une personne.

**[01:28:48.620] - Stéphanie MASUY**

Humainement, on ne peut pas se permettre ça. Donc, je trouve que ça reste encore des expériences pour le moment et ça devrait être facilité. Certaines structures le font avec succès. Et je trouve qu'à ce moment-là, un vrai changement pourrait se faire. Ce que je voulais dire, c'est que moi, je pense qu'on pourrait aussi expérimenter de travailler plus avec d'autres profils à travers des stages. Il faut aussi que la personne ait envie de venir chez nous. C'est important. Je pense aussi qu'il y a une vraie question de la formation. Ce serait peut-être aussi au niveau du milieu académique qu'il faudrait que les choses se passent autrement et soient moins sélectives.

**[01:30:08.910] - Maëlle**

**En fait, on a abordé plein de sujets de manière très transversale, donc je pense que j'ai déjà pas mal de matière et de réponses à mes questions. Mais je te propose de t'envoyer tout le guide d'entretien pour voir si après, tu as envie de répondre à certaines questions par mail ou par document ou même nourrir votre réflexion sur le multiculturalisme et le multi-perspectivisme.**

**[01:31:09.510] - Stéphanie MASUY**

Oui. C'est très intéressant en effet. Par exemple, par rapport à cette question de comment on documente aussi, tu vois, c'est intéressant de se poser la question avec le *Musée comme chez soi* où là, on est dans un bel exemple quand même de multi-perspective où vraiment, j'aime vraiment bien la réflexion de notre nouvelle collègue qu'on a engagée sur l'aspect scientifique. Et c'est pour ça aussi que la diversité au sein de l'équipe, ça fait du bien, parce qu'on arrive avec des collègues un peu plus jeunes qui intègrent beaucoup plus ces réflexions-là que nous. Donc voilà, j'y crois à cette diversité, mais je le dis, c'est un exercice encore compliqué pour nous. Mais donc, elle disait : « Toute cette documentation, ces discours qui ont été développés autour des œuvres, comment est-ce qu'on pourrait en garder une trace, documenter aussi

toutes ces interprétations qui sont faites ? » C'est une vraie réflexion intéressante aussi, je trouve. Ça peut aussi aller jusqu'à la documentation des œuvres, en effet, de garder des traces de ces discours qui sont parfois des discours de citoyens lambda, mais qui peuvent avoir un vrai intérêt dans l'histoire, dans le parcours de l'œuvre même aussi.

**[01:32:37.830] - Maëlle**

Je propose de te poser la dernière question, celle qui te permet un peu de rêver. Je pense que je l'avais mise dans le mail. Si le musée d'Ixelles n'avait aucune limite de budget, d'espace, de personnel ou de temps, que souhaiteriez-vous mettre en place pour que votre musée représente une plus large diversité et soit plus inclusif ? On peut faire, par exemple, trois points qui te semblent capitaux à mettre en place.

**[01:33:12.640] - Stéphanie MASUY**

Alors moi, en premier, je pense que c'est le personnel que je mettrais en tête. À la fois pour la diversité qu'on vient d'évoquer là maintenant, pour avoir l'occasion de pouvoir amener d'autres gens à travailler professionnellement autour du musée, à faire des propositions professionnelles. Donc à la fois ça, mais même le personnel, par exemple, pour accompagner des publics, faciliter leur venue, que ce soit comme là pour le moment, où on a besoin de *Patrimoine à roulettes* pour pouvoir aller toquer aux portes des voisins parce qu'on est en sous-effectif, mais aussi comme ça a été relevé lors de l'enquête pour des personnes dont des soucis de mobilité, le fait de savoir que, par exemple, une personne pourrait être là pour les accueillir et les accompagner dans les salles. Du personnel pour soigner l'accueil des gens et travailler aussi sur ce côté très humain. Pour moi, l'inclusion, ça passe vraiment par ça. Ce premier sourire ... ou pas quand on arrive, avoir un accompagnement possible ... ou pas, ce genre de choses. Personnel et budget, ça va de pair, malheureusement.

**[01:34:49.790] - Stéphanie MASUY**

L'espace chez nous, ce n'est pas tant un souci. La mobilité n'est pas un problème en soi, à part juste l'accès à la scène. Donc franchement, pour ça, on est dans un musée encore assez valable. Même si, on l'a dit, il y a cette question de la fatigue. Donc là oui, il y a sans doute des choses à faire. Mais je ne crois pas que ce soit le souci au Musée d'Ixelles. Et oui, cette question du temps, ça rejoint la question du budget et du personnel. Pour moi, c'est très imbriqué. Tous ces processus participatifs et cocreatifs auxquels je crois beaucoup, tu ne peux pas les faire si tu n'as pas le temps. Tu vois le panel de 12 personnes, moi, je rappelais chaque personne une à une avant. Sinon, je n'avais personne qui venait. C'est parce que je les appelais personnellement. Si on a beaucoup de contacts avec nos voisins, c'est parce que Claire, elle passe beaucoup de temps aussi lors de tous ces événements. Mais si elle ne prend pas ce temps qu'elle prend généralement sur son temps personnel, on n'y arrive pas.

**[01:35:59.160] - Stéphanie MASUY**

En tout cas, pour moi, ça passe par l'humain et par le personnel, le temps et puis le budget. Je reviens en effet à cette question du personnel qui me préoccupe beaucoup parce que c'est un

vrai constat que c'est compliqué. Mais je pense par contre que c'est quelque chose qu'on pourrait essayer ici de travailler au niveau quand même de la diversité des profils des médiateurs. On le fait déjà pour varier le type d'interaction qui sont privilégiées. On travaille par exemple avec des artistes. Ça fait longtemps qu'on en n'est plus juste à dire qu'il ne faut que des historiens de l'art dans nos salles, loin de là. Mais je pense que là, on pourrait encore réfléchir à être un peu plus créatifs aussi par la formation. Mais si ça rejoint le personnel, le temps et l'argent : on pourrait aussi former des personnes pour certaines choses et faire changer les choses.

**[01:37:35.330] - Stéphanie MASUY**

Et ça, ce serait une formation qu'on pourrait travailler en interne. Et là, je me dis que ça pourrait être un beau projet d'essayer d'expérimenter au niveau, par exemple, de la médiation. Mais voilà, de se dire que c'est un petit projet d'intégrer dans cette équipe des gens qui auraient d'autres approches et autre chose à apporter, en fait, une autre richesse à apporter. Mais c'est une piste qu'on pourrait déjà expérimenter pour se rassurer peut-être et pour faire évoluer la médiation.

**[01:38:12.460] - Maëlle**

Parfait. Merci beaucoup d'avoir répondu. C'était vraiment très riche. Ce qui est très intéressant, si ça peut te rassurer, c'est que ça vient vraiment compléter ce que les répondantes ont dit. C'est intéressant d'avoir les deux visions. C'est ce qui était vraiment très enrichissant pour moi et pour mon travail. Je t'envoie le guide d'entretien.

**[01:38:54.200] - Stéphanie MASUY**

Ok. Juste une petite question, toi, tu en es où dans ton processus à toi?

**[01:38:58.250] - Maëlle**

J'ai commencé la rédaction. Je dois encore interroger deux ou trois personnes pour le panel, mais normalement, j'espère rendre pour janvier. Je mets les choses en place. Ça avance progressivement plus rapidement, mais ça prend énormément de temps quand même.

**[01:39:33.130] - Stéphanie MASUY**

Oui, c'est bien. T'as combien de panelistes ?

**[01:39:36.660] - Maëlle**

Pour le moment, j'en ai 10 ou 11. C'est pas énorme, mais potentiellement trois supplémentaires encore.

**[01:39:51.160] - Stéphanie MASUY**

C'est aussi bien des gens des musées d'art que des gens représentant une diversité de minorités ou toi, tu fais le focus plutôt sur des femmes racisées, comme tu le disais ?

**[01:40:07.920] - Maëlle**

Le focus, c'est femmes racisées, mais il y a quand même des femmes blanches, donc considérées comme non-racisées dans notre espace. Mais c'est toujours des femmes en rapport avec le milieu culturel. Ça peut être des artistes. Il y a aussi une personne qui s'est manifestée directement, qui a manifesté un intérêt pour mon mémoire, qui est une jeune femme racisée qui fait des études d'assistante sociale et donc je l'ai intégrée aussi au panel. Généralement, c'est des personnes qui sont soit par exemple, guides vacataires ou qui ont déjà eu un lien très proche avec le musée et ses coulisses ou des galeristes. C'est ce type de de profils.

**[01:41:17.150] - Stéphanie MASUY**

Oui, c'est ça. OK, c'est intéressant. Vraiment, moi, c'est la question par exemple de toutes ces filières en histoire de l'art où on n'a pas cette diversité-là. Pour moi, ça reste quelque chose de compliqué. Tu le vois même. Par exemple, nous, on est très peu. Par exemple, sur des fonctions plus économiques ou autres, tu peux avoir un peu cette diversité aussi au sein des équipes. Nous, par exemple, notre comptable, c'est une personne d'origine marocaine, mais dès que c'est en histoire de l'art, on reste avec des profils peu diversifiés. Je vois même pour la médiation culturelle, quand on a reçu plein, plein, plein de candidatures. Pour avoir des profils diversifiés, c'est même l'offre d'emploi qu'il faut vraiment orienter différemment, mais avec le risque de toi de pas avoir la bonne personne pour faire pour certaines missions, de passer aussi à côté des besoins du moment. Mais par contre, j'y crois vraiment sur la question des médiateurs.

**[01:42:40.450] - Stéphanie MASUY**

Là, je pense qu'il y a un beau travail à mener. En tout cas, que les petites équipes peuvent déjà en tout cas commencer sur ces questions-là. Auparavant, même nous, dans notre panel, on avait une personne qui a fait beaucoup autour de Kuumba et qui nous a ramené des groupes pour tous ces échanges. Et je me dis voilà vraiment des personnes qui déjà marquent déjà un intérêt pour le musée, et qu'on pourrait alors intégrer pour la médiation. Ça existe, mais il faut encore vraiment susciter des rencontres pour qu'on apprenne à se connaître et qu'on puisse intégrer davantage de personnes comme ça, déjà, dès la médiation. Je pense, par exemple, que le Palais des Beaux-Arts fait des choses bien au niveau de la médiation, au niveau de certains projets qu'ils font avec même des personnes à la situation de handicap. Une de mes collègues là-bas, elle a engagé même des stagiaires. Par exemple, je pense qu'elle avait une stagiaire qui était sourde et malentendante ou quelque chose comme ça. J'aimerais vraiment aussi que nous, on se lance aussi un peu dans des projets comme ça.

**[01:43:52.980] - Stéphanie MASUY**

Et maintenant qu'on est deux à la médiation, je pense que ça va être des choses qu'on va pouvoir creuser aussi. Parce que ça, je ne sais pas si je t'avais dit, mais on a engagé quelqu'un pour la partie jeunesse. Donc moi, ça va me délester, en fait, cette partie-là et ça va permettre

d'être beaucoup plus proche du public aussi, avec des besoins autres. Et on va essayer de travailler aussi au niveau sensoriel, mais de manière plus participative et cocreative aussi. Donc là, je pense qu'on va pouvoir aussi bien évoluer sur ces questions-là.

**[01:44:29.470] - Maëlle**

**Je connais une personne, si ça peut aider, pour les projets multi sensoriels, qui a fait son mémoire sur le musée au prisme des sens. Je peux te passer ses coordonnées.**

**[01:44:45.120] - Stéphanie MASUY**

Oui, ça m'intéresse beaucoup. Avec grand plaisir. Elle est de ton année ?

**[01:44:48.490] - Maëlle**

**Elle a eu fini début d'année. Non, fin d'année académique dernière.**

**[01:44:57.010] - Stéphanie MASUY**

Oui, ça m'intéresse à fond. Merci. On a le multi-perspective, mais on a aussi le multisensoriel comme sujets à préparer bientôt. Je vais à une formation pour le musée sensible bientôt. Oui, vraiment, ça m'intéresse.

**[01:45:17.190] - Maëlle**

**Je vais quand même lui demander si elle est d'accord, mais je pense que c'est quelqu'un de très ouvert et très volontaire. Je pense qu'elle est très intéressée par ces sujets-là.**

**[01:45:32.800] - Stéphanie MASUY**

Avec plaisir, je veux bien ses coordonnées. Je te remercie, Maëlle. Plein de succès. Je regarderai si je vois des petites choses à ajouter ou même après cette formation. Mais de ton côté, si tu vois encore des choses que tu ne sont pas claires, tu peux revenir vers moi. Moi, je ne dois plus revenir vers toi *a priori* ?

**[01:45:54.850] - Maëlle**

**Pour le moment, je ne pense pas, non.**

**[01:45:57.770] - Stéphanie MASUY**

Ok, ça va. Comme ça, c'est clair que...

**[01:45:59.940] - Stéphanie MASUY**

Oui. D'accord. Et n'hésite pas, si même tu penses...

**[01:46:05.710] - Maëlle**

**Je ne sais pas s'il y a un rapport extensif sur la consultation des publics.**

**[01:46:13.830] - Stéphanie MASUY**

J'ai un rapport un peu plus détaillé, oui, qui pourrait te le filer, parce que nous, on l'utilise... Ça, c'était pour communiquer, mais l'autre, on le reparaourt tout le temps, tout le temps à chaque fois qu'on a une discussion multi-perspectives, on re-screene pour voir tout ce que le public nous a donné comme info. On essaie de jouer le jeu, en fait. Quand on le fait comme ça, on se rend compte que ça nourrit pas mal. Même les graphistes ont utilisé le rapport. Il y a beaucoup d'infos sur la communication. Et nos graphistes ont dit : « C'est génial. D'habitude, on doit imaginer tout ça. » Tu as toujours peur, après un travail participatif, de ne pas suffisamment utiliser ce qui a été donné. Et là, j'ai l'impression que franchement, on l'exploite bien. Mais donc oui, je peux te l'envoyer.

**[01:47:06.920] - Maëlle**

**Je trouvais qu'il était vraiment bien fait, le petit rapport disponible en ligne.**

**[01:47:13.760] - Stéphanie MASUY**

Chouette. Ça fait plaisir à entendre.

**[01:47:18.300] - Maëlle**

**J'ai bien aimé qu'il y ait une diversité dans les petits personnages représentés.**

**[01:47:26.390] - Stéphanie MASUY**

Oui, mais c'est ça aussi toute la question de représenter la diversité sans stigmatiser, c'était aussi toute cette question. C'est une chouette illustratrice qui travaille pour Médor aussi parfois. C'est vrai que ça rend la lecture un peu plus [fluide]. C'est moins aride, présenté comme ça. Donc ça a été un accouchement difficile parce que c'est intimidant de dire à un moment donné que ça conclut un truc. Mais les retours sont plutôt positifs, donc ça va. Je crois qu'il faut parfois oser. La prise de risque, ce n'est pas [facile].

**[01:48:01.920] - Maëlle**

**C'est tout le problème de mon mémoire. C'est pour ça que l'accouchement est difficile.**

**[01:48:07.650] - Stéphanie MASUY**

Oui, mais je comprends. Ça va aller. Moi, je pense que ça va bien.

**[01:48:15.150] - Maëlle**

**Ça commence à se mettre en forme. Mais les répondantes ont vraiment donné beaucoup de concret à l'étude. Et donc, même s'il n'y en a pas énormément, je n'avais pas de demande particulière de ma professeure de toute façon pour le nombre, mais je trouve que ça donne quand même pas mal de profondeur au travail.**

**[01:48:40.610] - Stéphanie MASUY**

Je te laisse là, alors, mais merci de ton temps aussi et d'être intéressée à notre musée.

## Annexe 11 : Critique par Simone LEIGH (pseudo) de la définition du musée selon l'ICOM

Nom ou Pseudo Simone Leigh

Date: 18/02/2023

Depuis l'Assemblée générale extraordinaire de l'ICOM qui s'est déroulée à Prague le 24 août 2022, un **musée se définit comme** «...une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Ouvert au public, accessible et inclusif, il encourage la diversité et la durabilité. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, avec la participation de diverses communautés. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. »

Important

Bien/très bien fait

Marge de progression

## Annexe 12 : Critique par Mig QUINET (pseudo) de la définition du musée selon l'ICOM

~~Nom ou Pseudo~~ Mig Quinet

Date: 11/03/2023

Depuis l'Assemblée générale extraordinaire de l'ICOM qui s'est déroulée à Prague le 24 août 2022, un **musée se définit comme** «...une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Ouvert au public, accessible et inclusif, il encourage la diversité et la durabilité. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, avec la participation de diverses communautés. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. »

Important

Bien/très bien fait

Marge de progression

Régression

## Annexe 13 : Critique par Simone GUILLISSEN-HOA (pseudo) de la définition du musée selon l'ICOM

Nom ou Pseudo Simone Guillissen - Hoa

Date: 13/03/2023

Depuis l'Assemblée générale extraordinaire de l'ICOM qui s'est déroulée à Prague le 24 août 2022, un musée se définit comme «...une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Ouvert au public, accessible et inclusif, il encourage la diversité et la durabilité. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, avec la participation de diverses communautés. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. »

Important

Bien/très bien fait

Marge de progression

## Annexe 14 : Critique par Georgine DIBUA MBOMBO de la définition du musée selon l'ICOM

Nom ou Pseudonyme *Georgine Dibua Mbombo*

Date: 21/10/2023

Depuis l'Assemblée générale extraordinaire de l'ICOM qui s'est déroulée à Prague le 24 août 2022, un **musée se définit comme** «...une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Ouvert au public, accessible et inclusif, il encourage la diversité et la durabilité. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, avec la participation de diverses communautés. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. »

Important

Bien/très bien fait

Marge de progression

Régression

## Annexe 15 : Critique par Pélagic GBAGUIDI (pseudo) de la définition du musée selon l'ICOM

Nom ou Pseudo *Pélagic Gbaguidi*

Date: 15/04/2023

Depuis l'Assemblée générale extraordinaire de l'ICOM qui s'est déroulée à Prague le 24 août 2022, un **musée se définit comme** «...une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Ouvert au public, accessible et inclusif, il encourage la diversité et la durabilité. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, avec la participation de diverses communautés. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. »

Important

Bien/très bien fait

Marge de progression

Régression

## Annexe 16 : Critique par Kim CAPPART de la définition du musée selon l'ICOM

Nom ou Pseudo *Kim Cappart*

Date: 19/05/2023

Depuis l'Assemblée générale extraordinaire de l'ICOM qui s'est déroulée à Prague le 24 août 2022, un **musée se définit comme** «...une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Ouvert au public, accessible et inclusif, il encourage la diversité et la durabilité. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, avec la participation de diverses communautés. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. »

Important

Bien/très bien fait

Marge de progression

Régression

## Annexe 17 : Critique par Véronique ALAIN alias Esoken de la définition du musée selon l'ICOM

Nom ou Pseudo <sup>ok</sup> Véronique Alain - Esoken

Date: 24/05/2023

Depuis l'Assemblée générale extraordinaire de l'ICOM qui s'est déroulée à Prague le 24 août 2022, un **musée se définit comme** «...une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Ouvert au public, accessible et inclusif, il encourage la diversité et la durabilité. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, avec la participation de diverses communautés. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. »

Important

Bien/très bien fait

Marge de progression

Régression

## Annexe 18 : Critique par Salomé YSEBAERT de la définition du musée selon l'ICOM

Nom ou Pseudo *Salomé Ysebaert*

Date: *23/06/2023*

Depuis l'Assemblée générale extraordinaire de l'ICOM qui s'est déroulée à Prague le 24 août 2022, un **musée se définit comme** «...*une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Ouvert au public, accessible et inclusif, il encourage la diversité et la durabilité. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, avec la participation de diverses communautés. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances.* »

Important

Bien/très bien fait

Marge de progression

Régression

## Annexe 19 : Critique par Jemima KULUMBA de la définition du musée selon l'ICOM

Nom ou Pseudo *Jemima Kulumba*

Date: 2/11/23

Depuis l'Assemblée générale extraordinaire de l'ICOM qui s'est déroulée à Prague le 24 août 2022, un **musée se définit comme** «...une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Ouvert au public, accessible et inclusif, il encourage la diversité et la durabilité. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, avec la participation de diverses communautés. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. »

Important

Bien/très bien fait

Marge de progression

Régression

## Annexe 20 : Critique par Stéphanie MASUY de la définition du musée selon l'ICOM

Nom ou Pseudo *Stéphanie Masuy*

Date: *6/09/2023*

Depuis l'Assemblée générale extraordinaire de l'ICOM qui s'est déroulée à Prague le 24 août 2022, un musée se définit comme «...une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel. Ouvert au public, accessible et inclusif, il encourage la diversité et la durabilité. Les musées opèrent et communiquent de manière éthique et professionnelle, avec la participation de diverses communautés. Ils offrent à leurs publics des expériences variées d'éducation, de divertissement, de réflexion et de partage de connaissances. »

Important

Bien/très bien fait

Marge de progression

Régression

## Annexe 21 : Récapitulatif des critiques de la définition du musée selon l'ICOM

	Important	Bien fait	Marge de progression	Régression
institution permanente	3	1	0	0
à but non lucratif	5	0	1	0
au service de la société	7	0	4	0
qui se consacre à la recherche	2	3	4	4
... à la collecte	3	3	3	1
... à la conservation	3	4	2	3
... à l'interprétation	2	3	2	0
... à l'exposition	2	2	2	0
du patrimoine matériel	2	3	3	0
et immatériel	3	1	4	0
ouvert au public	4	2	2	2
accessible	5	5	0	1
inclusif	6	0	5	1
il encourage la diversité	5	0	6	1
... la durabilité	5	0	5	0
... communiquent de manière éthique et professionnelle	2	0	3	1
avec la participation de diverses communautés	5	1	8	0
des expériences variées d'éducation	5	5	4	2
de divertissement	4	4	1	1
de réflexion	5	3	4	2
de partage de connaissances	5	3	4	2

## Figures

Figure 1. FILIPS, Arjuna, Schéma représentant la courbe d'apprentissage d'une compétence par rapport à l'auto-évaluation dans cette compétence, dans WIKIPEDIA, s.v. Effet Dunning-Kruger, disponible sur [https://fr.wikipedia.org/wiki/Effet\\_Dunning-Kruger](https://fr.wikipedia.org/wiki/Effet_Dunning-Kruger), dernière modif. le 19 janvier 2024, consulté le 19 juillet 2024. ....265

Figure 2. GUERRILLA GIRLS, *Do Women Have To Be Naked To Get Into the Met. Museum?*, sérigraphie sur papier, 28 × 71 cm, 1989, Londres, Tate, inv. P78793, disponible sur <https://www.tate.org.uk/art/artworks/guerrilla-girls-do-women-have-to-be-naked-to-get-into-the-met-museum-p78793>, téléchargée le 15 août 2024. © www.guerrillagirls.com ....265

Figure 3. GUERRILLA GIRLS, *Guerrilla Girls' Identities Exposed !*, sérigraphie sur papier, 43 × 56 cm, 1990, Londres, Tate, inv. P78816, disponible sur <https://www.tate.org.uk/art/artworks/guerrilla-girls-guerrilla-girls-identities-exposed-p78816>, téléchargée le 15 août 2024. © www.guerrillagirls.com .....266

Figure 4. GUERRILLA GIRLS, *When Racism And Sexism Are No Longer Fashionable, How Much Will Your Art Collection Be Worth?*, sérigraphie sur papier, 43.5 × 55.5 cm, 1989, Londres, Tate, inv. P78791, disponible sur <https://www.tate.org.uk/art/artworks/guerrilla-girls-when-racism-and-sexism-are-no-longer-fashionable-how-much-will-your-art-p78791>, téléchargée le 15 août 2024. © www.guerrillagirls.com .....267

Figure 5. Photographie du texte de présentation d'Alice de Rothschild prise La Boverie lors de l'exposition *Collectionneuses Rothschild : Mécènes et donatrices d'exception* qui s'est tenue du 21 octobre 2022 au 26 février 2023, visitée le 15 novembre 2022, crédits photographiques personnels.....268

Figure 6. ESSAYDI, Lalla, *Harem #18*, triptyque, chromogène monté sur aluminium, 152.5 x 366 cm, 2009, collection privée, Genève, disponible sur <http://lallaessaydi.com/8.html>, téléchargée le 15 août 2024. © Lalla Essaydi .....269

Figure 7. MODERSOHN-BECKER, Paula, *Autoportrait au sixième anniversaire de mariage*, huile sur carton, 101.8 x 70.2 cm, 1906, Brême, Paula Modersohn-Becker Museum, disponible sur <https://www.artsy.net/artwork/paula-modersohn-becker-autoportrait-au-sixieme-anniversaire-de-mariage>, téléchargée le 15 août 2024. © Paula-Modersohn-Becker-Stiftung, Brême.....269

Figure 8. WOUTERS, Rik, *La vierge folle*, bronze, 197 x 89 x 135 cm, 1912, Bruxelles, Musée d'Ixelles, inv. CC 1251, disponible sur <https://collections.heritage.brussels/fr/objects/37998>, téléchargée le 15 août 2024. ....270

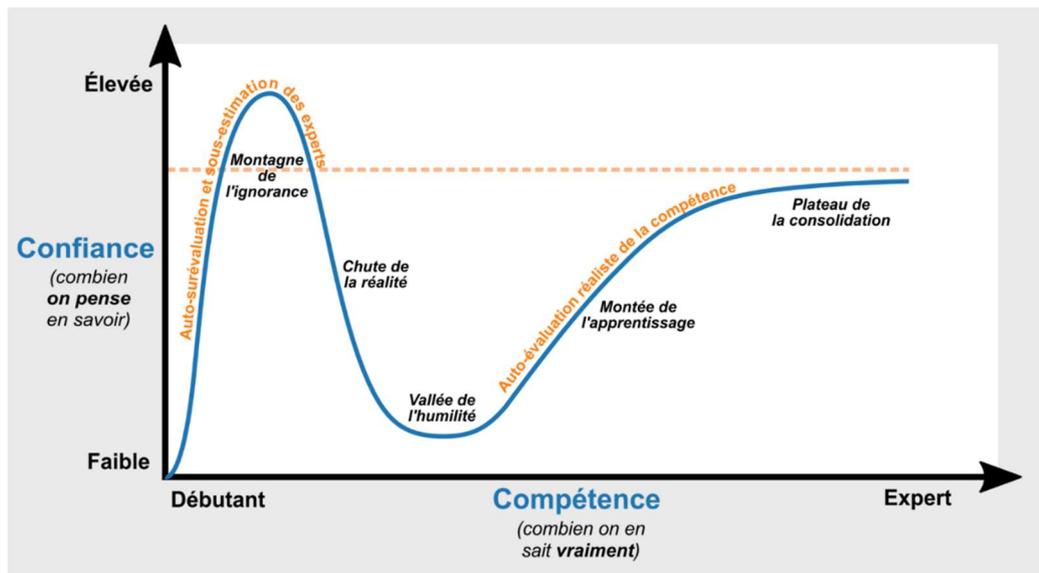


Figure 1. FILIPS, Arjuna, Schéma représentant la courbe d'apprentissage d'une compétence par rapport à l'auto-évaluation dans cette compétence, dans WIKIPEDIA, s.v. *Effet Dunning-Kruger*, disponible sur [https://fr.wikipedia.org/wiki/Effet\\_Dunning-Kruger](https://fr.wikipedia.org/wiki/Effet_Dunning-Kruger), dernière modif. le 19 janvier 2024, consulté le 19 juillet 2024.

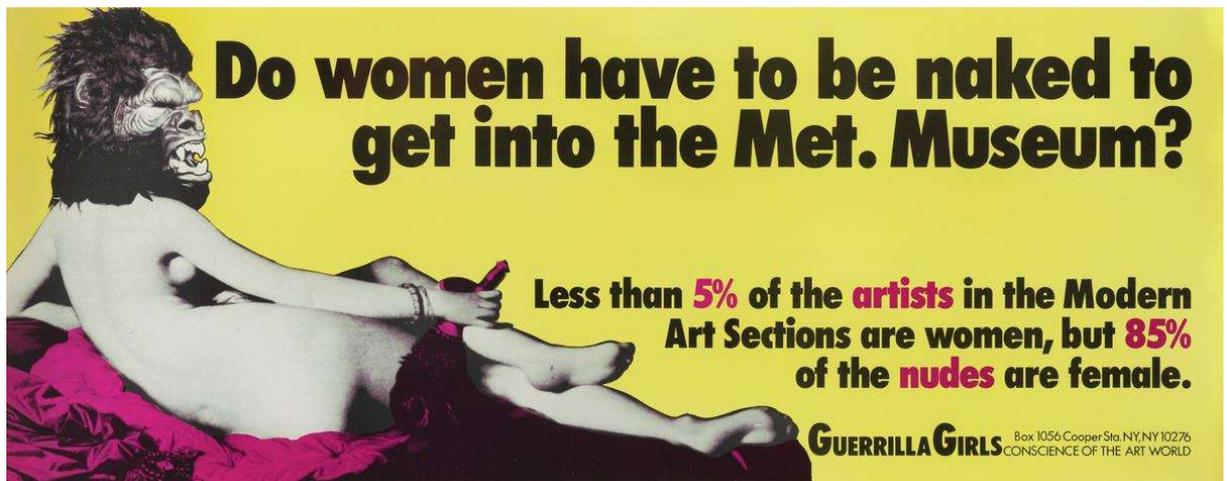


Figure 2. GUERRILLA GIRLS, *Do Women Have To Be Naked To Get Into the Met. Museum?*, sérigraphie sur papier, 28 × 71 cm, 1989, Londres, Tate, inv. P78793, disponible sur <https://www.tate.org.uk/art/artworks/guerrilla-girls-do-women-have-to-be-naked-to-get-into-the-met-museum-p78793>, téléchargée le 15 août 2024. © [www.guerrillagirls.com](http://www.guerrillagirls.com)



# WHEN RACISM & SEXISM ARE NO LONGER FASHIONABLE, WHAT WILL YOUR ART COLLECTION BE WORTH?

The art market won't bestow mega-buck prices on the work of a few white males forever. For the 17.7 million you just spent on a single Jasper Johns painting, you could have bought at least one work by all of these women and artists of color:

Bernice Abbott  
Anni Albers  
Sofonisba Anguisola  
Diane Arbus  
Vanessa Bell  
Isabel Bishop  
Rosa Bonheur  
Elizabeth Bougereau  
Margaret Bourke-White  
Romaine Brooks  
Julia Margaret Cameron  
Emily Carr  
Rosalba Carriera  
Mary Cassatt  
Constance Marie Charpentier  
Imogen Cunningham  
Sonia Delaunay

Elaine de Kooning  
Lavinia Fontana  
Meta Warwick Fuller  
Artemisia Gentileschi  
Margu rite G rard  
Natalia Goncharova  
Kate Greenaway  
Barbara Hepworth  
Eva Hesse  
Hannah Hoch  
Anna Huntingdon  
May Howard Jackson  
Frida Kahlo  
Angelica Kauffmann  
Hilma af Klimt  
Kathe Kollwitz  
Lee Krasner

Dorothea Lange  
Marie Laurecin  
Edmonia Lewis  
Judith Leyster  
Barbara Longhi  
Dora Maar  
Lee Miller  
Lisette Model  
Paula Modersohn-Becker  
Tina Modotti  
Berthe Morisot  
Grandma Moses  
Gabriele M nter  
Alice Neel  
Louise Nevelson  
Georgia O'Keeffe  
Meret Oppenheim

Sarah Peale  
Ljubova Popova  
Olga Rosanova  
Nellie Mae Rowe  
Rachel Ruysch  
Kay Sage  
Augusta Savage  
Vavara Stepanova  
Florine Stettheimer  
Sophie Taeuber-Arp  
Alma Thomas  
Marietta Robusti Tintoretto  
Suzanne Valadon  
Remedios Varo  
Elizabeth Vig e Le Brun  
Laura Wheeling Waring

Information courtesy of Christie's, Sotheby's, Mayer's International Auction Records and Leonard's Annual Price Index of Auctions.

Please send \$ and comments to:  
Box 1056 Cooper Sta. NY, NY 10276

**GUERRILLA GIRLS** CONSCIENCE OF THE ART WORLD

Figure 4. GUERRILLA GIRLS, *When Racism And Sexism Are No Longer Fashionable, How Much Will Your Art Collection Be Worth?*, s rigr phie sur papier, 43.5 x 55.5 cm, 1989, Londres, Tate, inv. P78791, disponible sur <https://www.tate.org.uk/art/artworks/guerrilla-girls-when-racism-and-sexism-are-no-longer-fashionable-how-much-will-your-art-p78791>, t l charg e le 15 ao t 2024.   [www.guerrillagirls.com](http://www.guerrillagirls.com)

# Alix de Rothschild

Francfort, 1911 – Reux, 1982

FR. Fille d'un baron hongrois, Philipp Schey von Koromla et de Lili Jeannette von Goldschmidt-Rothschild, issue de la branche allemande, Alix von Koromola est née à Francfort où elle grandit dans un milieu familial francophile.

En 1929, elle épouse un directeur de banque de Dresde, Kurt Krahrmer, qui décédera sept ans plus tard.

Autorisée à quitter l'Allemagne nazie, elle arrive à Paris et se remarie l'année suivante avec son cousin Guy de Rothschild. Pour échapper à l'antisémitisme, le couple s'installe à New York en 1941. Après la Guerre, Alix de Rothschild rentre à Paris où elle vivra avenue Foch, jusqu'à son divorce, en 1956.

Femme d'action et de passions, Alix de Rothschild est une figure internationale sur le plan culturel et politique. Suivant de près l'actualité artistique contemporaine, elle s'engage dans diverses institutions : les Amis du musée d'Art moderne de Paris, les Amis du Musée de l'Homme et les Amis français du Musée d'Israël (de Jérusalem). Refusant l'étiquette de collectionneuse au sens traditionnel du terme, elle achète d'instinct et non selon les goûts en vogue.

La collection d'Alix de Rothschild, dispersée à son décès, réunissait plus de 2000 œuvres appartenant principalement à la seconde École de Paris, ainsi qu'à l'abstraction lyrique.

Alix de Rothschild est à l'origine de plusieurs dépôts d'œuvres d'art dans les musées normands. Également détentrice d'une riche collection d'objets ethnographiques et folkloriques, elle en fait don, en 1968, au Musée de l'Homme et au Musée des Arts et Traditions populaires.

EN. The daughter of Philipp Schey von Koromla, and Lili Jeannette von Goldschmidt-Rothschild, of the German branch, Alix von Koromola was born in Frankfurt and grew up in a francophile family.

In 1929, she married Kurt Krahrmer, a bank director from Dresden, who passed away seven years later.

She received permission to leave Nazi Germany, and arrived in Paris, where she remarried her cousin Guy de Rothschild the following year. In order to escape antisemitism, the couple moved to New York in 1941. After the war, Alix de Rothschild returned to Paris, where she lived on Avenue Foch until her divorce in 1956.

Alix de Rothschild was an international player in the cultural and political spheres. She followed contemporary artistic news closely and worked with various institutions: the Friends of the Museum of Modern Art in Paris, the French Friends of the Musée de l'Homme, and the French Friends of the Musée d'Israël (in Jerusalem). She refused the traditional label of collector, instead buying art instinctively rather than following fashion.

She refused to be categorized as a collector in the traditional sense, instead purchasing works of art instinctively rather than following fashion. Her collection, dispersed at her death and including more than 2000 works, primarily consisted of the second École de Paris and lyrical abstraction.

Alix de Rothschild is the originator of several art donations to museums in Normandy. She was also the owner of a varied collection of ethnographic and folkloric objects, which she donated in 1968 to the Musée de l'Homme and the Musée des Arts et Traditions Populaires.

Figure 5. Photographie du texte de présentation d'Alice de Rothschild prise La Boverie lors de l'exposition *Collectionneuses Rothschild : Mécènes et donatrices d'exception* qui s'est tenue du 21 octobre 2022 au 26 février 2023, visitée le 15 novembre 2022, crédits photographiques personnels.

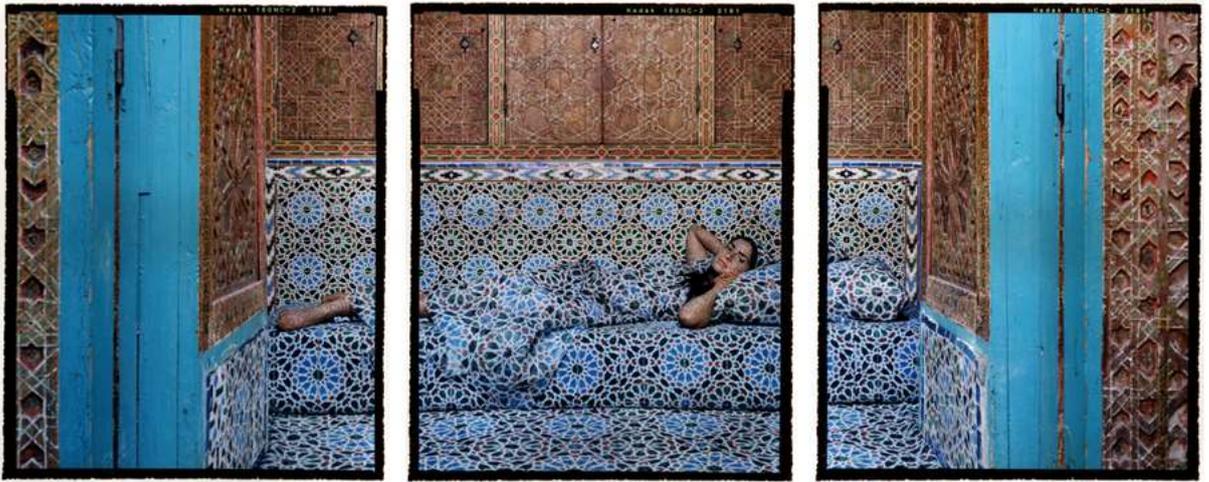


Figure 6. ESSAYDI, Lalla, *Harem #18*, triptyque, chromogène monté sur aluminium, 152.5 x 366 cm, 2009, collection privée, Genève, disponible sur <http://lallaessaydi.com/8.html>, téléchargée le 15 août 2024. © Lalla Essaydi

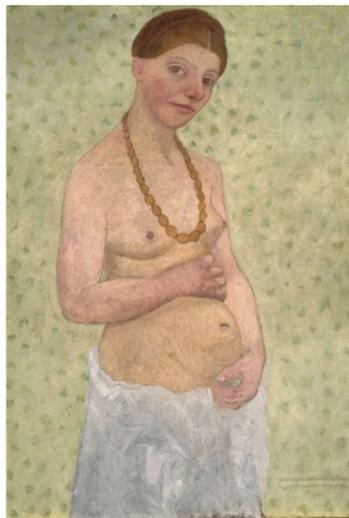


Figure 7. MODERSOHN-BECKER, Paula, *Autoportrait au sixième anniversaire de mariage*, huile sur carton, 101.8 x 70.2 cm, 1906, Brême, Paula Modersohn-Becker Museum, disponible sur <https://www.artsy.net/artwork/paula-modersohn-becker-autoportrait-au-sixieme-anniversaire-de-mariage>, téléchargée le 15 août 2024. © Paula-Modersohn-Becker-Stiftung, Brême.



Figure 8. WOUTERS, Rik, *La vierge folle*, bronze, 197 x 89 x 135 cm, 1912, Bruxelles, Musée d'Ixelles, inv. CC 1251, disponible sur <https://collections.heritage.brussels/fr/objects/37998>, téléchargée le 15 août 2024.